NAZIONALE
B. Prov.
411
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXIII

Palchetto

Num.° d' ordine

B. Prov.
IV
4 11

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME SEIZIÈME.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

TOME VII.

Digitized by Google

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD
RUE DE LA HARPE, N° 78.

613855
38N

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi.

TROISIÈME PARTIE,

SUITE DES PÈRES DOGMATIQUES.

TOME SEIZIÈME.

Chrysostôme, dont le nom seul rappelle la haute idée que ses contemporains avoient de son éloquence, peut être opposé à ce que l'antiquité avoit eu de plus grand.

LA HARPE, *Cours de Littérat.*, tom. III, pag. 308.

PARIS,
MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.
M. DCCC. XXVI.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME

ET DE

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME, archevêque de Constantinople.

906

Homélie sur la disgrâce d'Eutrope. Réflexions sur cette homélie.

Sous l'empire d'Arcade, Eutrope s'étoit élevé, de la plus basse extraction, à la plus haute fortune. Sans autre talent qu'une ambition démesurée, que beaucoup d'audace à braver ses ennemis, quand il n'y avoit nulle vertu à les combattre, nulle gloire à les vaincre, avec la science de l'intrigue et de l'adulation, il s'étoit insinué dans l'esprit de son maître, de qui il avoit obtenu, en 399, le titre de Patrice, et la dignité consulaire. Il n'avoit pas ménagé saint Jean Chrysostôme, bien qu'il

eût d'abord puissamment contribué à son élection ; mais son zèle s'étoit bientôt refroidi (1) ; un homme tel qu'Eutrope ne pouvoit pardonner au saint évêque l'intrépidité de son caractère, et la vigueur apostolique avec laquelle il s'élevoit contre les désordres publics et particuliers. L'animosité dont il s'étoit laissé prévenir contre sa personne, s'étoit étendue jusque sur l'Eglise tout entière, dont il attaqua les franchises. La loi portée en 398 contre les asiles, étoit son ouvrage ; elle dépouilloit l'Eglise d'un droit inhérent à la religion, et qui venoit se rattacher à sa sublime institution, celui d'être, comme son divin auteur, le refuge des opprimés. Claudien lui reproche énergiquement son orgueil, ses déprédations, son insatiable avarice (2), et l'histoire a confirmé la sévère censure du poète. Le scandale et l'abus qu'il fit de sa faveur, avoient soulevé contre lui le peuple et l'armée. Gaïnas vint demander à main armée à l'empereur la disgrâce de son favori. Arcade, aussi foible à soutenir ses ministres qu'indiscret à les élever, n'opposa pas la moindre résistance (3). Eutrope, abandonné, ne trouva de ressource que dans cette même église qu'il avoit persécutée, et dans l'asile des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir. La haine publique ne tarda pas à l'y poursuivre. Une populace furieuse, soutenue par une milice indisciplinée, qu'enhardissoient les secrètes in-

(1) Socrate, Sozomène, dans Tillemont, *Mém. ecclés*, tom XI, pag. 110, et *Bibliothèque choisie*, t. X, pag. 97.

(2) *In Eutropium libri duo.*

(3) Laur. Echard, *Hist. rom.*, tom. VIII, pag. 189. Son décret de bannissement, porté par les empereurs Arcade et Honorius, l'accuse des plus odieuses concussions. Il est rapporté par Hermant, dans la *Vie de saint Jean Chrysost.*, liv. IV, chap. V, pag. 266.

situations de l'impératrice, s'étoit précipitée sur ses pas. Elle inondoit à la fois et le palais, demandant à grands cris la tête d'Eutrope à l'empereur, qui l'avoit accordée, et l'église elle-même, pour y voir couler son sang. C'est dans ce moment que l'archevêque de Constantinople, puisant dans sa charité un courage supérieur à tous les dangers comme à tous les ressentiments (1), se fait jour à travers le peuple et les soldats, pénètre jusqu'auprès de la victime, qu'il voit pâle et tremblante, tenant les autels embrassés; et sauve, pour cette fois, le malheureux Eutrope.

Le discours prononcé à ce sujet par saint Jean Chrysostôme, est regardé universellement comme une des plus belles inspirations de l'éloquence humaine. Quelle scène vraiment dramatique! quel spectacle! comme il laisse loin de lui toute description! l'éloquence seule de notre saint archevêque ne sera pas au-dessus de son sujet. Saint Ambroise arrêtant à l'entrée du sanctuaire l'empereur Théodose, qui s'y étoit présenté les mains souillées de sang, est digne de tous les hommages, assurément; mais il est soutenu par la piété et les applaudissements de tout un peuple, par l'héroïque résignation du prince. Saint Ambroise, d'ailleurs, n'eut point de longs discours à faire dans cette occasion. Mais ici, Chrysostôme n'a pour lui que la majesté de la religion et son propre génie; ici, à la fermeté du caractère le plus intrépide, doit s'unir l'éloquence la plus entraînante, pour abattre à ses pieds toutes les passions déchaînées. Cet orgueilleux courtisan, ce tout puissant favori d'un empereur, tombé

(1) S. Prosper, *in Chron.*, lib. III, cap. XXVIII, pag. 149; Auger, *Extraits*, tom. II, pag 1.

du faîte des prospérités aux derniers excès de la misère, poursuivi, insulté dans sa fuite par ce même peuple qui, la veille encore, encensoit en lui l'idole de la fortune, réduit à mendier un asile dans le temple du Dieu dont il avoit outragé le ministre, menacé par son empereur lui-même d'être enlevé à son asile, en proie aux sarcasmes et à tout le déchaînement d'une multitude immense de furieux, qui contemplent avec une joie féroce ce superbe Aman, humilié au-dessous du dernier des esclaves, savourent leur vengeance, se disputent à qui lui portera le premier coup, et n'arrêtent leur barbare exécution que pour prolonger l'agonie de la victime: quand tout à coup le patriarche, informé de ce qui se passe dans son église, accourt. Le voilà, lui aussi, aux pieds de l'autel, couvrant Eutrope de son corps, repoussant les assassins, demandant, du geste et de la voix, à être écouté. Que va-t-il dire? Sans doute que le ministre du Dieu qui pardonna à ses bourreaux, va implorer la grâce du malheureux Eutrope. Mais sera-t-il entendu? Des milliers de voix vont étouffer la sienne. Osera-t-il entreprendre son apologie? Le sang des opprimés criera plus haut. Eutrope, malheureux, ne peut espérer d'être défendu même par des complices. Le saint évêque invoquera-t-il les droits de la justice? Eutrope fut le premier à les méconnoître. Des tribunaux? C'est du plus auguste de tous, du trône même, qu'est partie la sentence. De la clémence et de la miséricorde? Mais des furieux ne sont pas capables de générosité. La pitié peut seule, en surmontant la haine, arracher le coupable à la haine. « Le moyen le plus sûr d'y réussir, » a dit un de nos plus judicieux rhéteurs, c'est de faire » envisager, dans l'infortune d'autrui, l'image de celle

» que ceux qui vous écoutent peuvent craindre pour eux-
» mêmes; parce qu'il n'est personne à qui ne puisse ar-
» river ce qui arrive à son semblable : *Cuivis potest ac-*
» *cidere quod cuiquam potest* (1) ». Tout le discours portera donc sur cet unique sentiment ménagé, gradué avec la plus profonde intelligence du cœur humain, où les passions contraires se succèdent comme les vents opposés dans une tempête. L'orateur aura l'air de suivre l'impulsion des justes ressentiments qu'Eutrope a provoqués; en se mettant avec eux en opposition, il ne feroit que les irriter. Quand on veut remonter un fleuve, on commence par s'abandonner à la pente de son courant. Point de discussion; mais aussi nulle feinte. Chrysostôme dira ce que diroit Eutrope lui-même s'il pouvoit parler. Il en sera l'accusateur, pour mieux réussir à être son patron.

Voici son discours. Nous en offrons une traduction nouvelle. Le célèbre recteur de l'université, M. Rollin, en a donné un extrait assez étendu dans son *Traité des études*, à l'article de *l'Éloquence de la chaire* (2). C'est là que la plupart des lecteurs vont chercher à connoître l'éloquent évêque de Constantinople. On pourra juger par la confrontation que nous allons en faire, si de semblables ébauches suffisent pour apprécier saint Jean Chrysostôme. L'abbé Auger a traduit aussi ce même discours au second volume de l'ouvrage qu'il appelle *Homélies, discours et lettres choisies* de ce père. Nous ne parlons pas d'autres versions plus modernes, qu'il ne nous appartient pas de juger.

(1) Crévier, *Rhétor.*, tom. 1, pag. 250, 251.

(2) Tom. II in-4°, pag. 614. Transcrit par M. de Châteaubriant, *Génie du christianisme*, tom. II, pag. 615, édit. Paris, 1803.

Nous terminerons par quelques réflexions oratoires sur cette homélie.

T. III Bened. Pag. 381.

Si jamais il a fallu s'écrier : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité*, n'est-ce point dans la conjoncture présente ? Où est maintenant la pompe et la gloire du consulat ? où sont ces faisceaux qui précédoient une marche triomphale ? Que sont devenus et ces applaudissements et ces acclamations, tout ce bruyant appareil de festins et de jours de réjouissances ? A quoi ont abouti ces mouvements tumultueux, cette affluence toujours empressée, ces hommages et ces félicitations adulatrices de tout un peuple inondant le théâtre ? Tout s'est évanoui. Un coup de vent a dépouillé cet arbre superbe de son feuillage ; il en étale à nos yeux toute la nudité, et, après avoir brisé avec violence tous les liens qui l'attachoient à la terre, menace encore de l'en faire disparoître tout entier. Où sont à ce moment ces faux amis, et ces banquets magnifiques, et ces essaims de parasites, ces flots de vin qui, chaque journée, s'épanchoient avec abondance sur des tables où régnoient l'opulence et la délicatesse, et tous ces flatteurs prosternés aux pieds de la puissance, qui témoignoient par leurs actions et leurs paroles le plus servile dévouement ? Toute cette prospérité s'en est allée comme fait au matin un songe nocturne, comme des fleurs qui ne durent pas plus que le printemps ;

ombre vaine, vapeur brillante, qui se montre un moment et s'anéantit! Oh! combien est donc vraie, combien ne devons-nous pas sans cesse la répéter, cette parole de l'Esprit Saint : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité!* Eccli. I. 2. Il faudroit l'imprimer en caractères éclatants sur les murailles et sur les portes de nos maisons, dans les places et les voies publiques, jusque sur nos habits. Elle devroit être gravée encore bien plus profondément dans nos cœurs, et faire le continuel sujet de nos entretiens. A force de l'entendre redire, on apprendroit enfin jusqu'où l'on doit compter et sur les apparences de fortune, et sur les amitiés humaines.

Ne vous l'avois-je pas dit cent fois, qu'il n'y a dans les richesses qu'inconstance, fragilité, servitude? Ce langage vous étoit importun, vous refusiez d'y croire; vous connoissez aujourd'hui, par votre propre expérience, que, comme des esclaves fugitifs, elles vous ont abandonné, qu'elles se sont même changées contre vous en des instruments de mort, en préparant le terrible orage qui vient d'éclater. Je vous disois, mais de semblables remontrances n'excitoient que des mécontentements, je vous disois que ceux-là étoient bien loin d'être vos amis autant que moi, qui vous accabloient de leurs adulations; que mes reproches vous étoient bien plus profitables que les serviles complaisances de tous vos courtisans; que *les blessures faites par des mains* Prov. XXVII. 6.

amies valent mieux que les embrassements de celui qui vous hait. Blessures salutaires : si vous les eussiez supportées, vous n'auriez pas à gémir sur les perfides caresses qui viennent maintenant d'ourdir votre perte. Appelez désormais à votre secours ces joyeux convives qui environnoient votre table, ces licteurs qui commandoient au peuple de vous faire place quand vous paroissiez en public, ces complaisants
Pag. 382. qui alloient portant vos louanges en tous lieux. Ils sont bien loin de vous ; ils se cachent, tremblant de passer pour avoir été de vos amis, occupés uniquement de leur sûreté, de leurs intérêts aux dépens même des vôtres. Il n'en est pas ainsi de nous : nous avons souffert vos emportements dans votre élévation ; dans votre disgrâce, nous vous couvrons de toute notre puissance. Cette même Eglise dont vous vous déclarâtes l'ennemi, elle ouvre son sein pour vous recevoir ; tandis que vos théâtres, objet éternel de vos prédilections, qui provoquèrent si souvent vos inimitiés contre nous, vous ont abandonné, trahi. Alors pourtant nous ne cessions de vous adresser ces paroles : Pourquoi ce déchaînement? Que vous a fait l'Eglise ? En la persécutant, vous courez à votre perte. Remontrances vaines ! notre voix n'alloit pas jusqu'à votre cœur. Et cependant ces mêmes hommes que vos libéralités rassasioient de spectacles, étoient les premiers à diriger le glaive contre vous ; tandis que l'Eglise, oubliant

tout ressentiment, s'empresse, va, vient, vous couvre de ses ailes pour vous arracher au danger qui vous presse de toutes parts.

Si je parle ainsi, ce n'est pas que je veuille insulter au malheur; tout mon désir est d'inspirer une défiance salutaire à ceux qui ne croient pas encore avoir rien à redouter. A Dieu ne plaise que je cherche à aigrir une plaie déjà si vive! Je ne cherche qu'à garantir ceux qui ne sont pas blessés. Moi, repousser dans les flots un malheureux déjà submergé par la tempête! Non, je ne fais que montrer les écueils à ceux qui s'endorment dans le sein de leurs prospérités. Aujourd'hui, tout sourit à leurs vœux. Qu'ils considèrent les vicissitudes humaines et l'exemple qu'ils en ont sous les yeux. Celui que vous voyez ne s'en est pas défié; il en fait aujourd'hui la triste expérience : pourquoi ? il refusoit de croire à la sagesse des conseils étrangers ou domestiques qui l'en avertissoient. Vous du moins, qui que vous soyez, qui vous reposez avec tant d'assurance sur vos richesses, profitez de la leçon qui vous est donnée; apprenez à les mieux connoître. Rien, dans la nature, de plus fragile qu'elles. Sous quelqu'image que vous puissiez vous faire l'idée de leur peu de solidité, vous resterez toujours au-dessous de la vérité. Fumée vaine, herbe des champs, songe fantastique, fleurs d'un moment : imaginez les similitudes les plus avilissantes, un néant, et

bien moins encore. Le néant ne laisse rien à craindre ; celles-ci, abîmes de calamités. Vous en avez la preuve sous les yeux. Vit-on jamais mortel porté à un plus haut point d'élévation? Personne dans tout l'univers ne l'égaloit en richesses ; il étoit monté au faîte des dignités et des honneurs ; autour de lui tous les hommages que commandent le respect et la crainte. Le voilà tout à coup réduit au dernier rang des captifs, au-dessous du plus misérable des esclaves, au-dessous du plus abject suppliant, et du pauvre de qui la main implore en vain la charité publique; sur sa tête, sous ses yeux, les glaives chaque jour suspendus ; attendant à chaque heure le moment de l'exécution, et mesurant dans sa pensée le chemin qui aboutit à l'échafaud ; des bourreaux, à la place des plaisirs que lui fournissoit son antique opulence, et dont le souvenir ne sauroit distraire un moment le sentiment de son infortune. Le malheureux ! il ne jouit pas même du bienfait de la lumière qui se prodigue à tous ; la profonde affliction où il est obscurcit ses yeux qu'elle enveloppe d'une nuit épaisse ; et le voilà aux pieds de nos autels, enchaîné par la peur, ainsi que dans un affreux cachot. Mais où trouver des expressions capables de bien rendre l'horreur de sa situation et de la cruelle agonie qu'il endure? Et puis faut-il tant d'efforts pour nous apprendre ce dont nous sommes tous les témoins? Hier, vous l'avez vu lorsqu'on vint

du palais, par l'ordre de l'empereur, pour l'arracher de ce sanctuaire où il étoit venu chercher un asile; la pâleur de la mort, empreinte sur son visage, indiquoit son abattement; et encore à ce moment il est bien loin d'être revenu de son effroi : tout son corps frissonnoit, chacun de ses membres étoit agité d'un tremblement convulsif; sa voix entrecoupée, sa langue bégayante, et tous ses sens, glacés par l'épouvante, laissoient croire qu'il n'y avoit plus qu'un cadavre sans vie. Je ne lui fais pas un reproche, je n'aggraverai pas sa misère en l'outrageant; elle ne nous permet que de la compassion : et c'est là ce que je demande pour elle. Plus son infortune est extrême, plus elle doit fléchir nos ressentiments, suffire au courroux de l'empereur, et trouver enfin sensibles ces cœurs durs que nous avons entendus nous faire un reproche à nous-mêmes de n'avoir pas fermé l'asile du sanctuaire qu'il venoit implorer. Mais qu'y a-t-il donc ici, ô mon frère, de quoi vous irriter? — Recevoir, dites-vous, dans l'église un homme qui lui avoit fait une guerre implacable! — Eh! n'est-ce pas plutôt pour cela même que nous devions rendre gloire au Seigneur, qui a triomphé de son ennemi jusqu'à le réduire à n'avoir de ressource que dans la puissance et dans la clémence de son Eglise? Sa puissance, puisque c'est pour en avoir été l'ennemi, qu'il est tombé dans cet abîme de misères; sa clémence, puisqu'elle veut bien aujourd'hui cou- Pag. 383.

vrir de son égide tutélaire son plus ardent persécuteur, l'investir de ses ailes, le mettre à l'abri de la violence, et, au lieu de se venger de ses injustices, lui ouvrir avec empressement son sein maternel. Est-il une victoire plus éclatante? est-il de plus glorieux triomphe? Pouvoit-elle mieux confondre et les Juifs et les gentils, donner un témoignage plus signalé de sa douceur, que de pardonner à son ennemi tombé à ses pieds, que de l'accueillir dans sa disgrâce, quand tout lui manque ou l'accable à la fois, que d'étendre sur lui le manteau de la plus affectueuse charité, que de s'interposer pour sa défense entre le prince irrité et les fureurs d'un peuple avide de son sang? N'est-ce pas là pour nos saints autels la plus magnifique décoration?

— Quoi donc, m'allez-vous dire, un homme aussi coupable, un déprédateur public, un concussionnaire s'introduire dans le saint des saints! Les embrassements d'un tel homme, une conquête pour l'Église! — Arrêtez, ô mon frère : vous oubliez qu'une pécheresse publique vint se jeter aux pieds de Jésus-Christ, qu'elle les tint embrassés; et loin d'en faire un reproche au Dieu Sauveur, c'est un motif de plus d'admirer et de reconnoître sa bonté. La divine pureté n'avoit rien à craindre de l'approche d'une femme impure; c'étoit cette même femme, souillée de tant d'impuretés, qui se trouvoit sanctifiée par la communication avec le Dieu de toute pureté. Pre-

nez garde que ce zèle apparent ne soit plutôt excité par un secret désir de vengeance; et souvenez-vous que vous êtes les disciples du Dieu qui, sur sa croix, disoit à Dieu, son Père : *Pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.* Luc XXIII. 34.

Vous m'objecterez encore qu'il s'est fermé à lui-même cet asile par toutes ses lois contre les asiles. Mais voyez : il peut aujourd'hui apprécier ces lois qui furent son ouvrage. Le premier, il les abroge, ces lois établies par lui-même. Aujourd'hui, en spectacle à tout l'univers, tout muet et sans voix qu'il se montre à ce moment, il vous crie à tous : Ne m'imitez pas, si vous ne voulez pas souffrir comme moi. Quelle leçon éloquente qu'une pareille calamité! Et quelle vive lumière jaillit du sein de cet autel! Combien il est imposant et terrible, depuis qu'il tient ce lion enchaîné! Ainsi, ce qui rehausse à nos yeux l'éclat de l'image du prince, ce n'est pas de le voir représenté assis sur son trône, revêtu de sa pourpre, et ceint du royal diadème; mais de voir des barbares étendus à ses pieds, les mains liées derrière le dos, et la tête tristement penchée vers la terre. Vous-même, par votre empressement et par votre affluence autour de cet autel, vous prouvez mieux que tous les discours, quels sont les droits de nos autels. Pag. 384.

La solennité pascale n'avoit pas elle-même amené un concours plus nombreux; tant le coup

qui l'a frappé, et comme anéanti, retentit avec plus d'éclat que le son de la trompette qui nous convoque dans ces temples. Hommes, femmes, jusqu'aux vierges les plus retirées, tous, désertant la place publique et l'intérieur des maisons, tous, vous êtes accourus dans ce temple pour voir ce mémorable témoignage de la foiblesse humaine confondue, de la fragilité des choses de la terre dévoilée, de cette fortune, hier encore si brillante, et qui éblouissoit tous les yeux par un éclat imposteur, démasquée aujourd'hui, ramenée par la disgrâce à sa difformité naturelle, et à la plus déplorable abjection. Quelle instruction pour les riches, témoins d'une aussi étrange révolution! En voyant précipiter du faîte de l'opulence cet homme qui, naguères, faisoit trembler tout le monde d'un seul mouvement de sa tête, en le voyant humilié, tremblant, au-dessous du plus timide des animaux, attaché, enchaîné à cette colonne par la crainte qui a glacé tous ses sens; déposant sa fierté, et faisant sur les choses humaines un sérieux retour, il reconnoîtra, par l'expérience, la vérité de ces paroles du prophète:
Isa. LV. 7. *Toute chair ressemble à l'herbe des champs, toute la gloire de l'homme est comme la fleur de la prairie; l'herbe sèche, et la fleur tombe. L'homme sè-*
Ps. CI. 4. *chera aussi promptement que l'herbe*, est-il dit ailleurs? *Il tombera aussi vite que la fleur de l'herbe; ses jours ne sont qu'une vaine fumée.* Le pauvre

lui-même y gagnera une salutaire leçon. Consolé par ce témoignage de nos vicissitudes humaines, il cesse de se plaindre de sa condition, et sait gré à la pauvreté de lui offrir un port tranquille, un refuge assuré, une citadelle inaccessible aux coups du sort; et se résigneroit, s'il en avoit le choix, à sa situation présente, plutôt que de posséder même un seul instant tous les biens de ce monde, pour les perdre ensuite par une aussi sanglante catastrophe. Ainsi donc, et le riche et le pauvre, les grands et les petits, citoyens, esclaves, tous ont ici de quoi profiter. Personne qui ne puisse trouver dans cet événement un remède salutaire appliqué aux diverses maladies dont il est affligé.

Serois-je parvenu à toucher vos cœurs, à en calmer les ressentiments? L'indignation dont vous étiez animés auroit-elle fait place à des sentiments plus humains? Oui, j'ose m'en flatter; la pitié s'est fait jour dans vos âmes; je le reconnois à ces larmes que je vois couler de vos yeux, et baigner vos visages. Puis donc que vous vous êtes montrés compatissants, généreux, produisons les œuvres de la miséricorde, recueillons-en les fruits, en allant nous jeter aux pieds du prince; ou plutôt prosternons-nous tous ensemble aux pieds de Dieu, pour qu'il daigne lui-même fléchir le cœur du prince, l'attendrir, afin d'obtenir une grâce complète. Déjà, depuis le jour même où celui que vous avez sous les Pag. 385.

yeux est venu se réfugier dans ce temple, il s'est opéré un grand changement. Les soldats s'étoient rassemblés tumultuairement dans le palais, et demandoient, avec des cris d'indignation, la tête du coupable. L'empereur, informé du lieu qu'il avoit choisi pour asile, leur représenta fortement qu'ils devoient moins considérer les fautes dont on avoit à lui faire le juste reproche, que ce qu'il avoit pu faire de bien. Vainement il disoit que ses bonnes actions méritoient quelqu'indulgence; que ses fautes étant l'effet de la foiblesse humaine, devoient lui être pardonnées. On n'écoutoit rien; c'étoit, répondoit-on, la cause de la majesté impériale qu'il falloit venger. Et les cris redoubloient; les glaives s'agitoient; on s'opiniâtroit à demander le sang de la victime; on étoit prêt à le répandre : ce n'a été qu'en réclamant pour elle avec larmes le droit sacré d'asile qu'elle étoit venue chercher aux pieds de nos autels, que l'empereur a pu parvenir enfin à les calmer.

Il ne nous reste plus, à nous-mêmes, qu'à imiter la noble conduite du prince. Ah! quand l'empereur outragé pardonne, qu'il oublie sa propre injure, serions-nous excusables, nous qui n'avons point été directement attaqués, de conserver un implacable ressentiment? Viendriez-vous, la colère dans le cœur, participer aux saints mystères, et de la même bouche qui exhaleroit encore des impré-

cations, demander à Dieu qu'il veuille bien vous remettre vos offenses comme vous les remettez à ceux qui vous ont offensés? Il est possible que cet homme ait commis de grands crimes, qu'il se soit permis des excès violents contre vous; je vous l'accorde. Mais c'est aujourd'hui le temps de la clémence, et non celui de la rigueur; c'est le temps de la bonté, non celui de la justice; de la compassion et de la miséricorde, non celui du jugement et de la condamnation; c'est le temps de faire grâce, non de se montrer inexorable. Ne pensons donc plus à nous venger. Triomphons de nous-mêmes; prions, prions plutôt le Dieu des miséricordes de faire grâce au coupable, d'écarter le danger qui le menace, de lui conserver la vie, pour lui donner le temps du repentir. Implorons tous pour l'Eglise et pour l'autel notre clément empereur : conjurons-le d'accorder à la table sainte la vie d'un seul homme. Si je l'obtiens de vous, le prince lui-même nous en saura gré; Dieu n'attendra pas même son consentement pour y applaudir, et pour nous en récompenser. Car autant il hait et réprouve les cœurs cruels et impitoyables, autant il aime et chérit celui qui est doux et miséricordieux. *Je veux*, nous a-t-il dit de sa propre bouche, *la miséricorde, et non le sacrifice*. Partout dans ses Ecritures, c'est la miséricorde qu'il demande; c'est elle qu'il nous présente à tous comme remède à nos propres pé-

Matth. VI. 12.

Osée VI. 6.

chés. Par elle, nous attirerons sur nous les faveurs du Ciel, nous obtiendrons la rémission de nos fautes, nous honorerons l'Eglise, nous mériterons, et la clémence de l'empereur, et les applaudissements de tout le peuple. Par elle, nous acquerrons à notre ville une renommée de douceur et de modération qui en portera la gloire jusqu'aux extrémités de l'univers. Pour cela, courons nous jeter aux pieds de l'empereur, implorons-le, conjurons-le, sauvons ce malheureux captif, notre suppliant, qui s'est mis sous notre sauve-garde, afin que nous
Pag. 386. obtenions nous-mêmes les biens à venir par la grâce et par la bonté de Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il (*).

Réflexions sur ce discours.

Le but que se propose l'éloquence est de combattre les passions violentes ou abjectes par d'autres passions nobles et vertueuses, de réduire au silence, par une batterie plus puissante, celle de l'ennemi. Ici, il faut remplacer par les douces émotions de la pitié, du pardon des injures, de la clémence, les fureurs de l'indignation, et toute l'ivresse d'un brutal emportement qui, à tous moments, s'enflamme et se propage par la communica-

(*) *Homil. in Eutropium, eunuchum, patricium et consulem*, Morel, *Opusc.*, tom. IV, pag. 481—487.

tion; il faut triompher à la fois et de l'impétuosité d'une vengeance, ce semble légitime, jusque dans son excès, et de l'effervescence d'une sédition armée de tous les motifs en apparence les plus plausibles, en les comprimant sous le poids d'un sentiment nouveau et tout contraire, qui absorbe toutes les facultés de l'âme, l'enlève à toutes ses préventions, la remue et l'entraîne avec une sorte de tyrannie. Cette victime, chargée de l'exécration publique, envers qui l'on se croira généreux de l'immoler d'un seul coup, et qui ne tient encore à la vie que par l'effroi de la mort qui l'environne de toutes parts, il faut, non pas seulement l'arracher à ces milliers de glaives avides de son sang, mais, de ses bourreaux eux-mêmes, lui faire autant de protecteurs; non-seulement fouiller au fond des âmes pour y découvrir les affections les plus capables de les fléchir, mais se faire de leurs préventions mêmes des moyens de persuasion, et les instruments de sa victoire. C'est beaucoup déjà de se faire écouter; que sera-ce si l'on parvient à se faire obéir?

Ce n'est pas assez de mettre en œuvre les motifs les plus propres à échauffer la commisération, si l'orateur ne sait pas les employer avec art, les graduer, les fondre habilement, les animer de cette chaleur continue de mouvements, laquelle ne permet point la réflexion, semblable à la flamme du volcan qui varie ses aspects sans suspendre un moment son action.

C'est par là que l'éloquence justifie l'éloge qui en a été fait, qu'elle est vraiment reine, et reine conquérante, *flexanima atque omnium regina rerum oratio* (1); par là

(1) Ennius, *apud Ciceronem.*

que la belle fiction d'Eole, commandant à la tempête (1), est réalisée.

Les exemples n'en sont pas rares dans l'histoire de l'éloquence. Personne ne peut ignorer les succès qu'obtint celle de Cicéron dans les causes de Ligarius et de Marcellus; avant lui, celle d'Antoine dans la défense de Norbanus. On lit avec plaisir dans Homère, dans Tite-Live, Salluste, d'autres encore, quelques harangues de même genre. Ces discours en général sont plus remarquables par la force du raisonnement et la vivacité des descriptions, que par la chaleur du sentiment et la progression de ces *idées ardentes*, comme parle un écrivain célèbre (2), lesquelles viennent du cœur de l'homme éloquent, et vont droit au cœur de ceux qui l'écoutent. Ce qui fit tomber des mains de César la sentence du coupable dont il s'étoit bien promis le châtiment avant de se rendre au sénat, ce fut moins la véhémence du pathétique répandu dans le discours, que l'éclat de cette apostrophe fameuse : *Quid enim, Tubero, tuus ille districtus in acie pharsalica gladius*, etc.? et le secret retour, qu'elle amena dans l'âme du dictateur, du danger personnel qu'il avoit couru (3). César put frémir; il ne pleura point. Et puis, toutes ces harangues des orateurs de la Grèce et de Rome, travaillées à loisir dans le calme de la méditation, peuvent-elles entrer en comparaison avec l'homélie du saint patriarche de Constantinople, où la verve continue dont elle est pénétrée, fait bien voir qu'elle a été composée d'un seul jet?

(1) Virgil., *Æneid.*, lib. 1.

(2) M. le cardinal Maury, *Essai sur l'éloquence de la chaire*, tom. 1, pag. 367.

(3) Plutarch., *in Cæsare.*

C'est bien plutôt dans les monuments de notre éloquence chrétienne qu'il convient de lui chercher des émules. Ils ne nous manquent pas; et l'on peut placer à la tête la requête de Barthélemy de las Casas à Charles-Quint (1), en faveur des Indiens (toutefois en la supposant plus fidèle, plus véridique dans ses récits qu'elle n'a paru l'être à D. Antonio de Solis, à Robertson) (2); mieux encore l'exhortation du P. Cheminais en faveur des prisonniers; mais où il y a plus d'attendrissement que de véhémence : « C'est bien le ton du sujet, dit M. le car» dinal Maury, parlant de cette exhortation, ce n'en est pas » tout l'intérêt, et bien moins encore toute la profon» deur (3)». Que l'on se rappelle les circonstances du discours de saint Jean Chrysostôme : et que l'on me dise dans quelle langue, et chez quel autre écrivain on trouve rien de semblable. Vous rencontrerez ailleurs l'art porté au plus haut point de perfection. Ici, c'est l'abandon du plus heureux naturel; c'est l'inspiration sublime d'une imagination exaltée, bien que toujours unie à la raison qu'elle ne sacrifie pas, mais qu'elle enflamme en lui donnant l'essor et l'accent d'un sentiment passionné. Le seul morceau vraiment comparable à celui-là, c'est le discours du saint archevêque à Théodose, en faveur des habitants d'Antioche; c'est-à-dire que saint Jean Chrysostôme n'a pu être égalé que par lui-même.

(1) Et non pas au roi Philippe II, comme le dit le même cardinal, *ibid.*, pag. 247.

(2) *Histoire de l'Amérique*, par Robertson, tom. II, pag. 108, édit. de Paris, in-8°, 1778; *Histoire du Mexique*, etc, par de Solis, tom. II, pag. 258.

(3) *Essai sur l'éloq.*, tom. I, pag. 247.

Si l'on a dû jamais s'écrier, etc.

L'exorde est pris dans la circonstance ; telle est la pensée qui est venue s'offrir d'elle-même ; elle résulte naturellement du spectacle qui est sous les yeux. Quelle différence entre ce qui étoit hier et ce qui est aujourd'hui ! *Hæccine est illa civitas?* s'écrioit-on en cherchant dans les ruines de Jérusalem, les souvenirs de sa grandeur passée. Ces frappantes oppositions jettent dans l'âme une pitié secrète qui la dispose au respect dû au malheur.

L'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans commence par les mêmes paroles et les mêmes sentiments. Dans Bossuet, c'est la douleur qui parle; elle gémit, elle exhale ses regrets sur la perte d'une vie moissonnée à son printemps. Une mélancolie tendre, affectueuse, inspirera l'orateur. Dans saint Jean Chrysostôme, c'est l'autorité qui accuse. Le prophète s'est manifesté dès l'abord. Il rappelle l'abus des prospérités, par le châtiment dont le Ciel les foudroie. Bossuet s'attendrit avec son auditoire consterné; Chrysostôme tonne avec la bruyante assemblée qui frémit autour de lui. Pour vous insinuer mieux dans les esprits, n'allez pas les heurter à votre début; rendez-les dociles par une apparente conformité d'affections.

Où est maintenant, etc.

L'orateur s'attache à captiver l'imagination par ses peintures. Il faut plaire pour persuader. La pompe de l'énumération sera relevée par une similitude qui retrace énergiquement la grandeur de la catastrophe. Les plus intéressantes sont celles qui sont tirées du spectacle de la nature. Nos Ecritures en sont pleines. C'est là la vraie poétique de l'orateur chrétien; et saint Jean

Chrysostôme, qui leur doit son génie, n'est jamais plus créateur que quand il les imite.

Un coup de vent, etc.

Dans le grec, l'harmonie de l'expression rend l'image des plus pittoresques. C'est Homère en prose. Pas une traduction n'approche de l'énergie de l'original. Le latin : *Procella vehemens* (Pourquoi, *procella*, tempête, au lieu de ἄνεμος, *ventus ?*) *folia dejecit*. L'opposition τα μεν φυλλα avec γυμνον δε το δενδρον disparoît dans toute autre langue. D'un côté, le feuillage, de l'autre, l'arbre même, son tronc dépouillé. D'un côté, une parure étrangère, de l'autre, le cadavre nu. *Arborem spoliatam reddidit.* Ε᾽δειξεν ημιν (*Ostendit, patefecit nobis*), n'est pas même indiqué. Je passe sur le reste, encore plus éloigné du texte. M. Rollin : *Un seul coup de vent a dépouillé cet arbre superbe de toutes ses feuilles, et après l'avoir ébranlé jusque dans ses racines, l'a arraché en un moment de la terre.* Contre-sens ; car s'il étoit *arraché* déjà *de la terre*, il n'y auroit plus pour lui de grâce à espérer. L'abbé Auger lutte ici avec plus de succès. *Un vent impétueux a soufflé, et l'arbre superbe, ébranlé jusque dans ses racines* (ἀπὸ της ριζης dit bien davantage : *abreptis radicibus* : arraché du plus profond de ses racines), *s'est vu dépouillé de toutes ses feuilles, et ne montre plus que des rameaux nus et déshonorés. La violence du vent a été si grande, que le tronc même a reçu de violentes secousses, et que l'arbre est menacé d'être arraché entièrement de la terre. Violence* du vent, *violentes* secousses ; cette rencontre d'expressions étoit facile à éviter. *Le tronc même a reçu de violentes secousses*, circonstance oiseuse ; traduction infidèle. *L'arbre est menacé d'être arraché*, etc., pour rendre Και αὐτὰ διαταλευται του δενδρου τὰ νευρα : ce

n'est plus là l'image ni la pensée grecque. Cet arbre, ébranlé jusque dans ses dernières fibres, il tremble même après sa chute, par allusion aux convulsifs tremblements dont tout le corps du malheureux Eutrope est agité.

Où sont à ce moment ces faux amis? etc.

La première partie de l'énumération avoit montré Eutrope dépouillé de tout le faste extérieur dont sa puissance paroissoit accompagnée; la seconde le fait voir dépouillé de tout ce qui lui sembloit être plus personnel, des jouissances que donne la prospérité, des consolations que l'amitié promet. *Toute cette prospérité s'en est allée comme fuit au matin un songe*, etc. Ainsi Bossuet: « Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est » qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est » qu'une apparence; les grâces et les plaisirs ne sont » qu'un dangereux amusement. Tout est vain en » nous, etc. (1) ».

Combien donc est vraie cette parole de l'Esprit Saint: Vanité des vanités! Saint Jean Chrysostôme le répète comme fera Bossuet, en désirant qu'elle soit empreinte dans tous les lieux, plus profondément encore dans tous les cœurs; Bossuet la répète comme l'avoit fait saint Jean Chrysostôme, en la proclamant *convenable à tous les états et à tous les événements de la vie*, singulièrement *propre à son lamentable* sujet; et tous deux terminent leur exorde par cet acte solennel d'accusation porté contre toutes les vanités de la terre. La sentence est venue d'en haut. C'est l'éclair qui fend la nue, et précède la foudre qui frappe et renverse les cîmes les plus élevées.

(1) *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans*, tom. VIII, édit. in-4°, pag. 426.

Jusqu'ici, point de discours direct. Il a fallu préparer les esprits, et, en les enveloppant de vérités générales, en détourner l'attention de dessus la victime que l'on est impatient d'immoler. C'est pour un malheureux une première consolation, que l'on daigne lui adresser la parole, même pour lui faire des reproches.

Ne vous l'avois-je pas dit cent fois, qu'il n'y a dans les richesses, etc.

L'abbé Auger traduit : Ne vous disois-je pas, Eutrope, etc. Le grec porte : *ουκ ἔλεγον σοι συνεχῶς οτι*, etc. Eutrope n'est point nommé. Saint Jean Chrysostôme s'en garde bien ; et l'on n'a pas besoin d'expliquer le motif de son silence.

Mais n'y a-t-il point de l'amertume, de la dureté même, dans ces reproches directs ? L'abbé Auger répond : « Outre que l'évêque de Constantinople voyoit le peuple » extrêmement animé contre cet homme auquel il avoit » donné refuge, et qu'il vouloit en quelque sorte flatter » son ressentiment pour le calmer ensuite, obligé d'a- » vouer que la politesse ou peut-être la mollesse de nos » mœurs ne comporteroit pas la fermeté de ce ton, je puis » dire que les mœurs grecques et romaines qui, quoique » déjà dégradées et fort amollies, avoient néanmoins » encore quelque chose de mâle et de vigoureux, permet- » toient à un orateur chrétien de profiter de la disgrâce » d'Eutrope pour instruire son peuple (1) ». L'apologiste pouvoit bien, ce me semble, s'en tenir à sa première proposition, en l'approfondissant davantage, plutôt que de l'étayer de son maladroit parallèle entre nos mœurs

(1) Sommaire de la harangue, dans le tom. III des *Œuvres choisies de saint Jean Chrysostôme*, par Auger, pag. 3.

et celles des Grecs et des Romains; comme si la politesse du langage ne pouvoit se concilier avec la vigueur apostolique ! L'abbé Auger vouloit-il que l'on parlât en présence d'une assemblée tumultuaire, comme on feroit devant un tribunal d'hommes sans passions, et auxquels il en faut donner? Il n'a pas vu que saint Chrysostôme eût infailliblement échoué, s'il ne s'étoit point mis en unisson avec les passions qu'il avoit à combattre; que son éloquence a dû se précipiter comme le torrent sur son auditoire, non chercher à le pénétrer comme une douce rosée; que chacun des traits dont il frappe Eutrope iront agir sur chacun des assistants qu'il associe à sa cause; que bien loin donc de méconnoître ces bienséances si nécessaires à tout orateur, et surtout à l'orateur chrétien, saint Jean Chrysostôme les a bien mieux entendues; que les bienséances, après tout, ne sont, au jugement de Cicéron lui-même, que l'art de placer à propos, c'est-à-dire, selon la qualité des personnes et des circonstances, tout ce que l'on fait et tout ce que l'on dit : *Scientia earum rerum quæ agentur aut dicentur suo loco collocandarum* (1).

Que les blessures faites par des mains amies, etc.

Toujours l'esprit et le langage de l'Ecriture. La conviction où l'on est que le prédicateur parle au nom de Dieu, donne bien plus de poids à la vérité qu'il énonce.

Les reproches qui suivent n'ont plus pour objet Eutrope seul. En se partageant, ils s'affoiblissent; et l'indignation diminue avec le nombre des coupables. Bientôt Eutrope lui-même ne sera pas le plus criminel de tous. L'orateur s'en prend à ces *étrangères* qui l'ont perdu, à

(1) *De Offic.*, lib. I, cap. XL.

ces *courtisans*, à ces perfides adulateurs qui lui prodiguoient leurs serviles hommages; son crime, à lui, c'est d'avoir manqué *d'expérience*. Et n'en est-il pas assez puni déjà par le désastre qu'il éprouve, par la fuite de tous ces faux amis, par le funèbre abandon qui, tout à coup, remplace ce brillant cortége de toutes les séductions? En s'égarant sur d'autres coupables, que l'orateur semble indiquer à la vindicte publique, mais qui ne sont pas présents, Chrysostôme atténue par degrés ces passions violentes soulevées contre Eutrope.

Alors pourtant nous ne cessions de vous adresser ces paroles : Pourquoi ce déchaînement? Que vous a fait l'Église? etc.

Le plus grave de ses torts, c'est d'avoir fermé l'oreille aux avertissements de l'Eglise et de son pontife; mais quand Chrysostôme pardonne, quand l'Eglise s'empresse d'ouvrir à l'infortune son sein maternel, qui penseroit à se venger?

Si je parle ainsi, etc.

Une fois que le prédicateur a fait brêche dans l'âme de ses auditeurs : qu'il profite de ses avantages, qu'il presse l'attaque, qu'il s'arrête sur la blessure qu'il a faite, selon la belle expression des anciens, *sistere moram in vulnere;* qu'il y enfonce, qu'il y retourne, s'il le faut, la pointe du glaive pour faire couler, non le sang, mais les larmes; qu'à l'appui des touchantes émotions, il appelle les ressorts plus triomphants du pathétique, les grandes pensées et les sentiments analogues qui remuent fortement les consciences, les peintures vives et ces éloquentes oppositions qui se composent de tableaux, non d'épigrammes. Qu'il ne craigne pas même de se replier sur les mouvements qu'il avoit déjà produits, puis-

que déjà il en a pu juger les effets; en les fortifiant par l'énergie de la description et la pompe du langage. Telle est la marche habituelle, et si l'on veut, le sublime désordre de saint Jean Chrysostôme. Sa phrase est une gradation continue d'idées et de sentiments qui s'excitent, se succèdent, s'enchaînent mutuellement, et ne se reposent que comme la foudre qui gronde par intervalles. J'en appelle à nos lecteurs; ils en ont la preuve dans ce morceau, qu'ils n'ont pu lire sans un frémissement de terreur et de pitié, bien qu'il retraçât des idées indiquées antérieurement. Qu'ils jugent donc par eux-mêmes de ce qu'a dû éprouver l'auditoire de saint Jean Chrysostôme; car tous les hommes se ressemblent en fait de passions.

Maître du champ de bataille, l'orateur poursuivra sa victoire, et ne doit rien laisser après lui qu'il n'ait fait tomber à ses pieds. Il prévient ou réfute les objections. Ainsi fait l'éloquent évêque. *Quoi, m'allez-vous dire, un homme aussi coupable*, etc. (Jusqu'à la fin.) Et c'est ici que l'autorité du ministère épiscopal, secondée par la chaleur du talent, emprunte du sanctuaire des armes puissantes qu'il met dans nos mains, ce *glaive de la parole de Dieu, vive, efficace*, dit saint Paul, *plus pénétrante que l'épée à deux tranchants, qui perce jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles.*

Hebr. IV. 12.

Des objections elles-mêmes, il se fera de nouveaux arguments en faveur de sa cause. C'étoit, en apparence, le zèle de la religion, qui enflammoit les ennemis d'Eutrope. C'est la religion elle-même qui commande sa grâce. Donc, il ne lui reste d'ennemis que ceux de la religion; et quels peuvent-ils être? Des Juifs, des païens,

les ennemis de Dieu. Voilà l'infortuné revêtu du sceau de la majesté divine, devenu un objet sacré, comme l'arbre que la foudre a frappé en devient plus vénérable. Partout ailleurs que dans notre morale chrétienne, le mot des anciens : *Res est sacra miser*, n'est qu'un sophisme.

L'auditeur le plus froid, le plus rebelle, se sent ému, transporté par cette éloquence toute divine elle-même. Les passions nobles et généreuses se réveillent; les passions violentes et basses se taisent; la haine fait place à la compassion; la compassion elle-même s'épure, elle perd ce qu'elle a d'humiliant pour le malheureux. Le riche tremble et conçoit le besoin d'être modeste; le pauvre sort consolé d'être pauvre; tous répondent à l'orateur par des larmes et des sanglots. Eutrope est sauvé (1).

Déjà saint Jean Chrysostôme en avoit lu l'heureux présage dans l'émotion qu'il avoit vu se répandre autour de lui. Il s'applaudit de sa victoire, pour en rapporter l'honneur au Dieu qui, seul, calme les flots et commande à la tempête. Plus de grands effets à produire; plus de violentes commotions à exciter : le reste du discours est calme. Une onction douce remplace la véhémence du pathétique; c'est un père qui se retrouve avec ses enfants, et ne converse plus avec eux que par leurs communes larmes.

(1) Eutrope quitta son asile quelques jours après. Il fut pris et relégué en Chypre, d'où il fut ramené en Calcédoine. (Hermant, *Vie de saint Jean Chrysostôme*, pag. 266.) Là, on lui fit son procès, et il fut décapité. « Ce fut lui seul, dit ailleurs notre saint patriarche, qui courut » à sa perte; car l'Eglise ne l'eût jamais abandonné, s'il n'eût point » cherché d'autre refuge. » (*Opusc.*, tom. III, pag. 668.)

Homélies sur la sédition d'Antioche, ou *renversement des statues.*

L'empereur Théodose, pour soutenir la guerre où la révolte de Maxime l'avoit engagé, ordonna un impôt qui parut extraordinaire aux habitants d'Antioche, capitale de l'Orient. On se souleva. Le peuple se livra aux plus violents excès. Les statues de l'empereur et celles de l'impératrice Flaxile, furent insultées, mises en pièces, traînées par les rues. La sédition s'apaisa presque d'elle-même; et aux plus furieux emportements succéda un calme sombre et lugubre. Les habitants consternés avoient horreur de leur propre conduite. Les uns se tinrent renfermés dans leurs maisons sans oser en sortir; les autres les abandonnoient pour fuir dans les forêts et sur les montagnes. Ceux qui avoient excité le désordre, ou l'avoient laissé commettre, essayèrent d'échapper à la punition, en prévenant la colère du prince, par la sévérité la plus rigoureuse envers les autres coupables. Flavien, archevêque d'Antioche, se détermine, malgré son grand âge, et l'approche de la fête de Pâques, à faire le voyage de Constantinople, pour essayer de fléchir la colère du prince. Elle étoit telle que, dans un premier mouvement d'indignation, il avoit prononcé que la ville seroit détruite de fond en comble, avec tous ses habitants, hommes et femmes, sans épargner même les enfants (1). Durant son absence, saint Jean Chrysostôme, ordonné prêtre

(1) Nous l'apprenons de saint Jean Chrysostôme lui-même, dans la septième de ses homélies sur l'Epître aux Colossiens.

depuis près de deux ans, ne cessa point d'exhorter son peuple à la confiance. Il interrompit la suite de l'explication qu'il avoit commencée de l'Ecriture (1), pour parler de l'événement. Tel est le sujet de ces homélies, au nombre de vingt, prêchées vers l'an 387 (2), et devenues si fameuses dans l'histoire de l'éloquence.

Homélie ii (3).

Calamité d'Antioche. Contre les blasphèmes. Vanité des richesses. Avantage de la pauvreté.

Quelles paroles, quels discours attendez-vous de moi, mes frères? Ce sont des pleurs qu'il nous faut T. ii Bened. Pag. 20.

(1) Ce n'étoit pas celle des Epîtres de saint Paul, comme l'avance Hermant, dans sa *Vie de S. Chrysostôme*, pag. 123, mais celle du livre de la Genèse, que l'usage plaçoit au Carême, et que notre orateur reprend dans sa septième homélie sur les statues. Les homélies qu'il avoit prononcées immédiatement avant, portoient sur la pénitence. Il paroît que l'homélie sur les paroles à Timothée : *Usez d'un peu de vin, à cause de la foiblesse de votre estomach*, en faisoit suite : elles devoient être terminées par l'explication de la Genèse, lorsque la sédition d'Antioche vint lui présenter une nouvelle matière d'instruction.

(2) Nous suivons l'opinion la plus commune ; c'est celle d'Hermant, de Baillet (*Vies des Saints*, tom. ii, pag. 368), etc. Dupin en recule l'époque à l'an 388. (*Biblioth. ecclés.*, ve siècle, part. i, pag. 70.)

Le nombre des homélies, appelées *des statues*, n'est pas non plus bien déterminé. On le porte quelquefois jusqu'à vingt-deux, en y joignant celle sur *l'inimitié*, placée à leur suite dans les diverses éditions. Voyez Tillemont, *Mém.*, tom. xi, pag. 62 ; D. Ceillier, *Hist.*, tom. iv, pag. 104 ; Montfaucon, *Vita S. Chrysost.*, *Oper.*, p. 100 et seq.

(3) La première est l'homélie sur les paroles : *Usez d'un peu de vin*, etc., traduite au volume précédent, pag. 448.

aujourd'hui, non des paroles; des lamentations, non des discours; des supplications, bien plutôt que des harangues. Nous nous sommes rendus tellement coupables, la plaie que nous nous sommes faite est si profonde, la blessure s'est étendue si loin, qu'elle éloigne tout espoir de guérison, et ne nous laisse de ressource que dans la protection d'en haut. Ainsi, après avoir tout perdu, Job alla s'asseoir sur un fumier. Du moins il lui restoit quelques amis, qui vinrent à la nouvelle de son désastre; et, contemplant ses misères, quoique de loin, ils déchirèrent leurs habits, se couvrirent la tête de cendre, et firent éclater leurs gémissements. C'eût été pour chacune des villes qui nous environnent un devoir d'en faire autant. Si elles se fussent rendues près de nous, elles se seroient attendries sur nos malheurs, et auroient mêlé leurs larmes avec les nôtres. Le patriarche antique reposoit du moins sur sa paille abjecte; nous, enlacés de toutes parts, comme dans un vaste filet, nous n'avons que la mort autour de nous. Le Démon s'étoit déchaîné contre ses troupeaux, contre tout ce qui lui appartenoit; le Démon ne nous a pas épargnés davantage. Ainsi Dieu l'avoit-il permis autrefois, pour donner, par la grandeur même des épreuves, un nouveau lustre à la vertu du juste; ainsi l'a-t-il permis encore aujourd'hui; mais pour nous amener, par l'excès de la tribulation qui nous accable, à des mœurs plus régulières. Laissez-moi

Job. II. 13.

donc pleurer sur les maux qui nous arrivent. Nous nous sommes, durant sept jours, renfermés dans le silence, à l'exemple des amis de Job : aujourd'hui, que notre bouche s'ouvre pour déplorer une calamité qui nous est commune.

Qui donc, ô mes bien-aimés, a porté envie au bonheur dont nous jouissions? Quelles causes ont opéré un aussi funeste changement? Cette ville offroit naguère tout ce qu'il y avoit au monde de plus majestueux; aujourd'hui, l'unique sentiment qu'elle inspire, c'est la pitié. Ce peuple, si distingué par le bel ordre et l'urbanité qui y régnoient, dont tous les mouvements suivoient sans effort l'impression des mains qui le gouvernoient, tout à coup a rompu le frein; et méconnoissant ses maîtres, s'est abandonné à des emportements tels, qu'il n'est point d'expression pour les rendre. Je pleure; oui, je pleure; mais ce qui fait couler mes larmes, ce n'est pas la trop juste sévérité des châtiments qui nous attendent, mais l'inconcevable énormité de l'offense que nous avons commise. Même en supposant que nous n'eussions rien à craindre de la colère de l'empereur, et que son ressentiment cédât à sa clémence: comment, je vous Pag. 21.
le demande, après ce que nous avons fait, supporter le poids de l'opprobre que nous avons encouru? La profonde affliction où je suis suspend le cours de nos instructions. A peine je retrouve l'usage de la

voix pour articuler quelques sons et proférer quelques paroles ; la crainte s'unit à la douleur pour enchaîner ma langue et surmonter tous mes efforts. Non, il n'y avoit rien auparavant de plus fortuné que notre ville; il n'y a rien aujourd'hui de plus à plaindre. Ses habitants en grand nombre aimoient à se répandre dans la place publique, avec la liberté d'un essaim d'abeilles bourdonnant à l'entour de la ruche ; et cette immense population étoit le gage de leur prospérité ; maintenant ce n'est plus qu'une vaste solitude. L'épouvante les a dispersés, comme la fumée chasse les abeilles ; et les tristes accents que le prophète faisoit retentir dans Jérusalem, nous pouvons nous les appliquer à nous-mêmes : Antioche est devenue semblable au *térébinthe dépouillé de ses rameaux*, et au jardin dont on a desséché les eaux qui lui donnoient la vie et ses plus beaux ornements, destituée du secours d'en haut, et ne présentant plus désormais à ses citoyens qu'un objet d'effroi : ils ont fui pour la plupart, ne laissant après eux qu'un désert. Il n'est rien de plus doux que le nom de patrie ; mais il n'est rien aujourd'hui de plus désolant. C'est à qui s'éloignera de cette terre qui fut leur berceau, de cette terre où l'on ne voit plus que piéges et qu'un abîme. On la fuit comme à l'aspect d'un incendie, heureux de sauver sa personne, pourvu seulement que l'on échappe à cette flamme

Isa. I. 30.

dévorante de la colère du prince suspendue sur leurs têtes.

Quelle étrange situation que celle de notre ville! Enigme en apparence insoluble! Une désertion, et point d'ennemis; point de combats, et toutes les disgrâces de l'exil et de la servitude. Nos yeux n'ont point été frappés par l'éclat des feux qu'allument les Barbares, nous n'avons point eu à repousser d'agression ni d'insulte de la part de l'étranger; et nous avons à souffrir tous les maux de la captivité. Ainsi, nous allons porter au loin l'humiliant aveu de nos malheurs, et l'étranger qui accueille nos exilés, apprend de leur bouche l'histoire de nos calamités. Mais ce n'est point là ce dont nous ayons le plus à rougir. Que toutes les cités d'alentour connoissent nos adversités, pour y compatir et unir toutes ensemble leurs voix suppliantes afin de demander à Dieu grâce en faveur de celle qui fut leur mère et leur commune nourricière.

Il n'y a pas long-temps que cette même ville, agitée par un tremblement de terre, vit ses maisons ébranlées dans leurs fondements; aujourd'hui ce sont ses enfants qu'elle voit trembler dans le plus profond de leurs cœurs; et chaque jour apporte sous les yeux de chacun de nous des images de mort. Nous ne vivons plus que dans de continelles alarmes; et tels que Caïn, attachés au supplice, nous sommes condamnés à des peines que n'endurent pas

ceux-là mêmes qui depuis long-temps gémissent
Pag. 22. dans l'obscurité d'un cachot. C'est un siége d'une espèce nouvelle que nous avons à soutenir. L'habitant qu'investit l'ennemi du dehors, a du moins pour asile l'enceinte de ses murailles; nous n'en trouvons point, nous, dans notre propre ville; et chaque habitation est une prison où chacun s'enferme, et d'où l'on tremble de sortir, de peur d'être rencontré par les officiers du prince, empressés de saisir tout ce qui s'offre à leurs regards, et de le traîner en jugement, sans distinction d'innocent ou de coupable. Confondus pêle-mêle dans l'intérieur de leurs maisons, le maître et le serviteur se demandent avec effroi : Qui a-t-on arrêté aujourd'hui, qui a-t-on enlevé, qui est-ce qui a été livré au supplice? comment, et pourquoi? Encore ces demandes ne se font-elles qu'à ceux de qui l'on est bien sûr. Réduits à tous moments à gémir sur les autres, à trembler pour soi-même : une telle vie est plus déplorable mille fois que la mort; elle n'est qu'une mort prolongée..... Ce n'est pas seulement le sol que nous habitons qui nous présente ces lugubres aspects; tout, jusqu'à l'air que nous respirons, enveloppé de vapeurs sombres, jusqu'à la lumière du soleil, ne perçant qu'à peine à travers les nuages : tout achève de porter la tristesse dans nos âmes. Non pas que les éléments aient changé de nature : non, c'est que nos yeux, obscurcis par la douleur, n'ont plus la force

d'en réfléchir les rayons, et n'envisagent plus les objets divers sans les dénaturer. Ainsi le prophète s'étoit-il écrié : *Pour eux le soleil se cachera en plein midi, et le jour se couvrira de ténèbres*... Partout un silence morne, comme si toute cette foule d'habitants, qui naguère peuploient cette grande cité, frappée de mort à la fois, fût descendue tout entière dans les entrailles de la terre. Vous ne rencontrez partout que des corps immobiles comme les rochers, et muets comme si un fléau soudain eût paralysé leurs langues. C'est l'image d'une ville où un vainqueur implacable auroit porté le fer et la flamme. Voici bien le moment de s'écrier : *Faites venir les femmes dont la profession est de pleurer sur les morts ; qu'elles fassent retentir leurs cris de deuil ;* que vos yeux se fondent en eau, qu'ils deviennent des sources de larmes. Pleurez, collines ; pleurez, montagnes ; appelons la nature tout entière à pleurer avec nous. La superbe Antioche, la capitale de tout l'Orient, est menacée d'être enlevée au monde. La voilà, cette mère féconde, qui cherche en vain autour d'elle ses nombreux enfants, et qui, dans sa solitude, appelle vainement à son secours. Qui viendroit l'assister? C'est par ses mains qu'a été blessé celui-là à qui rien n'est égal sous le ciel, le monarque, le maître du monde, qui compte au nombre de ses sujets tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre. Puis donc que tout nous manque ici-bas,

Amos. VIII. 9.

Pag. 23.

Jerem. IX. 17.

cherchons ailleurs un appui ; invoquons celui qui règne dans le ciel, ayons recours à sa clémence. Si nous sommes assez malheureux que de ne pas l'obtenir : c'est fait de nous, plus de moyen de réparer nos offenses.

J'aurois voulu m'arrêter à cette réflexion : les profondes afflictions n'aiment pas les longs discours. Il en est de la douleur comme de ces nuages opaques que l'on voit intercepter les rayons du soleil et voiler la lumière. Ainsi la douleur, quand elle vient répandre ses nuages autour du cœur, repousse les paroles; et prévenue, même involontairement, contre tout discours, laisse sans voix et sans oreilles, et l'orateur devenu impuissant, et l'auditeur rebelle aux consolations qu'on lui adresse. Ainsi, lisons-nous dans l'Ecriture que les Juifs, accablés dans l'Egypte sous d'insupportables travaux, ne prêtoient nulle attention à Moïse ; l'excès de leur affliction les rendoit sourds à la voix qui les vouloit affranchir. Je voulois donc m'arrêter ici ; mais comme, en poursuivant ma comparaison, l'astre du jour finit par triompher du nuage qui l'obscureit ; ainsi, je l'espère du moins, la parole, à force de frapper vos esprits, finira par s'y imprimer et par en bannir la tristesse qui les offusque, en les pénétrant des rayons de la doctrine du salut. Qu'ils consentent donc à s'ouvrir à mes paroles. Prêtez-moi quelque attention, faisons trêve à nos

Exod. VI. 9.

douleurs ; revenons à nos exercices accoutumés. Rendez-moi la même liberté d'esprit avec laquelle vous veniez écouter nos entretiens ; reportons à Dieu seul tous les événements : ce sera même là le plus puissant remède à nos infortunes. Quand le Seigneur nous verra rechercher sa parole avec un égal empressement, et nous livrer à l'étude d'une sainte philosophie, sans être abattus par l'adversité qui nous presse, il ne mettra pas moins d'empressement à nous secourir ; il fera succéder le calme à l'orage, et sortir le bien du sein même du mal. Tel est le caractère auquel le chrétien doit se faire reconnoître et par quoi il se distingue de l'infidèle : c'est la fermeté d'âme dans les événements, quels qu'ils soient. Elevé, par l'espérance des biens fu- Pag. 24.
turs, au-dessus des choses de la terre, il en voit toutes les vicissitudes, comme d'un lieu élevé où elles ne sauroient l'atteindre ; la foi est pour lui un rocher inébranlable aux pieds duquel tous les flots des tempêtes humaines viennent se briser. Ne nous désespérons donc pas, ô mes bien-aimés : le Dieu qui nous a faits ne s'intéresse pas moins que nous-mêmes à notre conservation. Que dis-je? quelque soin que nous prenions de nous dérober à la souffrance, nous n'y saurions réussir aussi bien que le Dieu de qui nous tenons l'existence, et tant d'autres biens avec elle. Que ces motifs d'espérance relèvent notre courage, et vous mettent dans la

disposition d'entendre ce qui nous reste à vous dire avec la bienveillance que vous accordez à nos discours.

J'en ai profité, il y a quelques jours, pour vous entretenir assez longuement (1), et j'ai remarqué dans toute l'assemblée le recueillement le plus soutenu : je vous en remercie. C'étoit la plus douce récompense que je pusse promettre à mes efforts; mais il m'en reste encore une autre à obtenir : c'est celle que je vous ai demandée déjà ; vous le savez, vous ne l'avez sans doute point oublié. Quelle étoit-elle? de réprimer les blasphémateurs, d'en tirer une punition exemplaire, et de mettre fin à une impiété qui outrage Dieu dans sa personne. Parlois-je alors de mon propre mouvement? Je ne le crois pas; je crois plutôt que c'étoit Dieu lui-même qui, prévoyant l'avenir, m'inspiroit ce que j'en ai dit. Car, si nous avions fait justice de ces audacieux profanateurs, nous n'aurions pas aujourd'hui à gémir sur ce qui s'est passé depuis. Il y auroit eu des risques à courir, en les reprenant et en vengeant la majesté sainte; n'eût-il pas mieux valu s'exposer à une persécution qui nous eût mérité la couronne du martyre, que d'être aujourd'hui, comme nous

(1) Dans l'Homélie sur les paroles de saint Paul à Timothée : *Usez d'un peu de vin*, etc., dont on a fait la première des Homélies sur les statues, à raison de la circonstance où elle fut prononcée, traduite au volume précédent, pag. 448.

le sommes, dans les transes de la mort et dans les effroyables perplexités où nous jette l'insolence des coupables? Tous, tant que nous sommes, nous portons la peine d'un crime que quelques-uns seulement ont commis, nous subissons une commune expiation; mais si nous avions été au-devant, si nous avions pris la généreuse précaution d'éloigner de nos murs ces insolents, et retranché du corps quelque membre corrompu, nous ne nous serions pas exposés à d'aussi cruelles alarmes. Je sais bien que la faveur du ciel nous a départi la politesse des mœurs: aussi n'accusé-je pas les habitants de cette ville; mais elle renferme aussi des méchants, étrangers dans ses murs, hommes corrompus, dont la funeste contagion gâte ce qui s'y trouve mêlé; lesquels, n'ayant rien à perdre, risquent indifféremment le salut des autres. C'est à ceux-là qu'il faut s'en prendre du mal qui s'est fait. C'est pour cela que je n'ai pas cessé de vous conjurer, de vous interpeller en vous criant : Châtions les blasphémateurs, enchaînons ces langues impies, empêchons-les de se perdre eux-mêmes; et dût-il nous en coûter la vie, nous l'aurons perdue à grand intérêt. Servons la cause de notre maître commun, en ne permettant pas que la gloire de son nom soit outragée : notre indifférence sur ce point seroit pour notre patrie une source de maux.

« Je vous l'avois bien dit, que Dieu se vengeroit,

par quelque coup éclatant, de votre indifférence pour la gloire de son nom. Vous avez souffert les blasphémateurs et les impies : vous avez permis que la majesté de Dieu fut violée au milieu de vous ; il a permis que la majesté du prince y fût aussi violée, afin que le prince irrité le vengeât en se vengeant lui-même, et punît par un même coup votre lâcheté et votre insolence (1). » Avois-je donc tort de vous faire ces prédictions ? N'étois-je pas trop fondé à vous exprimer mes tristes pressentiments, à solliciter sans relâche votre charité ? Et cependant l'on n'a rien fait. Eh bien ! que l'on agisse mieux à l'avenir, que du moins nos calamités présentes nous servent de leçons pour réprimer l'insolente témérité de l'impie. Fermons-lui la bouche, il ne s'en exhale que des vapeurs pestilentielles ; prenons des mesures toutes contraires, et nous verrons disparoître les maux qui sont venus fondre sur notre ville.

Pag. 25.

Ici l'orateur est interrompu par des applaudissements publics ; il reprend :

L'église n'est pas un théâtre où l'on vienne écouter pour le seul amusement. Que je remporte de ce temple l'assurance que mes efforts seront secondés par les vôtres : voilà ce que je veux. C'est là quelque

(1) Traduit par le P. de La Rue, *sur la nécessité de la pénitence dans les maux publics*, *Serm.*, tom. 1, pag. 441.

chose de plus désirable, de plus précieux que tous vos applaudissements. Ce seroit en pure perte et bien vainement que vous m'auriez flatté par quelques suffrages passagers, si je vous quittois sans autre fruit, et que vous n'eussiez recueilli de nos paroles aucun avantage réel. Quel avantage me revient-il, à moi, de ces bruyantes acclamations et de ces louanges tumultueuses? La louange à quoi j'aspire, c'est que vos œuvres fassent reconnoître la vérité de ce que nous vous prêchons. C'est alors que je serai véritablement satisfait et heureux; non pas quand vous m'aurez applaudi, mais quand, dociles à ma parole, vous y conformerez toute votre conduite. Que chacun s'applique à faire rentrer son prochain dans le droit chemin. *Soyez-vous l'un à l'autre un sujet d'édification*, nous dit saint Paul. Autrement, les infidélités de tel en particulier verseront sur la communauté tout entière un déluge de maux. Nous en avons la preuve dans ce qui se passe sous nos yeux. Ceux mêmes d'entre nous à qui leur conscience n'a rien à reprocher, n'en sont pas moins dans l'inquiétude et dans l'appréhension que la colère du prince ne fasse point d'exception. Car ce n'est point une excuse plausible de dire : Je n'y étois pas, je ne suis pour rien dans la sédition, je n'ai eu rien de commun avec les coupables. C'est pour cela même, répondra-t-on, que vous serez puni, et que vous le serez avec une sévérité exem- I. Thess. v. 11.

plaire, pour vous être tenu à l'écart, pour ne l'avoir pas empêché, pour n'avoir point prévenu les agitateurs, pour avoir craint de vous compromettre en servant le prince. Vous n'avez point été complice : je vous en loue et vous en félicite; mais vous y êtes-vous opposé? Non : voilà ce dont je vous blâme. Disons la même chose des blasphèmes et des insultes faites à la majesté divine quand ils sont proférés en notre présence, et que nous n'avons pas un mot à répliquer. Le serviteur qui enfouit son talent, ne fut point puni pour crime d'infidélité, puisqu'il remit son dépôt en entier, mais pour avoir seulement négligé de le multiplier, de le faire valoir; c'est-à-dire d'avertir les pécheurs dans leurs déréglements, de les corriger, de les ramener : voilà le crime pour lequel une sentence inexorable l'a condamné au plus rigoureux châtiment. Si vous ne l'avez point fait jusqu'ici, mes frères, l'avenir du moins réparera le passé : Dieu ne sera plus outragé parmi vous. Douce espérance que me donnent les calamités mêmes dont nous venons d'être éprouvés. Hélas! elles parlent assez haut pour déterminer enfin à penser à leur salut ceux qui jusqu'ici s'en étoient le moins occupés.

Matth. XXV. 25.

Maintenant, venons chercher auprès de saint Paul l'aliment spirituel qu'il nous présente, et, selon notre usage, exposons sous vos yeux, et développons la leçon de l'Ecriture qui vient de vous

être lue. Quelle est-elle? La voici : elle est tirée de l'Epître à Timothée : *Recommandez aux riches de ce siècle de n'avoir point de haute idée d'eux-mêmes.* I. Tim. VI. 17. Par ces paroles : *Aux riches de ce siècle*, l'Apôtre fait assez entendre qu'il y a des riches appartenant à un autre siècle, Lazare, par exemple, le plus dénué qui fût jamais des biens de cette vie présente, comblé aujourd'hui des biens de celle qui nous attend, et mis en possession, non pas de ce qu'on appelle trésors de la fortune, l'or, l'argent et autre matière caduque et périssable, mais de ces inénarrables richesses, que *l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point tombées dans le cœur de l'homme.* Jag. 26. I. Cor. II. 9. Voilà les biens seuls dignes de ce nom ; une opulence qui n'a rien d'imaginaire, parce que ce sont là les seuls biens que rien ne peut flétrir, ni altérer. Au contraire, ce riche orgueilleux, qui n'avoit pour le pauvre Lazare que du mépris, qu'est-il devenu à son tour? Le plus pauvre des hommes. Dépouillé par la mort de ses richesses, il voudroit bien avoir à sa disposition une goutte d'eau ; et il n'en est pas le maître, tant son indigence est extrême ! Pourquoi donc l'Apôtre parle-t-il de riches *du siècle présent;* c'est pour nous instruire que la richesse passe et s'écoule avec la vie présente; qu'elle ne va point au-delà, qu'elle n'accompagne point à leur départ ceux qui la possèdent, que souvent même elle n'attend pas

qu'ils soient à leur dernier moment pour les abandonner. D'où vient qu'il ajoute : *De ne point mettre*
I. Tim. supra. *leur confiance dans les richesses incertaines ;* parce qu'il n'est rien sur quoi l'on doive moins compter, parce que, comme je l'ai dit déjà souvent, et que je ne me lasserai jamais de le répéter, la richesse est un serviteur fugitif, sans reconnoissance et sans foi. Vainement essayez-vous de le retenir, en l'enchaînant de mille liens à la fois, il vous échappe, emportant ses liens avec lui. Combien en effet ne voyez-vous pas de ces riches qui enferment leurs trésors sous de triples verroux, mettent sur pied leurs esclaves pour monter la garde à l'entour! Précautions vaines! Tout fuit, et les trésors et les geôliers, et les possesseurs. Connoissez-vous donc rien de plus infidèle; rien en même temps de plus misérable que ceux qui s'occupent tout entiers du soin de les amasser, et se donnent tant de mal pour acquérir des biens si faciles à perdre? Sourds à la
Ps. XLVIII. 7. voix du prophète qui leur dit : *Malheur à celui qui se repose sur ses propres forces, et qui se glorifie dans la quantité de ses richesses!* — Mais pourquoi, ô saint prophète, prononcez-vous ce mot *malheur?* — Ecoutez la suite : *Il amasse des trésors, et ne sait pas pour qui il les aura amassés.* Ce qu'il y a de certain, c'est la peine; ce qui l'est beaucoup moins, c'est le fruit. Tantôt, ce sont des ennemis qui conspirent contre lui, tantôt, des chagrins secrets qui

le dévorent. D'avides héritiers n'avoient pas attendu qu'il fermât les yeux pour flétrir sa réputation, pour le faire succomber sous leurs artificieuses manœuvres ; il meurt ; on s'empare de ses biens ; à lui, le crime de leur injuste acquisition ; à d'autres la possession.

Poursuivons notre texte : *Recommandez aux riches de ce siècle ;* quoi ? De ne chercher pas à accroître leurs richesses ? De s'en dépouiller, de se réduire à la pauvreté ? Non. *Recommandez-leur de n'avoir point de haute idée d'eux-mêmes.* C'est qu'il y a dans la richesse un secret orgueil qui en est la racine et l'aliment. Quiconque est ennemi de l'éclat, ne fait pas un grand cas des richesses. Cet homme qui traîne après soi cette longue escorte de serviteurs, de parasites, de courtisans et de tout ce pompeux appareil de l'opulence ; demandez-lui si tout cela sert à ses besoins ; il ne veut que satisfaire son orgueil, qui lui fait croire qu'il se donne un air plus respectable aux yeux des autres hommes. Ce n'est pas qu'il soit défendu d'être riche, l'Apôtre le savoit bien ; mais pourvu que la richesse serve aux nécessités de la vie. Ainsi, vous disois-je, ce que l'on condamne, ce n'est pas le vin, c'est l'intempérance ; de même, ce que j'accuse ici, ce n'est pas la richesse, mais l'avarice, mais la cupidité. Ne confondez point l'une avec l'autre. L'avarice n'est point la richesse. L'avare, loin d'être riche est pau-

vre ; car il n'a que des besoins. L'avare n'est que le
Pag. 27. geôlier de son argent, il n'en est pas le maître ; il en est l'esclave, non le possesseur. Il lui en coûteroit moins pour perdre quelque partie de sa propre chair, que de toucher à la plus foible portion de cet or qu'il enfouit. On diroit qu'il a défense d'y porter le bout du doigt ; tant il le garde et le conserve précieusement ! s'abstenant de profiter de son propre bien, aussi sévèrement que s'il n'étoit pas à lui. Et certes, il n'est pas à lui ; car il ne se permettroit pas d'en disposer en faveur d'autrui, ni d'en rien détourner pour les autres, dût-il être puni de sa barbare insensibilité. Appellerez-vous donc à lui un bien dont il n'a ni l'usage, ni la libre jouissance?

Toutefois, si l'Apôtre ne donne point ici à tous les riches un commandement d'une plus haute perfection, c'est par cette condescendance ordinaire qui le faisoit s'accommoder à la foiblesse de ses au-
Luc. XVIII. 18. diteurs, à l'exemple de son divin maître. En effet, quand le riche jeune homme dont parle saint Luc, s'approcha de Jésus pour l'interroger au sujet de la vie éternelle, le Sauveur ne lui dit pas aussitôt de s'en aller vendre tous ses biens ; il avoit com-
Ibid. 20. mencé par lui exposer les divers commandements de la loi ; et sur cette autre demande du jeune homme :
Math. XIX. 20. *Après cela, que me reste-t-il encore à faire?* Jésus-Christ ne répondit pas absolument : *Vendez tout ce*
Ibid. 21. *que vous avez ;* mais : *Si vous voulez être parfait,*

vendez ce que vous avez ; sans l'obliger à le faire, mais lui en laissant la libre disposition. C'est dans le même sens que saint Paul ne prescrit ici rien aux riches, quant à la pauvreté ; mais seulement quant à l'humilité, d'abord pour ne point choquer leur délicatesse, ensuite parce qu'il savoit bien qu'avec des sentiments d'humilité, avec la fuite de l'orgueil, on étoit aisément détourné d'aimer les richesses.

En avertissant les riches de n'avoir point une haute idée d'eux-mêmes, il leur apprend comment ils éviteront cet écueil, en leur mettant sous les yeux le peu de confiance que méritent les richesses, vu leur fragilité et l'inconstance qui en fait le caractère. *Ne donnez point*, leur dit-il, *de confiance à des richesses incertaines*. La richesse consiste, non pas à posséder beaucoup, mais à donner avec largesse. Abraham avoit de la richesse, mais sans avarice, mais sans attachement pour ce qu'il avoit. Il ne s'informoit point combien tels ou tels avoient de maisons, de revenus ; mais il alloit hors de sa maison, Gen. XVIII. 2.
découvrir les étrangers, recueillir les indigents à assister. Il ne reposoit pas, lui, sous des lambris dorés, mais, dressant sa tente aux pieds de son chêne, il se contentoit de l'abri que lui fournissoit son feuillage : toute modeste qu'étoit cette habitation, les Anges ne dédaignoient pas de s'y arrêter. Ce qui les attiroit, ce n'étoit pas l'éclat extérieur ; mais la vertu du saint patriarche. Voilà, mes frères, le

modèle que nous devons nous proposer. Que les pauvres reçoivent leur part de ce que nous avons. La tente sous laquelle il habitoit n'avoit rien de somptueux; et elle surpassoit en magnificence les palais des rois. Vous n'avez point entendu parler de potentat qui ait eu des Anges pour hôtes : Abraham, assis au pied d'un chêne, dont le feuillage compose sa maison, est visité par les Esprits célestes, qui accordent cet honneur, non pas à sa rustique habitation, mais à la vertu dont son cœur étoit orné. Pensons moins à parer nos maisons que notre âme. Quelle honte ne seroit-ce pas pour des chrétiens, de revêtir à grands frais leurs murailles de marbres oiseux et stériles, tandis que sous leurs yeux Jésus-Christ promèneroit sa misère et sa nudité! Que vous reviendra-t-il, ô mon frère, de tant de dépenses prodiguées à l'embellissement de cet édifice? Comptez-vous l'emporter avec vous? Votre
Pag. 28. âme seule fera avec vous le voyage du tombeau. Nous y voici maintenant; ses horreurs nous environnent. Que nos maisons nous mettent donc à l'abri des dangers dont nous sommes menacés. Mais non; il n'est pas possible. J'en appelle à vous-mêmes, à vous tous qui les avez abandonnées, à vous qui les avez laissées désertes pour des abris solitaires, comme si elles ne recéloient pour vous que des piéges et des ennemis. Demandez à vos richesses de vous sauver; elles sont sourdes à votre voix. Si

vous reconnoissez aujourd'hui leur impuissance contre la colère d'un homme, combien plus ne la reconnoîtrez-vous pas à ce jour inévitable de la colère du juge suprême! Aujourd'hui que l'indignation du prince pèse sur nos têtes, tout notre or ne nous sert de rien; bien moins encore nous sauvera-t-il des vengeances du Dieu qui ne nous en demande point. Nous bâtissons des maisons pour les habiter, non pour en concevoir de l'orgueil. Ce qui va au-delà de la nécessité, n'est plus qu'inutile et superflu. Vous avez une chaussure qui excède la mesure de votre pied; elle vous embarrasse, elle vous empêche de marcher; il en est de même de votre habitation, quand elle passe le besoin; elle vous retient et vous empêche d'aller vers le ciel. Il vous faut de vastes et magnifiques habitations. Bâtissez-en, je le veux bien, mais non point ici-bas, sur la terre. Construisez-vous dans le ciel des pavillons faits pour recevoir d'autres encore que vous, des pavillons qui ne puissent vous manquer jamais. Quel délire de poursuivre ce qui sans cesse échappe de nos mains, et reste à la terre! Rien de plus trompeur que ces richesses. Aujourd'hui avec vous, demain contre. On ne les remarque qu'avec des yeux jaloux; ennemis domestiques, on ne les possède qu'aux dépens de son bonheur. Je vous en prends à témoin, ô vous qui vous épuisez en précautions pour les cacher et les enfouir: vos

richesses ne sont pour vous qu'une source nouvelle de dangers et d'alarmes. Les pauvres n'ont pas ces inquiétudes; rien ne les embarrasse, rien ne les gêne, prêts qu'ils sont à tout événement, bien différents des riches pour qui tout est difficulté. Ils vont et viennent, cherchant où cacher leur trésor, à quelles mains ils en confieront le dépôt. Pourquoi tant chercher, ô mon frère, pour ne trouver après tout que des compagnons d'esclavage? Voilà Jésus-Christ qui s'offre à vous, Jésus-Christ tout prêt à le recevoir, à mettre en lieu sûr le dépôt qu'on lui livre; Jésus-Christ qui, non-seulement saura bien vous le conserver, mais le multiplier et vous le rendre à grand intérêt. Ne craignez pas qu'on vienne l'arracher de ses mains. Non-seulement il est par lui-même le plus fidèle de tous les dépositaires; il garantit encore par toutes les assurances l'inviolabilité du dépôt. Votre ami croit vous faire grâce quand il consent à se charger de votre dépôt; Jésus-Christ, en le prenant, ne se regarde point comme le bienfaiteur, mais comme l'obligé; et bien loin de nous demander récompense du soin qu'il prend de nos intérêts, c'est lui qui veut nous en récompenser.

Quelle excuse pouvons-nous donc alléguer? à quel pardon pouvons-nous prétendre, de sacrifier un tel dépositaire? et à qui? à des hommes sans force pour défendre notre argent, à des hommes qui sa-

vent bien faire valoir le service qu'ils nous rendent, et qui, après tout, ne font que nous restituer ce qui est à nous, sans y rien ajouter. Etranger ici-bas, vous avez dans le ciel votre véritable patrie. Transportez là tout ce que vous avez, afin d'anticiper, dès la vie présente, sur les jouissances réservées à la vie future. Car celui qui se nourrit des célestes espérances, goûte par avance les joies du royaume des cieux. Rien qui soit d'ordinaire plus capable de relever l'âme abattue, d'en soutenir l'essor vers le bien, que l'espérance des biens futurs et cette précieuse tranquillité de l'âme qui a transporté ses richesses au céleste séjour. Ceux au contraire dont l'application est bornée aux embellissements d'une maison terrestre, riches à l'extérieur, ne comptant pour rien les richesses intérieures, ceux-là laissent leur âme vide, en proie à la fange et à la corruption. Mais n'ayez que de l'indifférence pour tout ce qui n'est qu'extérieur; que toutes les affections de votre âme se dirigent vers ce qui peut l'embellir de plus en plus, vous en ferez la demeure de Jésus-Christ: et quelle plus grande félicité peut-on concevoir? Vous aspirez à la richesse? donnez-vous pour ami Dieu lui-même: et vous serez au comble de tous les biens. Vous aspirez à la richesse? ne prenez point une haute idée de vous-même; vous y gagnerez, non pas seulement pour la vie future, mais dès la vie présente. Rien de plus exposé à l'envie que le

Pag. 29.

riche, et plus encore si c'est un riche orgueilleux : double écueil que l'on ouvre sous ses pas, nouvelle source d'implacables inimitiés. Une condition et des sentiments humbles désarment l'envie, en préviennent les tyranniques fureurs, vous assurent la possession de ce que vous avez. Or, voilà le privilège de la vertu, c'est de servir nos intérêts pour le ciel et de nous récompenser sur la terre.

Que vos richesses, que rien au monde ne vous fasse concevoir une haute idée de vous-mêmes. Si l'orgueil qui se mêle aux choses spirituelles en est le poison, à plus forte raison l'est-il dans les choses charnelles. Réfléchissons sur notre nature, rendons-nous compte de nos offenses, apprenons qui nous sommes: c'en sera assez pour nous pénétrer de l'obligation d'être humbles. Ne venez pas me dire : J'ai tant d'années de mon revenu en épargne, tant de sacs d'or et d'argent; ma fortune se grossit chaque jour par mes bénéfices : toutes paroles oiseuses, inconsidérées; il ne faut qu'une heure, qu'un moment imperceptible, pour qu'un vent impétueux vienne souffler d'en haut sur tout cet édifice, et le dissiper comme une vaine poussière. L'histoire du monde n'est que l'histoire de ces révolutions; l'Ecriture est pleine de ces leçons : aujourd'hui riche, pauvre demain. On rit de pitié de voir dans un testament : Je lègue à celui-ci telle terre, telle maison en propriété, l'usufruit à celui-là; étrange distinction :

tous tant que nous sommes, nous ne possédons rien qu'en usufruit, rien en propriété. La jouissance dureroit autant que votre vie, vos richesses n'éprouveroient aucune altération; toujours finirez-vous, bon gré malgré, par les céder à un autre. Il n'y a donc de propriété réelle que pour celui qui a su mépriser ces biens périssables, et qui s'en est détaché. Vous vous en êtes dépouillé pour les verser dans le sein des indigents: c'est là en avoir fait un légitime usage; c'est là s'en être assuré la propriété, et une propriété que la mort elle-même ne vous enlèvera pas, une propriété que vous recouvrerez tout entière, et bien d'autres encore avec elle, à ce Pag. 30. jour fatal du dernier jugement, où leur secours vous sera si nécessaire dans le rigoureux examen que chacun de nous aura à subir. Le moyen donc de garantir à la fois et la jouissance et l'usufruit, et la propriété de ses biens, c'est de s'en détacher. Autrement vous en serez complétement séparé à la mort, si même avant ce terme fatal, vous ne l'avez pas été déjà par quelqu'une de ces déplorables vicissitudes qui toujours menacent les choses de la terre. Ce qui alors rendra la séparation plus douloureuse, ce n'est pas seulement le dépouillement universel qu'elle amène, mais la surprise qui tout à coup viendra plonger ce riche dans cette extrême indigence. Le pauvre est à l'abri de ces brusques incursions: il n'a point d'or ni d'argent, point de

ces matières insensibles sur quoi se fonde sa confiance ; il se repose sur Dieu seul, sur une Providence qui distribue ses biens avec largesse. Il n'a donc point, comme le riche, de fréquentes et continuelles vicissitudes à redouter. Les biens qui lui sont départis en abondance sont tous ceux qui nous sont bien plus nécessaires que les richesses : par exemple, l'air, l'eau, le feu, le soleil. Tous ces bienfaits ne sont-ils point pour le pauvre comme pour le riche? Ce dernier jouit-il mieux que l'autre des rayons que répand l'astre du jour? L'air circule-t-il en plus grande abondance pour le riche que pour le pauvre? Non, tous deux en reçoivent une part égale. Pourquoi donc Dieu a-t-il rendu communes à tous les choses les plus excellentes, les plus nécessaires, où sont les éléments de notre être; tandis que les richesses, d'un bien moindre prix, puisqu'on peut s'en passer, ne sont pas le partage de tous? Pourquoi, mes frères? Pour servir tout à la fois et d'entretien à notre existence, et d'exercice à notre vertu. Si Dieu n'avoit pourvu à ce qu'ils fussent communs à tous, l'avarice des riches les auroit gardés pour eux seuls, elle en auroit voulu priver les pauvres. Si, d'un autre côté, les richesses avoient été données à tous également, il n'auroit plus fallu d'aumônes ; et la charité, devenue un vain nom, n'auroit pas eu occasion de s'exercer. Les biens de la nature sont communs : cela devoit être

pour le soutien de la vie. Les richesses ne le sont pas : cela devoit être pour nous ménager le mérite et la récompense des bonnes œuvres ; pour nous apprendre à détester l'avarice, à pratiquer la justice, à subvenir aux besoins des pauvres, à profiter du remède que l'aumône nous présente pour la réparation de nos péchés. Dieu vous a fait riche : quel motif vous porte à vous faire pauvre ? Dieu vous a fait riche, pour que vous assistiez les indigents, pour que vos miséricordes vous donnent le droit d'espérer la miséricorde. Il vous a été donné des richesses. En les tenant renfermées, vous vous perdez; en les répendant, vous vous sauvez. Si la possession en est incertaine et toujours mal assurée, Dieu l'a voulu ainsi, pour prévenir les mécomptes d'un attachement désordonné; car si on les poursuit encore avec tant d'ardeur, malgré l'expérience journalière du peu de fonds qu'il faut faire sur elles, et des dangers qu'elles entraînent, que seroit-ce s'il en étoit autrement, et que leur séduction se trouvât encore fortifiée de l'assurance de les conserver toujours? A quels excès ne se porteroit-on pas? Quel crime se refuseroit-on? que n'auroient pas à craindre la veuve et l'orphelin? Quel pauvre seroit à l'abri de l'oppression du riche? Détrompez-vous donc, mes frères, n'estimez point les richesses un si grand bien. Le plus grand des biens, ce n'est pas d'avoir de la richesse, c'est de craindre le Seigneur et de l'honorer. Pag. 31.

Un seul juste, rempli de confiance dans le Seigneur, s'il s'en rencontroit parmi nous dans la conjoncture présente, fût-il le plus pauvre des hommes, seroit capable de conjurer l'orage qui gronde sur nous. Une prière fervente, bien mieux que tous les monceaux d'or accumulés dans les coffres du riche peut fléchir la colère du Ciel. Ce n'est pas cette vile boue qui nous sauvera, je ne dis pas du péril où nous sommes, mais de la moindre maladie, mais de la mort, et de tout autre accident. Stérile consolateur, ce n'est pas votre or qui vous rendra moins sensible aux atteintes de l'adversité.

Pag. 32. Digression sur les plaisirs de la table; nous la renvoyons à l'article *Richesse et Pauvreté*.

Pag. 33. Pénétrons-nous de la philosophie chrétienne, ô mes bien-aimés, et la pauvreté n'aura nulle prise sur nous. Elle nous sera même profitable, en donnant un nouveau lustre à notre vertu, et nous donnera bien plus que toutes les richesses. Qu'y avoit-il, dites-moi, de plus pauvre que le prophète Elie? Mais c'étoit sa pauvreté même qui l'élevoit au-
Pag. 34. dessus de tout ce qu'il y avoit de riches. Riche de trésors spirituels, ne voyant dans les richesses terrestres rien qui ne fût au-dessous de la grandeur de ses pensées, rien qui fût digne de la sublime philosophie qu'il avoit embrassée, il choisit de préférence à tout la pauvreté, et se réduisit à n'avoir

pour tout bien qu'un manteau, foulant sous les pieds toutes les pompes de la vanité humaine. Ce fut à sa pauvreté qu'il dut les hommages des rois. Ce pauvre, il s'étoit rendu nécessaire au monarque de Juda, qui venoit, avec toutes ses richesses, tomber aux pieds du plus misérable de ses sujets. Il y avoit donc, dans ce vil manteau, quelque chose de plus riche que la pourpre, et dans la caverne de ce juste plus de magnificence que dans les palais d'un roi. Aussi, le jour qu'il s'éleva dans le ciel, le prophète IV.Reg.II 13. ne laissa-t-il à son disciple d'autre richesse que son manteau. Avec cette arme, j'ai, lui dit-il, combattu le Démon; avec elle, tu en triompheras aussi bien que moi. Quel bouclier, mes frères! quel glaive! quel inexpugnable rempart! Elysée reçoit avec ce manteau le plus riche de tous les héritages, plus précieux mille fois que tous les trésors. C'étoit Elie se reproduisant dans son disciple, Elie tout à la fois dans le ciel et sur la terre. Ah! sans doute que vous applaudissez au bonheur du prophète; chacun de vous souhaiteroit de lui ressembler. Mais, écoutez-moi. Les saints mystères auxquels nous sommes initiés, nous donnent quelque chose encore de plus merveilleux. Elie quittant son disciple, ne lui laissa qu'un manteau; le fils de Dieu, en remontant vers son père, nous a laissé sa divine chair. Elie se dépouille de son vêtement pour le léguer à Elysée; Jésus-Christ nous transmet sa chair sans la perdre.

Avec un semblable présent, cessons de nous croire malheureux, cessons d'accuser nos calamités et de craindre les disgrâces du temps. Le Sauveur qui a consenti à répandre son sang pour tous, à nous livrer sa propre chair, à nous faire, après cela, participer à la communion de son sang, que n'est-il pas disposé à faire pour nous sauver? Dans cette espérance, prions, prions sans relâche. Attachons-nous à l'exercice de toutes les vertus, afin de mériter d'échapper au péril présent, et de parvenir aux biens futurs, par la grâce et la miséricorde de Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient avec Dieu le Père et le Saint-Esprit, la gloire dans les siècles des siècles! Amen (*).

Homélie III.

Départ de l'évêque Flavien pour Constantinople. Exhortation sur le jeûne. Ses caractères. Contre la médisance et les blasphèmes.

Pag. 35. En arrêtant mes regards sur cette chaire qui ne retentit plus de la voix de son évêque (1), je me sens pénétré d'un double sentiment de joie et de dou-

(*) Hom. II *ad popul. Antioch.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 22—38.

(1) Quoique Flavien eût choisi spécialement saint Jean Chrysostôme, alors simple prêtre, pour son prédicateur, il ne se dispensoit pas pour cela de prêcher lui-même. Théodoret parle avantageusement de ses sermons contre les Ariens, et sur divers sujets. (*Hist. ecclés.*, lib. IV, chap. XXV; Dupin, *Bibliothèque*, Ve siècle, part. I, pag. 19.)

leur : de douleur, à cause de l'absence de notre père; de joie, à cause du motif de son absence, déterminé par l'intérêt de notre salut, et l'espérance d'arracher ce grand peuple à la colère du prince. Voyage bien honorable pour vous, mes frères, bien glorieux pour lui : pour vous, qui jouissez du bonheur d'avoir un tel père; pour lui, qui témoigne à ses enfants une si vive sollicitude, et justifie si bien par ses œuvres la parole de Jésus-Christ. Parce que l'Evangile nous dit que *le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis;* il est allé offrir la sienne pour nous tous, sans être détourné par les raisons, ce semble si impérieuses, qui combattoient sa généreuse résolution : une vieillesse déjà si avancée, une santé chancelante, une saison encore rigoureuse (1), l'approche de nos augustes solennités; à la suite de ces pressantes considérations, le danger de perdre une sœur unique, près d'entrer au tombeau. Mais ni les droits du sang, ni son âge, ni le mauvais état de sa santé, ni l'embarras des circonstances, ni les difficultés de la route n'ont pu prévaloir sur la tendre affection qu'il vous porte; et le désir de vous sauver, rompant tous les liens qui devoient le retenir, lui a rendu sa première jeunesse, et semble lui avoir donné des ailes. Il s'est dit à lui-même : Si

Joann. XI. 11.

(1) Vers la fin de février 387, au commencement du Carême, qui dans l'Orient duroit sept semaines.

Jésus-Christ a bien voulu se livrer pour nous, combien nous serions inexcusables, combien même criminels, nous à qui cet immense troupeau a été confié, de ne pas tenter, même à nos propres risques, toutes démarches qui puissent rendre le calme à notre ville! Le patriarche Jacob, simple pasteur de brebis, leur accordoit un si affectueux intérêt, que pour elles, pour des animaux sans raison, dont il n'avoit à rendre compte qu'à un homme, il sa-
Gen.xxxi.40. crifioit ses nuits, bravant le froid et le chaud, s'exposant à toutes les intempéries des saisons, afin que pas une ne périt sous sa conduite; et nous, pasteurs des âmes, nous, comptables à Dieu du dépôt qu'il nous a confié, nous balancerions, nous calculerions quand il y va du salut de notre troupeau? Ainsi a parlé notre évêque; il sait bien que c'est ici la cause,
Pag. 36. non d'une seule cité, mais de tout l'Orient, dont Antioche est la capitale, dont elle est la mère. Aussi n'a-t-il pas différé un moment d'exécuter son noble dessein. Heureux augure pour le succès de son entreprise. Dieu qui l'a inspiré, ne laissera pas sans récompense un aussi héroïque dévouement, et ne permettra pas que Flavien revienne sans apporter avec lui notre grâce. Un prince aussi religieux que le nôtre ne soutiendra pas d'un œil courroucé l'aspect de ce visage vénérable. Tel est le privilége de la sainteté, que non-seulement les paroles sorties de sa bouche, mais sa présence seule

répand autour d'elle une grâce toute céleste. La haute sagesse qui anime notre auguste pontife, la profonde connoissance qu'il a de nos saints oracles mettra sur ses lèvres les paroles que Moïse adressoit au Seigneur : *Si cela se peut, pardonnez-leur cette faute; sinon faites-moi mourir avec eux.* Telles sont les entrailles des saints, qu'ils aiment mieux mourir avec leurs enfants que vivre sans eux. Il ne manquera pas de mettre à profit la circonstance même de l'approche de la Pâque, pour mettre sous les yeux de l'empereur le grand exemple de miséricorde que Jésus-Christ a donné au monde, en lui pardonnant. Pour l'exciter à la clémence, il lui rappellera la parabole des dix mille talents, des cent deniers. Plein de confiance dans la piété de l'empereur, il ne craindra pas le risque des applications, et il osera lui dire : « Prenez garde qu'au jour du » jugement il ne vous soit dit à vous-même : *Mé-* » *chant serviteur, je vous avois remis toute votre* » *dette, parce que vous m'en aviez prié. Ainsi de-* » *viez-vous pardonner à vos compagnons.* Vous ga- » gnez bien plus encore qu'eux-mêmes, à leur par- » donner de légères offenses, après qu'il vous en a » été pardonné de plus grandes ». Il le pressera par ces paroles de la prière qui lui fut apprise au jour de son initiation à nos saints mystères : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Il lui représentera que

Exod. XXXII. 32.

Matth. XXV. XVIII.

Ibid. XVIII. 32.

Ibid. VI. 12.

l'outrage dont il se plaint ne doit point être imputé à la ville entière; que ce fut le crime de quelques particuliers, qu'il n'y eut de coupables que quelques étrangers sans aveu, emportés par une fougue insensée; qu'il y auroit une injustice réelle à détruire toute une ville pour le crime d'un petit nombre d'individus, à en faire retomber la peine sur des innocents; qu'après tout, en supposant même que l'universalité des citoyens se fût rendue coupable, les angoisses de la crainte, et cette mort de tous les moments, cet exil, ce bannissement, cette longue chaîne de supplices, pires que la mort elle-même, auxquels ils étoient en proie depuis tant de jours, pouvoient bien être regardés comme une expiation suffisante. « Tenez-vous en, ajou-
» tera-t-il, à ce châtiment. Ne prolongez pas da-
» vantage votre courroux. Assurez-vous à vous-
» même la miséricorde du Juge suprême, en exerçant
» la miséricorde sur vos semblables. Pensez quelle
» est l'importance de cette ville, l'étendue de sa
» population : l'univers tout entier la met en tête
Act. XI. 26. » des plus grandes cités. C'est là que les serviteurs
» de Jésus-Christ reçurent le nom de chrétiens.
» Par honneur pour Jésus-Christ, ménagez celle
» qui, la première, a répandu dans le monde ce
Pag. 37. » nom vénérable et cher à tous. Elle fut le sanc-
» tuaire des Apôtres, la demeure des justes. Jamais
» avant ce monstrueux attentat, la majesté de nos

» princes n'y avoit été méconnue ; et tous les siècles
» écoulés jusqu'à nous déposent en faveur des mœurs
» de ses habitants. Si la révolte y étoit habituelle,
» à la bonne heure, on auroit droit de sévir ; mais
» si l'on ne peut lui reprocher que ce seul écart,
» c'est la preuve qu'il ne faut point s'en prendre à
» ses citoyens, mais à des furieux qu'elle ne compte
» point parmi ses enfants ».

Telles et plus pressantes encore seront les remontrances que notre généreux évêque adressera à l'empereur. Le zèle de l'un, l'humanité de l'autre, nous répondent que son voyage n'aura pas été sans succès; et ce qui nous offre une garantie bien plus sûre encore, c'est la miséricorde de notre Dieu. Oui, j'ose l'espérer, Dieu ne dédaignera pas de se rendre intermédiaire entre le prince et le pontife pour fléchir le cœur de l'un et diriger la langue de l'autre, répandre sur les lèvres de l'un la grâce et l'onction qui persuadent, dans l'âme de l'autre, l'indulgence qui pardonne et ne résiste pas aux supplications. Antioche est, de toutes les cités, celle qui est la plus chère au cœur de Jésus-Christ, tant à cause de ceux qui vous y ont devancés, que pour votre propre vertu.... Si le Seigneur promettoit autrefois de faire grâce à toute une ville pécheresse, en faveur de dix justes qui s'y rencontreroient, combien ne sera-t-il pas plus disposé à la faire à celle qui présente à ses regards, non pas dix, mais un bien plus

Gen. XVIII. 32.

grand nombre d'âmes qui le servent avec une exemplaire fidélité!

Il en est parmi vous plusieurs qui se découragent, et dont l'abattement cherche à s'autoriser de ces paroles que nous-mêmes avons entendu sortir de
Prov. xix. 12. leur bouche : *Que la colère du roi est semblable à celle du lion.* Je leur répondrai que le même Dieu
Isa. xi. 6. qui a dit : *Les loups et les agneaux iront ensemble au même pâturage ; le tigre reposera à côté de la brebis, et le lion mangera la paille avec le bœuf,* peut, s'il lui plaît, donner à ce lion la douceur de l'agneau, c'est-à-dire qu'il amollira le cœur du roi, et désarmera ses vengeances. Adressons-lui donc nos prières, députons vers lui d'autres ambassadeurs. Notre pontife intercède auprès de l'empereur ; que nos propres supplications aillent trouver le roi du ciel, fortifions par nos prières celles de notre évêque. Toute une église peut beaucoup, quand elle unit ses prières dans une même affection et dans un commun sentiment de repentir et de douleur. Pour cela, point de mers à traverser, point de long voyage à entreprendre; du pied de ces autels où nous sommes rassemblés, du fond même de nos maisons, invoquons le Seigneur avec ferveur, et il nous exaucera. Quel témoignage puis-je vous en donner? L'amour même qu'il a pour nous, le désir ardent où il est que nous ne cessions jamais de recourir à lui, que nous l'implorions en toutes cir-

constances, que nous ne disions et ne fassions rien sans lui. Les hommes se fatiguent aisément des sollicitations qui les implorent, ils s'offensent de l'importunité de la prière. Il n'en est pas ainsi de Dieu; au contraire, il ne se fâche que de n'être pas prié. Ecoutez le reproche qu'il fait aux Juifs : *Vous avez tenu un conseil où je n'ai point été appelé, vous avez fait un traité où je n'ai point eu de part.* L'amour est un sentiment jaloux, il veut intervenir dans chacune des pensées et des actions de ceux auxquels il s'abandonne. Vous entendrez souvent le Seigneur répéter le même reproche dans ses saintes Ecritures : l'unique remède contre tous les maux, c'est le recours, et le recours continuel à Dieu. Un homme vous épouvante? adressez-vous au maître d'en haut, et il vous protègera. Un roi de Perse avoit condamné la nation juive tout entière à la mort, personne n'osoit braver la colère du monarque; une femme du plus haut rang, se dépouillant de la pompe des cours, se revêt d'un habit de deuil, se couvre de cendre, implorant la divine clémence et suppliant le Seigneur de pénétrer avec elle auprès du roi. *Seigneur*, s'écrioit-elle, *donnez à mes paroles la grâce de plaire et la force de persuader.* Demandons-en autant, mes frères, pour notre évêque. Si une femme seule a pu triompher de la colère d'un roi barbare, à plus forte raison devons-nous espérer que notre pontife, intercédant pour une ville telle

Pag. 38.

Esth. XIV. 13.

qu'Antioche, et secondé par les prières de toute l'Eglise, calmera le ressentiment du plus humain des princes. Ce n'est pas en vain qu'il a reçu le pouvoir de délier les péchés commis contre la majesté divine; il n'aura pas vainement demandé le pardon de ceux qui ont été commis contre une majesté humaine. Espérons donc; mais prions, supplions, conjurons, humilions-nous en présence du Seigneur; joignons le jeûne à la prière. Le jeûne sera pour nous encore un puissant intercesseur. Vous voyez, quand l'hiver est passé, le nautonier équiper ses voiles, le soldat préparer son équipement militaire, l'athlète s'exercer à la lutte, le laboureur se remettre à sa culture. Chrétiens, nous sommes tout à la fois nautoniers, soldats, athlètes et laboureurs; car nous avons à lutter contre les orages des passions, nous avons à combattre les ennemis du salut, nous avons à labourer un champ spirituel; voyageurs sur la terre, nous marchons par un sentier difficile pour arriver au ciel. Ecoutez l'Apôtre : *Nous sommes*, dit-il, *en guerre, non pas contre la chair et le sang, mais contre les puissances de ténèbres; revêtez-vous donc de l'armure divine*. Athlète, le moment du combat est arrivé, dépouillez-vous pour entrer dans l'arène, marchez nu à l'ennemi; c'est-à-dire, laissez là les embarras de la vie, les soins et les inquietudes du monde. Soldat, les Démons vous font une guerre implacable : *Revêtez-vous de l'ar-*

Pag. 39.

Ephes. VI. 12.

Ibid. 11.

mure divine, couvrez-vous-en tout entier, pour que l'ennemi ne trouve nulle part de prise sur vous. Cultivez le champ de votre âme, arrachez ces épines qui étoufferoient le bon grain, jetez-y la semence de la piété, faites-y croître les saintes institutions, travaillez, remuez sans relâche cette terre ingrate : et vous mériterez que l'Apôtre vous adresse ces paroles : *Il est juste que le laboureur reçoive avant* II. Tim. II. 6.
tout autre le fruit de son labeur. Pour tout cela, le jeûne vous sera d'une merveilleuse efficacité. Ce que j'appelle jeûne, ce n'est pas celui que font la plupart des chrétiens, non pas celui qui se borne à l'abstinence des viandes, mais le jeûne de la pénitence, mais l'abstinence du péché, le seul légitime, et qui puisse effacer les souillures du péché. Pag. 40.
Point de couronne à prétendre pour l'athlète, nous II. Tim. II. 5.
dit saint Paul, *à moins d'avoir légitimement combattu*. Le pharisien jeûnoit ; et après tous ses jeûnes, il sortoit du temple, vide de bonnes œuvres et de récompense. Le publicain ne jeûnoit pas ; et il passe avant le pharisien. C'est que le jeûne ne sert qu'autant qu'il est accompagné de toutes les qualités requises. Les Ninivites jeûnèrent, et ils fléchirent la justice divine ; les Juifs jeûnèrent aussi, mais en pure perte. Puisqu'il y a donc tant de risques à ignorer les conditions du jeûne, il faut les connoître, pour ne s'exposer pas *à courir en vain*, à ne I. Cor. IX. 26.
faire que *battre l'air*, et s'attaquer à une ombre. Le

jeûne est un remède ; mais tout remède, quoiqu'éprouvé dans cent occasions, échoue, quand il est mal appliqué ; il faut, pour qu'il opère, être bien au fait, et du moment favorable, et des doses, et de la constitution du malade, et de la température, et des dispositions particulières : une foule d'autres circonstances dont le concours est si nécessaire, que si l'une vient à manquer, tout le reste devient non-seulement inutile, mais préjudiciable. Or, si l'intérêt du corps exige des attentions si délicates, en devons-nous moins aux intérêts spirituels? Voyons donc comment jeûnèrent les Ninivites, de
Jon. III. 7. manière à mériter leur pardon. Le prophète commande que les hommes et les animaux eux-mêmes soient privés de toute nourriture. Quoi ! les animaux eux-mêmes obligés à la pénitence? Oui, de même qu'aux obsèques d'un grand, tout ce qui appartenoit à son service, jusqu'au cheval qu'il montoit, vient, dans les livrées du deuil, accompagner la cérémonie funèbre ; et leur triste contenance, exprimant leur douleur, excite à pleurer la mort de celui qu'ils ont perdu. Tel fut l'esprit de l'ordonnance qui, dans cette grande ville, condamnée à mourir, assujettit les animaux à la pénitence. Incapables de sentir la colère de Dieu par la raison, qu'ils la sentent par la faim. Si Ninive doit périr, non-seulement les hommes, mais les animaux eux-mêmes ne seroient pas épargnés ; en conséquence, puis-

qu'ils auroient leur part dans le châtiment, qu'ils partagent aussi la pénitence. En étendant cette pénitence jusque sur les animaux, on ne faisoit qu'y renouveler ce qu'avoient fait déjà les prophètes anciens. Lorsqu'ils voyoient quelque fléau prêt à fondre du ciel sur des pécheurs sans espérance de pardon, alors, à défaut d'autres êtres qu'ils puissent présenter à la divine miséricorde, ils s'adressent aux animaux, et par la considération des calamités dans lesquelles ils vont être enveloppés, ils intéressent en faveur des hommes la clémence du Seigneur. Ainsi, du temps de cette famine célèbre qui désola la Judée, à la suite d'une sécheresse qui avoit tout dévoré, Joël s'étoit écrié : *La génisse est languissante au fond de son étable, les bœufs font retentir leurs mugissements, parce qu'ils ne trouvent nulle part de nourriture; les bêtes mêmes des champs soupirent, levant la tête vers vous, Seigneur, parce que les sources des eaux ont été séchées.* Et Jérémie : *La biche s'est déchargée de son faon dans la campagne, et elle l'a abandonné parce qu'elle ne trouve point d'herbe. Les ânes sauvages se tiennent sur les lieux les plus escarpés; ils attirent fortement l'air comme les dragons, leurs yeux sont tout languissants, parce qu'ils n'ont point trouvé d'herbage.* Qui est-ce donc qui désarma la colère du Seigneur? Fut-ce le jeûne et la cendre? Non. Ce fut la conversion des Ninivites. Le prophète

Joel. I. 18-20.

Pag. 41.

Jerem. XIV. 5.-6.

Jon III. 10. le déclare expressément : *Le Seigneur considéra leurs œuvres :* lesquelles ? *Il vit qu'ils s'étoient convertis en quittant leur mauvaise voie.* Ce fut donc moins leur jeûne que leur changement de vie qui les fit rentrer en grâce avec Dieu. N'allez point conclure de ces paroles qu'il faille dédaigner le jeûne. A Dieu ne plaise ; mais le sanctifier ; et, pour cela, s'abstenir, non pas seulement de l'usage des viandes, mais du péché. N'en faire qu'un simple retranchement de nourriture, c'est l'avilir. Vous jeûnez ; faites-le reconnoître à votre conduite. Comment ? Un pauvre se présente ? Assistez-le. Vous avez un ennemi ? Allez vous réconcilier avec lui. Votre ami a fait une belle action ? Ne lui portez point envie. La vue de telle femme allume vos sens ? N'y arrêtez point vos regards. Ce que je demande, ce n'est pas seulement une abstinence de bouche, mais des yeux, mais des oreilles, mais des pieds, des mains et de tout le corps. Des mains, pour qu'elles soient pures de toute rapine et de toute avarice ; des pieds, pour qu'ils s'éloignent de tout spectacle défendu ; des yeux, pour qu'ils se ferment à l'aspect de tout objet capable de les séduire. L'aliment de l'œil, c'est le regard ; s'il est criminel, il détruit le mérite du jeûne ; s'il est innocent, il en relève le prix. Et certes, il y auroit une étrange contradiction à s'interdire des aliments qui n'ont rien de criminel, et à ne pas défendre à ses regards

des jouissances coupables? Vous refusez de la chair à votre bouche: refusez à votre vue ce qui peut la corrompre. Imposez à vos oreilles un jeûne sévère, le jeûne de la médisance et de la calomnie : *Vous vous éloignerez de toute parole fausse et mensongère*, dit le Seigneur. Ne vous les permettez pas davantage à vous-même, non plus que les paroles immodestes. A quoi vous serviroit de vous abstenir de la chair des oiseaux et de tels poissons, si vous déchirez le prochain à belles dents? L'expression n'a rien de trop; elle est de saint Paul. *Si vous vous déchirez et vous dévorez les uns les autres*, écrivoit-il aux Galates, *prenez garde que vous ne vous détruisiez vous-mêmes*. Ce n'est pas que vos dents s'impriment sur sa chair : c'est à son âme qu'elles en veulent: Elles y plongent, elles y enfoncent un trait homicide, qui la blesse et qui la tue, et vous avec elle, et bien d'autres encore; car celui qui vous a entendu n'en est pas devenu meilleur. Au contraire, parce que, s'il est coupable lui-même du même crime que vous reprochez peut-être faussement à votre frère, il s'enhardit dans la pensée qu'il n'est pas le seul; et s'il n'en est pas coupable, il s'en prévaut, pour se croire meilleur, et s'enorgueillit par des comparaisons où il se rapporte à lui-même l'honneur de la préférence. Ajoutez le tort que vous faites à toute l'Eglise; car il n'est que trop ordinaire à ceux qui vous enten-

Pag. 42.

Exod. XXIII, 7.

Gal. V. 15.

dent accuser telle personne, de faire porter le reproche sur tous ; et dans la supposition qu'un chrétien aura fait telle faute, d'en charger tous ceux qui le sont. Les infidèles n'y manquent pas. Or, vous est-il permis de donner, par vos médisances, prétexte à ces faux jugements? Ils en prennent occasion de blasphémer contre le Seigneur; et leur crime retombe sur vous. De même que nos bonnes œuvres portent à le louer, de même nos mauvaises actions engagent à l'outrager. Vous m'allez répondre : A la bonne heure, si je calomniois; mais quand la chose est vraie, quel mal peut-il y avoir à le dire? Mais je vous le demande à mon tour; le pharisien
Luc. XVIII. 11. ne mentoit pas en disant du publicain qu'il étoit un pécheur; en étoit-il moins coupable? Votre intention, dites-vous, est de corriger votre prochain.
Matth. XVIII. 15. Gémissez, suppliez le Seigneur, prenez à part votre frère pour l'avertir, lui donner des conseils,
II. Thess. III. 15. l'exhorter. Voilà l'exemple que saint Paul vous donne; que votre charité se manifeste à l'égard du pécheur; témoignez-lui que c'est par un intérêt affectueux, non par une vaine ostentation, que vous lui représentez sa faute; jetez-vous dans ses bras; tombez, s'il le faut, à ses pieds; que rien ne vous coûte, s'il est vrai que vous veuilliez le guérir. C'est là, dites-vous, votre intention. Eh bien! faites comme le médecin qui veut amener son malade à prendre le breuvage salutaire auquel il se refuse; priez,

suppliez, prodiguez les caresses, découvrez au prêtre cette lèpre cachée; soyez médecin, soyez ami, soyez père.

Ce n'est pas au médisant seul, mais à celui qui l'écoute, que j'adresse cette maxime dont le prophète roi faisoit la règle de sa conduite : *Je me suis déclaré l'ennemi de quiconque médisoit dans le secret.* Dites à ce détracteur : Avez-vous du bien à me dire de votre frère ? parlez, je suis prêt à vous entendre : mon cœur vous est ouvert ; si c'est du mal, mes oreilles vous sont fermées, elles n'aiment point à se salir. Que me reviendra-t-il de savoir qu'un tel se soit comporté mal? je l'ignorois, votre confidence ne me cause que du chagrin ; que ne lui parlez-vous à lui-même ? Ne nous mêlons que de nos propres affaires, nous avons bien assez du compte que nous aurons à rendre; tournons sur nous-mêmes cette curiosité inquiète et ce scrupuleux examen. Insensé ! où sera votre excuse de ne vous être pas un moment occupé de votre propre conscience, et de scruter si rigoureusement celle d'autrui ? Que diriez-vous d'un passant que vous verriez à la porte d'une maison, le cou tendu, la tête baissée, épier ce qui s'y passe ? Ne vous en plaindriez-vous pas, comme d'une indiscrétion qui viole toutes les bienséances ? Dites-en autant de ces hommes si empressés à connoître ce que font les autres. Etrange contradiction de la part du médisant ! Après qu'il est

Pag. 43.

Ps. c. 5.

venu vous révéler un secret que vous ignoriez, il ne manque pas de vous dire : Au nom de Dieu, n'en parlez à personne. En faut-il davantage pour vous convaincre qu'il fait mal? Si vous ne vouliez pas qu'on le dît, pourquoi donc êtes-vous le premier à en parler? Vous étiez maître de votre secret; vous ne l'êtes plus quand vous l'avez donné. Après que vous avez compromis l'honneur du prochain, vous pensez à le mettre à couvert; c'étoit avant, qu'il y falloit songer : il ne dépend plus de vous qu'il soit ménagé, quand c'est vous-même qui l'avez trahi.

Mais il y a du plaisir à dire du mal. J'en trouve, moi, bien plus encore à n'en pas dire. Le médisant est-il toujours bien tranquille? Non : en proie à la défiance, à l'inquiétude, à la peur, il se punit lui-même de son indiscrétion; il tremble que l'on ne remonte à la source, et que l'on ne se venge, soit contre lui-même, soit contre ceux qui l'ont divulgué, et qu'il enveloppe dans son châtiment. Il y auroit pour lui bien plus de plaisir à s'être tu, parce qu'il y auroit bien plus de sûreté. *Vous avez entendu une parole de médisance*, nous dit le sage; *faites-la mourir en vous-même.* Quel est le sens de ce mot? Etouffez-la, ensevelissez-la dans le plus profond de votre cœur, de manière qu'elle n'y puisse remuer; montrez-vous inexorable envers le détracteur et son complice. Si vous n'avez pu prévenir la médisance, du moins regardez-la comme non avenue, en l'ou-

Eccle. XIX. 10.

bliant. Par là, combien de chagrins amers vous vous épargnerez ! Si le médisant savoit qu'il se fait à lui-même plus de tort dans l'opinion publique, que n'en reçoit celui qu'il attaque, il renonceroit à sa funeste habitude ; il se tiendroit en garde contre le penchant qui l'entraîne, et nous sauroit gré des salutaires avis que nous lui donnons. C'est par la louange et les témoignages de l'estime, que l'on se fait des amis. Par des procédés contraires, on ne se fait que des ennemis et d'interminables querelles. Pourquoi tant de gens mettent-ils à leurs propres affaires une coupable indifférence? parce qu'ils s'ingèrent avec trop d'empressement dans celles qui ne les regardent pas. On s'érige en censeur des autres; on passe le temps à fouiller dans l'intérieur de celui-ci, de celui-là : on ne s'étudie pas soi-même ; on abandonne au hasard ses propres intérêts ; ses fautes personnelles, on les néglige ; le compte rigoureux qu'il en faudra rendre un jour, on n'y pense pas ; on n'a des yeux que pour voir les autres malades, on ne voit pas qu'on l'est soi-même... Pag. 44.

Loin de nous désormais toute médisance ; loin de nous toute parole déshonnête, celles qui attaquent le prochain, celles plus encore qui outragent la majesté divine. Il s'est rencontré de ces langues envenimées dont la fureur sacrilége n'a pas épargné Dieu plus que les hommes. Ce qui nous arrive aujourd'hui nous fait assez connoître quelle est l'énor-

mité de leur attentat. C'est à un homme que leur insolence s'est adressée ; et nous voici tous dans l'effroyable attente du châtiment, non pas les coupables seulement, mais ceux qui n'ont point trempé dans la révolte : et Dieu est chaque jour outragé par le blasphème! Que dis-je, chaque jour ! à toute heure du jour ; et les coupables sont répandus dans toutes les classes de la société. Riches et pauvres, et ceux que nous comptons encore parmi nous, et ceux qui gémissent loin de leurs foyers, et le malfaiteur et sa victime, tous conspirent également contre la sainteté du nom de Dieu, les uns par l'audace de leur langage, les autres par l'indifférence de leur conduite. C'est pour nous en punir que la justice divine a permis le danger où nous sommes ; mais, jusque dans notre châtiment, reconnoissons aussi la clémence de notre souverain maître. L'empereur n'avoit à nous reprocher que ce seul écart, c'en a été assez pour le rendre inaccessible à toute demande de grâce ou d'exception. Pas un seul jour où nous ne provoquions les vengeances divines, sans penser à nous convertir ; et Dieu nous supporte ! il nous laisse vivre, et sa miséricorde ne s'épuise point! Ceux qui furent les auteurs de la sédition, livrés aux officiers du prince, ont commencé à expier leur crime dans les horreurs de la captivité ; et le glaive de sa justice reste toujours suspendu sur nos têtes ; l'empereur ne s'est pas fait encore rendre compte

des faits, il n'a point encore porté la sentence, et il n'est personne de nous qui n'ait à trembler; et tous les jours la sainteté de Dieu est outragée par nos blasphèmes. Dieu les entend, et sa justice n'éclate point, et sa miséricorde nous attend, toujours ouverte au repentir, contente de la simple déclaration que nous lui faisons de nos péchés, pour nous les pardonner. Chez les hommes au contraire, il suffit de se dénoncer soi-même pour être puni avec plus de rigueur. Et voilà ce qui nous arrive. Nous avons vu les uns immolés par le glaive, les autres par le feu, d'autres livrés aux bêtes; nous avons vu, non-seulement l'âge le plus robuste, mais jusqu'à des enfants, traînés au supplice. Vainement ces malheureux essayoient-ils de rejeter leur faute sur l'inexpérience, sur l'effervescence populaire, sur l'entraînement de quelque malfaisant génie, sur l'excessive rigueur d'un impôt au-dessus de leurs moyens, sur l'impuissance réelle d'y satisfaire, sur l'éclat et l'emportement d'une sédition devenue générale, à laquelle on n'avoit pu résister; vainement ils promettoient de faire oublier leur égarement par une conduite plus sage à l'avenir: rien n'a pu leur obtenir grâce. Nous les avons vus arrachés sans pitié, pour être plongés dans les cachots; traverser cette grande ville entre deux haies de soldats armés, observant avec inquiétude tout mouvement qui auroit supposé le dessein de les enlever à la ven-

geance ; et leurs mères qui venoient après eux, suivant de l'œil, sans en pouvoir approcher, leurs fils qu'elles ne reverront plus, n'osant pas même déplorer leur malheur, à la vue des bourreaux : tant l'effroi glaçoit dans leurs âmes la tendresse maternelle; tant l'excès de la douleur en paroissoit anéantir le sentiment! Comme à l'aspect d'une tempête élevée sur la mer, ceux qui, du rivage, contemplent les malheureux prêts à être engloutis dans les flots, gémissent, mais n'ont pas le courage de les aller secourir. Hélas! ils n'ont que des larmes à donner à leur infortune.

Opposons à ce tableau celui de la divine miséricorde. Combien elle contraste avec ces lugubres images! combien elle est sans bornes, combien au-
Pag. 45. 46. dessus de toutes nos expressions! Le prince que nous avons offensé, il n'est pas d'une nature différente de la nôtre ; jamais il n'eut que cette fois à se plaindre de nous ; nous étions loin de sa présence, loin de ses regards ; il n'a rien vu ni entendu de ce qui s'est fait : et toutefois pas un des accusés n'a échappé à sa vengeance. Mais Dieu, pouvons-nous en dire autant de lui? est-il langage humain qui puisse rendre la distance qui existe entre Dieu et l'homme? Dieu, nous l'outrageons par de continuelles offenses; présent partout, il nous voit, il nous entend ; et ses foudres n'échappent point de ses mains. Vous ne l'avez point vu commander à la mer de pousser

ses flots sur la terre, pour inonder et engloutir ses coupables habitants; à la terre, de s'entr'ouvrir pour dévorer ces audacieux sacriléges. Non, il les souffre, il les endure avec bonté, il semble oublier leurs offenses, il leur promet de pardonner, à la seule condition qu'ils se repentent, et qu'eux, de leur côté, lui promettent de changer de vie. Ah! c'est bien le temps de s'écrier avec le prophète : *Qui racontera les puissances du Seigneur, qui fera éclater dignement toutes ses louanges?* Ps. CV. 2. Combien n'en est-il point parmi nous qui se sont rendus coupables du crime, je ne dis pas seulement de renverser les images de Dieu, mais de les fouler sous leurs pieds! Cet accusé, quel qu'il soit, que vous dépouillez, que vous frappez de coups, que vous traînez au supplice, il est l'image de Dieu; c'est Dieu lui-même qui l'appelle ainsi. Avant de créer l'homme, *Faisons*, avoit-il dit, *l'homme à notre image*. — Vous Gen. I. 26. m'allez dire qu'il n'y a point entre Dieu et l'homme identité de nature. — Sans doute; il n'y en a pas non plus entre la personne même du prince et ce bronze dans lequel il étoit représenté : et pour avoir insulté ce bronze, quel terrible châtiment! Non, assurément, il n'est point d'identité de nature entre Dieu et l'homme; l'homme n'en est pas moins l'image de la divinité. A ce titre, combien d'égards ne mérite-t-il pas? et vous, pour quelque peu d'or, vous vous jouez de son existence, vous en faites la victime de

vos brutales vengeances ; et Dieu ne vous a point encore immolé à sa justice! Aujourd'hui du moins songeons donc enfin sérieusement à nous convertir. Autrement, je vous le prédis, mes frères, je le dénonce à haute voix; autrement, nous échapperions à l'orage qui gronde actuellement sur nos têtes : si nous persistons dans notre assoupissement, nous devons nous attendre à des châtiments plus terribles encore que tous ceux que nous éprouvons. Hélas! ce que je redoute le plus, c'est moins la colère du prince que votre insensibilité. Il ne suffit pas, pour nous mettre à l'abri du danger, de quelques jours passés dans la prière. C'est un changement de mœurs qu'il nous faut; c'est la fuite du mal, c'est la persévérance dans le bien. Il ne suffit pas, pour guérir une maladie invétérée, de deux ou trois jours de régime ; il faut continuer, et long-temps, et toujours : De même pour s'arracher au péché. Vous sortez du bain, pour aller ensuite vous replonger dans un bourbier : à quoi vous aura-t-il servi de vous être lavé? Plus d'une fois il nous avoit été envoyé des tremblements de terre, des famines, des sécheresses, qui nous éveilloient de notre ivresse et nous ramenoient pour trois et quatre jours à une meilleure vie; l'épreuve passée, nous retombions, et qu'est-il arrivé? ce que nous voyons. Toujours infidèles par le passé, soyons du moins plus religieux à l'avenir. Plus désormais d'inconstance et d'inéga-

lités, pour n'avoir plus besoin d'être excités par d'autres fléaux. Car enfin croyez-vous que Dieu n'auroit pas pu, s'il l'eût voulu, prévenir les calamités qui nous arrivent? Il ne l'a pas voulu : pourquoi? pour nous tenir en garde contre ses vengeances par l'expérience que nous faisons de celles qu'exerce un homme comme nous.

Ce seroit une misérable objection de dire que parmi les coupables, un assez grand nombre n'a point été puni, tandis que d'autres qui ne l'étoient pas, ont été victimes; objection pourtant devenue commune, et que j'ai entendu répéter, non pas seulement dans les circonstances actuelles, mais à l'occasion de beaucoup d'autres de même genre. Je répondrai, qu'en supposant que l'on n'eût pris en effet aucune part à la sédition présente, on ne s'en étoit pas moins rendu auparavant coupable, et peut-être plus grièvement encore, sans en avoir été puni, parce que le châtiment étoit réservé au moment présent. Telle est en effet la marche ordinaire de la Providence : elle ne précipite point le châtiment; elle n'en fait point la suite immédiate du péché; pour nous ménager le temps d'en faire pénitence, de nous corriger et de changer de vie. Que si nous insultons à la miséricorde, dans la fausse confiance que notre péché, étant impuni, reste effacé, le moment de la vengeance sera celui où nous l'attendrons le moins. Dieu en agit ainsi Pag. 47.

pour éloigner de nous une sécurité funeste; puisque, tant que notre péché demeure impuni, si vous ne nous convertissons pas, nous pouvons être d'un moment à l'autre en proie à sa justice. Vous avez péché, ô mon frère, et il ne vous en est rien arrivé; tremblez pour cela même; il en coûtera si peu au Seigneur de se venger, quand il le voudra! Tel est puni aujourd'hui, bien qu'il ait été étranger à la sédition; mais il avoit d'autres crimes à expier. Tel, aujourd'hui criminel, a échappé au châtiment; mais pour lui la vengeance n'est qu'ajournée; et s'il néglige de se convertir, un autre précipice se creuse sous ses pas (1).

Une fois bien pénétrés de ces principes, nous ne perdrons point de vue nos offenses; et cette pensée, toujours présente à notre esprit, nous tiendra dans une continuelle appréhension des jugements de Dieu, pour n'avoir point à en éprouver les rigueurs. Qu'il n'y ait rien de plus propre à nous rappeler nos offenses que le châtiment dont elles sont punies, c'est ce que nous atteste l'histoire des frères de Joseph. Treize années encore après leur fratricide, toujours poursuivis par la crainte du châtiment, toujours tremblants pour leur propre
Gen. XLII. 21. vie, ils se disoient l'un à l'autre : *En vérité, nous*

(1) Voyez au tom XII de cette *Biblioth.*, les articles *Providence et Conscience*, pag. 276, 231, 305.

sommes coupables envers Joseph, notre frère. Vous le voyez, c'est la crainte qui les ramène au souvenir de leur crime. Ils ne pensoient point à leur crime, quand ils le commettoient; maintenant qu'ils craignent d'en être punis, le voilà qui se retrace à leurs yeux. Corrigeons-nous, mes frères, n'attendons pas l'issue de la crise où nous sommes pour obéir aux saintes lois de la religion et de la vertu. Mettons à profit ces jours de pénitence, pour nous attacher fortement à trois résolutions principales que je vous recommande : la première, d'éviter les médisances; la seconde, de pardonner à vos ennemis; la troisième, de vous abstenir de tout serment téméraire. Voilà le tribut que je vous de- Pag. 48.
mande. Faites pour l'acquittement de celui-ci, ce que vous êtes dans l'usage de faire dans le paiement des contributions qui se lèvent au nom du prince. Vous rassemblez près de vous votre famille, pour consulter ensemble sur les moyens de fournir la somme à laquelle chacun est imposé; de même, au sortir de ce temple, rentrés dans vos maisons, réunis en famille, dites-vous qu'il vient de vous être imposé un tribut spirituel, un tribut propre à vous affranchir, en partie du moins, des maux qui vous accablent; un tribut qui, bien loin de vous appauvrir, ne fera qu'ajouter à vos richesses, et dont vous recueillerez les fruits dès la vie présente, pour vous avancer dans la perfection, et dans la vie

future, pour y jouir des immortelles récompenses, par la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soit, avec le Père et le Saint-Esprit, la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Homélie iv.

Utilité des afflictions.

Béni soit Dieu, qui a fait entrer la consolation dans vos âmes flétries par la douleur, et relevé vos forces abattues. L'empressement avec lequel vous êtes accourus pour nous entendre, me fait reconnoître que vos cœurs ne sont pas inaccessibles aux consolations telles que je les désirois. Car il est vraiment impossible alors que la tristesse vous enveloppe comme un nuage et vous absorbe tout entiers, de rien entendre de ce que l'on vous dit. Aujourd'hui que je lis dans tous les yeux le témoignage de la plus favorable attention, l'ardeur même avec laquelle vous recueillez nos paroles me laisse croire que les sombres pensées se dissipent, et que le sentiment des maux qui vous accablent commence à se calmer. Adressons donc nos communs remercîments au Seigneur, de ce que ni le malheur n'a point arrêté le cours de vos pieux exercices, ni la crainte n'a rien enlevé de votre énergie accoutumée,
Pag. 49. ni la souffrance attiédi votre ardeur, ni la grandeur des dangers refroidi votre zèle ni la peur des

hommes n'a point prévalu sur votre amour pour Dieu, ni enfin votre affection pour moi ne s'est point altérée par les déplorables circonstances où nous sommes. Que dis-je ? Tous les obstacles, bien loin d'atténuer vos généreux sentiments, n'ont Pag. 50. servi qu'à leur donner un nouveau ressort. La place publique a été abandonnée, et le temple s'est rempli. Si, d'un côté, nous avons à gémir, combien aussi de l'autre n'avons-nous pas à nous réjouir et à nous féliciter ! Si donc, ô mon frère, vos pas venoient à se diriger vers cette place publique, et que l'aspect de sa solitude, vous rappelant au souvenir de nos calamités, fît couler vos larmes, accourez à l'église, venez vous réfugier dans son sein maternel, et vous sentirez la consolation renaître à la vue de sa nombreuse famille, et du bel ordre qui règne dans ses rangs. Nos maisons redemandent vainement cette foule de citoyens qui remplissoient notre ville, elle n'est plus qu'un désert ; mais cette vaste population semble nous être rendue par l'affluence qui se presse autour de nous. Les tempêtes qui grondent sur nos édifices publics, et les nuages orageux, toujours suspendus sur notre ville, ont de toutes parts rassemblé ses habitants dans cette enceinte sacrée, comme en voyant les flots de la mer qui se soulèvent et bouillonnent, les voyageurs effrayés courent se réfugier dans le port.

Mettons donc à profit ces circonstances elles-

mêmes, pour remercier Dieu, puisque nos épreuves et nos disgrâces ont été pour nous une source féconde des biens les plus précieux. Là où il n'y a point d'épreuves, il n'y a point de couronnes à prétendre; la victoire ne vient qu'après le combat. Si vous n'êtes point entré dans la lice, à quelle récompense aurez vous droit? Il faut bien que l'on commence par souffrir, si l'on veut être consolé; comme il faut passer par l'hiver pour arriver à l'été : c'est là l'ordre général de la nature. Cette semence que vous jetez en terre a besoin d'être arrosée par la pluie, fortifiée par les frimats, endurcie par les glaces, pour lever et mûrir. *Semons dans les larmes,* pour parler avec le prophète, *et nous moissonnerons dans la joie.* Les larmes que la pénitence fait verser, voilà la rosée qui féconde la semence de la piété, purifie l'âme, y répand une douce chaleur, y développe les germes de la science du salut.... Tel est l'avantage que procure l'adversité. N'attendons point ce bienfait des délices et des commodités de la vie. Elles ne produisent que langueur, indifférence; l'adversité nous réveille et nous ranime; elle oblige l'âme trop facilement emportée par le tourbillon des dissipations extérieures, à s'en dégager pour se replier sur elle-même. Bien loin de nous plaindre des épreuves de l'adversité, remercions-en plutôt le Seigneur; c'est pour notre bien qu'il nous frappe. En voyant le laboureur se

Ps. CXXV. 5.

donner tant de peines pour ensemencer son champ, l'on seroit porté, si l'on n'étoit pas dans le secret, à s'en étonner. A quoi cet homme en veut-il venir? Il jette au vent cette semence qu'il a recueillie à grands frais; il a peur de la retrouver, tant il a soin de l'enfouir dans la terre; il demande de la pluie : veut-il donc que son grain pourrisse et meure? Ainsi raisonneroit l'ignorance. Ce laboureur, au contraire, contemple avec joie la nuée qui lui apporte les rosées du ciel. Le présent n'est rien pour lui, c'est l'avenir qui est tout. Il compte dans sa pensée les gerbes qui vont croître au sein de ces nuages, chargés d'éclairs et de pluies. Et nous aussi, attendons le jour de la récolte.... Ne nous arrêtons pas à n'envisager que le mal présent. Vous êtes pécheur : l'adversité est un feu qui consume et détruit votre iniquité. Vous êtes juste, l'adversité donne un nouveau lustre à votre vertu. Avec de la sagesse et de l'attention sur vous-même, point de disgrâce qui puisse vous atteindre. Ce qui nous perd, ce n'est Pag. 51. pas l'affliction elle-même, c'est notre peu de courage à la supporter. Vous voulez être heureux, avoir votre part de jouissance et de plaisir; ne courez ni après le plaisir, ni après la jouissance; mais faites-vous une âme forte, résignée, capable de résister aux assauts de l'adversité. Autrement, ce n'est pas l'adversité seule qui triomphera de vous, c'est la prospérité, c'est le plaisir qui vous subju-

guera. Et la preuve que ce ne sont pas les violentes agressions de l'adversité, mais notre peu de courage tout seul qui nous perd, écoutez Jésus-Christ :
Matth. VII. 24. 26. *Celui qui écoute mes paroles et les met en pratique, sera semblable à l'homme sage qui a bâti sa maison sur le rocher : la chute des pluies, l'inondation des rivières, le souffle des vents, leurs assauts impétueux n'ont point renversé cette maison, parce qu'elle étoit fondée sur la pierre.* Et après : *Quiconque entend ces paroles que je vous annonce, et ne les met pas en pratique, est semblable à un homme imprudent qui a bâti sa maison sur le sable. Les pluies sont venues, les rivières se sont débordées, les vents ont soufflé, et cette maison est tombée, et la ruine en a été grande.* Des deux côtés, mêmes événements ; mais combien l'issue est différente ! L'une résiste, l'autre s'écroule : pourquoi ? parce que la première avoit un solide fondement ; l'autre ne périt que par la faute du maître. Cette maison, c'est votre âme, selon qu'elle observe ou qu'elle rejette la divine parole. Ainsi Job avoit construit sa maison sur la pierre ; les eaux du ciel sont venues fondre sur ses troupeaux, les fleuves se sont débordés ; les plus déplorables messages se succédoient sans relâche avec l'impétuosité des flots, lui apprenant, l'un, le désastre de ses troupeaux, l'autre, l'enlèvement de ses chameaux, un autre, la perte de ses fils ; les vents ont soufflé, les reproches de sa femme se mêlent à ces calamités.

Sa maison reste ferme. Son âme conserve un calme immobile ; Job ne s'échappe point en emportements contre le Seigneur : *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté ; qu'il soit fait selon la volonté du Seigneur.* Job. I. 21. Voilà toute sa réponse. Vous voyez donc que tout l'effet de l'adversité, sur le saint patriarche, a été de le fortifier. Qui nous l'assure ? Un homme nourri à l'école de l'adversité, saint Paul, quand il dit : *La tribulation produit la patience ; la patience, l'épreuve, et l'épreuve, l'espérance.* Rom. v. 3. 4. Elle est à l'âme forte et vigoureuse, ce qu'est le souffle du vent à l'arbre solidement affermi ; les secousses mêmes qui lui sont imprimées ne servent qu'à l'endurcir, bien Pag. 52. loin de réussir à l'ébranler.

Nous sommes aujourd'hui menacés par le courroux du prince, homme, comme le dernier d'entre nous, qui n'est pas moins que nous tributaire de toutes les foiblesses de l'humanité ; et nous nous sommes livrés à la crainte. Mais Job avoit en tête un ennemi fertile en artifices, qui l'attaquoit par les plus insidieuses manœuvres : son courage plia-t-il ? non. C'étoit un juste. Le prince, tout irrité qu'il est, nous laissoit l'espérance du pardon ; et l'épouvante nous a glacés jusqu'à la mort. Job avoit à combattre contre le Démon, ennemi implacable avec qui il n'y a ni paix, ni trêve ; et pas une de ses flèches ne l'atteignit. C'étoit un juste. Et nous, élevés dans une loi de grâce, nous, formés à une

plus sainte école, nous succombons sous quelques épreuves qui n'ont que des hommes pour instruments, quand lui, un des hommes de l'ancien Testament, qui n'a point connu cette loi de grâce où nous sommes, a soutenu généreusement un combat, en apparence, au-dessus des forces humaines. Voilà, mes chers enfants, les réflexions dont nous devrions sans cesse et nous occuper, et nous entretenir les uns les autres.

Mais j'en appelle à votre expérience, à votre propre conscience: combien l'adversité présente ne nous a-t-elle pas été profitable! Tel auparavant s'abandonnoit à ses passions : vous le voyez aujourd'hui réglé dans ses mœurs; tel étoit fier, hautain, il est devenu humble; tel autre n'avoit que de la tiédeur, il est fervent. D'autres qui ne connoissoient pas l'église, et donnoient les jours entiers aux spectacles, ne quittent plus ses autels. Vous affligez-vous donc, ô mon frère, que Dieu vous ait ramené à la vertu par la crainte? qu'il ait emprunté l'aiguillon de l'adversité pour vous faire rentrer dans le chemin du salut (1)? Mais vous sentez les déchirements

(1) Raisonnement en effet justifié par une expérience de tous les jours, et qui n'a échappé à aucun des prédicateurs qui ont eu à traiter de l'avantage des afflictions. Pérusseau s'est appuyé ici de l'autorité de saint Jean Chrysostôme et du texte de cette Homélie (*Serm.*, tom. II, pag. 230); mais parce qu'il croit de simple réminiscence, il a brouillé l'histoire. Preuve qu'il faut recourir aux originaux.

d'une conscience coupable ; et l'attente de la mort, de supplices pires que la mort elle-même, perce votre âme. Eh bien! c'est pour nous un moyen de plus pour avancer dans la vertu ; l'excès des souffrances rend la piété plus tendre. Dieu pourroit, dans ce jour même, mettre fin à vos calamités; il ne le fera pas, qu'il ne vous ait vu pleinement converti et sans retour. On ne retire point l'or de la fournaise, qu'on ne soit bien assuré qu'il n'a plus d'alliage. Ainsi Dieu fera-t-il à notre égard. En permettant cette épreuve, il savoit bien où elle doit s'arrêter ; sa Providence, telle que le musicien habile, lequel ne laisse point les cordes de son instrument ni trop tendues, de peur qu'elles ne se rompent, ni trop lâches, de peur qu'elles ne détruisent l'harmonie, sa Providence, toujours dirigée par la sagesse, ne permet pas ni un trop long relâchement, ni une épreuve prolongée au-delà de nos forces, pour nous défendre à la fois contre les écueils de la négligence, et contre les écueils du désespoir. Reposons-nous donc sur elle du soin de terminer nos calamités, et ne nous occupons que Pag. 53.
du soin d'être chrétiens. Notre affaire, à nous, c'est de nous convertir ; l'affaire de Dieu, c'est de faire cesser nos maux. Il le désire plus ardemment que vous, qui que vous soyez ; mais il en subordonne le moment à votre salut. Comme donc c'est votre négligence à le servir qui a produit votre tribula-

tion, la tribulation à son tour produira le pardon. Rien n'est éternel ici-bas, ni l'hiver et l'été, ni la tempête ou le calme, ni la nuit et le jour : de même le temps de l'épreuve. Mais pour qu'elle finisse, il faut, tant qu'elle dure, rendre grâces à Dieu de tout.

Remettons sous vos yeux l'histoire des trois jeunes Hébreux qui furent jetés dans la fournaise. Fidèles à la religion de leurs pères, ils ne se laissèrent point
Dan. III. 25. intimider par l'aspect de la flamme; assis tranquillement au milieu d'elle, sans en être atteints, ils récitèrent l'admirable prière que vous savez. La flamme s'étendoit autour d'eux comme un mur dont ils étoient protégés; elle ne dévora que les liens dont ils étoient enchaînés, et n'eut d'activité que pour les rendre libres.... Non-seulement elle s'arrête à leurs personnes, elle respecte jusqu'à leurs habits et leur chaussure; et comme dans la suite on vit les habits d'un saint Paul et l'ombre d'un saint Pierre mettre les Démons en fuite, guérir les maladies, et commander à la mort, ainsi les habits de ces trois jeunes hommes triomphoient de la fureur des flammes. Pourquoi le Démon, secret instigateur du tyran, ne choisit-il pas un autre genre de supplice? Il n'auroit pas moins obtenu de sa barbare docilité que leurs têtes fussent tranchées par le glaive; que leurs corps alloient être livrés aux bêtes : il ne le voulut pas. Dans l'espérance que

leurs précieux restes alloient être anéantis, et que leur cendre elle-même se confondroit avec la cendre du bûcher, il préféra ce genre de mort; ou plutôt c'étoit Dieu lui-même qui le permettoit ainsi pour la confusion de l'impiété, afin de tourner contre le Démon ses propres armes : comment? je vais vous l'expliquer. Les Perses font leur Dieu du feu, encore aujourd'hui c'est là leur divinité. Dieu va confondre ce culte impie, en ménageant à nos jeunes Hébreux la plus éclatante victoire. Ecoutez l'historien sacré : *Le roi Nabuchodonosor fit faire une statue d'or qui avoit soixante coudées de haut et six de large, et il la fit dresser dans la campagne de Dura, qui étoit de la province de Babylone. Ce prince envoya un ordre pour faire assembler les satrapes, les magistrats, les juges, les officiers de l'armée, les intendants, ceux qui possédoient les premières charges, et tous les gouverneurs de provinces, afin qu'ils se trouvassent au jour où l'on dédieroit la statue;* et tous s'y rendirent. Remarquez-le bien. Ce ne sont pas là des spectateurs vulgaires, mais tout ce qu'il y a de plus distingué dans l'empire; et cela, afin que leur témoignage en reçoive plus encore d'autorité. Les villes sont trop petites; les seules campagnes sont assez vastes pour servir de théâtre à un spectacle digne des yeux de l'univers. Ils s'y rendent pour voir le spectacle indiqué : Dieu leur en réserve un autre. Ils viennent adorer une statue; ils ne s'en re-

Dan. III. 1 et seq.

tourneront que pleins de mépris pour elle, et d'admiration pour le prodige que Dieu prépare. Au moment où ils sont rassemblés dans cette vaste plaine, un hérault publie cette nouvelle ordonnance :

Ibid. 4-6. *Peuples, tribus, hommes de toute langue, aussitôt que vous entendrez le son des instruments, prosternez-vous en terre, et adorez la statue d'or que le roi Nabuchodonosor a dressée. Que si quelqu'un ne se prosterne et n'adore pas cette statue, il sera jeté à l'heure même au milieu des flammes de la fournaise.*

Le redoutable combat que celui où nos jeunes héros vont se trouver engagés! Que d'écueils, que de piéges cachés! Des deux côtés un précipice affreux. Plus l'ennemi dresse de batteries; plus aussi éclatera leur vertu. C'est l'impression voluptueuse de la musique, c'est l'effroyable violence de la flamme qu'ils auront à combattre. La séduction assiège tous leurs sens; elle ne parviendra pas jusqu'à leur âme. Egalement insensibles au plaisir et à la peine, supérieurs au respect humain, comme au sentiment de leur conservation, ils se tiennent seuls debout, au milieu de toute cette immense multitude d'adorateurs prosternés jusqu'à terre, aux pieds de la statue. Le roi l'apprend à l'instant : et quelle perfidie, quelle profonde perversité dans les dénonciateurs! *Voici,* lui dit-on, afin de l'envenimer davantage, *des hommes de la Judée, à qui vous avez donné l'intendance des affaires de la province de*

Pag. 55.

Ibid. 11.

Babylone. Comme s'ils disoient : De misérables étrangers, sans patrie, des esclaves, vos captifs, que vous avez comblés d'honneurs, oubliant vos bienfaits, se mettent en révolte contre leur bienfaiteur : *Ils ont refusé d'obéir à votre ordonnance, et d'honorer vos dieux.* Nabuchodonosor essaie encore de les effrayer par les plus terribles menaces. Tout est inutile. Nos trois invincibles athlètes sont précipités dans la fournaise; ils y entrent comme on va se reposer dans le bain, proférant cette héroïque parole : *Nous ne reconnoissons pas vos dieux, et nous n'adorons point la statue d'or que vous avez dressée.*

Quel a été mon dessein, mes frères, en vous rappelant cette histoire? Elle vous montre que le juste est au-dessus de tous les événements; que ni les menaces de l'autorité, ni les piéges cachés, ni les complots de l'envie, ni les rigueurs de la captivité, ni les privations les plus sensibles à la nature, ni les ardeurs dévorantes de la flamme, rien au Pag. 56.
monde n'est capable d'ébranler son courage. Si Daniel et ses compagnons, dans un âge encore si tendre, n'ont point pâli en présence d'un roi impie et barbare, devons-nous tant craindre, nous, qui vivons sous les lois d'un prince clément et miséricordieux?

Dieu nous ménage, dans la tribulation, une source de grâces auprès de lui, et de gloire de la

part des hommes. Si ces trois Hébreux n'eussent pas été des captifs, des esclaves, en butte à la colère d'un roi, leur nom seroit resté sans honneur parmi les hommes; et nous n'aurions pas à bénir le Seigneur des grâces qu'il leur a faites. Avec la protection du Seigneur, fussiez-vous au fond d'une fournaise, vous n'avez rien à craindre; sans elle, fussiez-vous dans un paradis terrestre, vous avez tout à redouter. L'exemple d'Adam d'une part, et de Daniel de l'autre, nous prouve cette double vérité.... Vous seriez exposés à perdre richesses, santé, la vie même, plutôt que de manquer au devoir, vous n'avez rien à regretter. Que la vertu vous reste, à la mort tout vous sera rendu à grand intérêt. L'histoire de Job en est la preuve. Parce qu'il n'avoit point abandonné la vertu, il finit par recouvrer tous les biens qu'il avoit perdus; et, ce qui vaut mieux encore, les récompenses immortelles promises à la pénitence.

Homélie v.

Crainte de la mort. Tristesse légitime. Contre les blasphèmes et les jurements.

Pag. 59. Le récit que je vous ai fait hier de l'histoire des trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise de Babylone, n'a point été, je le vois, entendu par vous sans quelque consolation. Je vous ai présenté de

même le tableau des calamités de Job; et le vil fumier où il étoit assis vous a paru plus vénérable que le trône d'un monarque. On aime sans doute à voir pour un moment la pompe d'une cour royale; mais qu'en revient-il? L'aspect de ce vil fumier au contraire est une leçon éloquente qui nous excite puissamment à la vertu, à la patience. Aussi combien encore aujourd'hui n'y a-t-il pas de voyageurs qui viennent à travers les mers et des extrémités du monde jusque dans l'Arabie, pour y contempler le théâtre des misères de l'illustre patriarche, et baiser avec respect la terre qui fut imprégnée de son sang! Quelle pourpre égaloit en splendeur cette chair ruisselante, non d'un sang étranger, mais de celui qui couloit de ses blessures?.... Et la preuve que je n'exagère point : qu'un père vienne à perdre un fils unique qui mérita toute sa tendresse; étalez sous ses yeux la pourpre et les pierreries: vous n'apporterez que de stériles consolations, aucun remède à sa blessure; parlez-lui des souffrances de Job, dites-lui : Vous pleurez, vous regrettez un fils unique et le bienheureux Job, privé à la fois de tous ses enfants, frappé lui-même d'un ulcère rongeur, sans autre vêtement que la paille infecte de son fumier, voyant tomber en lambeaux sa chair dévorée par ses plaies, reste inébranlable dans la justice, dans la vérité, dans sa confiance en Dieu; pas une plainte, pas un murmure; et il n'a que Dieu

pour témoin. N'en doutez pas, ces simples paroles réussiront bien mieux que toutes vos richesses, à calmer les vives douleurs de ce père affligé. Je vous adresse le même langage dans la détresse où vous êtes plongés, et je vous dis : Voici Job sur le champ de bataille, aux prises avec le Démon ; le voici lui-même qui se lève du milieu de son fumier : mais voici d'autre part une statue d'or, toute brillante de
Pag. 60. pierreries, d'un prix, en un mot, qui surpasse toute imagination. Lequel de ces deux prédicateurs vous semblera le plus persuasif? de quel côté s'échappera une lumière plus éclatante, ou de ces riches pierreries, ou de ces plaies sanglantes du saint patriarche, de qui le Démon lui-même ne put soutenir l'aspect, puisque, vaincu par elles, il s'éloigna sans oser reparoître davantage? Appliquez-vous à vous-même la conséquence, ô mon frère ; apprenez combien l'on gagne à l'adversité. Tant que Job avoit été dans l'opulence, le Démon avoit en apparence prise sur lui ; il paroissoit fondé, calomnieusement
Job. 1. 9. sans doute, à dire au Seigneur : *Job est vertueux, mais l'est-il sans intérêt?* mais, après qu'il l'eut dépouillé de tout, il n'ose plus même ouvrir la bouche. Durant sa prospérité, l'ennemi ne craignoit pas d'engager la lutte, et se vantoit d'en venir aisément à bout. L'a-t-il réduit à l'indigence, accablé de privations et de souffrances? alors il quitte la partie. Tant qu'il jouissoit de tous les avantages du

corps, le Démon espère bien en faire sa conquête; du moment où il a fait de son corps une seule plaie, il fuit, il est vaincu. Reconnoissez-vous maintenant combien la pauvreté vaut mieux que la richesse, les maladies mieux que la santé, les épreuves mieux que l'absence de la tentation, pourvu que l'on y apporte la vigilance sur soi-même? Nommez-moi de plus mémorables victoires et de plus merveilleux combats. Ceux qui se disputent la couronne dans les jeux du cirque, vous les proclamez vainqueurs quand ils ont mis leurs adversaires sous leurs pieds. Ici, le Démon terrasse l'homme juste, il le foule sous ses pieds, il couvre toute sa chair d'affreuses cicatrices, il semble l'avoir anéanti, et c'est lui qui est le vaincu; car c'est lui qui fait retraite, lui qui s'est vu les mains vides, car il n'a pu entamer le trésor que Job possédoit; il n'a réussi qu'à rendre son nom plus illustre dans la postérité, qu'à lui fournir l'occasion de manifester sa vertu, et de nous découvrir toute la grandeur de son âme et ses véritables richesses. Au moment même où le Démon espéroit en triompher, c'est alors qu'il avoue sa défaite par sa fuite et par son silence. Mais pourquoi fuir, ô superbe ennemi? Tout ce que tu avois désiré, ne l'as-tu pas obtenu? — Combien il s'en faut! car ce que je voulois m'échappe. Je voulois qu'il s'emportât contre le Seigneur; il ne l'a pas fait. Ma conjuration n'avoit pas d'autre but; il a trompé mon

attente. Que me sert-il d'avoir égorgé ses enfants, de l'avoir dépouillé de ses biens, frappé sa personne? il ne me reste donc que le contraire de ce que j'avois tant souhaité : au lieu d'humilier celui à qui j'en voulois, je n'ai fait qu'ajouter à sa gloire et immortaliser son triomphe.

Ai-je eu tort, mes frères, de vous le dire et de vous le répéter, que l'adversité est un bienfait?... Appliquez-vous à vous-mêmes ces réflexions dans l'infortune qui vous accable. Ce n'est pas pour offrir à votre admiration un vain spectacle, que je vous ai entretenu de ces grands hommes; mais pour vous engager à vous rendre les imitateurs de leur patience, de leur magnanime résignation. Point de mal réel ici-bas que le péché. Non, point d'autre mal; car ni la pauvreté, ni la maladie, ni la perte de la réputation, ni la mort elle-même, n'en sont point. On les appelle des maux; une saine philosophie ne les reconnoît pas pour tels; elle n'admet de mal réel que celui d'offenser Dieu et de faire ce qui lui déplaît. Car enfin, qu'y a-t-il, dites-moi, de si redoutable dans la mort? Est-ce de nous faire rentrer plus tôt dans un port à l'abri des orages, et de nous transporter dans une vie meilleure? Ce ne seroit pas un homme qui en prononceroit l'arrêt; le seul cours insensible de la nature viendroit trancher le fil de votre vie. L'exécution ne seroit pas marquée à ce jour où nous sommes, bientôt

vous aurez à subir l'arrêt que vous redoutez; ce que je dis, non pas, à Dieu ne plaise! pour vous inspirer de fâcheux pressentiments; mais pour vous exprimer la peine que je ressens de vous voir craindre la mort. Quoi! chrétiens, appelés à des biens tels que *l'œil n'a point vus, l'oreille n'a point entendus, ni le cœur de l'homme ne concevra jamais rien de semblable*, vous voyez sans empressement et sans désir le moment où vous allez être mis en possession de tant de félicités? Que dis-je? vous le redoutez, vous ne l'envisagez qu'avec horreur; et vous n'en rougissez pas! Le nom seul de la mort vous fait peine! Ce n'étoit pas la mort, c'étoit bien plutôt la vie présente qui causoit à Paul ces gémissements qu'il exprimoit dans ces termes: *Toutes les créatures l'attendent en gémissant; nous-mêmes qui avons reçu les prémices de l'Esprit, nous soupirons en notre cœur après la délivrance de notre corps*. C'est-à-dire: j'ai goûté les dons de la grâce, et j'en attends avec impatience la consommation; je possède les prémices de l'Esprit, et il me tarde d'arriver au perfectionnement. Je suis monté jusqu'au troisième ciel; j'en ai entrevu les inénarrables splendeurs, j'en ai aperçu les magnifiques palais: j'ai appris à connoître à quelles privations m'enchaîne mon exil ici-bas. Eh! dites-moi, ô mon frère, si vous-même l'on vous introduisoit dans une maison royale, où l'opulence eût rassemblé tous les prodiges

I. Cor. II. 9.

Rom. VIII. 22. 23.

de l'art, et que de là on vous transportât dans une pauvre chaumière, mais pour vous ramener bientôt après dans cette magnifique habitation, en vous promettant une demeure que vous possèderiez éternellement; quels désirs, quels regrets ne concevriez-vous pas? combien ils vous paroîtroient longs les courts moments que vous auriez à passer loin de ce fortuné séjour! Voilà l'image du ciel et de la terre; ce qui doit être pour vous, comme il l'étoit pour saint Paul, l'objet de vos gémissements. Ce n'est pas de mourir qu'il faut s'attrister, mais de vivre. Vous m'allez dire : Faites que je ressemble à un saint Paul, et je cesserai de craindre la mort. Ressembler à un saint Paul : mais qui vous en empêche, ô mon frère? Qu'étoit-il autre chose, lui, qu'un pauvre artisan, un homme du peuple, tirant sa subsistance de son travail? S'il fût né riche, de parents illustres; les pauvres que nous invitons à lui ressembler, auroient été fondés peut-être à nous opposer leur
Pag. 62. état d'indigence. Mais vous n'avez plus ce prétexte à nous alléguer. Encore, quel avantage n'avez-vous pas sur lui! Vous tenez, vous, de ceux qui vous donnèrent le jour une éducation chrétienne; vous avez sucé avec le lait la doctrine du salut; mais Paul, élevé dans les préjugés de sa nation, n'étoit qu'un blasphémateur, un persécuteur impie, l'épouvante de l'Eglise qu'il ravageoit, jusqu'à sa conversion soudaine, qui, en faisant de lui le plus fervent et le

plus zèlé des Apôtres, lui donne assurément le droit de nous crier à tous : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ.* Il s'est bien élevé jusqu'à une sorte de ressemblance avec Jésus-Christ; et vous ne savez pas, vous, ressembler à un homme comme vous?... Ne savez-vous pas que ceux-là qui sont dans le péché, tout vivants qu'ils paraissent, sont morts; et que ceux qui sont dans la justice, quoique frappés par la mort, sont vivants? Ce n'est pas moi qui le dis; c'est Jésus-Christ lui-même dans sa réponse à Marthe : *Qui croit en moi, fût-il mort, vivra.* Prendriez-vous donc nos paroles pour des fables? Vous êtes chrétien; croyez donc à Jésus-Christ. Vous croyez à sa parole; justifiez votre foi par vos œuvres; et comment? en méprisant la mort. Voilà la différence qui sépare le fidèle d'avec celui qui ne l'est pas. L'infidèle a bien raison de craindre la mort; il n'a point l'espérance de la résurrection. Mais vous qui marchez vers une vie meilleure, vous, dont l'espérance s'appuie sur de si légitimes motifs, êtes-vous excusable de craindre la mort comme font ceux qui ne croient pas à la résurrection? — Ce n'est point, me répondez-vous, la mort en elle-même que je redoute, la mort par la nature; mais la mort violente en elle-même, la mort par le supplice. — Dites-moi, à votre tour : Un saint Jean, un saint Etienne, tous nos martyrs, sont morts par le supplice; tous dévorés par le fer, par le feu, par les

I.Cor. IV. 16.

Joan. XI. 25.

eaux, par la dent des animaux féroces, ont-ils été malheureux de mourir de la sorte? Ce n'est point, encore une fois, la mort violente qui rend la mort funeste et redoutable; c'est la mort dans le péché.

Ps. XXXIII. 22. *La mort des pécheurs*, nous dit le prophète, *est déplorable*. L'entendez-vous? Celle que se donnent les pécheurs, non celle que donnent les bourreaux. Pourquoi? parce qu'à ce moment commence pour eux le rigoureux et terrible châtiment, le supplice qui ne finira point, le ver qui ne meurt pas, le feu que rien ne pourra jamais éteindre, les ténèbres extérieures, les chaînes qui les tiendront captifs pour l'éternité, le grincement de dents, la tribulation et l'angoisse, la condamnation qui ne sera plus révoquée jamais. Dans cet effroyable avenir, que gagne le pécheur à mourir dans son lit? Comme aussi, quel risque le juste a-t-il à courir d'expirer ou sous le glaive ou sur un bûcher, quand il va renaître au sein d'une immortelle félicité? Oui, certes, la mort

Luc. XVI. des pécheurs est déplorable. Ainsi mourut ce riche qui, durant sa vie, méprisoit le pauvre Lazare. Il

Pag. 63. expire dans son lit, tranquillement, entre les bras de ses proches, mourant par les seules mains de la nature; mais c'est pour être en proie à la torture, sans que toute son opulence et la prospérité de la vie présente puisse apporter le moindre adoucissement à ses maux; tandis que Lazare mourant, consumé par la cruelle agonie de la faim, sans asile,

sans autre compagnie que les chiens qui venoient lui lécher les plaies, a quitté la vie pour aller se reposer dans le sein d'Abraham, et recueillir les biens éternels.

Ce qui m'effraie encore, repliquez-vous, c'est moins de mourir par une mort violente, que de mourir injustement; et quand on n'a rien fait de ce dont on est soupçonné, d'être confondu avec les criminels. — Vous craignez de mourir innocent? Aimeriez-vous mieux mourir coupable? Quel pitoyable travers, quel malheureux délire ne seroit-ce pas, alors qu'on est menacé de mourir sans l'avoir mérité, d'aimer mieux mourir en le méritant? S'il est permis de craindre la mort, à la bonne heure, que l'on craigne celle dont on s'est rendu digne. Mais celle que l'on n'a pas méritée, elle nous met, par cela seul, au rang de tous les saints. Combien des plus illustres personnages et des plus chéris de Dieu, ont subi la mort injustement! A leur tête, Abel, qui n'avoit certainement pas provoqué la colère de Caïn, et dont tout le crime fut de servir Dieu.... Abel mourut victime; Caïn vécut, mais dans les remords et dans l'effroi. Lequel fut le plus heureux?

Permettez, mes frères, que je vous dise d'où vient que nous appréhendons si fort de mourir. C'est que nous ne sommes point épris de l'amour du royaume céleste; c'est que nos cœurs ne sont point

consumés du désir des biens futurs; autrement,
Phil. III. 8. nous n'aurions, comme saint Paul, que du dégoût pour toutes les choses présentes. Nous craignons la mort : pourquoi? Parce que nous n'avons point assez peur de l'enfer. Nous ne nous pénétrons point des horreurs de ce lieu de supplice et de désespoir; et nous craignons la mort, au lieu de craindre le péché. Si la crainte du péché s'étoit fortement emparée de notre cœur, celle de la mort n'y auroit plus trouvé de place. Je n'irai point chercher la preuve de ce que j'avance ailleurs que parmi nous, et dans les événements qui vous touchent de plus près.

Après que l'empereur eut rendu l'ordonnance qui imposoit cette taxe contre laquelle on s'est tant récrié, tout étoit en rumeur, en fermentation; on murmuroit, on étoit outré; on ne s'abordoit que pour se dire : Il n'y a plus de moyen de vivre; Antioche est perdue. Il est impossible de payer pareille somme. La consternation étoit générale; on sembloit être à toute extrémité. Quand après cela fut arrivé ce que vous avez vu, et que de misérables forcenés, foulant aux pieds toutes bienséances, eurent renversé les images impériales, et, par l'excès de leur insolence, compromis le salut de tous, jusqu'à nous faire appréhender pour nos propres jours; ces mêmes richesses dont la perte avoit été si sensible, on ne s'en est plus occupé. Personne aujourd'hui qui ne fût disposé à mettre aux pieds de

l'empereur et ce qu'il demandoit, et encore par-delà : Qu'il prenne tout, et le fonds et le mobilier; nous le lui abandonnons avec joie; seulement que l'on nous garantisse la vie. D'où vient cette différence de langage? notre or étoit tout pour nous, quand nous n'avions rien à craindre pour la vie; il n'est plus rien du moment où la crainte de la mort absorbe nos pensées. Que cette crainte elle-même cède à un plus juste effroi. Que la peur de l'enfer domine dans nos cœurs; que la pensée de l'enfer y demeure fortement imprimée : et la mort ne sera plus rien, et il n'y a plus de terreurs au monde qui nous agite. C'est en craignant l'enfer que vous n'aurez plus à le craindre. Pensée salutaire, elle vous affranchira des frayeurs où vous jette la colère du prince, et des châtiments dont vous menace la justice du ciel, en vous inspirant une continuelle défiance de vous-mêmes. Nous sommes des enfants qui avons peur d'un masque, et bravons le danger réel. La mort n'est que le masque, un fantôme méprisable; le danger réel, c'est le péché. Car enfin, qu'est-ce que mourir? C'est quitter un vêtement dont la mort ne nous dépouille que pour le remplacer par un autre plus éclatant. Qu'est-ce que mourir? c'est se mettre en voyage, c'est faire un plus long somme que de coutume. Vous avez peur de la mort? Ayez donc peur aussi de dormir, peur de manger et de boire; car l'un est pas moins naturel que l'autre. Ne

vous affligez pas de ce qui n'est qu'une loi de la nature; affligez-vous plutôt de ce qui est une dépravation de la volonté; et si vous pleurez, que ce soit sur ceux qui pèchent, et non pas sur ceux qui meurent. Nous craignons la mort : pourquoi encore? Voulez-vous que je vous le dise? C'est que nous vivons dans l'indifférence de nos devoirs; c'est que nous sommes mal avec notre conscience. Autrement, on ne s'épouvanteroit pas comme on le fait de ces mots de trépas, de famine, de dénuement et d'indigence. Rien de tout cela ne blesse véritablement une âme vertueuse, et ne lui fait perdre le calme heureux dont elle jouit. Les solides espérances dont elle se nourrit, éloignent d'elle le chagrin et l'abattement.
Pag. 65. Eh! d'où lui viendroient-ils? De la perte des biens? Mais ses richesses sont dans le ciel. De l'expatriation, de l'exil? Mais sa vraie patrie n'est pas sur la terre; c'est le ciel. Des chaînes de la servitude? Mais sa conscience peut-elle être enchaînée? Jamais. De la séparation d'avec le corps? elle sait bien qu'il ressuscitera. Tirez, tant qu'il vous plaira, le glaive contre le juste : tous vos coups porteront à faux. Vous ne frappez qu'une ombre; vous ne le blessez pas, et tous vos efforts échoueront contre lui. Donnez-moi cette vive foi, cette ferme confiance des biens célestes ; et dès aujourd'hui j'y consens, livrez-moi au bourreau. J'en serai d'autant plus reconnoissant, que vous me transporterez

plutôt au sein de ces ineffables béatitudes. — Eh bien! m'allez vous dire, laissez-moi donc pleurer sur cette multitude d'offenses qui m'empêchent d'arriver à ce royaume du ciel. — A la bonne heure, pleurez donc sur vos offenses; effacez-les par les larmes de la pénitence; mais ne pleurez pas de mourir. Concevez de la tristesse; le Créateur lui-même en a imprimé le sentiment dans nos cœurs; concevez-la comme étant un moyen de réparer vos fautes, non pour regretter des pertes temporelles. Je m'explique par une comparaison familière. Les médicaments sont dirigés contre les maladies seules qu'ils sont en état de guérir, non contre celles à l'égard de qui ils sont impuissants. Par exemple, tel spécifique n'est bon que dans l'ophtalmie; il est reconnu pour être sans nulle efficacité dans toute autre indisposition qui affecte soit l'estomac, soit toute autre partie du corps. Appliquons cette proposition à la tristesse; vous allez voir qu'elle ne nous sert dans aucun des accidents divers qui nous arrivent, et qu'elle n'a d'action réelle que contre le péché. Si cela est vrai, vous conclurez avec certitude que le Créateur ne l'a faite que pour être le remède du péché. Entrons dans quelques détails. On vous a enlevé votre bien; vous en avez conçu de la douleur : votre douleur vous l'a-t-elle rendu? Non. Vous avez perdu un fils; cette perte vous a plongé dans le désespoir : votre désespoir l'a-t-il ressuscité? Non. A quoi lui a-t-il servi?

Vous avez été condamné à la flagellation, déchiré de coups, chargé d'outrages : quelle douleur, quelle affliction! Les choses n'en sont pas moins arrivées. Vous voilà attaqué d'une maladie vraiment dangereuse : en vous livrant à la tristesse, vous ne guérissez pas votre mal, vous l'aggravez. A quoi donc la tristesse est-elle bonne? Mais vous êtes tombé dans le péché; en concevez-vous de la douleur? votre péché est effacé, votre dette remise. Quelle preuve en voulez-vous? L'oracle du Seigneur, parlant au prophète Elie, au sujet de la pénitence
III. Reg. XXI. 29. d'Achab, *J'ai vu*, dit-il, *Achab humilié devant moi; puis donc qu'il s'est humilié en ma présence, je lui ai pardonné.* Ce qui a fait dire à saint Paul : *La*
II. Cor. VII. 18. *tristesse qui est selon Dieu, produit pour le salut une pénitence stable.* J'ai donc eu raison d'avancer que l'unique but de la Providence, en nous donnant la tristesse, a été de nous rendre sensibles à la perte, non de nos biens, ni de l'honneur, ni de la santé, ni de la vie elle-même, puisqu'elle ne les
Pag. 66. guérit pas, mais à la seule perte de l'âme par le péché, puisqu'elle la répare. Reconnoissez ici la sagesse de cette Providence : le double fruit du péché,
Gen. II. 17. c'est la douleur et la mort. La mort : *Le jour où tu*
Ibid. III. 16. *mangeras de ce fruit défendu*, a dit le Seigneur à Adam, *tu mourras.* La douleur : *Tu enfanteras dans les douleurs*, a-t-il été dit à Eve. Et c'est aussi par l'un et l'autre que le péché est détruit : témoins

nos martyrs, témoin saint Paul, quand, parlant aux pécheurs, il dit : *C'est pour cette raison qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et de languissants, et qu'il en meurt plusieurs.* C'est donc parce que vous êtes pécheurs, que vous êtes condamnés à la mort, afin que la mort soit le rachat du péché. De même que le ver, né au sein du bois, ronge et consume la substance qui le produit, de même la douleur et la mort, produits du péché, l'absorbent et le dévorent. Voilà, mes frères, la sainte tristesse, voilà la salutaire frayeur que je cherche uniquement à vous inspirer, la tristesse, la frayeur du péché, afin que vos œuvres soient en conformité avec la loi de Jésus-Christ. *Celui*, nous dit-il, *qui ne porte pas ma croix, celui qui ne marche pas sur mes traces, n'est pas digne de moi.* Eh! qu'est-ce que porter la croix de Jésus-Christ? C'est avoir toujours sous les yeux l'image de la mort; c'est, comme saint Paul, mourir à tous les moments du jour; c'est, comme lui, mépriser également et la mort et la vie. Attaché à une milice spirituelle, vous êtes continuellement sur un champ de bataille. N'attendez rien de généreux, rien d'héroïque, du soldat qui appréhende de mourir; au contraire, un tel homme sera bientôt la proie de l'ennemi : c'est le guerrier intrépide et magnanime qui est vraiment invincible. Les trois jeunes hébreux dont je vous parlois hier, ne craignirent point la fournaise ardente, et

I. Cor. XI. 30.

Luc. XIV. 27.

I. Cor. XV. 31.

ils furent sauvés de ses feux. Ne craignons point la mort, et nous échapperons à la mort. Comme eux, ne redoutons rien que de pécher ; soyons insensibles au danger, et le danger disparoîtra. Bien que je ne sois ni prophète, ni fils de prophète, je l'affirme avec la même certitude que si je lisois dans l'avenir; je le déclare à haute et intelligible voix : que si nous nous convertissons, si nous donnons quelque intérêt au salut de notre âme, si nous nous détournons du sentier du vice, il ne nous arrivera rien de fâcheux. Ce qui me donne cette infaillible prescience, c'est
Pag. 67. la miséricorde de mon Dieu, c'est l'expérience de celle qu'il a exercée sur des pécheurs, sur des villes, sur des nations tout entières coupables. Il avoit me-
Jon. III. 4. nacé Ninive : *Dans quarante jours, cette ville sera détruite.* L'a-t-elle été? Point du tout; elle est demeurée ferme sur ses fondements, sa prospérité même s'est accrue; tant de siècles écoulés n'ont porté nulle atteinte à sa gloire; encore aujourd'hui on la vante, on l'admire. Elle est un port et un asile où nous appelons les pécheurs qui s'abattroient dans le désespoir, s'ils n'étoient retenus sur les bords de l'abîme et par l'exemple de son repentir, et par le témoignage de la miséricorde que le Seigneur a déployée à son égard. Dieu préféra faire manquer sa prophétie, plutôt que d'exécuter sa parole, en la détruisant. Toutefois, la prédiction n'est pas restée sans accomplissement. On auroit quelque

raison peut-être de l'opposer à elle-même, si les Ninivites eussent impunément persévéré dans leurs iniquités; mais parce que leur changement de mœurs a déterminé Dieu à changer aussi, où est la contradiction entre la prophétie et l'événement? Le pardon accordé à Ninive est un hommage rendu par lui-même à l'oracle qu'il avoit fait rendre par son prophète Jérémie, dans ces termes : *En un instant je prononce l'arrêt contre un peuple et contre un royaume, pour le perdre et le détruire jusqu'à la racine. Que si cette nation fait pénitence des maux pour lesquels je l'avois menacée, je me repentirai aussi moi-même du mal que j'avois résolu de lui faire.* Jerem. XVIII. 7. 8.

Ce fut la même loi de clémence qui s'opposa au châtiment de Ninive. Dieu, qui avoit lu dans les cœurs de ces barbares, pressoit son prophète de leur parler. La voix de l'Ange du Seigneur les jeta comme nous dans la consternation; mais leur effroi fut leur salut, et personne ne périt; leur arrêt de mort fut pour eux une source de vie. Justice bien différente de celle des hommes, chez qui les arrêts s'exécutent aussitôt qu'ils sont rendus. L'arrêt que Dieu prononce, il reste toujours maître de l'infirmer. Mais Dieu a mis le correctif de la sentence dans la sentence elle-même. Si les Ninivites ne l'avoient pas entendue, ils n'auroient pu la connoître; ne la connoissant pas, ils n'auroient point fait pénitence; et sans pénitence, ils auroient péri. Admirable effet

de la pénitence! ils ne désertent pas leur ville comme nous avons fait la nôtre; ils y restent, et ils l'assu-
Pag. 68. rent. On leur dit que ses murailles vont être renversées; ils renoncent, non pas à leurs murailles, mais à leurs péchés; ils s'éloignent, non pas comme nous avons fait, de leurs maisons, mais de leurs voies déréglées. Ce ne sont pas, se disent-ils à eux-mêmes, les pierres de ces édifices qui ont attiré sur nos têtes la colère du ciel; c'est dans nous qu'est le mal, c'est dans nous que doit se porter le remède. Ce n'est donc pas sur un changement de lieu; mais sur le changement de vie qu'ils ont fondé l'espérance de leur salut. Voilà l'exemple que des Barbares nous ont donné; et nous, quel contraste! combien il est humiliant! nous allons, comme dans l'ivresse, çà et là, toujours poursuivis par le courroux du ciel, et ne songeant pas à le conjurer, cherchant quelque abri où cacher nos trésors. Insensés! cherchez-en plutôt pour votre âme; mettez-la en dépôt dans les mains de la vertu et de la religion. Si vous aviez un esclave contre qui votre courroux se fût allumé, et qu'au lieu de vous demander grâce, il ne s'occupât que du soin de ramasser ses effets pour s'enfuir avec eux, de quel œil verriez-vous ce nouvel outrage fait à vos bontés pour lui? Laissons
Ps. CXXXVIII. 7. là ces étranges résolutions, et disons à Dieu : *Où irai-je*, Seigneur, *pour me cacher à votre Esprit, et où fuirai-je pour me dérober à votre vue?* Ne res-

tons pas au-dessous de la vertu des Barbares. Dans le doute, ils firent pénitence; car la sentence du prophète ne portoit pas absolument que s'ils se convertissoient et faisoient pénitence, leur ville seroit épargnée, mais simplement que dans quelques jours elle seroit détruite. Vous ne l'entendez pas demander : Qui nous assure que Dieu changera de résolution à notre égard? Rien ne les en assure; et ils n'en prennent pas moins le parti de la pénitence. Ils ne sont pas initiés dans les secrets de la divine miséricorde; et dans le doute, ils se convertissent. Ils n'avoient pas sous les yeux l'exemple d'autres Ninivites, rachetés par la pénitence; ils n'avoient pas lu les écrits des prophètes, ni entendu parler des patriarches, et vous ne les voyez pas délibérer sur la conduite qu'ils ont à tenir; ils n'ont point de prédicateurs, point de sens intime qui leur répondent que la pénitence leur rendra Dieu propice; et cependant ils s'empressent de recourir à la pénitence. Quel motif avions-nous donc de nous défier de la divine miséricorde, nous, instruits à l'école des prophètes et des Apôtres, nous qui si souvent en avons fait l'expérience personnelle, nous, si fortement avertis par la voix éloquente des faits? Admirez donc, mes frères, la vertu des Ninivites, admirez plus encore la bonté du Seigneur. Mesurez-la sur la rigueur de la menace; il n'y met point de restriction, afin que le vague même où il laisse Pag. 69.

sa sentence en augmente l'effroi, et produise sur les esprits une plus vive impression. Son prophète, tout instruit qu'il est de l'avenir, a peine à concevoir la
Jon iii. 4. conduite du Seigneur, il murmure de l'apparente contradiction qu'elle lui présente. Le Seigneur ne connoît point ces fausses délicatesses. L'unique soin qui le travaille, c'est le salut des hommes; et il le fait bien voir au même prophète, dont il réprime le
Ibid. i. 4. zèle indiscret. A peine Jonas est-il entré dans le vaisseau, Dieu soulève les flots de la mer, pour nous donner cette leçon: que partout où il y a péché, désobéissance, il y a soulèvement de vagues,
Ibid. 15. il y a tempête. Jonas est jeté dans la mer, le vaisseau vogue en liberté. Jetons nos péchés à la mer; et Antioche sera sauvée du naufrage. Jonas avoit eu beau fuir et s'éloigner de terre, il n'avoit point échappé à la colère du Seigneur. Il s'est détaché du rivage, la tempête entre avec lui sur la mer; sa fuite, impuissante pour lui, menace du dernier péril ceux mêmes qui lui ont donné asile; et ce même homme qui, sur un vaisseau bien équipé, muni de bons rameurs, n'avoit rencontré que dan-
Ibid. ii. 1. gers, trouve un port assuré au sein d'un monstre de la mer, pour nous apprendre qu'il n'y a point de vaisseau qui soit sûr pour l'homme vivant dans le péché, mais que pour celui dont le péché est enseveli dans les eaux de la pénitence, il n'y a ni tempête ni monstre redoutable. La mer qui l'engloutit,

le rendra vivant ; la baleine le reçoit dans ses entrailles, et l'en verra sortir plein de vie : tous deux rendront à Dieu le dépôt qui leur fut confié ; et par cette suite d'épreuves, le prophète apprendra à être indulgent et miséricordieux, à n'être pas plus cruel que les matelots, qui ne l'avoient jeté dans les eaux que par nécessité, plus cruel que les tempêtes et les monstres de la mer, qui lui ouvrirent un sein hospitalier, dociles à l'ordre qu'ils en avoient reçu du Seigneur. Rendu à la liberté, Jonas rentre dans Ninive ; il y prêche, il y fait retentir une voix menaçante ; il persuade et sauve ; il effraie et convertit ; cela, dans une seule prédication, dans un jour, sans préalable discussion ; la simple parole du prophète abat toute cette ville sous le joug de la pénitence. Telle avoit été dans toute cette histoire l'économie de la Providence : elle n'amène son prophète à Ninive que par un long détour, pour nous instruire qu'il est impossible d'échapper aux mains du Seigneur. Quelque part que vous alliez, traînant après vous la chaîne de votre péché, attendez-vous à mille traverses. Vous n'auriez rien à redouter de la part des hommes ; de ce vaste théâtre de la nature sortira l'ennemi acharné à votre ruine irrésistiblement : sauvez-vous en changeant, non pas de lieu, mais de mœurs. Ce n'est point parce que vous demeurez dans telle ville, que le Seigneur est courroucé contre vous ; c'est parce que vous êtes pécheur.

Ibid. III.

Pag. 70.

Commencez donc par vous décharger de votre péché; portez le remède au cœur du mal; les contraires ne se guérissent que par les contraires. Demandez-le au médecin le moins expérimenté. Veut-il guérir la fièvre résultant de l'intempérance? il vous commande la diette: la mélancolie? il vous indique d'agréables distractions. Même procédé pour le traitement des maladies de l'âme : la tiédeur, l'emportement? opposons le zèle, la réforme de l'humeur. Mettons nos résolutions sous la protection du jeûne; puisons de nouveaux motifs dans le sentiment de nos calamités présentes et dans la crainte des dangers qui nous menacent. Le moment est favorable pour obtenir de vous tous les sacrifices que nous désirons. L'âme que la crainte subjugue et qu'elle éloigne des voluptés coupables, se prête sans beaucoup d'effort aux leçons de la sagesse, et se sent portée d'elle-même à embrasser la vertu. Profitons de ces dispositions pour vous détourner des serments. Je vous ai entretenu du même sujet hier et avant-hier; je ne me lasserai pas de vous en parler encore aujourd'hui, demain, encore après, s'il le faut, jusqu'à ce que je vous en voie corrigés. Car si le pécheur ne craint pas de faire mal, craindrai-je davantage d'obéir au devoir où je suis de le reprendre? Si je reviens continuellement sur les mêmes exhortations, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre, mais à ceux qui entendent sans cesse nos

instructions sans en profiter, quoiqu'il en coûtât si peu pour le faire; car y a-t-il rien de plus facile que de ne pas jurer? il ne faut qu'en prendre l'habitude. Pour cela, point d'exercice de corps, point de sacrifice d'argent. Me permettez-vous de vous indiquer un moyen sûr de triompher de cette détestable habitude? Lorsque vous vous surprendrez, vous le premier, ou quelqu'un des vôtres, retomber dans cette faute, punissez-vous-en par le retranchement de quelque nourriture; imposez cette privation au coupable, quel qu'il soit, s'il est sous votre dépendance; et vous n'aurez plus besoin que d'autres vous rappellent au devoir.

Vous paroissez satisfaits de mes paroles. Faites-le voir, mais par vos œuvres. Autrement, quel fruit auriez-vous recueilli de ce discours? Ce ne seroit pas une excuse, mais un juste sujet de reproche pour un enfant d'être assidu aux écoles, s'il n'y apprenoit rien: de même, que nous sert de passer à l'église des journées entières, d'y entendre les instructions les plus profitables, auxquelles vous prodiguez vos applaudissements, si vous en sortez comme vous y êtes entrés? Il faut apprécier les choses, moins par elles-mêmes que par leurs conséquences... Vous vous rendez à l'église: n'est-ce que pour y être? ou bien, pour en revenir l'esprit et le cœur enrichis de quelque trésor spirituel? Vous en sortez vides et pauvres comme auparavant: votre empresse- Pag. 71.

ment même à vous y rendre sera pour vous un nouvel acte d'accusation. Dieu vous en préserve. Pour cela, quand vous l'avez quittée pour retourner dans vos maisons, entretenez-vous les uns les autres, l'ami avec son ami, les pères avec leur famille, les maîtres avec leurs serviteurs, de ce qui vient d'y être dit ; concertez ensemble sur les moyens de le mettre en pratique. Qu'après cela, vous vous retrouviez dans le temple, et que vous nous entendiez revenir sur les mêmes sujets, vous n'aurez plus à répondre au secret reproche de votre conscience, mais vous jouirez de l'honorable témoignage dont elle récompensera votre fidélité. Ne vous contentez pas d'en entendre parler ici. Quelques entretiens de peu de durée ne suffisent pas pour déraciner des habitudes invétérées. Prolongez-les en les portant dans vos maisons. Là, qu'une sainte émulation anime tous les membres de la famille ; que les plus fervents excitent ceux qui le sont moins; que celui qui est en arrière s'efforce d'atteindre celui qui est plus avancé. Je vous garantis qu'avec ce nouveau plan de conduite, les choses tourneront au gré de vos désirs. Occupez-vous des intérêts de Dieu; Dieu aura soin des vôtres (1).

Vous allez me dire : Mais comment faire, quand

(1) Le conseil que donne ici saint Jean Chrysostôme à ses auditeurs, Bossuet le donne surtout aux magistrats et aux rois. Voyez les magnifiques pages à ce sujet, dans le tom. VII, pag. 246 de ses sermons.

on est obligé au serment? quand on n'a pas d'autre moyen pour affirmer? Je ne vois point, moi, nulle part, de nécessité, qui doive prévaloir contre la loi. La seule nécessité contre laquelle rien ne prescrit, c'est de ne pas offenser Dieu. Au reste, ce n'est point là le serment dont il s'agit. Ce que j'accuse, ce sont les serments inutiles, proférés sans raison comme sans besoin dans la simple conversation. Abstenez-vous de ceux-ci; vous ne serez guères dans le cas d'avoir à en émettre d'autres. Une fois que l'on s'est pénétré d'une sainte horreur contre le serment, on n'a plus à craindre l'habitude du blasphème. Nous avons eu beau déployer tous les efforts du zèle, armer nos exhortations de terreurs et de menaces : nous n'avons pu réussir à vous faire perdre l'habitude du blasphème. Attaquez-le à sa source; condamnez tout serment, et il n'y aura plus de nécessité prétendue qui puisse vous rendre transgresseurs de la loi; comme il n'y en a jamais à prendre du poison. La victoire que vous aurez obtenue sur ce point, vous rendra les autres conquêtes plus faciles. Celui qui n'a fait encore nul effort pour marcher, languit et succombe à la première attaque; mais celui qui a déjà éprouvé sa force, se livre facilement à l'espérance qu'il peut aller plus loin, et finit par arriver au but. De même que la possession des richesses enflamme toujours le désir d'en acquérir de nouvelles; ainsi dans la vie spiri- Pag. 72.

tuelle, chaque pas que l'on y fait amène le désir d'y avancer. Tout ce que je vous demande, c'est de commencer seulement, c'est de jeter le fondement de l'édifice spirituel. Tant que nous sommes avec vous, dans ce temple, nos paroles sont présentes à votre esprit; mais je vous en conjure, accordez cette grâce à mes instances, n'en bornez pas le souvenir à ce court espace de temps; qu'elles vous suivent dans vos maisons, dans vos courses, partout. Que ne m'est-il donné d'être sans cesse à vos côtés! Je serois dispensé de vous entretenir aussi longuement que je le fais. Mais hélas! il n'est pas possible. Eh bien! que votre mémoire supplée à ma présence; qu'elle se retrace continuellement ce que vous entendez. Toutes les fois que vous allez vous mettre à table: figurez-vous que j'y entre avec vous, que j'assiste à vos repas, que j'y tiens ce même langage. Toutes les fois que mon nom sera prononcé en votre présence, rappelez-vous le conseil que je vous donne. Ne me refusez pas ce témoignage que je vous demande de toute votre affection pour moi; que je l'obtienne, ce sera ma plus douce récompense; il ne me restera plus de vœux à former. Par là, vous encouragerez mon zèle, vous affermirez vos espérances, vous faciliterez la pratique des autres préceptes. Gravez celui-ci profondément dans vos cœurs; et votre propre expérience vous convraincra de l'utilité de nos avertissements. Par là, vous relè-

verez encore l'excellence de la parole sainte. Il en est d'elle comme d'un riche vêtement que l'on a du plaisir à voir isolément, mais que l'on admire encore davantage sur celui qui le porte. Ainsi la divine parole toujours belle en spéculation, le devient bien davantage dans les œuvres où elle est mise en pratique. Vous applaudissez à nos discours dans ce moment qu'ils retentissent à vos oreilles; mais si vous y êtes fidèles, votre piété, plus durable que de vains applaudissements, fera votre éloge et le nôtre. Voilà les applaudissements que Dieu agrée, et qu'il récompense des plus magnifiques dons. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, avec le Père et le Saint-Esprit gloire et bénédiction, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles! Amen.

Homélie VI.

Autorité des magistrats. Utilité des afflictions.

Voici déjà plusieurs jours employés à combattre l'affliction où vous êtes plongés. Toutefois, je ne quitterai pas ce ministère de charité; et tant que vos cœurs ne seront pas guéris de la tristesse où ils sont, je me ferai un devoir de verser sur vos douleurs un baume de consolation... Eh! qui mieux que nous peut les soulager? Des juges vous épouvantent; des magis- Pag. 73.

trats vous menacent; c'est aux ministres de la religion à vous consoler, c'est à l'Eglise à vous rassurer. L'enfant que châtie la verge de son maître, se réfugie en pleurant dans les bras de sa mère qui le presse contre son sein, essuie ses larmes, le console par ses caresses; et, par la douceur de ses paroles, vient à bout de lui persuader que c'est pour son bien que son maître se rend redoutable. Image naturelle de notre situation présente. Menacés et punis pa vos magistrats, vous venez chercher au sein de l'Eglise un asile contre la terreur et contre le châtiment. Elle vous ouvre ses bras maternels, elle adoucit vos chagrins; elle essaie chaque jour de vous réconcilier avec vos magistrats, en vous disant qu'il est bon de les craindre, et que leur sévérité vous est profitable. La crainte qu'ils vous inspirent réveille vos langueurs; les consolations que vous recevez de l'Eglise sont le contre-poids à une tristesse qui vous accableroit. Sage disposition de la Providence qui, en balançant l'une par l'autre, la crainte et la consolation, opère notre salut. C'est elle, mes frères, qui a investi les magistrats de l'autorité qui les rend redoutables à la licence, et le sacerdoce d'un ministère de charité qui en fait la consolation de l'infortune. L'Ecriture sainte établit cette double proposition, et l'expérience la confirme. Si la présence des magistrats et de la force militaire n'a pas suffi
Pag. 74. pour en imposer à quelques aventuriers répandus

dans l'enceinte de notre ville, si leur audace a pu, en si peu de temps, allumer un si violent incendie, exciter une tempête telle que nous nous voyons menacés tous d'un commun naufrage, qu'auroit-ce été si l'on n'eût pas été contenu par la peur du magistrat? Antioche tout entière eût été victime de l'embrasement; tout y eût été bouleversé, et pas un citoyen n'eût échappé.

S'il n'y avoit point de magistrats, plus de gouvernement, plus de société. La société n'est plus qu'un vaisseau sans pilote, la proie des vents et de la tempête; elle n'est plus qu'une armée sans chef, que l'ennemi a bientôt fait passer sous le joug. Vous amenez les hommes à des mœurs plus barbares que celle des animaux féroces, sur qui la raison n'a nul empire. C'est à qui s'entre-dévorera; et le pauvre, l'honnête homme sans défense deviennent la proie du plus fort ou du plus entreprenant. Aujourd'hui, grâces à Dieu, nous sommes à l'abri de ces excès. Lorsqu'on vit fidèle aux saintes lois de la religion, on n'a plus besoin d'être contenu par l'autorité civile. *La loi n'a point été instituée pour le juste*, nous dit l'Apôtre; elle l'a été contre le malfaiteur à qui ce frein est nécessaire pour prévenir les désordres sans nombre dont il agiteroit la société. Aussi le même Apôtre remontant à la source : *Point*, dit-il, *de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a établi toutes celles qui sont dans le monde*. Le magistrat est à la

I. Tim. I. 9.

Rom. XIII. 1.

société, ce que le ciment est à l'édifice. Retranchez-les : plus de lien, plus d'ensemble, plus de consistance; tout s'écroule et tombe en ruines. Ne murmurez donc pas, mes frères, de la nécessité où nous sommes de craindre les magistrats; mais remercions Dieu qui en a fait l'instrument par lequel nous avons été arrachés à notre assoupissement, et rendus à des mœurs plus régulières. De quoi en effet avons-nous à nous plaindre de leur part? Quel mal nous a fait leur rigoureuse surveillance? Quoi! De nous avoir contraints à plus de bienséance et de politesse, à plus de réserve dans nos paroles et dans nos actions? Quoi! de ce qu'il ne se rencontre plus dans cette cité de ces scandales publics qui la déshonoroient; mais qu'au lieu des chants de l'ivresse ou du libertinage, on n'y entend que les accents de la prière, on n'y voit plus que les larmes de la pénitence? Que tout discours immodeste, tout rire indécent, toute joie dissolue en sont bannis? De ce qu'enfin Antioche tout entière est devenue un modèle de gravité et de respect pour tous les devoirs? Est-ce là ce qui vous feroit de la peine? Ah! plutôt réjouissons-nous, et remercions Dieu qu'un effroi de quelques jours soit venu à bout de rompre des habitudes aussi invétérées. — A la bonne heure, me direz-vous, si nous n'avions eu que l'effroi; mais nous avons l'inquiétude d'être réduits aux plus dures extrémités. — Calmez vos frayeurs, mes frères; saint Paul les combat, en

vous assurant que *Dieu, fidèle à sa parole, ne permettra pas que vous soyez éprouvés au-delà de vos forces; mais qu'il vous fera profiter de l'épreuve, de telle sorte que vous la puissiez soutenir. — Je ne vous délaisserai point,* nous dit-il lui-même comme autrefois à Josué, *je ne vous abandonnerai point.* S'il vouloit faire tomber sur nos têtes les maux dont il nous menace, il n'auroit pas attendu si long-temps. Il ne nous tient dans l'effroi que parce qu'il ne veut pas nous punir. Autrement, il n'auroit pas eu besoin de nous menacer. Eh! ne nous regarde-t-il pas comme déjà assez punis, par ces morts multipliées, par cette longue agonie qu'il nous a fait subir déjà, durant tant de jours que nous sommes assiégés, investis par la peur, redoutant jusqu'à notre ombre, éprouvant les tortures du fratricide Caïn, agités, jusque dans notre sommeil, par les plus lugubres images. Ah! si nous nous en étions pris à Dieu lui-même, le châtiment que nous avons eu déjà à souffrir auroit suffi pour désarmer son courroux.

I. Cor. x. 13.

Jos. I. 5.

Pag. 75.

Si je fonde sur la divine miséricorde de si légitimes espérances, combien elle les a justifiées déjà par les témoignages particuliers qu'elle nous en a donnés! Par exemple, les couriers, chargés de sinistres messages, nous avoient quittés et s'étoient mis en route vers l'empereur avec une rapidité qui leur supposoit des ailes. Il y a long-temps qu'il devoient être arrivés,

ils s'en flattoient du moins; nous apprenons qu'ils sont encore à moitié chemin. Traversés par des obstacles inattendus, obligés de mettre pied à terre, et de quitter leurs chevaux pour monter des chariots pesants, ils ont donné à notre saint évêque le temps d'arriver avant eux, et de prévenir l'orage qui eût rendu ses remontrances inutiles, et laissé un libre cours aux préventions et aux ressentiments du prince. Croyez bien, mes frères, qu'il n'en eût pas été ainsi sans l'ordre de la Providence. Quand
Jon. IV 1. le Seigneur envoya Jonas vers Ninive, le prophète ne s'y rendoit qu'à contre-cœur; Dieu l'y pousse malgré lui. Maintenant, voilà des courriers qui s'empressent de remplir leur mission; et parce qu'elle nous devoit être si funeste, Dieu les retient
Ibid. II. 1. malgré eux. Il suscite, quand il lui plaît, la baleine pour hâter l'arrivée du prophète, et arrête la course des chevaux pour retarder l'arrivée des messagers. Ainsi sa Providence dispose de tout avec une souveraine sagesse, et tempère la crainte par la consolation. Le jour même où nous nous livrâmes à de criminels excès, les courriers s'étoient mis en campagne pour en porter la nouvelle à l'empereur, et leur départ nous avoit glacés d'effroi. Ce n'est que deux ou trois jours après que notre évêque avoit pu se mettre en route, et quelle espérance pouvions-nous fonder sur son voyage? Il n'arriveroit, disions-nous, qu'après les autres. Mais notre con-

fiance s'est ranimée, quand nous avons su qu'à la faveur des embarras où les autres s'étoient trouvés, c'étoit lui qui avoit devancé les nouvelles; et nos actions de grâces se sont dirigées vers le Seigneur, dont la bonté plus que paternelle avoit retenu par une force invisible les dénonciateurs de nos désastres. Si le Seigneur nous a montré une telle miséricorde dès la première explosion du crime, que n'en devons-nous pas attendre depuis que nous avons cherché à l'apaiser par notre repentir et notre conversion, par nos prières et par nos larmes?... S'il vouloit notre perte, il n'auroit pas laissé partir notre évêque, mais il auroit bien su l'en empêcher.

La rencontre même de la Pâque que nous nous disposons à célébrer, doit être surtout regardée comme un augure favorable. Les infidèles eux-mêmes la révèrent. Par hommage pour elle, notre religieux empereur a ordonné que les prisonniers soient pour la plupart relâchés dans toute l'étendue de son empire. Son ordonnance à la main, notre évêque ne craindra pas de dire à l'empereur : « Ne » cherchez point ailleurs qu'en vous-même la règle de » votre conduite. Vous pardonnez à des coupables; » voudriez-vous condamner des innocents? Vous y » dites : *Plût au ciel qu'il dépendît de moi de res-* » *susciter les morts;* insigne clémence que nous im- » plorons en faveur des vivants. De toutes les vic- » toires, la plus belle est de se vaincre soi-même.

» Les autres, celles que l'on remporte sur ses ennemis, ont eu partage l'honneur avec ses compagnons d'armes; celle-ci, on ne la doit qu'à sa propre vertu. Ce n'est pas assez, ô grand prince, d'avoir triomphé des Barbares : comblez votre gloire, en triomphant de votre ressentiment. Apprenez à tous les infidèles qu'il n'est point de puissance sous le ciel qui ne cède à la majesté du
Pag. 77. nom de Jésus-Christ. Glorifiez le souverain Maître, en pardonnant à vos frères, pour qu'il vous accorde à vous-même une gloire plus grande qu'il n'en peut recevoir de vous, et qu'au jour redoutable du jugement, vous trouviez grâce à ses yeux, après l'avoir faite aux autres. »

Si la conjoncture présente est si bien faite pour fournir à notre pieux orateur de quoi ramener le prince à des sentiments plus doux, elle ne nous est pas moins profitable à nous-mêmes. Les saints exercices qui remplissent chacune de nos journées, la lecture des livres sacrés, la fréquentation de la divine parole, la commune édification, les pleurs de la pénitence, le bon exemple et la prière, les bénédictions que vous en recueillez et que vous reportez dans vos maisons, quoi de plus propre à adoucir nos douleurs? Que votre courage, que votre attention se raniment donc en faveur de ce que vous allez entendre. Je vais vous parler encore aujourd'hui du mépris de la mort.

Je vous disois hier que nous la craignons, non pour ce qu'elle a de terrible en soi, mais parce que nous ne goûtons pas assez les biens du royaume du ciel, ou parce que nous ne pensons point aux supplices éternels, ou bien encore parce que nous ne savons pas régler notre conscience. J'ajouterai un quatrième motif non moins incontestable : c'est la recherche des agréments de la vie, qui nous entretient dans une mollesse et dans un relâchement tout-à-fait contraires à la sainte austérité du christianisme. Que si nous vivions dans le jeûne, dans les veilles, dans la pauvreté évangélique, dans la mortification des sens et des passions, dans la pratique des pénibles exercices de la vertu, *châtiant* I. Cor. IX. 27. *notre chair*, comme saint Paul, *et la réduisant en* II. Cor. X. 5. *servitude*, marchant dans la voie étroite et difficile que notre législateur nous a tracée, nous n'aurions bientôt plus de désirs que pour les biens à venir, dans la vue d'échapper enfin aux laborieuses épreuves de la vie présente. Et la preuve que je ne vous en impose point : allez voir, sur les montagnes qu'ils habitent, ces pieux solitaires ensevelis dans le cilice, dans les jeûnes, dans les macérations et dans l'obscurité de leurs cavernes. Tous soupirent après la mort, qu'ils appellent le terme de leurs combats. Elle n'est pour eux que le moment du repos à la suite de tant de fatigues, que le port tranquille où il n'y a plus à craindre les tempêtes et les naufrages. Pourquoi

cette longue chaîne de misères dont le poids nous accable durant la vie, si ce n'est pour que le sentiment de nos maux présents nous excite à désirer les biens futurs? Hélas! tant d'amertumes et de dangers, tant de besoins et de sollicitudes dont nous sommes assiégés de toutes parts, n'empêchent pas nos cœurs de s'attacher à ce monde présent et d'oublier le monde à venir: que seroit-ce si notre vie s'écouloit tout entière dans l'exemption du malheureux tribut que nous payons à la douleur?..... Eh! quel si grand avantage retirons-nous de la vie? Le seul que j'y vois, c'est qu'elle nous donne l'occasion et le moyen de mériter la vie future; c'est qu'en ouvrant la carrière à nos combats, elle nous offre la perspective des couronnes immortelles : sans quoi elle seroit mille fois pire que la mort; et si nous ne vivions pas pour être récompensés de Dieu, il vaudroit mieux n'être plus. Après cela, qu'y a-t-il dans la vie? quel autre avantage lui accordez-vous? Ne voyons nous pas tous les jours les mêmes astres luire sur nos têtes? Ne passons nous point continuellement par les mêmes saisons? N'est-ce pas autour de nous le même cercle d'événements? Tout ce qui fut, reviendra. Le passé, qu'est-il autre chose que l'avenir? Ne nous abusons donc pas sur les mots. N'appelons point heureux ceux qui vivent, malheureux ceux qui meurent. Vivants ou morts, il n'y a de vraiment à plaindre que ceux qui sont

Pag. 78.

dans les liens du péché; d'heureux, que ceux, quels qu'ils soient, qui pratiquent la justice. Vous craignez, vous déplorez, vous, cette mort qui ne doit vous frapper qu'une fois; et saint Paul, qui *mouroit tous les jours*, non-seulement ne s'attristoit I. Cor. xv. 31. point de mourir, il s'en réjouissoit, il en tressailloit d'allégresse. — Ah! plût au Ciel, vous écriez-vous ici, que, comme saint Paul, je mourusse pour Jésus-Christ! le péril ne m'épouvanteroit guères. — Consolez-vous, ô mon frère! Pour avoir droit à la couronne, il n'est pas nécessaire de mourir pour la cause de Jésus-Christ; le chrétien éprouvé par l'injustice, quand il la supporte avec courage, et qu'il en rend grâce au Seigneur, ne cède en rien à celui qui le confesse au prix de sa vie; témoin le bienheureux Job. Encore une fois, ne vous affligez pas de la mort; c'est un effet tout naturel : affligez-vous du péché, il n'est que le déréglement de la volonté. Vous pleurez sur ceux qui meurent, pleurez donc aussi sur ceux qui naissent; car l'un n'est pas moins naturel que l'autre. L'on vient vous menacer de la mort : répondez : J'ai appris à l'école de Jésus-Christ, *à ne craindre que ce qui peut ôter la vie à* Math. x. 28. *l'âme, non ce qui ne peut tuer que le corps*. On vous Pag. 79. parle de confisquer vos biens : dites avec Job : *Je suis sorti nu du sein de ma mère, j'y rentrerai de* Job. i. 21. *même;* avec saint Paul : *Je n'ai rien apporté dans* I. Tim. vi. 1. *le monde; je ne prétends pas en rien emporter*. Vous

me laisseriez ces biens; toujours la mort en fera-t-elle sa proie; vous épargneriez ma vie, toujours la nature seule en arrêtera-t-elle le cours.... Quelqu'accident qui vienne nous frapper, pensons que le chagrin n'en corrigera point l'amertume; pensons qu'il ne tient qu'à nous d'en faire le remède de nos péchés; et qu'il vaut mieux avoir à les expier dans ce monde que dans l'autre. Le mauvais riche n'est condamné, que parce qu'il n'avoit eu ici-bas rien à souffrir : *Mon fils*, lui répond Abraham, *vous avez reçu vos biens dans la vie, Lazare, au contraire, n'y a reçu que des maux; c'est pour cela que, maintenant, il est dans la joie, et vous dans les tourments*. Il y a dans le ciel double récompense pour la vertu, et pour la vertu malheureuse sur la terre; il y a dans les enfers double-châtiment pour le vice, et pour le vice qui fut environné de plaisirs. Je le répète donc à nos fugitifs, non pour le leur reprocher, je ne me permettrois pas d'aggraver leur malheur, mais seulement pour les ramener à nous. Sauvons-nous, non pas en fuyant nos cités, mais en fuyant le péché. Par là, eussions nous des milliers de glaives levés sur nos têtes, nous serons invulnérables; sans cela, nous serions cachés dans les montagnes les plus inaccessibles, nous y trouverons des milliers d'ennemis. Rappelez-vous les trois enfants de la fournaise, qui en sortirent intacts, tandis que ceux qui avoient com-

Luc. XVI. 25.

mandé leur supplice, en furent les seules victimes...,

Où sont aujourd'hui ceux qui disoient : Que l'empereur prenne nos biens; seulement qu'il nous laisse la liberté? Mais savent-ils ce que c'est qu'être libre ? La liberté n'est pas l'impunité dans le crime, c'est l'exercice persévérant de la vertu. Daniel et Pag. 80.
ses compagnons conservèrent leur liberté, même dans la fournaise, parce qu'il n'étoient pas dans les liens du péché... Je vous parle de la fournaise ar- Pag. 81.
dente de Babylone; que votre imagination vous transporte au milieu de ces étangs de feu allumés pour le redoutable jugement. La fournaise de Babylone épargne les trois Hébreux; elle dévore leurs persécuteurs. Ainsi ces étangs de feu consumeront les pécheurs attachés à la terre, comme *le bois*, *la* I. Cor. III. 12.
paille et l'herbe des champs, et épargneront les justes purifiés, comme *l'or et l'argent*....

Après vous avoir parlé le langage de la consola- Pag. 82.
tion, je dois employer le temps qui me reste à combattre une excuse vaine et mensongère, dont on veut couvrir le serment. On nous répond : Tant d'autres se permettent d'en faire. — Mais, répondrai-je, tant d'autres aussi s'en abstiennent. Et c'est d'après la conduite de ces derniers que Dieu déterminera la sentence qu'il vous réserve à vous-mêmes. Vainement le pécheur se prévaudra-t-il du mauvais exemple qui lui aura été donné; on lui opposera, pour

sa condamnation, le bon exemple qu'il n'aura pas suivi. N'importe le nombre. Ceux qui, dans la pa-
Matth. xxv. rabole de l'Evangile, n'avoient pas donné à manger à Jésus-Christ, et ne lui avoient pas donné à boire, étoient en grand nombre; tous ont été punis. Les
Ibid. vierges folles auroient eu beau s'excuser, en rejetant les unes sur les autres, le crime de leur négligence; les vierges sages ont été seules admises au banquet de l'époux. Ne prenons donc point modèle sur les méchants, mais sur les bons....

Mais l'habitude en est difficile à vaincre. Je le sais, et c'est pour cela même que je vous exhorte à pren-
Pag. 83. dre une habitude contraire; et celle-ci vous deviendra toute naturelle. Est-il donc plus difficile de ne pas jurer que de rester tout un jour sans boire ni manger? Vous le faites pourtant, parce que vous en avez l'habitude, et sans effort; et, quoi qu'il pût vous en coûter, rien au monde ne pourroit vous contraindre à violer l'abstinence à laquelle vous êtes accoutumés. Il en sera de même de l'habitude de ne pas jurer, du moment où elle vous sera devenue familière.

Reportez ces paroles dans vos maisons; qu'elles soient l'entretien de tous vos moments. Laissez-là ces conversations oiseuses qui ne font qu'aigrir vos chagrins, ces questions frivoles: l'empereur sait-il la nouvelle? En est-il fortement irrité? Qu'a-t-il dit? A-t-on plaidé notre cause auprès de lui? Se déter-

minera-t-il à perdre une ville comme Antioche? Reposez-vous sur Dieu seul de tout ce soin. Ne vous occupez que de ses saints commandements; et tout ira bien. Qu'il y ait seulement dix justes parmi nous: l'exemple gagnera, et le nombre s'en accroîtra bientôt; quelques flambeaux suffisent pour éclairer toute une maison; ainsi la piété de dix âmes justes peut répandre une clarté dont la ville tout entière profitera. Accordez à mon zèle qu'il puisse se glorifier de n'avoir pas été vain. Puissé-je me rendre ce témoignage, et dès la vie présente, et à ce jour redoutable où il me sera demandé compte du talent qui m'a été confié. Le prix que je vous demande de tous mes travaux, c'est votre conversion. Mettez en pratique ce que je vous ai recommandé hier, aujourd'hui, ce dont je ne cesserai de vous entretenir.

Homélie VII.

La liturgie en usage dès ce temps, comme elle l'est encore aujourd'hui, amenant la lecture du livre de la Genèse, saint Jean Chrysostôme en commence, dans cette Homélie septième, l'explication par les premiers versets : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*, traitant, suivant son usage, divers sujets de morale. Il la continue dans les suivantes. Pour ne point être exposé à interrompre, par de longues et fréquentes digressions, l'intérêt du principal événement qui nous occupe à cet article, nous les avons distribués dans les volumes précédents, selon l'ordre des matières auxquelles chacun de ces morceaux appartient. Le saint

Pag. 86. et suiv.

docteur termine cette homélie par une nouvelle sortie contre les jurements.

Pag. 90. Tenez-vous en garde contre les serments. Vous ne pardonneriez pas à votre esclave de proférer le nom de son maître sans respect, sans l'accompagner d'une qualification honorifique : pouvez-vous vous permettre à vous-mêmes de prodiguer indifféremment le nom du maître des Anges ; moins encore de l'outrager par vos irrévérences? Vous craindriez de porter vos mains sur le livre sacré de l'Evangile sans les avoir lavées; vous n'y touchez qu'avec une profonde vénération : et votre langue téméraire profanera inconsidérément le nom du divin auteur de l'Evangile? Voulez-vous savoir comment les Anges prononcent ce nom adorable; avec quel recueille-
Isa. VI. 1—3. ment, quelle frayeur, quelle admiration? *Je voyois,* dit Isaïe, *le Seigneur assis sur un trône élevé; il étoit environné des Séraphins qui, d'une voix éclatante, disoient :* SAINT, SAINT, SAINT, LE DIEU DES ARMÉES. *La terre est pleine tout entière de la majesté de sa gloire.* Et vous, vous si froid dans la prière que vous lui adressez, vous êtes tout de feu dans vos conversations, pour y mêler à vos serments et à vos blasphèmes ce nom sacré qui devroit en être banni! Ne m'alléguez pas l'habitude que vous en avez. On a vu de plus tyranniques habitudes se corriger. Il est impossible, oui, impossible, que celle-

ci ne cède pas à son tour à la réflexion, à quelques efforts.

Mais que faire, nous dit-on, quand on m'y contraint? — Quelle contrainte, ô mon frère! Faites bien connoître à tout le monde que vous êtes disposé à tout souffrir plutôt que de violer la loi de Dieu; et l'on cessera de vouloir vous contraindre. Ce n'est Pag. 91. pas le serment qui accrédite les paroles: c'est le témoignage de la bonne conduite, c'est le caractère de franchise empreint dans le langage habituel; c'est l'opinion que l'on a de votre probité. Tel s'épuise en serments, qui ne persuade personne; tel autre en est cru sur un seul mouvement de sa tête. Pensez au châtiment dont la justice divine menace le jurement et le blasphème; renoncez à cette détestable habitude, afin de mériter, etc.

Homélie VIII.

Suite de l'explication de la Genèse. Force de la conscience. Paix de l'âme, qui n'a point de reproche à se faire. Rien n'ébranle le juste.

Appliquons-nous à la vertu. Détachons notre Pag. 94. cœur des richesses qui périssent, de la poursuite d'une vaine gloire qui s'éteint, de l'affection d'une chair qui vieillit, d'une beauté qui se fane, de frivoles plaisirs qui s'écoulent et qui passent. Guérissons les maladies de notre âme, pour lui rendre la

Pag. 95. santé; il suffit de le vouloir. Si l'on vous promettoit de vous donner, en peu de temps et sans beaucoup de dépenses ni de travail, la science de la médecine, n'y verriez-vous pas un grand bienfait, et ne consentiriez-vous pas à tout faire pour arriver au résultat dont on vous garantiroit l'espérance? Voilà ce que nous vous promettons pour les maladies de l'âme. L'âme vaut-elle moins que le corps?... Quelle peine y a-t-il à pardonner? Il y en a bien plus à entretenir ses ressentiments. Quelle peine y a-t-il à prier, à solliciter de la bonté du Ciel, des biens qu'elle est bien plus empressée de vous accorder que vous-même de les demander? Quelle peine y a-t-il à ne faire tort à personne? à aimer le prochain? à se défendre du secret poison de l'envie? à ne pas souiller sa langue par des paroles immodestes, par des serments? N'en coûte-t-il pas bien davantage pour les proférer ces serments, aux quels je reviens encore aujourd'hui. Ils s'exhalent dans la colère et l'emportement. On jure, dans un transport aveugle, que l'on ne pardonnera pas à son ennemi: Et, l'ivresse passée, on voudroit bien rompre son funeste engagement; on se croit enchaîné par sa parole, et comme garrotté par des liens dont on n'est plus le maître.... Que toutes vos affirmations se réduisent donc à cette simple parole: *Croyez-moi.* Une langue dressée à cette seule formule ne risque plus de se compromettre par des paroles aussi con-

traires à la bienséance qu'à la raison.... Ne me parlez plus de nécessité de jurer; car là où il y a violation d'un commandement, il n'y a plus de nécessité. — Mais est-il toujours possible de s'en défendre? Quoi! c'est Dieu qui vous l'a fait ce commandement; et vous venez me demander si l'exécution en est possible! On vient d'imposer aux habitants de cette ville une nouvelle taxe, ce semble au-dessus de leurs moyens; elle se trouve payée, en grande partie, du moins. Les collecteurs savoient bien nous dire : point de remise; l'ordre du prince est absolu. Vous auriez beau faire; il vous sera impossible de ne pas payer. Et quand il s'agit d'un ordre intimé par le souverain Maître : vous prétexteriez des impossibilités?... Point de milieu, il faut ou vous corriger, ou subir l'effroyable sentence du dernier jugement....

Homélie IX.

Dernièrement, c'étoit à vous, mes frères : c'est Pag. 96.
encore aujourd'hui à vous que ma voix s'adresse. Je voudrois plus encore, je voudrois qu'elle ne fût pas un moment sans retentir au milieu de vous. Du moins, si vous n'êtes pas toujours présents à mes yeux, vous n'êtes jamais loin de ma pensée; car vous êtes toute ma vie, vous, et le désir que j'ai de
votre salut. Le cultivateur, uniquement occupé de Pag. 97.

ses semences et de ses récoltes, le nautonnier, absorbé dans la pensée de sa navigation et du port où elle l'amène, ne soupirent pas plus ardemment après l'objet de leurs vœux, que je ne le fais pour votre avancement dans la vertu. Aussi, tous tant que vous êtes, rassemblés dans ce temple, épars dans vos maisons, tous, je vous porte dans mon cœur. Oui, quelque nombreux que soit ce troupeau, mon cœur est assez vaste pour le contenir tout entier,
II.Cor. VI. 12. *Vous n'y êtes point à l'étroit*, puis-je vous dire avec l'Apôtre, et je n'ajouterai point avec lui : *Mais vous, votre cœur est serré à notre égard.* A Dieu ne plaise! car je suis informé que dans plusieurs maisons la mesure que j'avois proposée contre les serments a été exécutée ; que la semence de la sainte parole n'est pas tombée sur des pierres ni sur des épines, et que des moissons abondantes ont récompensé nos efforts. Le fruit que vous avez recueilli de nos instructions me fait oublier toutes mes fatigues passées, et m'encourage à en entreprendre de nouvelles.

Pag. 99. Suite de l'explication de la Genèse. Merveilles de la la création. Sagesse de la Providence dans l'économie de l'univers (1). L'homélie finit par cette péroraison :

Je vous en conjure, mes frères, ne traitons pas

(1) Voyez le vol. XI de cette *Biblioth. chois.*, pag. 395, 413, 417 ; et le vol. XII, pag. 504, 508, 512 et suiv.

l'affaire du salut avec indifférence. Soutenons jusqu'à la fin notre généreuse résolution. Si je vous en parle encore aujourd'hui, ce n'est plus pour vous faire de reproche, c'est pour vous féliciter de l'heureux changement qui s'est fait dans un grand nombre d'entre vous, et vous encourager à marcher de plus en plus vers la perfection. J'imite en cela ceux qui assistent aux combats du cirque, quand ils excitent par leurs cris ceux qu'ils voient le plus près du but. Ne vous arrêtez donc pas sur la route. Encore quelques efforts, et vous arriverez au terme où il n'y a plus rien à désirer. Ce qu'il y avoit de difficile, c'étoit le premier pas. Maître une fois de l'habitude dont on étoit l'esclave, il ne reste que peu de chose à faire. Il n'y a plus qu'à s'observer tant soit peu, pour se mettre dans le cas d'en apprendre aux autres.... Pour assurer l'œuvre de la réforme, écoutez le conseil que je vous donne. Attachez à la muraille de votre maison, mieux encore, à celle de votre cœur, cette faulx volante dont parle le prophète (1) : figurez-vous qu'elle se meut pour répandre des malédictions sur les blasphémateurs. Ayez-la sans cesse devant les yeux ; et si vous en- Zach. v. 1.

(1) Saint Jean Chrysostôme suit la version Syriaque de l'ancien Testament, où on lisoit *scheda*, faulx. Saint Augustin lisoit de même. (Voyez sa Lettre cxxv.) Les autres interprètes, Aquila, Théodotion, la version chaldaïque, suivis par Carrières, Sacy, et les modernes, traduisent *Volumen* : Je vis un livre qui, étant déplié, voloit au milieu de l'air.

tendez quelqu'un se permettre de ces abominables paroles, déployez ce que vous avez d'autorité sur lui pour le réprimer, et l'en empêcher à l'avenir. Le moyen d'arriver à la perfection, ce n'est pas d'arrêter des regards de complaisance sur le bien que l'on a fait soi-même, mais d'aider les autres à y arriver. En s'établissant leur censeur, on s'impose à soi-même plus d'obligation. Il deviendroit honteux d'être moins fidèle qu'on ne leur prescrit de l'être.

Dans les homélies suivantes, jusqu'à la treizième, le saint prêtre d'Antioche continue l'explication de la Genèse, et prouve, par les merveilles de la création, la puissance et la sagesse de Dieu. Nous avons donné, dans les volumes précédents, les principales descriptions, et les raisonnements qu'il infère du spectacle de la nature. Il les entremêle, selon son usage, de réflexions morales, dont le plus grand nombre porte sur les serments, et sur la profanation du saint nom de Dieu, que nous avons également traduites. Dans la suivante, il revient à la sédition d'Antioche.

Homélie XIII.

Pag. 133. Je commencerai aujourd'hui par les mêmes expressions que je vous faisois entendre ces jours derniers : Béni soit Dieu ! Quelle différence quatre jours ont mise entre notre situation passée et notre situation présente ! Alors, quelle sombre obscurité ! Aujour-

d'hui, quelle clarté douce commence à se répandre! Nous ne voyons plus au milieu de nous ce tribunal dont l'aspect seul jeta l'épouvante dans nos cœurs, et couvrit cette ville d'un nuage de douleur et d'effroi. Pour goûter mieux le bonheur de ce qui nous arrive, je vais en peu de mots le remettre sous vos yeux. Ces détails ne peuvent manquer d'intéresser et vous et ceux qui viendront après vous. Le voyageur, échappé à la tempête où il pensa périr, et rentré dans le port, aime à se rappeler les dangers qu'il a courus, comme après une maladie violente on parle volontiers des accidents dont la vie fût menacée. On jouit d'autant plus vivement, que l'on sait mieux apprécier son état présent, rapproché de ce que l'on avoit eu à craindre.

La plupart des citoyens avoient fui : ils étoient allés chercher un asyle dans les déserts, dans les montagnes, et les retraites les plus cachées. Les femmes avoient laissé leurs maisons désertes; les hommes ne se rencontroient plus dans la place publique. Le peu qui restoit d'habitants, tels que des spectres animés, erroient à l'aventure, craignant de se rapprocher au nombre de plus de deux ou trois seulement. J'avois porté mes pas vers le palais du tribunal (le prétoire) pour voir ce qui s'y passoit, et là, jetant les yeux sur ce peu qui restoit d'une si vaste population, le premier aspect dont je fus frappé, ce fut la contenance des hommes

et des femmes arrêtés le long de la porte, comme s'il n'y eût personne au dedans; tous gardant un silence morne, tous se regardant avec effroi : pas un qui osât adresser la parole à son voisin, ou lui répondre, tant l'on se défioit les uns des autres. L'on en avoit vu un si grand nombre arrachés sans qu'ils s'y attendissent du milieu de la place publique, pour être traînés dans les cachots. Tous réunis dans un même sentiment d'effroi, nous avions les yeux fixés vers le ciel; et nos seules mains suppliantes, élevées au Seigneur, imploroient le secours d'en
Pag. 134. haut, et lui demandoient d'assister les accusés et de fléchir leurs juges. C'étoit l'image d'un naufrage aperçu des bords de la mer; dans l'impuissance où l'on est de porter secours aux malheureux qui périssent, de loin on leur tend les bras, on pleure sur eux et avec eux, on adresse en leur faveur ses prières au ciel. Ainsi faisions-nous; mais à voix basse, implorant l'assistance du Ciel pour les infortunés qui alloient périr.

Voilà ce qui se passoit extérieurement à la porte du prétoire. Entré dans les cours du palais, ce fut un spectacle encore plus déchirant. Des soldats sous les armes, tenant en main des épées et des massues, étoient rangés devant la salle, pour empêcher qu'au dedans les juges ne fussent troublés dans l'exercice de leurs fonctions. Car du moment où l'un des accusés recevoit la sentence de mort, de peur que les

gémissements de ses proches, d'une femme, d'une mère, d'une fille, n'éclatassent et n'interrompissent les opérations du tribunal, les soldats écartoient sans pitié ces infortunés, et ne permettoient pas même à la douleur de s'exhaler. Je remarquai entre autres la mère et la sœur de l'un de ces accusés, dont la procédure s'instruisoit dans l'intérieur. Abattues, consternées, elles se rouloient à terre au milieu des soldats : tous les yeux étoient fixés sur elles. Personne, ni amie, ni suivante, qui les accompagnât. De longs voiles couvroient leurs visages, et ne laissoient découvrir que la profonde douleur dont elles étoient pénétrées. Le reste de leurs vêtements étoit en désordre. On voyoit bien à l'égarement de leur douleur, qu'elles étoient en proie à des supplices plus cruels encore que les victimes elles-mêmes. Etendues à la porte du tribunal, elles entendoient les cris des bourreaux, les menaces effroyables des commissaires, les hurlements des malheureux que l'on déchiroit de coups dont chacun retentissoit à leurs oreilles et venoit se ramasser à la fois dans leur âme. C'étoit la situation affreuse de navigateurs dans une tempête, au moment où ils voient une vague qui s'élève, se gonfle par degrés, prête à fondre sur l'équipage et menaçant de l'engloutir; ils sont déjà morts d'épouvante avant même qu'elle ne soit venue crever sur leurs têtes. On trembloit pour les absents, de peur que la violence des tortures n'arrachât de

la bouche des accusés des dénonciations ; et l'on demandoit secrètement à Dieu de les pénétrer d'un courage assez fort pour ne pas en exposer d'autres à des supplices que l'on ne se sentoit pas le courage de supporter. Ainsi l'on étoit également écrasé sous le poids du malheur présent et du malheur à venir. Tourments au dehors, tourments dans l'intérieur. Ici, ce sont les supplices et la souffrance, là les
Pag. 135. pressentiments et les regrets. Il n'y a pas jusqu'aux juges eux-mêmes qui ne gémissent de la nécessité qui les oblige à prêter leur ministère à d'aussi déplorables exécutions.

Pour moi, à la vue de ces épouses, de ces vierges délicates, accoutumées à toutes les jouissances que donnent la richesse, aujourd'hui solitaires, réduites au plus extrême dénûment et aux plus humiliantes sollicitations, devenues un objet de commisération pour les cœurs mêmes les plus insensibles, je n'ai
Eccle. I. 2. pu que m'écrier avec Salomon : *Vanité des vanités, et tout est vanité.* Oh! combien il est vrai de dire avec le prophète que toutes nos gloires humaines ne sont
Isa. XL. 7. rien *que la fleur de l'herbe : l'herbe se sèche, la fleur tombe.* A quoi servent à ces infortunés, et leur opulence, et leurs titres de noblesse, et leur illustration personnelle, et le crédit de leurs amis, et tout ce qui fait le soutien de l'existence, quand un seul péché a suffi pour faire crouler tout cet édifice? Ainsi, quand l'oiseleur a enlevé du nid

la jeune famille qui croissoit sous l'aile de sa mère, l'infortunée, sans défense pour arracher ses enfants des mains du ravisseur, voltige autour de lui, exprimant ses souffrances; telles cette mère, cette sœur de qui je vous parlois tout à l'heure, gémissent sur leurs enfants, sur leurs frères, arrachés d'entre leurs bras, et n'ont plus, hélas! l'espérance de les revoir. Mais du sein de ces lugubres images s'élevoit dans mon cœur une pensée bien plus désolante encore : S'il n'y a, me disois-je à moi-même, personne, père, mère, sœur, tout étranger qu'il soit au crime de notre sédition, qui puisse délivrer ces malheureux de la sentence qui les condamne, quels protecteurs trouverons-nous au jour terrible du dernier jugement? quelle voix osera y prendre notre défense? qui aura la puissance capable d'arracher les réprouvés aux supplices affreux qui les attendent? Pourtant ceux qui avoient à subir leur exécution, c'étoient les premiers d'Antioche, les plus distingués d'entre nos plus nobles citoyens. Eh! que n'auroient-ils pas donné pour racheter leur vie au prix de leur fortune, au prix même de leur liberté? Sur la fin du jour, quand l'obscurité venoit à s'épaissir, et que l'approche de la nuit suspendoit les procédures, l'inquiétude redoubloit pour le lendemain. C'étoient des vœux adressés au Seigneur, pour qu'il voulût bien ménager des sursis aux accusés, inspirer aux commissaires la pensée de ren-

voyer à l'empereur le jugement sur leurs enquêtes. De toutes parts on imploroit la clémence céleste, afin d'obtenir grâce pour les restes de la cité menacée d'une totale destruction. Partout les larmes s'unissoient aux prières, à l'effet d'obtenir ce léger
Pag. 136. adoucissement. Mais, non, rien ne fléchissoit les juges. Renfermés dans l'intérieur du tribunal, ils ne s'occupoient que du soin de poursuivre les informations. Chacun des accusés qu'elles amenoient, chargés de chaînes, étoient traînés en prison à travers cette même place publique où naguère ils s'étoient fait voir, portés sur des chevaux superbes, proposant des spectacles au peuple, se partageant les plus honorables magistratures, consumant à eux seuls de si riches patrimoines; maintenant, dépouillés de tout, ils peuvent, sur leur passage, lire les listes de proscription attachées aux portes de leurs maisons, tandis que leurs épouses, fugitives, errent loin de la maison qui fut leur berceau.

Avantages de l'adversité. Egards et déférences réciproques. De la conscience. Contre les serments.

Pag. 139. Pleins de ces réflexions, travaillez, mes frères, à vous exciter vous-mêmes; car tout notre zèle est inutile si vos efforts ne le secondent. Pourquoi? c'est qu'il n'en est pas de l'instruction comme des autres arts. L'artiste qui a commencé un vase en or ou en argent, le retrouve le lendemain dans l'état

où il l'avoit laissé la veille. Tous les ouvriers, de quelque profession qu'ils soient, lorsqu'ils retournent à leurs ouvrages, les retrouvent pareillement tels qu'ils les avoient quittés. C'est tout le contraire pour nous, parce que nous ne trafiquons pas des vases inanimés, mais que nous formons des âmes raisonnables. Aussi ne nous arrive-t-il pas de vous trouver tels que nous vous laissons; et après bien des efforts pour vous redresser et vous corriger, pour vous rendre plus fervents, vous rencontrez dans le monde, au sortir de nos instructions, mille écueils qui détruisent notre ouvrage, et qui nous préparent de nouvelles difficultés encore plus grandes. Je vous conjure donc de seconder nos travaux et de vous montrer, après nous avoir entendus, aussi jaloux de votre salut éternel que nous nous montrons, dans nos discours, zélés pour votre réforme. Que ne puis-je mériter pour vous! que ne Pag. 140.
puis-je vous assurer la récompense de ce que je pourrois faire de bien! je ne vous aurois pas fatigués et importunés. Mais non, cela n'est pas possible; et Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. De même qu'une tendre mère qui voit son fils tourmenté par la fièvre, assise près de ce fils malade que consume une ardeur brûlante, lui dit en soupirant : O mon fils, que ne puis-je souffrir pour toi! que ne puis-je faire passer dans mes veines le feu qui te dévore! ainsi, moi, je vous dis : Que ne puis-je tra-

vailler et mériter pour vous tous! Mais je le répète, il faut absolument que chacun rende compte de ses actions; et l'on ne verra personne, au sortir de ce monde, récompensé pour un autre. Je gémis donc, et je m'afflige quand je songe que je ne pourrai au dernier jugement vous défendre et vous justifier, moi surtout qui n'aurai pas assez de crédit auprès du Seigneur; et quand j'aurois ce crédit, je ne suis ni plus saint que Moïse, ni plus juste que Samuel.

Dans les Homélies XIV et XV (aux pages 141, 149, 158, 160), le saint patriarche attaque de nouveau les
Pag. 151. serments. Dans l'Homélie XV, il expose les avantages de l'adversité, par la crainte salutaire qu'elle imprime, et recommande la fuite des occasions. La XVIe contient
Pag. 163. un magnifique éloge de la charité de saint Paul, et de sa constance dans les tribulations, réservé pour l'article de cet Apôtre.

Homélie XVII (1).

Pag. 171. Nous devions nous attendre aux plus dures extrémités, à la perte de nos biens, à la ruine de nos maisons; un seul et même incendie devoit dévorer et les habitations et les habitants, anéantir cette

(1) Tillemont observe, avec beaucoup de raison, que celle-ci peut avoir été prononcée aussitôt après la XIIIe (*Mém.*, tom. XI, pag. 72); mais on s'étonne qu'en rendant compte de cette Homélie, il ne parle point du fait des Solitaires.

ville, en consumer jusqu'aux dernier restes, et ne faire d'Antioche qu'une vaste solitude abandonnée à la charrue : nous n'avons eu que la crainte de ce lamentable dénoûment. Prodige signalé de la divine miséricorde! Non-seulement elle nous a délivrés d'un aussi grand péril : elle a fait plus, elle nous a comblés de bienfaits, elle a fait tourner nos épreuves elles-mêmes et nos calamités à l'avantage de notre ville. Après que les commissaires de l'empereur furent venus dresser dans nos murs le tribunal chargé de prendre connoissance des délits, et d'en punir les auteurs, à ce moment où la mort se présentoit à nous sous toutes les formes, nous avons vu accourir du haut de leurs montagnes les Solitaires qui sont venus nous apprendre ce que c'est que la philosophie chrétienne. Ces hommes, qui ne connoissent que les antres de leurs rochers, n'eurent pas plutôt appris quel effroyable orage grondoit sur nos têtes, qu'à l'instant même, et de leur propre mouvement, ils ont quitté leurs solitudes pour venir au milieu de nous, tels que des Anges que l'on verroit descendre du ciel, nous apportant, par le seul aspect de leurs personnes, et la consolation, et les plus éloquentes leçons du mépris de l'adversité. A les voir, comment ne pas mépriser également et la mort et la vie? Aussi étonnants par le courage que par le zèle, ils ne craignoient pas d'aborder les officiers du prince, leur parlant avec assurance en fa-

Pag. 172.

veur des accusés, s'offrant, s'il le falloit, de mourir à leur place, protestant qu'ils ne se retireroient que quand on auroit fait grâce, ou qu'on leur permettroit d'aller avec les coupables se jeter aux pieds de l'empereur. « C'est, disoient-ils, un prince religieux, plein de foi et de piété. S'il vous faut du sang, prenez le nôtre avec le leur. Ils ont commis un grand crime, nous ne le désavouons pas; mais la clémence de l'empereur est plus grande encore. » On nous a rapporté de l'un de ces Solitaires (1) un mot bien remarquable : « Les statues qui ont été ren-
» versées, ont été rétablies à leur place, et ç'a été
» l'ouvrage d'un moment; mais après que vous au-
» rez abattu les images de Dieu, les pourrez-vous
» remettre à leur place? avez-vous un secret pour
Pag. 173. » ressusciter les morts?... » Dira-t-on, pour affoiblir l'héroïsme de leur vertu, qu'on ne leur a point fait un crime de leur généreuse liberté, et qu'un tel langage suppose du désespoir? On ne les a point mis à mort, non; mais ils s'y exposoient, mais ils n'avoient quitté leurs montagnes que pour venir la braver, en affrontant le tribunal. Certes, pour parler à des juges un aussi magnanime langage, il falloit s'être auparavant résigné à tout événement. Nous

(1) Théodoret nous a conservé le nom de ce vertueux solitaire. Il s'appeloit Macédonius, vieillard vénérable, qui, ne sachant rien des lettres sacrées ni profanes, passoit, dit-il, les jours et les nuits sur la cime de la montagne. (*Hist. ecclés.*, liv. v, chap. xx.)

avons vu une femme s'élancer, tête nue et dépouillée par les ans, au-devant de l'un des juges, saisir hardiment la bride de son cheval, s'y tenir fortement attachée, et traverser, sans lâcher prise, la place tout entière, jusqu'au lieu où il alloit siéger; c'étoit la mère de l'un des détenus (1). Tous nous la vîmes, et nous l'admirâmes. Quelle force! quel dévoûment de tendresse maternelle! Mais c'étoit une mère. Elle seroit morte en voulant sauver son fils : il n'y eût eu dans l'événement rien de si extraordinaire. Mais nos Solitaires, ceux en faveur de qui ils offrent le sacrifice de leur vie, ce ne sont pas leurs enfants; ce sont pour eux des inconnus, des étrangers, de qui l'infortune est seule parvenue jusqu'à leurs oreilles.

Cherchez maintenant autour de vous ces graves philosophes étalant en public leurs fastueuses maximes avec leurs manteaux traînant à terre; philosophes, mais d'une école bien différente de la nôtre, cyniques de nom comme en réalité, et qui ne savent aimer qu'eux seuls dans le monde? Ceux-là s'étoient empressés de prendre l'épouvante et la fuite; point de retraites assez profondes pour les cacher. Les nôtres, philosophes en action et non en paroles, les voilà au milieu de nous, dans la place publique,

(1) Nous avons fait dans le récit quelques transpositions, qui nous ont paru commandées par l'ordre naturel des faits.

comme si nous eussions été en pleine paix. Les habitants d'Antioche ne trouvent point de sûreté dans l'enceinte de leurs murailles; eux, ils y accourent, et vous donnent, par l'intrépidité de leur courage, la preuve de ce que je n'ai cessé de vous dire ces jours derniers, que l'homme juste peut demeurer au milieu d'une fournaise sans en être blessé; que la vraie philosophie élève l'âme au-dessus des disgrâces comme des succès; que rien ne l'abbat, rien ne la trouble, rien ne l'appauvrit, parce que, toujours égale à elle-même, elle puise en soi ce qu'elle a de force et de puissance. Nos premiers citoyens, avec tous leurs trésors, avec tout le crédit dont ils jouissoient à la cour, tremblants pour leur vie, vont chercher au loin leur sûreté. Dans leur malheur, ils n'ont plus d'amis, plus de famille. Etrangers partout, ils voudroient bien aussi être partout inconnus; et de pauvres Solitaires qui n'ont pour tout bien que leur bure grossière, pour toute science que la culture des landes de leurs déserts, qui ne sont rien dans l'orgueilleuse opinion des hommes, ont le courage des lions. Ils paroissent: leur seul aspect, le seul son de leur voix commande à la consternation générale. En un même jour, nous les avons vus descendre de leurs rochers, haranguer nos commissaires, rendre le calme à tous les esprits, et retourner à leurs montagnes, comme un guerrier qui, sans en venir aux mains, n'a qu'à se faire voir

pour mettre en fuite son ennemi. Tel est l'empire de la philosophie chrétienne (1). Vainement les commissaires opposoient à leurs instances qu'ils n'étoient pas maîtres de faire grâce; qu'il y avoit du danger à laisser impunis d'aussi violents excès; qu'ils se compromettroient eux-mêmes, en pardonnant. Supérieurs à ces considérations, ils ont fait si bien par leur persévérance et leur magnanimité, qu'ils ont obtenu des juges une faveur qui surpassoit leur pouvoir, celle de faire renvoyer à l'empereur l'exécution des jugements rendus contre les accusés. Ils demandoient d'y aller en personne; mais les juges, désarmés par une si haute sagesse, ne leur ont pas permis d'entreprendre un si long voyage. Ils se sont engagés à le faire à leur place, à porter eux-mêmes à l'empereur les lettres des Solitaires qui Pag. 114.

(1) Voyez le tom. xv de cette *Biblioth.*, pag. 419.

« On peut voir par tout ce récit la malignité de l'historien Zozime, qui » tache d'excuser l'emportement de ceux d'Antioche, en rejetant la faute » de leur révolte sur la dureté du gouvernement. Il ne dit rien du voyage » de Flavien, attribuant tout le succès de cette négociation au sophiste Li- » banius, contre la foi de l'histoire, et contre le témoignage des auteurs » contemporains, et particulièrement de saint Jean Chrysostôme, qui re- » proche publiquement aux philosophes l'excès de leur lâcheté en cette » rencontre. D'où l'on peut conjecturer, que les deux discours que nous » trouvons encore parmi les œuvres de ce sophiste, sur le sujet des sta- » tues, n'ont été composés qu'après sa mort; ou que, s'il les a faits lui- » même, ce n'a été qu'après coup, par manière de déclamation. » (Fléchier, *Histoire de Théodose-le-Grand*, liv. III, n° 85, pag. 462, édit. Paris, 1690.)

sollicitent la grâce des coupables, et s'offrent à mourir pour eux. Nous attendons la solution. Sans doute que l'empereur n'apprendra point sans intérêt un aussi héroïque dévoûment. L'univers tout entier admirera cette assurance vraiment apostolique. Nos armées apprendront ce que c'est que la véritable grandeur de courage. Toutes les voix célèbreront le bonheur d'Antioche de posséder de tels défenseurs; et l'honneur de nos citoyens sera réhabilité par le témoignage de nos Solitaires.

Cessons donc, mes frères, de nous alarmer. Attendons le succès avec confiance. Si la générosité des Solitaires a pu nous donner tant de confiance, combien plus encore n'en devons-nous pas à la miséricorde du Seigneur! Toutes les fois que les païens nous vanteront leurs philosophes, opposons le fait de nos Solitaires. Le seul contraste qui résulte aujourd'hui de la conduite des uns et des autres, manifeste tout ensemble et la fausseté des éloges prodigués aux sages d'autrefois, et la vérité de ce que l'on nous raconte des miracles de charité de nos premiers Apôtres. Ceux d'aujourd'hui ont succédé à leur vertu comme à leur doctrine. Indépendamment des écrits que nous en avons, les faits seuls répondent: par les disciples, jugez les maîtres. Au reste, ce ne sont pas seulement les Solitaires qui ont fait preuve de dévouement; les prêtres qui sont dans cette grande ville, n'ont pas moins signalé leur

zèle. Vous les avez vus se distribuer entre eux l'œuvre de votre salut. L'un d'eux est allé trouver l'empereur dans son camp, implorer sa clémence; les autres ne vous ont pas quittés; mais ils se mêloient aux Solitaires, se jetant aux pieds des juges, les arrêtant à la porte du tribunal, et ne voulant se retirer qu'avec la promesse qu'ils mettroient enfin un terme aux condamnations, leur baisant les mains et les pieds, quand ils en avoient reçu quelque parole consolante, aussi admirables par leur humilité que par leur courage.

Nous avons bien reçu déjà réponse de la cour. Le prince ne nous accorde point une grâce entière; il y met des restrictions, mais qui n'ont rien de vraiment rigoureux. Au contraire, ce sont des bienfaits. Quelles sont-elles? il ordonne que le théâtre soit fermé; que les jeux du cirque soient interdits, que les bains publics soient suspendus. Ah! puissent-ils l'être à jamais! Quoi! c'est là ce qui vous attriste, ô mes enfants? plutôt, plutôt, réjouissez-vous d'être loin de ces sources empoisonnées d'où l'iniquité se répand dans les mœurs pour les corrompre. Remerciez le prince d'une sévérité qui vous rendra meilleurs, et d'un châtiment qui ne vous sera que salutaire. On vous interdit les bains publics, et vous ne considérez pas que c'est une douce violence que celle qui vous force à quitter votre luxe et vos délices pour une vie plus réglée et plus chrétienne. Ce

qui vous chagrine encore, c'est que votre ville soit déchue de la prérogative et du titre de métropole; mais que falloit-il faire? approuver tout ce qui s'est fait, et vous en louer? Vous eussiez été les premiers à blâmer une indulgence qui auroit eu l'air de craindre de montrer du ressentiment. C'est ainsi
Pag. 176. que les pères agissent avec leurs enfants. Comparez ce qui vous arrive, avec ce que vous aviez à redouter; et, par ce rapprochement, vous apprécierez mieux la bonté de notre Dieu. Antioche a perdu son privilége. Mais il lui en reste d'autres qu'elle seule peut se ravir à elle-même. Ses priviléges ne consistent pas dans l'étendue de son enceinte, ni dans la grandeur de ses édifices, dans la multitude de ses colonnes, ni de ses portiques, ni de ses promenades, dans la distinction de passer avant les autres villes de l'empire; mais dans la vertu et la piété de ses habitants. Voilà ses prérogatives, ses ornements, ce qui fait sa sûreté. Que celles-là viennent à lui manquer, elle n'est plus que la dernière des cités, quand même les constitutions impériales lui donneroient les plus magnifiques distinctions. Le vrai privilége d'Antioche, quel est-il enfin? C'est là que les fidèles ont commencé à porter le nom de chrétiens; honneur qu'aucune ville du monde, pas même Rome, ne partage avec elle. L'amour qu'elle a fait éclater pour Jésus-Christ dès les commencements; l'ardeur de sa foi, le lustre

de sa vertu, voilà son premier titre à la suprématie. Un autre, non moins honorable, c'est sa charité. Une famine désastreuse menaçoit toute la contrée : les habitants d'Antioche arrêtèrent qu'il seroit envoyé, en raison de leurs facultés, des secours à ceux de Jérusalem, sans calculer que le fléau pouvoit les atteindre eux-mêmes. J'y ajouterai un troisième : la pureté de sa foi. Quelques Juifs étoient venus dans cette ville pour y semer une doctrine étrangère, et introduire des coutumes judaïques. Nos pères combattirent la nouveauté ; et, s'étant rassemblés, ils firent partir pour Jérusalem Paul et Barnabé, qui déterminèrent les Apôtres à répandre partout l'univers la foi dégagée de la superstition juive. Voilà ce qui constitue l'honneur d'Antioche, ce qui en fait une métropole, non pour la terre, mais dans le ciel. Tout autre privilége est caduc et périssable; il est dépendant des vicissitudes de la vie présente; il s'anéantit avec elle, souvent avant elle : n'en faisons-nous pas aujourd'hui la triste expérience?... Nous en avons la preuve dans l'histoire, non plus des cités, mais de ce qu'il y avoit de plus auguste dans le monde; ce temple fameux de Jérusalem, célèbre par ses sacrifices et ses cérémonies, par la présence du Saint des saints, de l'arche sacrée, des tables de l'alliance, de tant de monuments de la Providence particulière de Dieu sur son peuple; ce temple d'où sortoient les prophètes ; où Dieu lui-même

Act. xi. 19-27.

Pag. 177.

rendoit ses oracles ; ce temple que toute l'industrie humaine avoit enrichi de ses merveilles, et dont la sagesse divine avoit elle-même daigné tracer le dessein : ce temple, dis-je, si magnifique, si vénérable, si saint, profané par les coupables irrévérences de son peuple, avoit fini par tomber dans un avilissement tel, qu'avant même le temps de la captivité, on l'appeloit *une caverne de voleurs*, et que bientôt après, vous le voyez abandonné en proie à des mains barbares et impures.... Si vous êtes chrétien, votre cité n'est point ici-bas. Celle à qui vous appartenez, c'est celle dont Dieu lui-même a posé les fondements; partout ailleurs, vous n'êtes qu'étranger, et voyageur. C'est dans les registres du ciel qu'est inscrit notre nom; c'est là qu'est notre patrie.... Si vous mettez l'honneur d'une ville dans sa population, pensez donc que cette prétendue gloire se compose d'un ramas d'hommes sans mœurs, sans courage, sans vertu; et réduisez ce frivole avantage à sa juste valeur. Il n'en est point ainsi de notre céleste Jérusalem; point de mélange : pour en être citoyen, il ne faut point de demi-vertu. Ne vous méprenez donc point comme vous faites ; ne regrettez point la perte d'un honneur imaginaire ; la seule réelle, c'est la perte de notre âme ; ce qui la dégrade, c'est le péché, c'est l'outrage que nous faisons à la majesté du maître des rois. Soyons sobres, et, bien loin d'avoir perdu à la déchéance de notre ville, nous y

Jerem. v. 1. 11.

aurons gagné. Antioche, en recouvrant ses mœurs, Pag. 178.
a recouvré son antique beauté. Le péril lui a imprimé un caractère plus grave et plus modéré; il l'a affranchie de la contagion des pervers qui l'avoient souillée par leurs criminels attentats. N'ayez donc plus la foiblesse de pleurer sur ses ruines. Il en est qui s'en vont criant par la place publique : Pauvre Antioche! qu'as-tu fait de ta gloire? Je l'ai entendu, et j'ai souri de pitié; mais vous, quand vous entendez les excès d'une joie frivole, ou de l'intempérance, des blasphèmes et des jurements, des paroles contre la vérité, dites alors, dites : Pauvre Antioche, qu'as-tu fait de ta gloire?

Vous ne rencontreriez dans nos murs qu'un petit nombre d'habitants, mais vertueux, mais sages et modestes : ne craignez pas de l'appeler bienheureuse. *Le nombre des enfants d'Israël seroit égal à* Isa. x. 22.
celui des sables de la mer; ce n'est point leur multitude qui pourra désarmer ma colère, dit le Seigneur. Jésus-Christ, dans l'Evangile, n'appelle point malheureuses les villes qui n'ont pas l'honneur d'être métropoles, mais celles qui se sont rendues criminelles : *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les pro-* Matth. XXIII. 37.
phètes, et lapides ceux qui te sont envoyés. Que lui sert, dites-moi, la multitude de ses habitants? Au contraire, c'est de là même que lui vient la multitude de ses maux. Qu'est-ce qui a fait le malheur de notre ville? Ses vices, son insouciance, le mé-

pris des lois (1)? Si les priviléges dont elle jouissoit n'ont pu la sauver du ressentiment d'un roi de la terre, à plus forte raison ne la sauveront-ils pas de la colère du roi des Anges. Au jour terrible du dernier jugement, ce qui lui profitera, ce n'est point d'avoir eu le rang de métropole, d'avoir étalé des portiques somptueux, d'avoir eu d'honorables priviléges. Que dis-je, au dernier jugement? Aujourd'hui même : est-ce toute cette pompe qui a corrigé le désordre de nos affaires, soulagé notre affliction, guéri pour aucun de nous les souffrances du corps ou les maladies de l'âme?... Pourtant, à Dieu ne plaise que je veuille détruire dans vos cœurs l'espérance de rentrer un jour en possession de vos antiques priviléges! Reposons-nous pour l'avenir sur la clémence et la libéralité de notre empereur. Seulement, quand vous aurez pu les recouvrer, n'en concevez point des sentiments de hauteur; n'en tirez point une vaine gloire, qui borne les avantages de cette ville par ces simples rapports. Quand vous viendrez m'en faire l'éloge, ne me parlez plus de son faubourg enchanté, de la fraîcheur des cyprès qui l'ombragent, des fontaines qui l'arrosent, ni de
Pag. 179. cette affluence qui circule dans sa place publique jusque bien avant dans la nuit, ni de la richesse de

(1) Cambacérès fait une éloquente application de ces paroles aux habitants de la capitale d'un autre empire. (*Serm. sur les souffrances*, tom. 1, pag. 253, 254)

son commerce ; tout cela ne va point au-delà des intérêts du temps : parlez-moi des vertus qui s'y exercent, des aumônes qui s'y répandent, des prières qui s'y prolongent dans la nuit, de la tempérance et de la sagesse qui y dominent ; c'est là le plus bel éloge que vous pourrez en faire. Un désert avec ces vertus est plus magnifique que toutes les cités.... Remercions Dieu et du présent et du passé. Prions-le tous avec ferveur pour en obtenir la délivrance des prisonniers et le retour des exilés. Ce sont nos membres. Ils ont navigué avec nous sur une mer orageuse. Supplions la bonté divine de les ramener avec nous dans le port. Que personne ne se permette de dire : Qu'ai-je besoin d'aller prendre de nouveaux embarras? me voici échappé au danger, tant pis pour celui qui s'y trouve. Cruelle indifférence ! Elle ne feroit qu'irriter le Seigneur. Donnons à nos frères dans le malheur le même intérêt qu'à nos propres infortunes. Prions pour eux comme pour nous-mêmes, suivant le conseil de l'Apôtre : *Portez dans votre propre cœur les chaînes de ceux qui sont dans les chaînes, les souffrances de ceux qui sont dans la souffrance. Pleurez avec ceux qui pleurent; accommodez-vous aux petits.* Nous ne pouvons rien faire de plus agréable à Dieu. Demandons-lui de nous délivrer des maux présents, et de nous préserver des maux à venir. Les maux présents, quels qu'ils puissent être, sont supportables,

Rom. XII. 15.

et finissent avec le temps. Les maux à venir une fois commencés, le sont pour l'éternité. Prosternés tous ensemble aux pieds de Dieu, disons-lui, pour le redire encore dans nos maisons : Vous êtes juste, Seigneur, dans tout ce que vous avez fait à notre égard. Nous avions, hélas! trop bien mérité la sé-
Pag. 180. vérité de vos jugements. Mais quels que soient nos offenses, pardonnez-nous pour l'honneur de votre nom. Ne permettez pas que nous soyons encore éprouvés par d'aussi affligeantes calamités; et ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal. Car c'est à vous qu'appartiennent l'empire, la puissance et la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Homélie XVIII.

Danger des prospérités humaines.

J'ai entendu, au milieu de nos calamités, répéter plus d'une fois ces mots : Réjouissons-nous, nous touchons à la victoire; voilà la moitié du carême passée. J'ai, moi, un avis important à donner à ces sortes de personnes : c'est de ne pas fonder leur joie sur ce que l'on est déjà à la moitié du carême, mais de bien réfléchir si au moins elles ont obtenu une moitié de victoire sur leurs passions; et à ce prix je leur permets de se réjouir. Le motif d'une joie légitime, le but de tous nos efforts, l'objet de toutes

nos institutions, c'est la réforme des mœurs, c'est de finir le jeûne mieux qu'on ne l'a commencé, purifiés, préparés à l'auguste solennité qui le termine, par un renoncement absolu à toutes ses mauvaises habitudes. Autrement le jeûne, non-seulement est stérile, mais funeste, en ce qu'il devient un titre de condamnation. Réservez-donc ces mouvements de joie pour le temps où nous aurons achevé cette saison de pénitence. L'utilité de l'hiver se fait reconnoître à la verdure du printemps, quand les feuilles qui poussent et les fruits qui bourgeonnent en manifestent les bienfaits. De même dans la vie spirituelle. Abreuvées, durant la saison du jeûne, des saintes rosées de la doctrine du salut, qui se multiplioient avec abondance, nos âmes ont dû s'ouvrir aux germes des vertus chrétiennes, et se dépouiller des épines des fausses délices du siècle. Attachons-nous à conserver fidèlement les heureuses semences que nous avons reçues, pour les faire fructifier; retraçons le souvenir du jeûne passé par les fruits qu'il nous a valus : ce sera le moyen de nous disposer avec plaisir à ceux qui suivront.

Il nous arrive encore assez souvent d'entendre des chrétiens pusillanimes nous témoigner à l'avance des inquiétudes sur le carême à venir; ils nous disent qu'après le jeûne passé, ils ne sauroient goûter un grand plaisir à se voir libérés de leurs péchés, sous le prétexte qu'il faudra recommencer

l'année prochaine, A quoi tiennent ces lâches calculs? A l'idée qu'on se fait du jeûne. On le fait consister dans la seule abstinence des viandes, nullement dans le changement de vie. Si nous en avions une opinion plus saine, quand nous nous obligerions à
Pag. 181. jeûner tous les jours, l'habitude des bonnes œuvres nous rendroit ce joug, non-seulement supportable, mais doux; et l'attente d'un nouveau jeûne n'auroit pour nous rien d'affligeant, rien de pénible. Jamais l'exercice de la religion n'eut rien de triste pour l'âme bien pénétrée du sentiment de ses devoirs; au contraire, elle est pour elle une source intarissable de délices. C'est ce que l'Apôtre déclare dans
Phil. iv. 4. ces paroles que vous venez d'entendre : *Réjouissez-vous continuellement dans le Seigneur; je vous le répète, réjouissez-vous continuellement.* Je sais qu'une semblable proposition semble être un paradoxe. Le moyen, avec une nature comme la nôtre, d'être toujours dans la joie? Que l'on éprouve quelques accès de joie : à la bonne heure, on le conçoit sans peine. Mais être perpétuellement dans la joie: la chose est-elle possible, avec tant de sujets de s'affliger, qui tiennent à la condition humaine et auxquels il est impossible d'échapper? Par exemple, c'est la perte d'un fils, d'une épouse, d'un ami véritable, et qui vaut mieux encore que des parents; c'est le dépouillement des biens, une maladie qui est venue fondre tout à coup, un revers accablant, une

vive blessure reçue dans son honneur, une injustice au-dessus de tout courage humain, quelque fléau tel qu'une famine, une épidémie, une banqueroute où l'on se trouve enveloppé, que sais-je enfin? tant de calamités publiques ou particulières qui nous assiègent et nous écrasent de tout leur poids! Comment, encore une fois, au milieu de tant de sources de chagrins conserver une joie permanente? Comment, ô mon frère? Mais si la chose n'étoit pas possible, croyez-vous donc que cet oracle de la sagesse, un saint Paul, nous en eût fait un devoir?

Apprenez, mes frères, une de ces vérités sur lesquelles j'ai bien souvent appelé vos méditations, dont je ne dois me lasser jamais de vous entretenir, une de ces vérités qui ne se proposent que dans le lieu où nous sommes. Il n'est personne au monde qui ne cherche à être dans la joie. Tout homme désire être heureux; c'est là le terme de toutes les actions de la vie, l'expression de toutes les bouches, le but de toutes les entreprises. C'est dans l'espoir d'être heureux que le commerçant engage sur mer des courses lointaines qui tendent à l'enrichir; que l'homme de guerre soutient les fatigues de sa laborieuse profession; que le laboureur arrose la terre de ses sueurs; que l'on court après la gloire, après les honneurs et la puissance. Tous veulent arriver au bonheur. Combien peu y parviennent, faute de connoître la route qui y mène! La plupart

le font consister dans la richesse. Si cela étoit, il n'y auroit point de riche malheureux; et pourtant, combien n'en est-il pas qui déplorent leurs calamités, et se désespèrent jusqu'à appeler la mort à leur secours, à la première disgrâce qu'ils éprouvent? Ne nous parlez donc ni de l'opulence de leurs tables, ni de la foule de leurs flatteurs; comptez plutôt les jalousies secrètes, les inimitiés déclarées, les cuisantes sollicitudes qui viennent à la suite
Pag. 182. des richesses. Le peu d'habitude où ils sont de souffrir leur rend insupportables les adversités même les plus légères; tandis que les pauvres, accoutumés aux privations, savent endurer même celles qui coûtent le plus à la nature. Car c'est moins par eux-mêmes que par nos dispositions à leur égard que les maux divers prennent un caractère plus ou moins grave. Et pour ne pas aller chercher bien loin le témoignage de la vérité de ces assertions, jetons seulement les yeux sur ce qui nous arrive. La calamité qui nous afflige aujourd'hui, n'a atteint aucun des pauvres; le peuple a été épargné; il est hors d'alarmes. Il n'en est pas ainsi des magistrats, et des principaux de la ville. Avec eux, ces riches qui entretenoient de fastueux équipages, versoient des trésors dans les jeux du cirque, les voilà aujourd'hui sans autre asile que les prisons, tremblants pour leur vie, seuls condamnés, quand tous furent coupables, en proie à de continuelles perplexités,

plus à plaindre que les derniers de nos citoyens, peut-être moins tourmentés par l'aspect du péril qui les menace, que par le souvenir de leurs prospérités anéanties.

D'autres mettent le bonheur dans la santé. Autre erreur. Combien ne voyez-vous pas de personnes très bien portantes, du moment où elles ont reçu une injure grave, se trouver malheureuses de vivre!

Le placerez-vous dans l'autorité, dans les distinctions et les honneurs, dans la jouissance de s'entendre applaudir par la voix des flatteurs? Non, ce n'est pas encore là qu'il se trouve. Portez vos prétentions ou vos regards jusque sur le trône; c'est là qu'est le comble de la grandeur humaine : le trône lui-même n'est pas plus que tout le reste à l'abri des souffrances; et le chagrin ne fait que se multiplier avec la puissance. Sans parler des guerres à soutenir contre des voisins entreprenants, des incursions étrangères à prévenir ou à repousser, que de précautions à prendre contre les hostilités intérieures! Tel monarque échappe aux dangers d'un champ de bataille, qui devient la victime d'une conspiration domestique. L'océan a moins de vagues que le cœur d'un roi n'a de sujets d'inquiétudes. Ah! quand la royauté ne rend pas heureux, où donc sera le bonheur. C'est que la source n'en existe nulle part sur la terre. Un petit mot de saint Paul va nous la découvrir; il ne lui faut pas, à lui, de longues

périodes pour nous introduire dans la seule route
Pag. 183. qui conduise au bonheur. Le secret pour *se réjouir continuellement, c'est*, selon lui, *de se réjouir dans le Seigneur*. Cette joie dans le Seigneur, il n'est pas d'accident qui la puisse troubler. Toutes les autres joies de ce monde, outre qu'elles sont passagères et changeantes, ne remplissent jamais tellement notre âme, qu'elles n'y laissent pas de jour à la tristesse, qui provient de tant de causes étrangères. Mais celle qui émane de la crainte du Seigneur, permanente, immuable, pénètre l'âme avec tant de plénitude, qu'il n'y reste plus d'accès à aucun autre sentiment; c'est une source intarissable de félicités. La souffrance se perd, elle s'engloutit dans cet abîme de délices, avec la même promptitude que l'étincelle s'éteint et s'évapore dans un fluide immense. On a peine à comprendre comment, au milieu d'épreuves, faites, ce semble, pour l'accabler, l'âme reste, non-seulement invulnérable, mais comblée de joie. Si elle n'en avoit pas à subir, il n'y auroit pas un grand mérite à concevoir une joie tranquille et durable; mais soutenir sans en être ébranlée, le choc des tribulations les plus violentes; mais, au sein des souffrances les plus aiguës, conserver une inaltérable félicité: voilà un prodige au-dessus de toute admiration. Qu'il n'y eût point de fournaise ardente pour les trois jeunes captifs de Babylone, on ne s'étonneroit pas de les voir sans blessures; ce qui

étonne, c'est qu'ils sortent sains et saufs du milieu de ses flammes, après y être demeurés plusieurs jours. De même, s'il n'y avoit point d'afflictions pour les saints, il n'y auroit pas lieu d'admirer la constante joie qui les anime. Être calme au milieu de la plus furieuse tempête, est au-dessus des seules forces de la nature.

D'après ce que je viens de dire, concluez également et que le vrai bonheur, le bonheur prolongé, ne peut germer au sein des choses de la terre, et qu'il n'y a de félicité pure et soutenue que pour l'âme fidèle. Double principe que j'établis, tant pour votre instruction que pour vous inviter à le chercher là seulement où il réside. Et certes, le chrétien à qui sa conscience ne rend que de bons témoignages, dont l'âme, détachée de toutes les choses de la terre, soupire après les biens futurs, pleine des célestes espérances, quel sujet d'affliction pourroit avoir prise sur elle? De tous les accidents de la vie présente, la mort paroît être celui dont la perspective est le plus effrayante. Pour lui, bien loin de l'abattre, l'attente de son dernier moment est une source de joies. Il sait que la mort, quand elle viendra le frapper, ne fera que l'affranchir de ses travaux, que le porter au terme de sa course, lui donner les récompenses promises à la piété et au généreux combat contre la chair et les sens. — Mais ce n'est point dans sa personne qu'elle l'attaque,

mais dans ses liens les plus chers, dans ses enfants. — Résigné comme Job, supérieur à son affliction, il
Job. I. 21. dit avec le saint patriarche : *Dieu me les avoit donnés, Dieu me les a enlevés.* Sa volonté souveraine en a disposé ainsi : *Que le nom du Seigneur soit béni à jamais.* A plus forte raison cette fermeté de courage l'élèvera-t-elle au-dessus de la perte de ses biens, des accusations injustes, des calomnies, des souffrances corporelles, à l'exemple des Apôtres qui, sous les fouets des persécuteurs, non-seulement ne ressen-
Act. V. 41. toient aucune peine, mais *s'en retournoient du conseil remplis de joie de ce qu'ils avoient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus-*
Pag. 184. *Christ.* Est-il persécution capable d'intimider celui qui a appris à l'école de son divin Maître à se réjouir, à tressaillir d'allégresse, lorsque les hommes se répandront contre lui en injures, en violences
Matth. V. 11. pour le nom de Jésus-Christ, *parce que*, nous dit-il
12. lui-même, *une grande récompense nous attend dans le ciel?* Une épreuve non moins douloureuse est celle de l'infirmité. Mais il a entendu le Sage lui adresser ces consolantes paroles : Ayez confiance en lui dans la maladie et dans l'indigence. De même
Prov. XVII. 3. que l'or est éprouvé par le feu, ainsi les hommes que Dieu aime sont jetés dans la fournaise de l'adversité.

Quoi, m'allez-vous dire, n'a-t-on pas vu les justes dans l'affliction. Saint Paul, à leur tête, ne s'écrioit-

il pas : *Je suis saisi d'une tristesse profonde, et mon cœur est pressé d'une douleur continuelle.* Mais c'est là précisément qu'est la merveille que la tristesse soit pour eux un gain, que la douleur leur profite et à grand intérêt ; que les supplices mêmes les atteignent pour les combler de joie, et que les tribulations enfantent pour eux des récompenses immortelles ; tandis que les joies du monde, comme ses adversités, sont également dangereuses. Ainsi, par exemple, le mondain se réjouit de voir son ennemi dans le malheur ; joie funeste dont il sera châtié sévèrement. Rom. IX. 2.

Que si vous vous affligez à l'occasion de votre prochain, que ce soit de le voir tomber dans le péché, et votre affliction sera pour vous une source de mérites devant Dieu. C'étoit là l'affliction qui pénétroit le cœur de saint Paul, quand il pensoit à tant de pécheurs, à tant d'incrédules. Affliction qui vaut mieux que toutes les joies du monde : elle-même est un premier remède contre l'excès de la douleur, quand l'âme en est violemment surchargée. Une mère à qui vous défendriez de pleurer le fils qu'elle vient de perdre, en seroit bien plus malheureuse ; permettez à ses larmes de couler, elles adouciront l'amertume de sa douleur. D'où vient que l'Apôtre déclare que la tristesse, selon Dieu, est profitable au salut ; comme s'il disoit : Si vous vous attristez de la perte de vos biens, vous n'en reti- II. Cor. VII. 10. Pag. 185.

rerez aucun fruit; de la maladie? vous ne faites que l'aigrir. Et en effet, n'est-il pas d'expérience qu'après s'être bien désolé dans les contradictions que l'on éprouvoit, on n'y a rien gagné? Réservez ces lamentations pour vos péchés. Vous les effacez dans vos larmes: et vous trouvez à les pleurer une volupté douce. Réservez-les pour les chutes de vos frères: c'est alors qu'elles deviendront profitables, et pour vous et pour eux; pour vous, parce qu'elles vous sont un avertissement de votre faiblesse; pour eux, parce qu'elles les porteront à se corriger. Et quand elles n'y réussiroient pas, vous n'en êtes pas moins assurés de votre récompense. Dieu vous la promet par la bouche de son prophète Ezéchiel: écoutez son oracle. Dans le dessein de perdre la ville, de la mettre tout entière à feu et à sang, elle et ses habitants, il envoie des exécuteurs chargés de ses vengeances, à qui il donne ce commandement: *Passez au travers de la ville, au milieu de Jérusalem; frappez indifféremment*, en commençant par les sacrificateurs; *mais marquez un Thau sur le front des hommes qui gémissent et qui sont dans la douleur, à cause des abominations qui se font au milieu d'elle. Tuez tout sans qu'aucun échappe, vieillards, jeunes hommes, les vierges et les enfants comme les femmes; mais n'approchez d'aucun de ceux sur le front de qui vous verrez le Thau écrit.* Pourquoi cette grâce? Bien que leurs gémissements

Ezech. IX. 4-6.

ne doivent point sauver les coupables, toujours, servent-ils à ceux qui gémissent. Ces coupables, ils ont beau avoir mérité la vengeance qui les châtie, le Seigneur ne veut pas moins qu'on les plaigne et non pas qu'on s'en réjouisse, et qu'on insulte à leur calamité. Et quand lui-même ne se détermine à les punir que par une sorte de violence, nous devons, à son exemple, gémir sur l'iniquité du pécheur qui l'a contraint à déployer contre lui sa juste sévérité. Il est donc vrai que la seule tristesse permise au chrétien, celle que l'Apôtre appelle tristesse selon Dieu, est pour lui-même abondante en consolations et en saintes joies. Que s'il y a, pour l'âme fidèle, du bonheur au sein des souffrances; il n'y a plus rien sur la terre qui puisse la plonger dans l'affliction. Et c'est à elle seule qu'il convient de donner le nom d'heureuse. Aussi l'Ecriture l'affirme-t-elle en vingt endroits : *Heureux l'homme qui ne s'est point mêlé au conseil des impies; heureux, Seigneur, celui que vous avez enseigné et à qui vous avez appris votre sainte loi; heureux qui se confie au Seigneur; heureux ceux dont le Seigneur est le secours; heureux celui qui est selon le cœur de Dieu; heureux qui craint le Seigneur*(1). Mais Jésus-Christ à son tour, quels sont ceux qu'il appelle heureux? Les affligés, les humbles, les pacifiques, ceux qui souffrent Matth. v. 3—11.

(1) Ps. I. 1. XCIII. 10. 11. 12. LXXXIII. 6. CXIV. 5. CXI. 1.

Pag. 186. persécution pour la justice, nulle part les riches, les nobles, les puissants du siècle. C'est la vertu, c'est la crainte de Dieu qui doit être la règle unique de nos actions. Si vous bâtissez sur ce fondement, vous trouverez dans les disgrâces, les souffrances, les tribulations, quelles qu'elles soient, une route bien plus sûre pour aboutir au bonheur, que dans la puissance, les dignités, les honneurs, les gouvernements et la gloire humaine. L'adversité a des racines amères ; mais les fruits en sont délicieux. J'en prends à témoin ces âmes saintes, dont la prière est souvent accompagnée de larmes. Quelle vive effusion de joie se répandoit dans leur conscience à mesure qu'elles se purifioient de leurs péchés! Comme elle se sentoient ranimées par les célestes espérances! Car enfin, je ne saurois trop le répéter : ce n'est point la nature de la chose, ce sont nos dispositions qui déterminent le sentiment de joie ou d'affliction. Il en est de l'âme comme du corps; c'est moins l'influence de l'air et d'aucune autre cause extérieure qui fait la santé et la maladie, que sa propre constitution plus ou moins saine; encore cette proposition est-elle plus vraie pour la première, puisque les maladies de celle-ci dépendent de la volonté, et que celles du corps tiennent à une cause nécessaire. Voyez un saint Paul, en proie à des maux incalculables, au milieu des dangers, des naufrages, des persécutions, des hostilités, tantôt

sourdes, tantôt déclarées, mourant à tous les moments du jour, il s'écrie : *Je me réjouis en mes maux, et j'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ.* C'est trop peu dire qu'il s'en réjouit. Il en fait sa gloire. Peut-il peindre avec plus d'énergie la joie qui le possède? Voulez-vous donc goûter le plaisir, le bonheur véritable? N'ambitionnez ni la richesse, ni la santé, ni la gloire, ni la puissance, ni les délicatesses, ni les tables opulentes, ni les étoffes de soie, ni les vastes domaines, et les habitations magnifiques. Embrassez la sagesse, celle qui est selon Dieu ; attachez-vous à la seule vertu chrétienne ; et il n'y aura pas sur la terre d'événement qui puisse vous rendre malheureux. Que dis-je? Ce qui seroit pour les autres un sujet de tristesse, sera pour vous un accroissement de joie. Car, les tortures, la mort, la perte des biens, de l'honneur, ne sont rien à celui qui les souffre pour l'amour de Jésus-Christ. C'est de nous, et de nous seuls, après la grâce de Dieu, qu'il dépend d'être heureux ou malheureux.

Coloss. I. 24.

Faut-il aller chercher hors de nous la preuve de cette vérité, qu'il n'y a que la crainte de Dieu qui puisse faire le bonheur? Durant les vives inquiétudes, auxquelles notre ville a été livrée, tout ce qu'il y avoit ici de riches, de puissants, saisi par la peur, est allé se réfugier dans les montagnes et les solitudes, tandis que les pieux habitants des

Pag. 187.

déserts, pénétrés de la seule crainte du Seigneur, accouroient généreusement s'associer à notre infortune, et nous aider à en porter le poids. Eux, qui n'avoient aucune part, ni à la faute, ni par conséquent au péril, sont venus s'y exposer d'eux-mêmes, pour en délivrer leurs frères. Vous les avez vus braver la mort, ce roi des épouvantements, comme
Job XVIII. 14. parle Job (1), s'y dévouer avec plus d'empressement, que d'autres n'en mettent à rechercher les dignités et les honneurs. Ils ont cru qu'il n'y avoit point de magistrature plus honorable que ce grand acte de charité; prouvant par leurs œuvres, qu'il n'y a d'heureux que ceux qui, attachés invariablement à la loi de Dieu, puisant à cette sublime philosophie la véritable indépendance et la force de courage, qui, seules, élèvent les âmes au-dessus de tous les événements, et les mettent en possession d'un calme que rien n'altère. Que, dans un changement de condition, la tristesse abatte, qu'elle accable des hommes enivrés jusque-là de leurs prospérités; qu'elle leur fasse sentir la pesanteur de leurs fers; qu'elle promène à tous moments sous leurs yeux l'image de la mort qui les menace; eux, bien loin d'être intimidés par ces lugubres aspects, ils s'en réjouissent, ils courent au-devant, assurés de l'avenir qui les at-

(1) Belle traduction que nous devons à Saurin, à qui elle est familière.

tend ; et, s'ils s'affligent, ce n'est pas pour eux-mêmes, mais pour ceux qui souffrent.

Nous, mes frères, à leur exemple, ne connoissons d'autre intérêt que celui du salut ; et, comme eux, nous serons supérieurs à tout ce qui peut nous arriver. Cependant ne cessons d'adresser nos prières au Seigneur. Demandons-lui la délivrance de nos prisonniers. Il pouvoit, dans sa toute-puissance, abréger nos maux, les guérir, sans qu'il en restât vestige. Il ne l'a pas voulu ; de peur que, le danger passé, nous ne vinssions à retomber dans nos langueurs accoutumées ; il laisse s'écouler peu à peu les eaux du torrent, pour nous contenir dans une crainte salutaire. La preuve que telle est la sage disposition de sa Providence à notre égard, c'est ce qui se passe encore sous nos yeux. Nos calamités ne sont point finies, puisque nous sommes toujours dans l'attente de la décision du prince. Nos magistrats n'ont point été rendus à la liberté ; les prisons sont pleines ; et il y a toujours dans cette ville le même esprit de dissipation, toujours la même fureur pour les bains, malgré les ordres du prince qui vous les a interdits ; même fureur à s'entre-déchirer dans les conversations, à se livrer aux honteux excès de l'intempérance et de la débauche. Quels prétextes ; quelles excuses alléguer ? ou plutôt quelle peine peut être égale à d'aussi coupables déréglements ? Nos premiers citoyens gémissent

dans les cachots; la famille est dispersée; tout le corps est en souffrance; nous ne savons à quoi la cour se déterminera; et vous, ô mon frère, vous ne pensez qu'à jouer, à danser et à rire? Vous parlez
Pag. 188. de propreté: c'est bien de cela qu'il s'agit. Vous ne pouvez vous passer de bains, pour y traîner avec vous des troupeaux de femmes! Eh depuis quand vous sont-ils défendus? Pas encore vingt jours; il vous semble qu'il y ait des mois, des années. Vous ne pouvez supporter cette privation sans murmure et sans colère. Y couriez-vous, dites-moi, quand à chaque heure vous trembliez de voir arriver les soldats de l'empereur, et la mort avec eux; quand vous n'aviez de force que pour courir au désert, ou dans les cavernes des montagnes? Qu'alors on vous eût parlé de grâce, mais à la condition de vous sevrer des bains publics durant toute une année: avec quel empressement vous y auriez souscrit! Voilà donc votre reconnoissance envers le Dieu, qui en a agi avec vous bien plus généreusement! Ses bienfaits ne servent qu'à le faire outrager davantage. Vos calamités n'ont abouti qu'à vous faire sentir le prix du bain par la privation qui vous l'enlève. On ne vous les auroit pas défendus, le sang de vos concitoyens, égorgés sous vos yeux, ne vous crioit-il pas avec assez d'énergie, qu'il n'y avoit plus pour vous de plaisirs légitimes? Mais vous-même, vous n'êtes pas plus en sûreté; et sous le couteau de la

mort, vous vous occupez de bains ; il vous faut des divertissements. Vous vous riez du danger, par ce qu'il s'est éloigné : prenez garde qu'il ne revienne pire qu'auparavant ; et qu'il ne vous arrive ce dont l'Evangile nous menace par ces paroles : *L'esprit immonde étant sorti, et ayant trouvé une maison vide et balayée, emmène avec soi sept esprits plus méchants que lui, et la fin devient pire que le commencement.* Tenez-vous donc sur vos gardes, mes frères, de peur que Dieu ne se venge de nos ingratitudes, en faisant succéder des calamités plus grandes encore à celles qui nous affligent. Ce n'est pas à vous, ici présents, que les reproches s'adressent; mais chargez-vous de ramener au devoir ceux à qui ils s'appliquent, afin de goûter ces joies persévérantes dont nous parle l'Apôtre, et de mériter les récompenses, etc.

Matth. xii. 43.

Phil. iv. 4.

HOMÉLIE XIX.

On venoit de célébrer à Antioche une fête de martyrs, à laquelle saint Jean Chrysostôme n'avoit pu se rendre ; une indisposition grave l'avoit retenu au lit. La fête s'étant prolongée plusieurs jours, le saint prêtre, à peine convalescent, voulut profiter de la ferveur de son peuple, et de l'affluence des gens de la campagne, pour leur prêcher.

Tous les jours de cette solennité ont été marqués par l'empressement des fidèles à se rendre

à notre église, pour s'y ranger autour du banquet spirituel, livrer leurs cœurs à la pieuse allégresse qu'inspire la fête de nos martyrs, contempler les supplices barbares qui s'exercent sur cette chair mutilée, tombant en lambeaux, ces raffinements de cruauté qui s'épuisoient sur les corps de nos saints confesseurs, et admirer le miracle de la grâce victorieuse de la nature. Pour moi, tandis que vous considériez leurs couronnes teintes de sang, tandis que, sur les pas de notre respectable pontife, vous parcouriez, en chantant des hymnes,
Pag. 189. les divers quartiers de cette ville, je gémissois d'être retenu loin de vous par la souffrance. Mais si je n'ai pas été présent à la solennité, je n'ai pas moins pris ma part de la commune joie. C'est là le bienfait de la charité chrétienne, de s'étendre à tous les biens particuliers. Je n'ai donc pas attendu le retour de la santé, pour jouir de votre présence et m'associer à la fête que célébroient au milieu de nous nos frères des campagnes, étrangers par le langage, mais unis par la foi ; peuple simple, innocent dans ses mœurs, il ne connoît point nos spectacles corrupteurs, nos combats du cirque, ni les scandales de la débauche, ni les bruyantes dissipations des villes. Tout, chez eux, est modeste. Si vous en demandez la raison, c'est que leur vie est occupée par les travaux de l'agriculture, école de vertu et d'économie, que Dieu
Gen. II. 15. lui-même ouvrit à l'homme en le créant. Ce n'est

pas eux qui rougissent du métier de laboureurs; ils ne rougiroient que d'être sans rien faire; eux, qui savent combien l'oisiveté est une source féconde de désordres et de calamités, vrais philosophes, non par l'habit, mais par les mœurs. Non-seulement ils connoissent les leçons de la sagesse, mais ce qui vaut mieux encore, ils les mettent en pratique. Interrogez-les, ces hommes en apparence grossiers et ignorants, interrogez-les sur les importantes vérités qui ont si inutilement exercé l'esprit et la plume des sages d'autrefois : avec quel bon sens profond ils vous répondront sur le dogme de l'immortalité de nos âmes, du dernier jugement; ils vous apprendront, avec nos divines Ecritures, combien tout est vanité, combien toutes nos sciences de la terre sont vaines et futiles, combien, par là, leur sagesse vaut mieux que toute celle de nos philosophes. Ils n'hésitent pas, eux, à répondre sur le fait d'une Providence qui gouverne le monde, d'un Créateur tout puissant, qui a fait de rien l'univers, d'un juge redoutable à qui nous aurons à rendre compte de nos œuvres. Admirez donc la puissance de Jésus-Christ, d'avoir donné à des hommes sans lettres une science qui les élève par-dessus les philosophes autant que l'âge mûr l'emporte sur l'enfance. Leur langage est sans politesse : qu'importe, puisqu'ils ont la vraie sagesse. Que sert aux païens leur éloquence, si elle est vide de bon sens? C'est propre-

Pag. 150.

ment une épée dont la garde seroit d'argent et la lame de plomb.

Pag. 191. L'orateur revient encore sur les serments. Vengeances exercées contre les blasphémateurs. Non-seulement leur personne, mais leur maison tout entière est menacée des plus terribles châtiments. Jérusalem et son roi Sédécias, châtiés en punition d'un serment. Exposition du chapitre XVII d'Ezéchiel. Mauvaise excuse, que d'alléguer la difficulté de renoncer à ses mauvaises habitudes.

Pag. 196. Les commandements que vous fait le Démon, sont bien plus difficiles et plus laborieux. On ne lui obéit pas moins. A quels violents exercices ne se livre pas ce jeune homme que l'on dresse à l'infâme métier de danseur de corde! Pourtant, il vient à bout d'y exceller et vous étonne par ses tours d'adresse. L'habitude lui a rendu faciles les choses en
Pag. 198. apparence les plus impraticables..... Ce que je vous ai dit déjà si souvent, je le répète encore : imposez-vous la loi de ne rien faire ici en public, ni en secret, qui soit contraire au précepte émané de
Matth. v. 34. Jésus-Christ : *Vous ne jurerez point.* Quel honneur pour notre ville, si le serment étoit banni de toutes les bouches! On loue ordinairement les villes de la sûreté de leur port, de la beauté et de l'étendue de leurs places publiques, de la qualité des marchandises qu'on y expose en vente. Faites qu'on loue Antioche d'une singularité qui ne se rencontre point

ailleurs, et qu'on dise qu'il n'y a pas un habitant dans cette cité qui voulût racheter sa vie par un serment. Une pareille louange ne vous sera pas moins utile que glorieuse; les autres villes envieront votre bonheur, et se formeront sur votre exemple.

Homélie xx.

Saint Chrysostôme exhorte son peuple à profiter du Carême, pour se purifier des péchés de toute l'année, et se préparer à approcher, avec une conscience pure, de la table sainte. Précepte et condition du jeûne. Pardon des injures. Pag. 199 et suiv.

Homélie xxi.

Suite de l'événement. Discours de Flavien à Théodose.

Les mêmes termes par où commençoit le plus ordinairement chacune des instructions que je vous adressois durant les dangers dont nous étions menacés, vont aujourd'hui me servir d'exorde pour celle que vous allez entendre. Je m'écrierai avec vous : Béni soit Dieu, dont la miséricorde a voulu que l'auguste solennité que nous allons célébrer (celle de la Pâque), le fût avec tous les transports de la joie et de l'allégresse, en rendant le chef à ses membres, le pasteur à son troupeau, le maître à son école, le général à la milice sainte qui marche Pag. 213. Pag. 214.

sous son étendard, le pontife à ses prêtres et à ses autels! Béni soit Dieu, qui nous accorde par-delà ce que nous lui avions demandé, par-delà même ce que nous devions espérer! Nous nous estimions heureux d'obtenir quelque trève à nos calamités; et c'étoit là tout l'objet de nos supplications. Notre Dieu, dont la clémence va toujours au-delà de nos vœux, ajoute à ses bienfaits le retour de notre père, beaucoup plus tôt que nous n'avions dû nous y attendre. En effet, qui de nous pouvoit se flatter que si peu de jours lui eussent suffi pour exécuter son voyage, obtenir audience de l'empereur, mettre fin à nos calamités, et revenir dans cette ville, assez à temps pour prévenir la solennité de la Pâque, et la célébrer avec nous? Témoignage sensible d'une Providence bienfaisante, qui veille à tous nos intérêts! Le Démon avoit conjuré notre ruine; ils l'essaya par les criminels excès que vous avez vus; ses artifices ont été confondus; Dieu les a fait tourner au profit et d'Antioche, et de notre évêque, et du prince. Il a fait de notre malheur l'instrument de notre gloire. Oui, Antioche elle-même s'est illustrée à jamais, parce que dans son désastre, dédaignant la protection des hommes les plus considérables par le rang, par les richesses, par leur crédit à la cour, elle a eu recours à l'Eglise et au ministre du Seigneur, et mis toute sa confiance, tout son espoir dans le secours d'en haut. Après le départ de notre père,

lorsque de toutes parts on cherchoit à effrayer nos détenus, que l'on répandoit le bruit que, bien loin de s'apaiser, l'empereur, plus irrité que jamais, méditoit contre Antioche les plus funestes résolutions; que l'on faisoit circuler les plus alarmantes nouvelles; nos prisonniers, résignés à tout, opposant la fermeté de courage que donne la religion à ces vaines terreurs, qui ne leur paroissoient que les ruses du Démon, répondoient que les consolations humaines n'étoient pas celles qui leur étoient le plus nécessaires. Nous savons, disoient-ils, quelle est la puissance que nous avons invoquée dès les commencements, quel est celui sur qui repose notre confiance; c'est sur une ancre sacrée que nous avons fondé notre salut. Ce n'est point d'un homme, c'est du seul Dieu qui peut tout, que nous l'attendons. En conséquence, nous sommes fortement convaincus que l'issue de tout ceci ne sera point malheureuse. Nous ne saurions croire, et il n'est point possible en effet qu'un semblable espoir reste confondu.

Quels triomphes, quelles louanges de pareilles dispositions ne mériteront-elles point à notre ville! Combien ne lui attireront-elles pas la faveur du ciel, même par rapport aux autres intérêts! Il n'appartient pas aux âmes communes d'être sur leur garde au moment où les tentations viennent fondre sur elles, de n'y voir que la main du Seigneur qui

les éprouve, de dédaigner toutes les considérations humaines, pour concentrer tous leurs désirs dans la protection divine. Si donc la ville d'Antioche s'est fait un honneur immortel, par la générosité de ses sentiments, notre évêque ne s'est pas moins il-
Pag. 215. lustré, en exposant sa vie, comme il l'a fait pour le salut de son peuple, en surmontant les obstacles en foule que la saison, que son âge, les approches de la fête, le danger d'une sœur à toute extrémité, opposoient à sa courageuse résolution. Il ne s'est point dit à lui-même : Quoi donc? la sœur unique qui me reste, une sœur qui porte avec moi le joug de Jésus-Christ, demeurée si long-temps près de moi, la voilà qui touche à sa dernière heure : et je pourrois la délaisser, m'éloigner d'elle; je ne recueillerois pas ses derniers soupirs et ses derniers adieux? Tout ce qu'elle ne cessoit de me demander, c'étoit que ma main lui fermât les yeux, que mes derniers embrassements l'accompagnassent au tombeau, que ma tendresse ne laissât point à d'autres le soin de pourvoir à ses funérailles; aujourd'hui, seule dans le monde, sans appui, et comme abandonnée, elle implorera vainement la pitié d'un frère, du seul homme en qui elle mettoit toute sa confiance pour ce triste office, et même, à ses derniers moments, ses yeux, prêts à se fermer, ne rencontreront pas les miens! Séparation désolante, plus cruelle que la mort quand elle nous frappe en détail! Je

m'en trouverois séparé par de longs espaces : sa situation présente me feroit un devoir d'accourir près d'elle, de m'en rapprocher au prix de tous les sacrifices ; et quand j'y suis, je penserois à la quitter, à la laisser loin de moi ! Eh ! comment supportera-t-elle ce peu de jours qui lui reste à vivre ? — Non. Rien de semblable n'est sorti deses lèvres, n'est entré dans sa pensée. La cause de Dieu a passé avant tout. Notre évêque a bien fait voir que les grandes calamités sont l'épreuve du pontife, comme la tempête est le moment du nautonnier, et le combat celui du général. Ce qu'il a dit : écoutez-le : Tous les regards sont fixés sur moi, Juifs et gentils observent mes actions ; ne restons pas au-dessous de ce qu'ils attendent de moi. Ne délaissons point notre ville dans le naufrage dont elle est menacée ; mais, abandonnant au Seigneur tous nos intérêts propres, donnons, s'il le faut, jusqu'à notre vie.

Mais, admirons à la fois et la magnanimité du pontife, et la bonté du Seigneur. Il n'a rien perdu de ce qu'il sacrifioit ; la faveur du Ciel ménageoit à son zèle une récompense d'autant plus sensible à son cœur, qu'il l'avoit moins espérée. Il consentoit, pour le salut d'Antioche, à célébrer la fête au sein d'une terre étrangère, loin de son troupeau. Dieu, en nous le rendant avant la fête, a voulu qu'il pût la solenniser avec nous en famille, et jouir du bonheur d'accroître sa propre joie de la commune allé-

gresse. Il affrontoit la rigueur de la saison ; et durant tout son voyage, nous avons eu la plus douce température. Il n'avoit point calculé son âge ; et il a soutenu toutes les fatigues avec la vigueur de la jeunesse. Il laissoit une sœur mourante, et les droits de la nature n'avoient pas fait céder son courage ; il l'a retrouvée pleine de vie. Pas un des sacrifices auxquels il s'étoit résigné, n'a eu lieu. Telle est la gloire que notre évêque s'est acquise auprès de Dieu et des hommes.

L'empereur n'y a pas moins gagné. Tout cet événement lui a été plus honorable que tout l'éclat du diadème impérial. D'abord, il a été constaté par le fait, qu'il étoit disposé à accorder aux ministres du
Pag. 216. Seigneur ce que tout autre au monde eût sollicité inutilement. Après cela, il a triomphé de son ressentiment, et ajouté au bienfait du pardon celui de ne pas le faire attendre. Mais, pour vous faire mieux sentir et la clémence du prince, et la sagesse de notre évêque, par-dessus tout la miséricorde du Seigneur, permettez-moi de vous mettre sous les yeux un précis du discours où notre cause a été si bien plaidée. Je le tiens de la bouche même de l'un de ceux qui l'ont entendu. Car pour notre père, il a gardé, sur tout cela, le plus profond silence. Aussi magnanime qu'un saint Paul, il cache comme lui, le bien qu'il a fait. On a beau lui demander de toutes parts ce qu'il a dit à l'empereur, quels moyens il a

employés pour venir à bout de fléchir sa colère : ce qu'il répond à toutes les questions, c'est que Dieu a tout fait ; que le prince, docile aux secrètes inspirations du Seigneur, qui parloit à son cœur et apaisoit son courroux, n'avoit pas attendu pour commander à son ressentiment qu'une autre voix l'en sollicitât, qu'il s'étoit entretenu avec lui de ce qui s'étoit passé, sans colère, et comme si l'outrage eût été fait à un autre. Mais le secret que son humilité vouloit nous cacher, Dieu nous l'a fait connoître. Apprenez-le. Pour cela, je vais reprendre les choses d'un peu plus haut.

Notre saint évêque étoit sorti d'Antioche, laissant tous ses habitants dans la consternation, emportant lui-même une douleur plus vive qu'aucun de nous, quand il rencontra, vers le milieu de sa route, les commissaires que le prince envoyoit informer des faits, et qui lui apprirent les ordres rigoureux dont ils étoient chargés. Le triste pressentiment des maux qui alloient fondre sur sa ville, les rumeurs, les agitations, les fuites précipitées, les alarmes, les anxiétés, les dangers de toute sorte venant à la fois se présenter à sa pensée, déchirent ses entrailles, et font couler de ses yeux des torrents de larmes. C'est pour le cœur d'un père un surcroît d'affliction, de ne pouvoir être près de ses enfants quand ils sont dans la souffrance. Pour celui-ci, de même, l'absence étoit le plus grand des maux.

Mais que faire? c'étoit notre salut commun qui l'y contraignoit. Chacune des révélations qu'il entendoit de la bouche des commissaires redoubloit ses douleurs, et ajoutoit à la ferveur des prières qu'il adressoit à Dieu. Ses nuits tout entières se consumoient à le supplier d'avoir pitié de cette ville infortunée, et d'adoucir la sévérité du prince.

Lorsqu'il fut arrivé dans la ville impériale, et qu'il eut pénétré jusques au palais, du plus loin qu'il aperçut l'empereur, il s'arrête, baissant les yeux, muet, immobile, versant des larmes, qu'il essaie vainement de cacher, dans la contenance humiliée du coupable qui vient demander grâce pour lui-même. L'effet naturel de cet extérieur lugubre et pathétique, étoit de disposer le prince à la compassion avant de l'aborder et d'entreprendre de lui parler en notre faveur. Plutôt que de chercher à se défendre, les criminels ont du moins la ressource de se taire. Par là, notre évêque réussissoit bien mieux à s'insinuer dans le cœur du prince, pour y faire succéder aux sentiments de colère et de vengeance dont il le savoit prévenu, ceux de douceur et de compassion dont sa cause avoit besoin. Ainsi, après le crime qu'Israël avoit commis, Moïse se tint sur la montagne, gardant le silence, jusqu'à ce que le Seigneur l'eût appelé pour lui dire : *Laissez-moi exterminer ce peuple prévaricateur.* Son espoir n'a point été vain. A l'aspect du vieillard

Exod. XXXII. 10.

baigné de larmes, et courbé vers la terre, l'empereur s'avanca vers lui, et lui témoigna bien par ses paroles quelle vive impression il avoit ressenti de sa douleur. Nulle indignation, nuls reproches; mais l'expression touchante de la sensibilité, et de la commisération. Vous l'allez reconnoître au langage même qu'il fit entendre; il ne lui dit point: Que me voulez-vous? Quoi! des rebelles, des ingrats, les plus coupables qui furent jamais, des hommes indignes de vivre, souillés d'un crime inoui jusque-là; voilà ceux pour qui vous venez me demander grâce! Au contraire: d'un ton mêlé de douceur et de majesté, comme s'il se fût abaissé lui-même à faire sa propre apologie, il fit l'énumération des bienfaits dont il avoit comblé cette ville depuis son avénement au trône, ajoutant à chacun d'eux ces paroles: « Etoit-ce donc là la reconnois-
» sance que je devois en attendre? De quelle faute
» ont-ils voulu me punir? Que leur avois-je fait pour
» outrager ainsi, non pas ma personne seulement,
» mais jusqu'à des morts? Il n'a pas suffi à leur inso-
» lence de s'emporter contre les vivants: il falloit en-
» core insulter à la mémoire de ceux qui ne sont plus,
» sous peine de ne point signaler assez leur sacrilége
» audace. Ils auroient eu à se plaindre de moi, ainsi
» qu'ils le supposent; toujours devoit-on épargner
» les morts; car enfin, quel mal les morts leur
» avoient-ils faits? Ils ne méritoient pas les reproches

» qu'ils se permettent contre ma personne. Eh! de » quoi m'accusent-ils? Leur ville est de toutes les » cités celle qui m'étoit la plus chère; celle qui m'a » vu naître n'étoit pas plus qu'elle l'objet de mes » affections. Je me promettois continuellement d'y » faire un voyage. J'y avois même engagé ma pa- » role. »

Ce fut alors que le pontife, donnant un libre cours à ses gémissements et redoublant ses larmes, ne garda plus le silence; il voyoit bien que plus l'empereur sembloit se défendre lui-même, plus par là même nos torts s'aggravoient. — Oui, prince, reprend-il, en poussant de profonds soupirs, nous ne saurions le dissimuler: la bonté paternelle dont vous avez honoré notre patrie ne pouvoit aller plus loin; et c'est là ce qui a fait notre crime et notre malheur. L'amour que vous lui portiez a excité contre elle la jalousie du Démon. Nous n'avons répondu à vos bienfaits que par nos ingratitudes; à votre amour, que par les plus sanglants outrages. Livrez-vous à votre juste ressentiment; ordonnez la ruine d'Antioche, l'incendie de ses maisons, la mort de ses habitants. Quel que puisse être notre châtiment, toujours reste-t-il au-dessous de ce que nous avons mérité. Nous-mêmes nous nous sommes exécutés à l'avance, en nous dévouant à des supplices mille fois pires que la mort. Eh! que peut-il y avoir pour nous de plus désolant, que de sentir combien nous

avons eu le malheur d'irriter un prince aussi généreux, aussi compatissant; de sentir que le récit de notre ingratitude retentira jusqu'aux extrémités de la terre pour armer contre nous son indignation et ses vengeances? Que les Barbares, dans une irruption soudaine, se fussent emparés de notre ville, en eussent renversé les murailles, en eussent incendié les habitations, emmené les citoyens en captivité, ce seroit un moindre malheur, parce que, tant que nous vous possèderons, et que nous pourrons compter sur votre bienveillance, nous aurions l'espoir de voir cesser bientôt une aussi désastreuse calamité, de recouvrer notre liberté et d'être rétablis dans notre ancienne splendeur. Aujourd'hui, que le lien de l'amour qui vous attachoit à nous est rompu, que nous avons perdu avec votre affection, notre rempart le plus assuré, quel peut être notre recours? Quel autre protecteur invoquer désormais, après que nous avons éloigné de nous un maître si humain et un père si indulgent? Si donc l'attentat fut énorme, la punition fut aussi de toutes la plus rigoureuse, puisqu'il n'est plus parmi les humains un seul vers qui ils puissent lever les yeux. Ils n'osent pas même soutenir la lumière du soleil, tant la honte les abat. Déchus de toute liberté, ils traînent une vie plus misérable que les derniers des esclaves, réduits qu'ils sont à l'humiliation la plus profonde. Accablés, et par le sentiment de leurs ca- Pag. 218.

lamités, et par le remords des outrages qu'ils se sont permis, ils respirent à peine, sans cesse poursuivis par la pensée que tout ce qu'il y a d'êtres vivants sur la terre leur reprochent leur crime avec plus d'amertume encore que celui-là même qu'ils ont outragé.

Il ne tient qu'à vous, Seigneur, de guérir d'aussi vives blessures. On a vu plus d'une fois entre particuliers, des dissensions furieuses, en apparence irréconciliables, faire place à des attachements durables. Nous en avons la preuve dans notre propre histoire. Après que le Seigneur eut créé l'homme, qu'il l'eut placé dans le paradis terrestre, et décoré des plus glorieux priviléges, le Démon, qui n'avoit vu que d'un œil d'envie ce comble de prospérité, mit tout en œuvre pour le détruire, et n'y réussit que trop. Le Seigneur, bien que justement irrité, non-seulement n'a point abandonné l'homme, mais à un paradis terrestre, il a substitué le ciel, dont il nous a ouvert les portes, faisant naître de la disgrâce même de l'homme l'occasion de nous témoigner son inépuisable bonté, et de mortifier davantage l'ennemi du genre humain. Agissez, prince, d'après cet exemple. Les Démons, envieux du bonheur de notre ville, n'ont rien épargné pour nous faire perdre la bienveillance d'un prince qui l'honora d'une faveur particulière; ce sont eux, vous le savez, qui ont causé nos maux; punissez-nous,

mais ne nous enlevez pas votre ancienne affection. Me sera-t-il permis d'exprimer un vœu qui peut sembler étrange : ne vous contentez pas de nous la rendre; ajoutez-y encore, si vous voulez faire retomber le poids de votre vengeance sur les Démons, auteurs de tout le mal. En détruisant nos murailles, en renversant notre ville, en l'effaçant du nombre des cités, qu'aurez-vous fait? Que combler les souhaits de ces esprits de malice. Au lieu qu'en lui pardonnant, en daignant même lui accorder des marques nouvelles de votre affection, vous blessez au cœur ces implacables ennemis du salut; vous en tirez la plus signalée vengeance, en témoignant avec éclat que leurs artifices, bien loin de réussir, ont tourné contre eux-mêmes. Votre justice elle-même, prince, y est intéressée; c'est elle qui réclame votre compassion en faveur d'une ville à laquelle les Démons n'ont porté envie que parce que vous la chérissiez. Non, si vous ne l'aviez pas honorée d'une aussi tendre prédilection, ils ne lui auroient pas fait sentir si cruellement les effets de leur jalousie. Il est donc vrai, et je ne hasarderois rien en l'affirmant, que c'est vous-même, votre généreuse protection qui a donné occasion à nos calamités. Lorsque, tout à l'heure, opposant votre conduite à la notre, vous daigniez vous justifier à notre égard, les ravages d'un incendie mille fois répété, la ruine entière de notre ville eussent été pour nous

moins accablants que ces paroles : On s'est permis contre ma personne des insultes, des excès tels que jamais prince avant moi n'en eut à subir de pareils. Mais, ô prince, ô le plus humain, le plus sage, le plus religieux des hommes, si vous voulez, ces insultes faites à votre auguste personne, composeront pour vous une couronne plus noble et plus éclatante que votre diadème. Ce diadème que vous portez est à la fois le trophée de la vertu qui vous l'a mérité, et le témoignage de l'honorable affection du prince (Gratien) qui vous associa à l'empire. Mais la couronne que vous obtiendra votre clémence sera votre propre ouvrage, le seul mérite de votre sagesse; et l'on sera moins frappé de l'éclat des pierreries dont s'orne votre front, que touché de la victoire remportée sur votre ressentiment. On a renversé vos statues; il ne tient qu'à vous de vous
Pag. 219. en ériger de plus magnifiques. Pardonnez aux coupables, ne leur infligez aucun châtiment; et votre image sera honorée par des statues, non telles qu'on en voit dans la place publique, où le bronze, l'or et les pierres précieuses en forment la matière; mais des statues érigées dans tous les cœurs, des statues dont votre humanité et votre clémence, plus précieuses que les plus riches métaux, auront fourni les desseins, des statues en aussi grand nombre qu'il y a et qu'il y aura à jamais d'hommes répandus dans l'univers. Car, non-seulement nous, vos contempo

rains, mais ceux qui viendront après nous, jusqu'à la dernière postérité, le sauront, et tous vous admireront, tous vous chériront comme s'ils en eussent eux-mêmes ressenti les effets. Ce n'est point là le langage de la flatterie; non, c'est la vérité pure. Pour preuve, permettez-moi de vous rappeler un mot de l'un de vos prédécesseurs, qui vous convaincra que c'est moins sur la force des armées, l'éclat des richesses, la population des états et autres avantages de même nature, que se fonde la grandeur et l'illustration des maîtres du monde, que sur l'égalité d'âme et la douceur du caractère. On avoit mutilé à coups de pierre l'image de Constantin, de glorieuse mémoire; la plupart de ses courtisans le pressoient de punir sévèrement les auteurs de l'insulte; c'étoit, disoient-ils, le visage même du prince que l'on avoit meurtri à coups de pierre; l'empereur ne fit que passer la main sur son visage, et répondit en souriant : *Qu'il ne se sentoit point blessé.* Cette réponse fit rougir les méchants conseillers, déconcerta leurs sanguinaires résolutions, et l'affaire n'eut aucune suite. Cette parole a volé de bouche en bouche; le laps de temps n'en a point affoibli la mémoire. Où sont les triomphes qui vaillent une si haute sagesse? Ce prince a fondé plusieurs villes, subjugué des peuples barbares; à peine a-t-on conservé le souvenir de ses grandes actions. Cette parole est encore aujourd'hui célèbre;

elle le sera dans toutes les générations. Partout et toujours, on la citera avec honneur, avec acclamation ; on l'accueillera avec reconnoissance, en comblant de bénédictions l'illustre mort qui l'a proférée. Et si elle a obtenu une si grande renommée parmi les hommes, quelles couronnes ne lui a-t-elle pas values auprès du Dieu des miséricordes? Je vous parle de Constantin. Mais, qu'est-il besoin de vous alléguer des exemples étrangers, quand votre propre histoire vous présente les motifs les plus puissants? Rappelez-vous l'ordonnance que vous-même avez fait publier, il y a quelques années, par toute la terre : aux approches de la même solennité que celle où nous touchons, vous commandâtes que l'on ouvrît les prisons, qu'on élargît les prisonniers, et qu'il y eût une amnistie générale. A cet acte de clémence, vous ajoutiez la déclaration de vos sentiments : *Plût à Dieu*, disiez-vous, *que je pusse faire sortir les morts du tombeau, et les rendre à la vie!* Voici le moment de justifier cette parole, le moment de faire sortir les morts du tombeau, et de les rendre à la vie. Nos citoyens sont déjà morts, et l'attente de l'arrêt qui va être rendu, a mis Antioche tout entière aux portes du
Pag. 220. tombeau. Un mot seulement de votre bouche : et la nuit funèbre qui l'enveloppe se dissipera. Qu'elle reçoive en ce jour de votre clémence un nouvel être, elle devra bien moins encore à son

premier fondateur qu'à votre arrêt de grâce. Son fondateur ne put lui donner qu'un faible commencement ; vous, prince, lorsque, du plus haut point de grandeur et de force où elle put monter, tout à coup précipitée dans un abîme d'infortunes, vous l'aurez rendue à la vie, vous auriez moins de droit à l'admiration en l'arrachant à la domination des Barbares, et au joug de la captivité, que vous n'en acquerrez en lui pardonnant. Ce premier genre de gloire vous seroit commun avec d'autres conquérants : celle-ci, vous ne la partagerez avec personne ; l'exemple n'en commencera qu'à vous. On ne se récrie point d'admiration à voir ce qui tous les jours se passe sous nos yeux, des hommes commander et faire du bien à des hommes ; mais pardonner d'aussi sanglants outrages, voilà ce qui est au-dessus des forces de la nature. Songez qu'il ne s'agit pas seulement ici du salut d'Antioche, mais de votre gloire, mais de l'intérêt de tout le christianisme. Tous les peuples du monde, Juifs, Grecs et Barbares, dont aucun n'ignore ce qui s'est passé, ont à ce moment les yeux fixés sur vous : ils attendent avec inquiétude l'arrêt que vous allez prononcer. S'il est dicté par la clémence, tous vous en béniront, tous en glorifieront le Seigneur : « Il faut, s'écrie-» ront-ils, que cette religion chrétienne ait un bien » grand empire! Un prince qui n'a point d'égal » sur la terre, maître de tout perdre et de tout dé-

» truire, elle l'a contenu, elle l'a réprimé, elle lui a » inspiré une modération dont un simple particulier » seroit à peine capable. Oui, certes, le Dieu des » chrétiens a un bien grand pouvoir, puisque des » hommes il fait des Anges, en les élevant au-dessus » de l'humanité, au-dessus de la nature (1). »

Peut-être vous dira-t-on que la clémence a ses dangers, qu'en laissant le crime d'Antioche impuni, votre autorité se trouvera compromise, et que l'exemple enhardira d'autres villes à l'imiter. Vaines alarmes! futile objection! A la bonne heure, si vous n'étiez pas à même de vous venger, si les rebelles, opposant la force à la force, avoient triomphé de votre puissance, s'ils vous eussent attaqué à armes égales, cette considération seroit plausible. Mais que peut-on craindre d'un peuple abattu, anéanti par l'épouvante et la consternation, d'un peuple qui n'a sous les yeux d'autre perspective que les horreurs du supplice, qui ne se réunit que pour adresser tous ensemble au Seigneur les vœux de la prière et les gémissements de la douleur, d'un peuple que vous voyez avec moi prosterné à vos pieds, vous demandant grâce par ma voix? Hélas! la plus sanglante mort n'eût pas été pour eux plus cruelle

(1) Ces éloquentes paroles trouvent naturellement leur place dans tous les discours *sur le pardon des injures*. Cambacérès (*Serm.*, t. I, p. 503), Molinier (*Serm. chois.*, tom. IV, pag. 316, 163, 116), en citent plusieurs traits.

que les tourments qu'ils endurent, enchaînés qu'ils sont depuis tant de jours à de continuelles terreurs, n'espérant plus, quand le soir est venu, revoir le lendemain, et ne revoyant le lendemain qu'avec l'effroi de n'arriver pas jusqu'au soir. Un grand nombre, cherchant son salut dans la fuite, s'étoit allé refugier dans les solitudes les plus inaccessibles; ils y ont été la proie des bêtes féroces. Des hommes, des enfants à peine sortis du berceau, des femmes de la première distinction, traînent la plus misérable existence, ensevelis dans les antres des Pag. 221.
rochers, dans le creux des vallées et dans l'enfoncement des déserts. Antioche éprouve les rigueurs d'un nouveau genre de captivité qui la condamne, au milieu de ses édifices et dans l'enceinte de ses murailles, à un dépouillement pire que celui dont un vaste incendie l'auroit frappée, à des calamités plus déplorables mille fois qu'elle n'auroit eu à en subir de la part des Barbares et d'un vainqueur implacable. Il n'est personne qui l'ignore. Est-ce donc là un exemple capable d'enhardir à la révolte? Antioche ne seroit plus; sa ruine n'auroit pas été pour les autres villes une leçon plus mémorable que la triste situation où elles apprennnent que nous sommes réduits. Ne la prolongez pas davantage; permettez qu'enfin nous commencions à respirer... En pardonnant, vous gagnez non-seulement ceux à qui vous faites grâce, mais tous ceux qui viendront à

l'apprendre. A quel prix n'achetteriez-vous pas l'avantage de conquérir en un moment toute la terre, et d'obtenir, non pas seulement de toutes les générations présentes, mais de toutes celles qui ne sont pas encore, de faire pour vous les mêmes vœux que les mères font pour leurs enfants? Si les hommes doivent mettre un tel prix à votre générosité, songez à la récompense que Dieu vous promet, non seulement pour l'acte de clémence que vous allez exercer, mais pour tous ceux que votre exemple ne manquera pas de produire. Car si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! les emportements d'Antioche trouvoient des imitateurs, et que les princes outragés voulussent poursuivre l'injure, votre sage et magnanime politique deviendra pour eux un plan de conduite qu'ils se feront un devoir d'imiter; toujours avec cette différence, si glorieuse pour vous, que quelque éminente que puisse être leur vertu, ils ne pourront que marcher sur vos traces, tandis que vous, vous n'aurez pris l'exemple de personne. Ainsi
Pag. 222. l'honneur de votre belle action vous restera tout entier, et à vous seul; et vous partagerez la gloire de tous les traits de clémence qui auront lieu par la suite, comme un maître s'associe à la gloire des disciples qu'il a formés.

Mais, dût votre exemple rester sans imitateurs, vous n'en serez pas moins honoré des hommages de l'estime et de l'admiration universelle. On dira

dans les siècles les plus reculés, qu'une aussi grande ville avoit provoqué le plus terrible châtiment, qu'au milieu de la consternation générale, tandis que les généraux d'armée, les intendants de provinces, les magistrats, tous glacés d'effroi, n'osoient pas ouvrir la bouche en faveur des coupables, ni intercéder pour un peuple malheureux; un vieillard, un prêtre du Seigneur est parvenu seul, dans une simple entrevue, à fléchir un prince tout puissant; et que ce qu'un grand empereur auroit refusé à tous ses sujets, il l'a accordé à ce vieillard, par honneur pour le Dieu de qui il étoit le ministre. Si Antioche a pu vous méconnoître un moment, elle répare aujourd'hui ses torts envers vous par le choix qu'elle a fait de son évêque pour le députer près de vous : elle rend à votre piété le plus magnifique hommage, en reconnoissant que, dans tout votre empire, vous savez distinguer les prêtres du Seigneur, quelle que soit d'ailleurs leur foiblesse personnelle.

Mais ce n'est pas seulement au nom des habitants d'Antioche que je parois devant vous : j'y viens, Seigneur, au nom du souverain maître des Anges et des hommes, déclarer à votre majesté, que si elle remet aux hommes leurs dettes, le Père céleste lui remettra aussi les siennes. Transportez-vous au grand jour où nous comparoîtrons tous en sa présence pour lui rendre compte de nos œuvres. Vous

allez vous-même prononcer votre jugement. Les fautes que vous avez pu commettre, la sentence que vous allez rendre les peut effacer sans travail et sans effort. Les autres ambassadeurs étalent sous les yeux des puissances vers qui on les envoie de magnifiques présents; je n'ai, moi, à présenter à votre majesté, pour tout don, que le livre sacré des évangiles, en la suppliant d'imiter son maître qui, tous les jours provoqué par nos outrages, ne cesse de faire du bien à tous tant que nous sommes. Ne confondez pas notre espérance; ne trompez pas les promesses que j'ai faites à mon peuple. Avec quelle joie je reparoîtrai au milieu de mes concitoyens, si j'ai le bonheur d'obtenir leur grâce, et l'assurance de votre faveur accoutumée! Mais permettez aussi que j'expose publiquement la résolution que j'ai prise dans le cas où vous refuseriez de leur pardonner : je ne reviendrai plus parmi eux, je ne reverrai plus cette Antioche qui m'est si chère, je renoncerai pour toujours à la voir, et j'irai porter ailleurs mes inconsolables regrets. Il me deviendroit impossible de soutenir l'aspect d'une ville que le plus clément des princes ne regarderoit plus qu'avec indignation, puisqu'il refuseroit de lui pardonner.»

Telles furent, et d'autres encore, les paroles adressées par notre évêque à l'empereur. Elles ont produit sur son cœur la vive impression qu'éprouva autrefois le patriarche Joseph, lorsque, revoyant

Gen. XLIII. 30.

ses frères, et n'osant pas encore se découvrir à eux, il essayoit de retenir ses larmes prêtes à échapper de ses yeux. Ainsi le prince, fortement ému, dissimuloit en présence des assistants la profonde sensibilité qui le pénétroit, mais dont il n'étoit plus maître. A peine notre évêque avoit-il cessé de parler; il répondit, non par un long discours, mais par cette simple parole, plus glorieuse pour lui que tous les diadèmes; écoutez-la : « Si Jésus-Christ, » tout Dieu qu'il est, a bien voulu pardonner à ses » bourreaux, dois-je faire difficulté de pardonner à » mes sujets qui m'ont offensé, moi qui ne suis » qu'un homme comme eux, et serviteur du même » maître? » Notre saint évêque avoit le désir de rester auprès de l'empereur quelques jours de plus, pour célébrer avec lui la fête de Pâques : le prince accéléra son voyage, pour donner à notre ville le bonheur de revoir plus tôt son évêque. « Je sais, disoit-il, » qu'elle est dans les plus vives inquiétudes : allez-y » porter la consolation. » Le pontife lui demandoit la grâce d'envoyer à Antioche un de ses fils : « Priez » Dieu, lui répondit l'empereur, que tous les ob- » stacles se lèvent, que la guerre qui m'occupe se » termine : et je m'y rendrai moi-même. » Est-il possible de porter plus loin la clémence? Que les païens restent confondus, ou plutôt qu'ils trouvent ici une source d'instructions qui leur apprennent à reconnoître l'erreur où ils sont, à mieux apprécier

Pag. 223.

la vertu que donne le christianisme, à se ranger sous ses saintes loix, à puiser dans l'exemple du prince et du pontife les leçons de la véritable philosophie. L'empereur ne s'en tint pas là. Après le départ de l'évêque, et quand il avoit déjà passé la mer, plein d'une tendre sollicitude, il lui dépêcha des courriers pour l'inviter à presser encore son voyage, et à faire toutes ses diligences pour ne point priver les habitants de cette ville de la satisfaction de célébrer avec lui la Pâque... L'évêque, de son côté, impatient de nous instruire du succès de ses démarches, fit partir un des courriers du prince, qu'il chargeoit de nous en apporter, avant lui-même, l'heureuse nouvelle.

Dans les transports de votre allégresse, vous avez, mes frères, orné la place publique de guirlandes et de festons, allumé partout des feux de joie, dressé devant les maisons des lits de feuillage, célébré à l'envi la renaissance d'Antioche; continuez la fête, éternisez-la, mais d'une autre manière; couronnez-
Pag. 224. vous, non de fleurs, mais de vertus; faites briller vos bonnes œuvres, et non des flambeaux, réjouissez-vous, mais d'une sainte joie. Ne cessons pas un moment de remercier le Seigneur, non-seulement de nous avoir délivrés de l'affliction, mais de l'avoir permise. Il a fait également servir à l'avantage de notre ville et la disgrâce et la délivrance. Racontez, vous dirai-je avec le prophète, les prodiges de

sa bonté à vos enfants : *Que vos enfants les redisent aux leurs, et ceux-ci aux races suivantes.* Que tous, jusqu'à la consommation des siècles, apprennent les miséricordes du Seigneur à notre égard, qu'ils célèbrent notre bonheur, qu'ils admirent la clémence du prince dont la main bienfaitrice a relevé Antioche de sa chute ; qu'ils profitent eux-mêmes de l'événement pour s'exciter à la piété. Tel est l'inappréciable avantage que nous et notre postérité en recueillera. Car la conséquence que nous devons en tirer : c'est que nous devons rendre à Dieu de continuelles actions de grâces, soit qu'il nous délivre de nos adversités, soit qu'il nous les envoie. Non-seulement les saintes Écritures, mais l'expérience que nous venons d'en faire ne nous permettent pas de douter que tout ce qui nous arrive ne soit reglé par une Providence miséricordieuse, attentive à tous nos intérêts. Puissions-nous en ressentir toujours les effets, et parvenir au royaume du ciel par Jésus-Christ Notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Amen (*) (1).

Joël. I. 3.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. I, p. 168 et suiv.

(1) M. le cardinal Maury a inséré une traduction abrégée de ce discours dans ses *Réflexions sur les sermons de Bossuet*, à la suite de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, tom. II, pag. 506 et suiv.

§ II.

LA VIE FUTURE. LES QUATRE FINS DE L'HOMME.

I. *La mort et ses suites.*

« Saint Chrysostôme donnant des règles de vie, et par ces règles de vie voulant disposer une âme chrétienne à la mort, fait particulièrement consister cette préparation en trois choses, savoir : la persuasion de la mort, la vigilance contre la mort, et la science pratique de la mort. Trois dispositions qui ont entre elles un enchaînement nécessaire pour se préparer à mourir, dit ce saint docteur : il faut bien bien se persuader de la mort, première règle. Il faut sans cesse veiller contre les surprises de la mort, seconde règle. Enfin, il faut se faire de la vie même, soit par la réflexion, soit par la pratique, un exercice continuel, et comme un apprentissage de la mort, troisième règle (1). »

T. XI Bened. Pag. 485.

Il y a, dans l'homme, une curiosité naturelle, qui le porte à s'enfoncer dans les ténèbres de l'avenir : habitude qui tient au défaut de réflexion, et à l'état d'imperfection où nous sommes ici-bas. Enfants qui pressons de questions nos maîtres et nos parents, qui les étourdissons de ces paroles : Quand donc arrivera telle ou telle chose? C'est là le produit de la mollesse où l'on vit, et du manque d'oc-

(1) Bourdaloue, *sur la préparation à la mort*, *Carême*, tom II, pag. 348.

cupations graves (1). Cette curiosité, avide de dérober à l'avenir ses secrets, s'exerce particulièrement sur la question de la fin du monde. Comment, hélas! échapperions-nous à cette foiblesse? Les saints eux-mêmes ne savent pas toujours s'en défendre. Les Apôtres demandoient bien à Jésus-Christ, avant sa passion : *Quand ces choses arriveront-elles? Quels signes annonceront votre avénement et la consommation du siècle?* Encore, après sa résurrection, ils lui disoient : *Seigneur, dites-nous si c'est dans ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël.* Mais après qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, non-seulement il n'y eut plus, de leur part, de questions semblables, plus de ces indiscrètes curiosités; mais on les voit déployer leur autorité contre ceux qui se les permettoient. Saint Paul, entre autres, les combat par cet avertissement donné aux Thessaloniciens : *Pour les temps et les moments* (auxquels le Fils de Dieu viendra), *il n'est pas besoin, mes frères, que nous vous en écrivions.* Pourquoi n'est-ce pas nécessaire? Parce que toute recherche à ce sujet en seroit en pure perte. Car enfin, dites-moi, qu'y gagneriez-vous? Supposons que le monde finira dans vingt, trente ou cent ans; plustôt ou plus tard, que nous importe? Pour qui meurt, c'est la fin du

Matth. XXIV. 3.

Act. I. 6

I. Thess. V. 1.

Pag. 486.

(1) Imité par Bossuet, *sur la mort et l'immortalité*, *Serm.*, tom. V, pag. 425.

monde. N'avez-vous pas assez de quoi vous occuper de votre propre fin, sans vous tourmenter à vouloir pénétrer le secret de celle de l'univers? Mais voilà ce qui arrive dans mille circonstances : on ne songe pas à sa propre cause ; on s'embarrasse de soins étrangers. On fait la censure des autres. Un tel est débauché, celui-ci un adultère, celui-là un spoliateur du bien d'autrui, cet autre a commis tel acte de violence. Eh! que ne vous mêlez-vous plutôt de ce qui vous regarde? Ainsi, l'on veut savoir comment les autres finiront; on oublie comment l'on finira soi-même. Quel rapport y a-t-il entre vous et la fin du monde? Songez seulement à vous bien préparer à la vôtre, et vous n'aurez rien à redouter de celle-là. Qu'elle doive arriver bientôt ou qu'elle doive se faire attendre encore long-temps, que vous importe? Si Jésus-Christ n'en a point révélé l'époque, c'est qu'il nous étoit indifférent de le savoir. Tout ce qu'il en dit à ses Apôtres, c'est que
Act. 1. 7. *ce n'étoit pas à eux à savoir le temps et les moments que le Père a mis en sa disposition.* Saint Pierre, bien qu'il fût le premier des Apôtres, n'en sut pas davantage. Ils avoient demandé plus qu'il ne leur appartenoit de connoître : en se refusant à leur curiosité, Jésus-Christ réprimoit à l'avance celle des infidèles. Ce qu'il importe de savoir, c'est que le monde à qui le paganisme, dans son aveuglement, donne le privilége de la divinité, celui d'être im-

mortel, mourra. Quand? question infidèle; vous le diriez à l'infidèle; incrédule sur un point, il ne vous croira pas davantage sur l'autre. *Quant à vous*, écrivoit saint Paul aux chrétiens de Thessalonique, *vous savez bien que le jour du Seigneur viendra, comme un voleur qui survient durant la nuit*. Non pas seulement ce grand jour où tout s'anéantira, mais celui où vous mourrez. Car il en sera du jour de votre mort, comme de celui de la dernière consommation. Ressemblance parfaite entre l'un et l'autre. Ce que l'un fait en détail, l'autre le fera pour l'universalité des êtres. Le temps de la consommation dure depuis Adam, auquel il a commencé, pour s'achever à ce jour fatal, qui déjà s'exécute sous nos yeux dans la personne de tous ces morts que nous voyons journellement disparoître du milieu de nous, pour aller attendre ce dernier des jours, avant lequel personne ne ressuscitera. I. Thes. v. 2. 4.

Maintenant, quelle est la raison pourquoi Dieu nous en a dérobé la connoissance, pourquoi il nous avertit qu'il viendra nous surprendre comme le voleur de nuit : à la bonne heure, voilà une curiosité légitime et à laquelle je vais satisfaire. Quel homme, s'il savoit le jour où il mourra, feroit de la vertu l'exercice continuel de toute sa vie? Pas un. On croiroit pouvoir impunément s'abandonner à tous les désordres, sauf le jour venu, où l'on penseroit à se faire baptiser (à se convertir). Aujourd'hui que l'igno- Luc. xii. 39.

rance où nous sommes de l'instant de la mort devroit la faire appréhender à tous les instants de la vie, on n'y pense pas, on se jette à corps perdu dans le péché, et l'on renvoie le baptême à son dernier soupir; que seroit-ce, si l'on péchoit avec la certitude de n'avoir rien à redouter? Combien en voit-on mourir tous les jours sans avoir pu recevoir le baptême, parce qu'ils avoient compté faussement sur le temps nécessaire pour s'y préparer! Et cette expérience ne
Pag. 487. corrige personne. Si l'on n'avoit point cette crainte que l'on peut mourir au moment où l'on s'y attendra le moins, penseroit-on à se combattre soi-même, à vivre dans la pratique du bien? Non.

Un ressort qui agit puissamment sur tel d'entre nous, c'est la crainte de la mort, et l'amour de la vie. Mais si on ne l'avoit pas, si l'on connoissoit à point nommé le jour de sa mort; si, par exemple, l'on savoit que l'on mourra demain, qui empêcheroit qu'aujourd'hui l'on ne se livrât aux plus criminels excès? Quel frein arrêteroit le fer du meurtrier? Quelle ardeur, quel plaisir à se venger de son ennemi? Le scélérat qui s'attend à mourir demain, et qui, par conséquent, ne tient plus compte de la vie, n'a plus rien à ménager; et le trône lui-même ne met pas à l'abri des fureurs d'un désespéré. Quel risque peut craindre celui qui est assuré qu'il n'a plus rien à perdre? Mourir pour mourir, du moins vaut-il mieux auparavant se satisfaire.

Donnez cette certitude à des hommes qui tiennent à la vie et aux choses de ce monde : vous les plongez dans un abîme de maux, vous les consumez d'inquiétude. Allez dire à un jeune homme qu'il n'atteindra pas à la vieillesse ; qu'il en soit bien persuadé ; et cette brillante ardeur se flétrit et s'abat tout entière dans l'attente de son dernier moment (1).

Mais où seroit encore le mérite et la récompense de la vertu? Une fois pénétré de la certitude que l'on mourra dans un temps précis, et point auparavant, quoi qu'il puisse arriver : le beau mérite, dites-moi, de braver les dangers, quand il n'y en a pas ; de s'exposer à la mort, quand on est parfaitement sûr qu'elle ne vous atteindra pas ! Par exemple, qu'Abraham n'eût obéi à l'ordre du Seigneur d'amener son fils Isaac au lieu du sacrifice, qu'avec la certitude de n'être pas obligé de l'immoler : où seroit la gloire de son sacrifice? Qu'un saint Paul n'eût entrepris de si périlleux travaux qu'avec la prescience qu'il échapperoit à tous les périls : où seroit son mérite? A pareil prix, le plus lâche des hommes verra sans pâlir la flamme des bûchers. Les trois enfants de la fournaise disoient bien à Nabuchodonosor : *Il y a dans le ciel un Dieu qui nous délivrera de vos mains, et nous sauvera de ces feux*

Gen. XXII.

Dan. III. 17.

(1) Imité par Massillon, *Carême*, tom. III, pag. 313 ; le P. Lenfant, *Serm.*, tom. III, pag. 225 ; Pérusseau, tom. II, pag. 193.

dévorants. Mais ils ajoutoient : *Que s'il ne le juge pas à propos, nous ne laissons pas de vous déclarer, ô prince, que nous n'adorerons point vos dieux ni votre statue.* Bien loin de nous plaindre de notre ignorance à cet égard, nous devons en remercier la bonté divine, qui a attaché tant de biens à cette ignorance même. Ce qu'il nous suffit de savoir, c'est que le jour du Seigneur viendra comme un voleur, durant la nuit, pour éviter de nous jeter dans le mal, de nous laisser aller à la négligence, et de nous rendre indignes des récompenses qui nous sont promises. *Voilà*, dit l'Apôtre, *ce que vous savez, et à n'en pouvoir douter.* Pourquoi de nouvelles questions, si vous en êtes bien convaincus, et qui ne vous mèneroient à rien? La conséquence, c'est Jésus-Christ qui vous la donne; la voici : Puisque l'avenir est incertain, *veillez, veillez*, nous dit-il, *parce que vous ne savez à quelle heure le voleur viendra* (*).

I. Tim. v. 2.

Math. xxiv. 42.

T. 1 Bened. Pag. 729.

Le passage de la vie à la mort est toujours pénible : c'est un combat entre la crainte qui nous abat et l'espérance qui nous relève; c'est un frémissement, une horreur naturelle qui viennent saisir l'âme au moment de sa séparation d'avec le corps. Le souvenir de nos péchés, qui sans cesse nous

(*) Hom. IX *in* I *ad Thessal.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 332—335.

poursuit durant la vie, s'éveille avec plus de force à cette heure dernière qui va nous jeter aux pieds du tribunal redoutable. C'est alors que les rapines, les violences, les inimitiés, les crimes, quels qu'ils soient, dont on s'est rendu coupable, sortent du fond de la conscience pour se retracer à la pensée et l'environner de terreurs, tels que des captifs qui, dans la prison où ils sont renfermés, passant les journées dans la crainte et dans la douleur, sentent redoubler leurs alarmes à l'approche du jour où ils comparoîtront en présence de leur juge, entendent déjà la sentence, et par leurs frayeurs anticipent sur l'exécution; les pécheurs, jamais tranquilles, sentent leurs agitations augmenter, surtout au moment qui va décider leur éternité (*).

L'aspect des tombeaux nous ramène efficacement à la modestie et à la sagesse, il réveille la tiédeur, il redouble la piété et l'excite à des précautions plus sévères, il console de la pauvreté, prévient et corrige l'orgueil qui s'attache à l'opulence. Peut-on porter sur les tombeaux une vue attentive, sans penser, malgré soi-même, que l'on mourra, qu'il n'y a rien dans ce monde de permanent, pas plus dans la mauvaise que dans la bonne fortune; et lorsque l'on est bien pénétré du sentiment de cette vérité, T. II Bened. Pag. 689.

(*) *De Lazaro concio* II, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 45, 46. Voyez le tom. XII de cette *Biblioth.*, pag. 316, Massillon et La Rue, *sur la mort du juste et du pécheur.*

le péché n'a plus guère d'accès dans le cœur. De là
Eccli. VII. 40. ce précepte du sage : *Dans toutes vos paroles, souvenez-vous de votre dernière fin, et vous ne pécherez jamais :* et cet autre qui revient à celui-ci :
Prov. XXIV. 27. *Disposez vos œuvres pour votre sortie, et préparez-vous pour le voyage* hors de la vie. La pensée habituelle de l'incertitude de la mort entretient l'âme dans une défiance salutaire qui l'empêche également de s'enivrer par la prospérité et de s'abattre par les disgrâces. Tout cela dure si peu! Vous avez commencé la journée : êtes-vous sûr de la finir? Ce n'est pas dans le tourbillon des villes que ces réflexions viendront se présenter à votre esprit : sortez de cette bruyante enceinte; allez voir les tombeaux, et, au milieu de ce peuple de morts, votre esprit s'élèvera sans effort au-dessus des misérables affections de la terre, il prendra un essor sublime vers la patrie où l'on ne meurt pas; il s'occupera du soin de s'approvisionner pour le voyage. Tout ce que vous laissez ici-bas est perdu pour vous sans ressource; il reste à l'hôtellerie, vous ne retrouverez au terme du voyage que ce que vous aurez envoyé devant.

La vie présente est un voyage où il n'y a rien de stable : nous ne faisons que passer au travers de ses maux et de ses biens (*).

(*) *De sancta Droside, virg. et martyr.*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 878, 879.

Je ne suis rien que terre, et qu'un peu de cendre, dit le patriarche Abraham. Dire qu'il n'étoit que terre lui paroît encore trop honorable, voilà pourquoi il ajoute : *et qu'un peu de cendre* (*). Gen. XVII. 27.

Levons les yeux au ciel, puis abaissons-les sur les sépulcres et les tombeaux des morts, nous y lirons nos prochaines destinées; ils nous apprendront que c'est là le sort qui nous attend, que bientôt il nous faudra comme eux quitter cette terre qu'ils habitèrent avant nous, et que peut-être avant la fin du jour nous aurons commencé le voyage de l'éternité. Tenons-nous donc prêts au départ; pourvoyons-nous pour la route. Elle est longue, elle est laborieuse; c'est une vaste solitude à parcourir : point d'hôtellerie où l'on puisse s'arrêter au passage, point de rafraîchissements que l'on puisse se procurer à prix d'or: il faut tout emporter d'ici. Écoutez ce que disent les vierges sages, dans la parabole : *Allez à ceux qui vendent;* et les vierges folles y ayant été, ne trouvent rien. Écoutez ce que dit Abraham : *Il y a un grand abîme jeté entre nous et vous*. Ecoutez ce qu'Ezéchiel raconte de ce jour : *Noé, Job et Daniel ne délivreront ni leurs fils ni leurs filles* (**). T. VIII Bened. Pag. 503. Matth. XXV. 9. Luc. XVI. 26. Ezech. XIV. 14.

Il faut mourir. Croiroit-on qu'il fallût apprendre T. X Bened. Pag. 593.

(*) Hom. XXIII *in* II *ad Corinth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 714. Voyez au volume précédent l'article *Vanité des choses humaines.*

(**) Hom LXXXIII, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 541, 542.

à des mortels qu'ils mourront (1)? Si on ne l'ignore pas, on l'a bientôt oublié. Après la mort, nous ressusciterons; après la résurrection, nous serons jugés; et l'arrêt que nous aurons à subir dépend de nous. Ce qui le précède n'est pas à notre choix; c'est l'ordre suprême arrêté par le Tout-Puissant. Mais le châtiment, nous sommes libres ou de l'éviter, ou de l'encourir. Quelques péchés que nous ayons pu commettre, l'exemple d'un saint Paul, d'un saint Pierre, nous prouve que tant que nous sommes dans cette vie, il ne faut point désespérer de notre salut. Pécheurs comme eux, rachetons-nous nous-mêmes par la pénitence, pour être saints et heureux comme eux. Vous donc qui, parvenu au terme de la vie, l'avez consumée jusqu'ici dans le péché, pensez donc qu'il ne vous reste qu'un jour à vivre, et que c'est bien assez d'avoir donné à vos plaisirs tout le temps qui a précédé. Quand je parle de plaisirs, ce n'est que pour me conformer à votre langage; car, de bonne foi, en est-il de réels dans le crime? Considérez qu'il ne vous reste que bien peu de temps pour expier tant d'iniquités; mais que ce peu de temps suffit encore pour les réparer. Vous, jeune homme, qui ne faites que d'entrer dans la carrière de la vie, pensez aussi combien elle est

(1) Voyez Saurin : « Où allons nous tous? — A la mort, etc. » (*Serm.*, tom. VI, pag. 290.) Ce prédicateur excelle dans les descriptions sombres et pathétiques.

fragile, combien le terme en est incertain, et combien de victimes de votre âge la mort immole tous les jours, quand elle paroît oublier les vieillards, et ne les frappe qu'après elles. Mais pourquoi l'instant de notre mort nous reste-t-il caché et inconnu? c'est pour que nous n'en fassions pas un objet de trafic dont on dispose à volonté. Aussi le sage nous recommande-t-il de ne point différer l'œuvre de notre conversion, de ne pas la remettre d'un jour à un autre, parce que, dit-il, *vous ne savez pas ce que produira le lendemain.* Vous courez trop de risques à différer; vous vous ménagez de trop amers repentirs; en vous mettant aussitôt à l'œuvre, vous assurez bien mieux votre salut. Eccle. v. 8.

Attachez-vous donc, mes frères, et fortement, à la vertu; par là, que la mort vous surprenne avant le temps, plus d'inquiétude sur l'avenir; que vous parveniez à un âge avancé, vous sortirez de la vie avec la double consolation et d'avoir évité le mal et d'avoir pratiqué le bien. Ne nous dites point: je m'en occuperai dans la suite; qu'on me laisse jouir du présent; la vie est si courte, pourquoi l'abréger par la pénitence? Dieu, mes frères, n'entend point sans courroux un pareil langage. Lorsqu'il vous promet, en échange de cette vie d'un moment, des milliers de siècles de félicités, certes il a bien le droit d'exiger de votre part quelques sacrifices pour la mériter. Une vie aussi courte, aussi fragile, vaut-

elle que vous vous y attachiez de préférence à quelques épreuves suivies d'une éternité de bonheur? La vie est courte, vous avez raison; elle le seroit plus encore, vous ne l'en aimeriez pas moins, tant vous êtes indifférent dans le service de Dieu : car, pourquoi tous les jours les mêmes sensualités; les mêmes recherches dans les plaisirs de la table? Pourquoi toujours cette passion effrénée pour les spectacles, cette cupidité insatiable de richesses, cet attachement aux biens périssables de la vie, comme si elle avoit à vous offrir quelque chose de solide et de réel? Pourquoi cette affection au péché, à quoi rien ne peut vous arracher? En accusant la brièveté de la vie, vous vous condamnez vous-mêmes: votre juge est dans votre propre cœur. La vie est trop courte pour faire pénitence. Faites un raisonnement contraire. C'est parce qu'elle est courte, parce qu'elle peut vous échapper d'un moment à l'autre, qu'il faut s'empresser de saisir pour le salut ce moment fugitif. Dieu pouvoit vous enlever déjà au milieu de vos prévarications: il ne l'a pas fait, remerciez-en sa bonté; ne provoquez pas sa justice, ne lui demandez pas un plus long temps pour vivre encore dans le péché. Combien, au moment où ils supputoient la vie des autres pour s'enrichir de leurs dépouilles, ont vu trancher leurs propres jours pour aller expier dans les enfers le crime de leur avarice! Tremblez qu'il ne vous en

arrive autant. Vous me direz : N'y en a-t-il pas aussi beaucoup à qui Dieu a donné de longs jours pour leur laisser le temps de faire pénitence dans leur vieillesse? — Etes-vous sûrs qu'il vous fera la même grâce? — Peut-être. — Peut-être! C'est sur un peut-être que vous fondez vos éternelles destinées! Mais peut-être aussi ne vous la fera-t-il pas; et entre les deux peut-être, de quel côté y a-t-il plus d'assurance et plus de profit à craindre ou à espérer? En commençant dès maintenant à mieux vivre, que risquez-vous? Au contraire, que n'avez-vous pas à gagner, quel que puisse être le terme de votre vie? Au lieu qu'en différant comme vous faites, vous vous exposez au danger de ne vous convertir jamais. Quand vous allez à la guerre, quand vous pensez à vous établir, ou bien à bâtir une maison, vous ne dites pas : Je m'occuperai de mes dernières dispositions à mon retour de l'armée; peu m'importe de prendre une femme dans l'indigence, tant d'autres qui étoient pauvres au jour de leur mariage, sont devenus riches par la suite, contre toute espérance; il est indifférent que les fondements de cette maison soient solides, puisqu'on en voit subsister d'autres qui ne sont pas plus assurées. N'y aura-t-il donc que quand il s'agit de votre âme et de son salut éternel que vous vous reposerez sur un peut-être, vous jetant à l'aveugle dans les ténèbres de l'avenir? Vous m'objecterez encore que vos espérances ont pour ap- Pag. 594.

pui la miséricorde du Seigneur ; oui sans doute, elle est sans bornes, je le sais comme vous ; mais cette miséricorde n'a pas non plus empêché que tels et tels, dont je vous parlois tout à l'heure, ne fussent tout à coup emportés par le tourbillon de la mort. Vous vivrez plus long-temps, mais peut-être toujours le même. Car il est d'expérience que l'on ne change pas en vieillissant. A quatre-vingt, à cent ans, vous n'en serez que plus enfoncé dans votre langueur habituelle. Ainsi votre vie tout entière *se*
Ps. LXXVII. 33. *sera évanouie dans la vanité*, comme parle le prophète au sujet des Juifs ; et plût au Ciel encore ! mais non, *dans la vanité :* que dis-je? En sortant de la vie, chargé du poids accablant de vos iniquités, vous irez où ? Servir d'aliment aux flammes éternelles, et de pâture au ver qui ne meurt point (*).

T. XI Bened. Pag. 602. Que veut dire tant d'orgueil dans un peu de terre et de boue? Voilà l'homme. Ne me parlez pas de beauté, de force de corps, de magnificence dans les parures, dans les ameublements, de pompe et de cortége fastueux. Je vous attends au dénoûment, et vous invite à réunir ce qui précède à ce qui suit. Que si vos regards sont éblouis de cet éclat extérieur, je vous montrerai, moi, des tableaux encore bien plus brillants, et vous demanderai ce qui

(*) Hom. XXII *in* II *ad Cor.* Morel *Nov. Test.*, tom. V, pag. 703 —705.

compose ces vives couleurs? Rien qu'un peu de boue détrempée. Eh! qu'y a-t-il de plus dans cette pompe que vous admirez? Je n'attends pas même pour la juger ce qu'elle est, le moment où la mort viendra l'anéantir d'un souffle et la précipiter dans la poussière. Ce riche fastueux, montrez-le moi sur le lit de la souffrance, en proie aux ardeurs de la fièvre, prêt à exhaler le dernir soupir: qu'est devenu pour lui cet amas d'ornements, cette foule de flatteurs et de domestiques rampant à ses pieds, ces vastes possessions, et ces domaines opulents? Quel tourbillon impétueux est venu fondre sur lui et le renverser en un moment?

Du lit de la souffrance, transportez-le sur le lit mortuaire; encore un magnifique appareil, parures somptueuses, cortége nombreux de riches et de pauvres; acclamations autour de ce cadavre pour lui souhaiter toutes sortes de prospérités. Tout cela, jeu de théâtre; représentation vaine, bientôt dissipée comme la fleur des champs. A peine vous l'avez laissé dans le lieu de sa dernière demeure, abandonnant aux vèrs le corps dont ils vont faire leur proie; tout s'est éloigné, tout a disparu; et cette Pag. 603.
nombreuse affluence, et ces flambeaux, et ces accents lamentables d'une douleur achetée à prix d'argent, tout s'est évanoui comme un songe. Que sont devenus et ces panégyristes, et ces orateurs mensongers, si empressés à dissiper les frayeurs de l'avenir,

et à crier que la mort n'est rien? Ils le redisent encore à ce mort qui ne peut plus les entendre. Ils étoient muets, quand ils le voyoient ravir le bien d'autrui, grossir ses trésors de la substance du pauvre. C'étoit alors qu'ils devoient lui dire : Ne vous rassurez pas sur l'avenir, il est incertain ; il n'y a personne qui puisse échapper à la mort. Mettez donc enfin un terme à votre cupidité. Leçon perdue, je le sais trop, pour cet homme qui n'est plus, mais toujours profitable pour ceux qui lui ressemblent et qui viennent de l'accompagner jusqu'à son sépulcre. Puisque l'ivresse où les jette la fortune, les avoit jusqu'ici éloignés de ces salutaires pensées, que du moins l'aspect de ce qu'ils ont sous les yeux les convainque de la vérité de ce que nous leur disons; qu'il leur apprenne que pour eux aussi le moment n'est pas loin où, traînés à leur tour dans le même séjour de solitude et d'effroi, ils auront à rendre compte au Juge suprême de leurs attentats sur la personne et sur le bien du pauvre (*).

La vie présente est toujours assez longue pour l'homme juste, trop courte pour le méchant (**).

Il y a quelque chose de stable dans le cours ordinaire de la nature. Le jour succède à la nuit, et

(*) Hom. XXIII *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 713, 715.

(**) *Expos. in ps.* CXIX, tom. V Bened., pag. 333.

la nuit au jour. L'été vient après l'hiver, et l'hiver après l'été. Ainsi les saisons s'entre-suivent, et elles sont toujours liées de même les unes aux autres. Mais les maux, au contraire, viennent en foule et à contre-temps, sans ordre et sans mesure, et notre vie est sujette à des accidents toujours nouveaux. Faut-il donc tant regretter la vie (*)?

Dieu fit l'homme du limon de la terre; il commença par le corps. L'âme ne fut créée qu'après; si elle eût été faite avant le corps, elle auroit eu trop à rougir d'un alliage aussi méprisable. Elle a été formée sans le savoir; mais Dieu ne lui a point ensuite laissé ignorer à quelle vile matière elle se trouvoit unie, en renvoyant à la terre ce même corps tiré de la terre, pour lui apprendre tout à la fois sa dépendance et la prérogative de sa propre création, et le bienfait de la résurrection promise à la chair. Au moment donc où l'homme fut créé, il ignora qu'il avoit été pétri d'un peu de terre. Arrêtez-vous un moment sur cette pensée pour en bien pénétrer le sens mystérieux. De même qu'Adam, sortant des mains du Créateur, ignoroit qu'il venoit d'être formé de la terre, ainsi l'homme ne connoîtra qu'à l'instant de sa résurrection qu'il sort du sein de la poussière. Ce mort ne se voit point lui-même dans son état de mort; mais il se

Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 184.

(*) Hom. XXXI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 363.

reconnoît à l'avance dans ce cadavre qui est sous ses yeux, et qui vivoit avant d'être mort. Partout autour de nous, des morts et la poussière des tombeaux : leçon éloquente qui nous apprend ce que nous serons nous-mêmes. Plus d'une fois on a vu l'orgueil des hommes les plus accoutumés à tout braver, s'abattre et s'humilier au nom de la mort. Un tel est mort, leur dit-on ; et vous voyez ces fiers courages qui tremblent et s'abandonnent. Les plus sérieuses réflexions viennent nous saisir à l'aspect de ces ossements dépouillés, de ces chairs réduites à quelques lambeaux, de cette misérable humanité tombée en ruines ; et nous nous disons à nous-mêmes : Voilà ce qui m'attend ; voilà le terme où je marche. Tels sont nos secrets entretiens. Près de ces morts, nous en conversons avec ceux que nous rencontrons ; et c'est à qui s'écriera : O misère ! ô néant de la vie humaine ! Naître pour mourir ! — A peine dehors, nous n'y pensons plus. Ces idées fugitives s'échappent tout entières ; nous avons l'air de vouloir nous venger de notre mortalité en l'oubliant (1). On eût dit d'abord, à nous entendre,

(1) Ici les objets de comparaison se présentent en foule. Voyez Perusseau, *Serm. sur la mort*, tom. II, pag. 179 et suiv. ; Bourdaloue, *Serm. du Mercredi des Cendres*, où saint Jean Chrysostôme est cité presque à chaque page ; Massillon, *Carême*, tom. III, pag. 233—341 ; l'ancien évêque de Senez, *Serm. sur le néant des choses humaines ;* Bossuet, exorde du sermon *sur la mort et l'immortalité*, et tom. V, pag. 455 ; Saurin en vingt endroits, surtout tom. VI, pag. 37, 363, 520, etc.

que nous allions être ramenés à des projets de conversion. Ils se remuent au fond de nos cœurs; mais, rentrés dans le monde, nous redevenons ce que nous étions auparavant, infidèles à la loi de Dieu, déclarés contre elle, au moins par nos œuvres, et pourtant, que ne fait point ce même Dieu pour nous rappeler au sentiment de notre fragilité! Partout des tombeaux; pourquoi? Pour nous ramener sans cesse à notre prochaine destruction, par l'image de celle des autres. Pas une ville, pas un hameau dont l'entrée ne soit précédée par des tombeaux; et vous n'y pouvez faire un pas sans que des brillantes scènes d'opulence et de plaisir que votre imagination se flatte d'y rencontrer, n'y soient devancées par l'aspect du tableau réel qui est venu d'abord frapper vos regards. Partout l'humiliant témoignage de notre mortalité, qui nous avertit de ce que nous devons être un jour, pour nous apprendre, avec cet inévitable dénoûment, la chimère de nos projets et de nos espérances humaines. Nous ne sommes pas encore entrés dans la carrière de la vie, que déjà l'annonce de notre néant s'étoit fait entendre. Au moment de prendre une épouse, cet homme dicte au notaire ses conditions : déjà la mort est intervenue dans le contrat. Elle n'a pas encore frappé ses victimes; déjà son image s'est fait voir. Il n'y a point encore d'union conjugale; et déjà l'on a déterminé la séparation que la mort en- Pag. 185.

traînera. Avant même d'avoir vu sa future épouse, tel homme a stipulé des engagements soit contre elle, soit contre lui-même. Les clauses du contrat sont formelles: Si le mari décède avant la femme, ou la femme avant le mari: telles sont les dispositions. Ainsi l'ont voulu nos pères: telles sont les lois auxquelles la nature nous a tous soumis. Et ses oracles, portés contre tout ce qui vit, menacent également ceux qui ne sont pas encore. Il n'y a pas encore de fruit à l'arbre, et déjà l'arrêt a été rendu. Tout a été prévu; mais tout est bien vite oublié. Que ce même époux devienne veuf, ce sont de tragiques clameurs : Devois-je m'attendre à cette dure séparation? — Quoi! vous ne vous souvenez plus de ce que vous aviez écrit? Avant l'événement, vous saviez bien que c'étoit là l'ordre de la nature, et l'événement survenu, vous le méconnoissez! Apprenez donc, mes frères, apprenez tous à être résignés dans toutes les circonstances de la vie, à ne pas vous en prendre aux jugements de Dieu. Dans vos propres afflictions, appliquez-vous à vous-mêmes les consolations que vous donnez aux affligés: « Le malheur qui vous frappe, dites-vous, tient » à l'humanité; vous n'êtes pas le seul à souffrir: » les rois, eux-mêmes, n'en sont pas exempts ». N'êtes-vous donc éloquent que pour les autres, et point pour vous? Réservez votre philosophie pour vous-même. Celui qui, dans les maux qu'il éprouve,

sait dire : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont pleins d'équité,* souffrira bien parce qu'il est homme ; mais il a droit à la récompense promise aux amis de Dieu (*). Ps. CXVII. 137.

« Saint Jean Chrysostôme, expliquant le chap. IV de la Genèse, et faisant réflexion sur l'effroi qui nous saisit à la vue d'un mort, malgré l'expérience de tant de siècles, se représente avec douleur quel devoit être l'étonnement de Caïn, lorsqu'il vit le corps de son frère Abel tomber palpitant à ses pieds, et remarqua, pour la première fois, ce que c'étoit que la mort. Mais quel étonnement pour chacun de nous, quand notre âme enlevée de notre corps, le verra, pour la première fois, dans une juste distance, dénué de tous les agréments qui lui en faisoient aimer la société, dépouillé de tous les ornements qui entretenoient sa vanité, abandonné à la pourriture et aux vers, et comme abattu sous les pieds de la mort, comme un vaincu sous les pieds de son vainqueur : quelle surprise ! De quoi lui servira d'en avoir fait son idole, etc. (**). »

On nous dit : « Des jeunes gens mourir, tandis que des vieillards vivent ! Quelle étrange disposition ! Cet homme, accablé sous le poids des ans, se survivant à lui-même, réduit à une indigence universelle, appelle la mort, qui se refuse à ses vœux ;

(*) *De fide et natur.*, tom. I Bened., pag. 825. (Supplément.)

(**) La Rue, *de l'état du pécheur mort*, *Carême*, tom. III, p. 537—553.

tandis que l'enfant, si cher à sa famille, est pré-
Ps. xxxv. 7. maturément enlevé. — Répondez : *Seigneur, vos jugements sont des abîmes profonds*. Répondez : Il n'est arrivé que ce qui a plu au Seigneur. Pensez que le Maître l'a voulu ainsi, et que votre devoir est de vous soumettre (*).

T. I Bened. Pag. 763. Saint Paul donne à la mort le nom de sommeil; expression consolante, bien propre à fonder nos espérances. Après le sommeil vient le réveil; et la mort, qu'est-elle autre chose qu'un plus long sommeil? Mais quand on est mort, m'allez-vous dire,
Pag. 764. on ne parle point, on ne voit, ni n'entend, on ne sent plus rien. Je réponds : Ni quand on dort, non plus. J'ajoute (la chose vous semble peut-être étrange), j'ajoute : Durant le sommeil, l'âme est comme endormie; à la mort, elle s'éveille. — Vous insistez : Ce corps que la mort a frappé se corrompt, il se dissout, et devient cendre et poussière. — Qu'en concluez-vous, ô mon frère? J'en conclus, moi, que c'est là même ce qui doit animer notre joie. Lorsque l'on veut rebâtir une maison que le temps a fait tomber en ruines, on commence à en faire déloger les habitants, ensuite on la démolit pour la reconstruire après avec plus de magnificence; et ceux qui en sortent, bien loin de s'en désoler, s'en réjouissent, parce que leur vue ne s'arrête pas à sa destruction actuelle, mais que leur pensée embrasse

(*) *De fide et natura*, Morel, *Opusc.*, om. VI, pag. 187.

à l'avance le nouvel édifice qui doit sortir du milieu de ces ruines (1). C'est là la conduite de Dieu. Il commence par abattre ce corps d'où il a fait sortir l'âme qui y résidoit, pour la reconstruire après sur un dessin beaucoup plus relevé, et la restituer à son ancienne habitante. Empruntons une autre similitude. Si vous voyez fondre une statue d'airain que la rouille et la vétusté auroient dégradée, mutilée même dans plusieurs de ses parties, mais avec l'intention de la refaire en la perfectionnant, vous ne croiriez pas que ce fût la perdre que de la dissoudre, et vous estimeriez au contraire qu'elle gagneroit à ce changement qui lui donneroit un nouvel être. De même, à la vue de ce corps jeté dans la mort qui le dissout, ne vous en tenez pas au seul aspect qui saisit vos regards, mais attendez la refonte. Encore cette comparaison elle-même est-elle incomplète. Ne vous bornez pas à ces simples rapports. Car ce statuaire, en renouvelant son ouvrage, ne le fera pas d'un autre métal, ni plus durable que le premier. Mais de ce corps de bouc, et condamné à la mort, il fera un corps nouveau, pur et immortel. La terre qui aura reçu dans son sein cette matière périssable et corruptible, le rendra désormais inaltérable. Ne considérez donc pas seulement ce cadavre muet, étendu sans mouvement et sans

(1) « Il a dessein, dit excellemment saint Chrysostôme, de réparer la maison qu'il nous a donnée, etc. » (Bossuet, *Serm.*, tom. v, pag. 452.)

vie ; mais, du milieu de ces débris, voyez sortir un homme nouveau, qui s'éveille en santé à une existence toute de gloire, à une vie dont tous les efforts de l'imagination ne sauroient vous fournir l'idée. Que votre esprit se transporte, de l'objet que vous avez sous les yeux, dans un meilleur avenir. Ce mort, que vous pleurez, vous ne sauriez, dites-vous, vous consoler du regret de sa perte. Votre désespoir est-il raisonnable? Quand vous établissez votre fille en la donnant en mariage à un époux qui l'emmène dans une contrée lointaine pour l'y faire jouir d'une brillante fortune, vous ne regardez point son absence comme un malheur pour vous; mais votre chagrin se calme bientôt par la pensée du bonheur qui l'attend ailleurs. Et ici, ce n'est pas un homme, votre semblable, qui vous impose cette séparation : c'est le Seigneur qui l'ordonne, le Seigneur qui n'a fait que reprendre son propre bien ; et vous vous abandonnez à d'inconsolables regrets!

Puis-je faire autrement? je suis homme. — Aussi ne vous demandai-je pas d'être insensible. Ce que je blâme, ce n'est pas la douleur même, mais son excès. Pleurez, donnez à la nature le tribut qu'elle réclame ; mais se désespérer, c'est de l'égarement, c'est de la folie, c'est une foiblesse qu'il faut laisser à des âmes sans courage. Pleurez, soyez profondément ému; seulement, ne vous emportez pas, ne donnez pas à votre douleur un criminel éclat.

Pag. 765.

Rendez, à cet ami que vous avez perdu, tous les devoirs de l'amitié, honorez sa mémoire par de nobles funérailles; remerciez pour lui le Seigneur qui l'a rappelé dans son sein. Autrement l'excès de votre douleur est un outrage à la mémoire du mort, un manque de reconnoissance envers Dieu qui l'unit à lui, un préjudice que vous vous portez à vous-même. Pleurez, oui, j'y consens; mais comme votre maître a pleuré Lazare; et c'est là le modèle que nous devons nous proposer, mettant à notre douleur des bornes que nous ne franchirions pas sans crime (1). Saint Paul nous défend une excessive tristesse; elle ne convient qu'aux infidèles sans espérance pour une vie future, parce qu'ils ne croient pas à la résurrection. Pour moi, faut-il vous le déclarer? quand il m'arrive, traversant la place publique, d'y rencontrer des troupes de femmes en désordre, s'arrachant les cheveux, se frappant le visage, ensanglantant leurs bras, et cela, sous les yeux des ennemis de la foi, j'en rougis pour les chrétiens. Que dira le païen? « Sont-ce là ces hommes qui raisonnent si bien sur la résurrection? Mais leurs œuvres ne répondent guère à leur croyance; car ils agissent comme nous qui n'y croyons pas. S'ils étoient bien fortement convaincus que ce mort est

(1) Eloquemment développé par Saurin, dans son sermon *sur l'affliction que cause la mort des personnes qu'on aime*, tom. VI, pag. 2—43, surtout aux pages 32, 33.

passé dans une vie meilleure, ils ne s'affligeroient pas, comme ils font, qu'il ne soit plus dans celle-ci. » Tel est le langage que l'infidèle se permet, en entendant ces lamentations. Eh! dites-moi, quel en peut être l'objet? Ce mort que vous pleurez si amèrement, qu'étoit-il? Un être vicieux et méchant? Dans ce cas, bénissez Dieu d'avoir prévenu de nouveaux crimes. Il fut vertueux? Félicitez-le d'être échappé à un monde où sa vertu n'auroit marché qu'entre les écueils. Maintenant en sûreté, elle n'a plus à craindre même le soupçon de changement. Il étoit si jeune! Tant mieux! glorifiez le Seigneur qui a bien voulu l'appeler à lui pour l'établir dans une condition meilleure; quel que fût son âge, n'importe. Affranchi des misères humaines, il est désormais libre, heureux. De quoi le plaignez-vous? Si l'Eglise fait retentir le chant des psaumes, si elle convoque la famille, si elle fait un appel à toute l'assemblée des fidèles, ce n'est point pour exciter la douleur, mais pour remercier en commun l'auteur de tous les dons, et prendre leur part de la joie des saints qui sont introduits dans le ciel, comme on célèbre par des acclamations d'allégresse les prises de possession de quelque magistrature. En quittant la vie, ils ont trouvé dans la mort, le repos, le terme de leurs souffrances, l'affranchissement des embarras de toute sorte, qui nous assiégent ici-bas. Loin donc de vous livrer au chagrin,

au murmure, recueillez-vous, rentrez en vous-même, sondez votre conscience, et considérez, à la vue de ce mort, que bientôt vous le serez vous-même.

La différence qu'il y a entre l'infidèle et le chrétien, c'est qu'ils jugent des choses d'une manière bien opposée. L'infidèle, quand il porte ses regards vers le ciel, ou qu'il les abaisse sur la terre, y voit des dieux et les adore ; l'impression des sens est tout pour lui. Nous, l'aspect de leurs beautés nous fait remonter à leur auteur, et notre culte s'adresse à celui qui les a faites. L'infidèle voit les richesses, et, frappé de leur éclat, il soupire après elles ; moi, je vois les richesses, et je les méprise. La pauvreté lui fait peur ; elle fait ma joie. De même pour la mort. Un corps privé de vie n'est pour lui qu'un cadavre ; moi, j'y vois l'image du sommeil. Il y a entre nous deux la même différence que celle qui existe entre deux hommes dont l'un sait lire, et l'autre ne le sait pas : mettez un livre sous les yeux de l'un et de l'autre ; le premier en parcourt aisément les caractères, en pénètre le sens ; l'autre n'y voit que des figures muettes, stériles pour son intelligence. Si loin de penser comme l'infidèle sur tout le reste, n'y aura-t-il que sur la mort que nous voudrions nous en rapprocher ? Ce mort que vous pleurez, il est allé rejoindre un saint Paul, un saint Pierre, s'unir à tout le chœur des âmes célestes. Quelle douce consolation pour le chrétien ! Voyez-le secouer le sommeil

Pag. 766.

de la mort, et s'éveiller au sein d'une immortelle gloire. Songez que ces lamentations sont pour vous en pure perte, qu'elles ne vous rendent pas l'objet de vos douleurs, qu'au contraire elles vous sont nuisibles à vous-même, et que par cette conduite vous ressemblez à qui? à l'infidèle, à ces hommes
Pag. 767. dont l'Apôtre dit : qu'*ils sont sans espérance*... Pesez bien cette expression. Saint Paul ne dit pas : sans l'espérance de la résurrection; mais d'une manière bien plus générale, *sans espérance*. Car, en ne croyant pas au futur jugement, on se dépouille de toute espérance; on ne croit pas, ni qu'il y ait un Dieu, ni qu'il existe une Providence, une justice divine attentive à toutes nos actions; système éversif de tout ordre social, qui étouffe tout germe de bien, et précipite dans tous les crimes. Laissez au païen ces monstrueuses erreurs, et ne l'imitez pas
I. Thes. IV. 4. dans les conséquences pratiques qu'il en tire. *Que chacun*, nous dit saint Paul, *possède le vase de son corps avec sainteté et décence, et non en se livrant à des passions honteuses, comme les païens qui ne connoissent pas Dieu.* Ce qui nous jette dans la douleur, ce n'est pas l'événement en lui-même, c'est la disposition, c'est la foiblesse de notre cœur. Rien de ce qui arrive ici-bas n'accable l'âme chrétienne; la sainte philosophie qu'elle a puisée à l'école de Jésus-Christ, non-seulement l'élève au-dessus de tous les événements, mais, au sein même des événe-

ments les plus fâcheux, la pénètre d'une joie inaltérable et d'une céleste béatitude. Devançant par l'espérance le grand jour de la résurrection, elle trouve dès ici-bas les consolations les plus ineffables; bien différente de l'infidèle à qui manque tout à la fois et l'espérance de l'avenir, et la consolation du présent.

Exemples de Job consumé par une mort lente, et résigné au milieu des plus cuisantes douleurs; d'Abraham, triomphant de la nature, et s'apprêtant à sacrifier son fils Isaac (*). Pag. 768. 769.

Les objets les plus tristes, les plus rebutants à la nature, changent de face aux yeux sans prévention. La mort, elle-même, bien qu'elle soit le châtiment du péché, est un bienfait de la divine Providence. Ne nous affranchit-elle pas de nos maux et des épreuves de la vie? Pour Job, elle devient le lieu de son repos. Elle retranche nos vices. *Celui qui est mort*, dit saint Paul, *est délivré du péché;* et s'il a mené une vie sainte, sa vertu le porte dans un port assuré; la mort l'a mis en possession d'un trésor qui ne lui peut être ravi. La pensée de la mort nous donne à nous-mêmes plus de retenue et de régularité dans nos mœurs. Souvent les riches, trop accessibles à l'orgueil, sont ramenés à des sentiments plus humains, par l'aspect d'un cadavre gissant im- T. v. Bened. Pag. 266. Rom. vi. 7.

(*) *In illud : De dormientibus*, etc., Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 377—381.

mobile, de sa famille en larmes, d'une épouse, d'enfants, d'amis déplorés, d'une maison offrant la lugubre empreinte du deuil. Ils en avoient entendu parler sans en profiter; l'aspect de la mort leur donne de plus éloquentes leçons sur la caducité de la vie, et l'instabilité de leur richesse, sur le peu de fond à faire sur leur puissance; et l'infortune des autres leur fait présager le changement auquel ils doivent s'attendre pour eux-mêmes (1). Si avant d'être frappé par la mort, on s'abandonne à tous les excès qu'entraîne une insatiable cupidité, si nous voyons le riche dévorer la substance du pauvre, que seroit-ce, si l'on ne mouroit pas? si l'on avoit l'assurance de posséder toujours ce que l'on a acquis par les moyens les plus odieux? N'est-ce point la mort qui tresse la couronne des martyrs, et récompense leurs vertus? La mort n'a-t-elle pas valu à saint Paul des milliers de victoires, lui qui
I. Cor. xv. 31. disoit : *Je meurs tous les jours.* Ce n'est pas la mort qui est mauvaise en soi, ce n'est que la mauvaise.
Ps. xxxiii. 22. cxv. 15. Aussi le prophète nous dit-il : *La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur; la mauvaise*, ajoute-t-il, *c'est celle du pécheur;* c'est-à-dire, celle qui nous jette aux pieds de Dieu, chargés du poids de nos iniquités (*) (2).

(1) Imité par Bourdaloue, *Dominic.*, tom. III, par 388.

(*) *In ps.* cx, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 296, 297.

(2) « Pascal marchant sur les traces des Pères, nous invite à considérer

L'Apôtre nous compare à des *agneaux destinés à la boucherie*, pour indiquer avec quelle facilité nous allons à la mort (*). Rom. VIII. 36.

T. V Bened. Pag 306, 307.

Philosophie sublime de la religion! elle nous fait désirer ce que les autres redoutent, elle change en une source de joie, ce qui n'est pour la nature qu'un sujet d'affliction, et réserve nos légitimes gémissements, pour ce qui paroît au mondain le digne objet de sa joie et de son attachement. Et certes, si nous avons à gémir, n'est-ce pas d'être dans une région étrangère, dans une terre d'exil, relégué loin de la patrie? Si nous avons sujet de nous réjouir, n'est-ce pas quand nous touchons à cet heureux port, qui nous mène de plein pied à la céleste patrie, où il n'y a plus ni douleur, ni embarras, ni gémissements? Vous m'allez dire : Mais quel intérêt y puis-je prendre, moi qui ne suis qu'un pécheur? Ce n'est donc pas la mort qui vous fait peur, mais votre conscience coupable. Eh bien, abstenez-vous de pécher; et la mort n'aura plus pour vous rien d'effrayant (**) (1).

toutes choses en Jésus-Christ, et la mort en particulier. Sans Jésus-Christ, elle est horrible, elle est détestable, elle est l'horreur de la nature En Jésus-Christ, elle est tout autre chose, elle est aimable, sainte, et la joie des fidèles. Tout est doux en Jésus-Christ, jusqu'à la mort. » (Extrait d'un livre publié récemment, intitulé : *Instructions pour la première communion*, pag. 178, 179; *Pensées* de Pascal, chap. XXX, n° 12.)

(*) *In ps.* XLIII, tom. V Bened., pag. 157.

(**) *In ps.* CXIV, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 341.

(1) La philosophie profane croit avoir élevé l'homme au plus haut de-

T. v. Bened. Pag. 158.

Qu'est-ce que cette beauté qui vous enchante? un peu de boue, cendre et poussière, ce qu'il y a de plus vil. Si vous ne m'en croyez pas, allez fouiller dans les tombeaux, qu'y verrez-vous? cendre et poussière. Dépouillé de ce souffle de vie qui l'anime, ce beau visage se montre à vous tel qu'il est; il n'attend pas même jusque là; les rides de la vieillesse, l'invasion d'une maladie le ramènent bientôt à ce qu'il est. Pourquoi donc la main savante qui l'a fait, a-t-elle donné à ce corps ces belles proportions, en n'y employant qu'une si vile matière? C'est pour prévenir les coupables pensées, en vous rappelant à l'origine de ce corps qui vous séduit. En quoi il vous montre sa sagesse. Admirez la beauté, pour remonter jusqu'à son auteur; n'allez pas plus loin, pour n'exciter pas dans votre cœur des désirs orageux. L'ouvrage est beau; adorez celui qui l'a fait; n'abusez pas de son ouvrage pour vous corrompre (*).

gré de la perfection, quand, par la force de ses raisons, elle l'a guéri de l'amour de la vie et de la crainte de la mort; et elle pense l'avoir mis en cet état, ou n'ayant plus rien à craindre ni à désirer, il est aussi heureux qu'on peut l'être dans le monde. Mais la philosophie chrétienne, qui commence où l'autre finit, et qui règle tous ses mouvements par la volonté de son Créateur, essaie d'inspirer à ses disciples une sainte indifférence pour la vie et pour la mort, et elle tâche de leur ôter l'amour de l'un et la crainte de l'autre, pour les mettre dans une soumission parfaite aux ordonnances de leur Souverain. » (Senault, *Panégyr.*, t. III, p. 485, 486.)

(*) *In ps.* XLIII, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 176, 177. Bourdaloue,

Le moyen de calmer les feux de la colère, quel est-il? de penser à la mort, de méditer cette vérité, dont, hélas! nous nous écartons tous les jours : que nous ne sommes rien que cendre et poussière. Si la concupiscence vient à se glisser dans votre cœur, transportez-vous près des tombeaux où gissent vos pères : voyez-les rangés, immobiles, vous marquant votre place à côté de leur poussière. Cette instruction éloquente vous rendra à la sagesse. Il faut un air pur à ceux qui viennent d'être travaillés par les ardeurs de la fièvre; allez goûter dans les régions de la mort une atmosphère rafraîchie qui calmera l'effervescence de vos sens. Le seul aspect d'un tombeau a suffi plus d'une fois pour abattre les fumées de l'orgueil. De là, la pensée s'élève vers ce jour redoutable du dernier jugement, où il faudra rendre compte, où l'on sera condamné à des supplices sans consolation; et ces salutaires pensées en imposeront à toute la fougue de vos passions (*). T. v. Bened. Pag. 345.

On se fait dans le monde de bien fausses idées de la vie et de la mort. Tel que l'on y appelle vivant diffère bien peu de ce qui est mort, quand il vit mal; et il est bien plus mort que ceux qui sont T. vii Bened. Pag. 331.

Serm. du Mercredi des Cendres, citant saint Jean Chrysostôme, tom. i, pag. 55—73; Cambacérès empruntant au même une figure hardie, *Serm.*, tom. ii, pag. 184.

(*) *In ps.* cxxiii, Morel, *Opusc.*, tom. iii, pag. 183, 184. Voyez au vol. xii, pag. 480.

Rom. VI. 7. dans le tombeau. *Ceux-là*, dit l'Apôtre, *sont délivrés du péché;* le premier en est l'esclave. — Pourtant, m'allez-vous dire, on ne lui a point fermé les yeux, il n'est pas gissant au fond d'un sépulcre, ni enveloppé dans un linceul; ni en proie à des insectes dévorants. — Je dis, moi, qu'il est mort, et pire que les morts. A la bonne heure, il n'est point la pâture des vers; mais son cœur est déchiré par mille passions furieuses dont il ne peut se défendre. Vous lui voyez les yeux ouverts : plût au Ciel qu'il les eût fermés à cette foule d'objets criminels qui, tous les jours, pénètrent par là jusqu'à son âme, comme autant de traits empoisonnés qui la percent! Ce mort est au fond de son tombeau, couché sans mouvement et sans vie, désormais invulnérable au péché; celui-ci est enseveli dans ce tombeau du péché, garrotté par les lieux honteux qu'il s'est faits à lui-même. Vous admirez cette fleur de jeunesse et d'embonpoint qui le décore; mais de cette âme corrompue s'exhale, avec les vapeurs du crime que répandent ses licencieux discours, une infection pire que celle du tombeau. Ce corps, jeté dans la corruption du sépulcre, c'est une nécessité inévitable qui en a fait la victime de la mort; mais ici c'est un choix volontaire, qui le plonge dans cette corruption qu'entretiennent ses déréglements jour-
Pag. 332. naliers.... Ah! si vous aviez des yeux pour voir l'état de cette âme ainsi enchaînée à ses voluptés

coupables, vous n'hésiteriez pas à dire qu'en effet son sort est bien plus déplorable que celui d'un mort couché dans son sépulcre; et que la pierre sous laquelle gît ce cadavre est bien moins lourde que le péché dont ce mort vivant est accablé.

Voilà les morts qu'il faut pleurer, parce qu'ils ne songent guères à pleurer sur eux-mêmes; ceux pour qui il faut implorer la toute-puissance du Sauveur, comme fit Marie pour Lazare. Priez-le qu'il veuille bien le rappeler à la vie. Vous tous qui êtes les amis, les disciples de Jésus-Christ, vous tous à qui ce mort est cher, accourez aux pieds de Jésus-Christ, suppliez-le de le ressusciter. Plus ils sont plongés dans l'infection du péché, plus, si vous les aimez, vous devez solliciter en leur faveur la divine miséricorde, à l'exemple des sœurs de Lazare, qui ne cessèrent de conjurer le Sauveur qu'après que leur frère eut été ressuscité (*). Joann. XI. 31.

Venez avec moi visiter les tombeaux, venez y reconnoître la cendre qui fut votre père, votre épouse. Où est-il, ce grand que l'on voyoit jadis vêtu d'une pourpre magnifique, traîné dans un superbe équipage, faire mouvoir des armées entières, ne marchant qu'au milieu d'une escorte formidable, précédé de licteurs, disposant à son gré de la fortune, T. VII Bened. Pag. 739.

(*) Hom. XXVII *in Matth.*, Morel, XXVIII, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 338—340; Chiribiri citant saint Jean Chrysostôme, pag. 143—214.

de la liberté, de la vie des citoyens? Cherchez-le dans ces ruines. Je n'y vois, moi, que d'infects ossements, que des vers se disputant entre eux la proie qui leur est abandonnée, qu'un peu de poussière et de cendre dont on parle encore, qu'un vain songe, une ombre qui bientôt sera évanouie, pas même une image effacée, pas même les traits décolorés de ce visage autrefois si majestueux; un rien, un néant. Encore n'est-ce point là que se termine le hideux tableau que la mort place sous vos yeux. Ce qui reste après, ce n'est plus là un songe, une ombre vaine; à la place, et du sein même de cette pompe, de ces honneurs, de ces plaisirs, est sorti quelque chose qui ne meurt pas, qui même subsistera éternellement. Ces violences, ces rapines, ces voluptés brutales, ces adultères, tant d'autres crimes dont cette grandeur fut l'instrument; ils ne sont pas échangés comme elle contre une vile cendre. Et les paroles et les actions coupables, tout fut inscrit sur des livres dont les caractères ne s'effaceront jamais (*).

T. VII. Bened. Pag. 344.

Ezéchias sur le lit de la souffrance ne se souvient plus des honneurs et de la pompe de la cour, il est

(*) Hom. LXXVI *in Matth.*, LXXVII, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 812, 813. Imité, avec toute la chaleur de l'imagination et du sentiment, par Cambacérès, tom. II, pag. 180; Saurin, tom. II, pag. 479; La Boissière, *Carême*, tom. I, pag. 491; Fromentières, *Serm.*, tom. II, pag. 88.

uniquement occupé des récompenses promises à ses bonnes œuvres. *Souvenez-vous, Seigneur,* s'est-il écrié, *que j'ai marché, en votre présence, dans la voie droite.* Telle est la confiance qui fait tressaillir de joie un saint Paul, et lui fait dire : *J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi.* La gloire, les honneurs, l'opulence, tout périt avec nous ; nos bonnes œuvres nous accompagnent après la vie : nous aurons à rendre un compte rigoureux des premiers, les autres nous vaudront d'immortelles récompenses.

IV. Reg. x. 3.

II. Tim. iv. 7.

A ce jour terrible de la mort, quelles déchirantes pensées jette dans l'âme le souvenir de ses fautes passées! quel trouble! quel désordre! quelles amères douleurs! Mais alors aussi, la mémoire des bonnes œuvres qu'elle a pu faire vient dissiper ses sombres alarmes; c'est le calme qui succède à l'orage. Craignons durant la vie pour n'avoir rien à craindre à la mort. Il n'y a tant de terreurs à ce douloureux moment, que parce qu'il n'y en a point eu auparavant. L'instant où un coupable dans les fers est le plus violemment agité, est celui où on l'arrache de sa prison pour l'amener devant son juge, pour entendre prononcer son arrêt. Image trop fidèle du pécheur mourant. D'où viennent ces visions, ces spectres effrayants dont leur esprit est assiégé, ainsi qu'ils s'en plaignent à nous-mêmes; ces mouvements convulsifs de tout leur corps, ces yeux hagards qu'ils promènent sur tous ceux qui

assistent à leurs derniers moments? N'est-ce que le dernier effort de l'âme qui s'arrache avec violence de sa prison? n'est-ce pas plutôt l'aspect des messagers terribles de la vengeance céleste (*)?

T. XI Bened. Pag. 216.

Ne pleurons point les morts simplement parce qu'ils sont morts; et ne qualifions point heureux les vivants simplement, parce qu'ils sont vivants. Pleurons sur les méchants, soit qu'ils meurent, soit qu'ils vivent. Réjouissons-nous sur les justes, qu'ils vivent ou qu'ils meurent. Les premiers, tout vivants qu'ils sont, sont morts : voilà ceux dont il faut déplorer la mort; ils sont morts dans l'inimitié de Dieu; les autres, tout morts qu'ils paroissent, ils sont vivants; ils sont allés à Dieu, ils jouissent dans son sein des immortelles félicités. Les premiers, quelque part qu'ils soient, dans ce monde ou dans l'autre, sont loin de leur roi. Qui ne déplorerait leur sort? Mais les justes, même ici-bas, sont dans la compagnie du prince qu'ils ont l'honneur de servir; moins immédiatement à la vérité, puisqu'il ne leur est pas encore donné de le voir face à face. Ce n'est donc pas eux qu'il faut pleurer; réservons pour les pécheurs nos larmes et nos gémissements. Car enfin, quelle espérance peut rester à des malheureux chargés du poids de leur péché,

(*) Hom. LIII *in Matth.*, LIV, Morel, *Nov. Testam.*, pag. 587, 588. Perusseau, t. II, p. 224; Segaud, t. I, p. 37-51 : *Biblioth. chois.*, t. XV, p. 486; Bourdaloue, *Dominic.*, t. III, p. 381; Massillon, *Carême*, t. III, p. 233; La Rue, p. 521.

quand rien au monde ne pourra les en délivrer? Du moins pendant leur séjour sur la terre, ils laissoient encore espérer qu'ils pourroient se convertir et rentrer en grâce avec le Seigneur. Une fois dans Pag. 217. l'enfer, plus même de pénitence qui les en puisse arracher : *Qui, ô mon Dieu*, s'écrioit le prophète, Ps. VI. 6. *vous glorifiera dans les enfers?* Malheur affreux, et vraiment digne de tous les regrets! Nous n'en saurions trop donner, mes frères, à ceux qui meurent de la sorte. Toutefois, ce que je vous demande pour eux, ce ne sont point les emportements d'une douleur convulsive; laissez au théâtre, laissez à des enfants, à de misérables batteurs, à des femmes accoutumées à trafiquer de leurs larmes, ces vains transports d'un hypocrite chagrin ou d'une douleur qui ne cherche qu'à se montrer. Pleurez, mais sans témoin; affligez-vous profondément, mais avec bienséance. Vos larmes, répandues par un sentiment vrai, seront profitables à vous-mêmes, en excitant en vous et la crainte d'en mériter de pareilles, et la défiance nécessaire pour ne vous exposer pas aux mêmes malheurs où leur péché les a entraînés.

Pleurez les infidèles; pleurez ceux qui leur ressemblent et sortent de ce monde sans avoir été purifiés par les eaux du baptême, ni marqués du sceau de la foi. Pleurez les riches qui meurent au sein de leur opulence, sans avoir fait servir leurs richesses à la consolation de leurs âmes, quand ils pouvoient

les employer à ce salutaire usage. Pleurons-les en public, en particulier, non pas un jour seulement, mais toute la vie. Les larmes qui naissent d'une émotion purement naturelle, sont bientôt taries; celles qui prennent leur source dans une charité vraiment affectueuse, ne s'épuisent point. C'est la crainte du Seigneur qui les entretient. Toujours de cette manière les assisterez-vous; ne seroit-ce qu'en adoucissant leurs souffrances. Prions pour eux, sollicitez les autres à unir leurs prières aux vôtres, intéressez-les en leur faveur par d'abondantes aumônes. Si la seule considération de son serviteur David a pu engager le Seigneur à sauver une ville infidèle, que ne doit-on pas attendre des bonnes œuvres des justes en faveur des morts? Aussi, telles sont les sages constitutions qui nous viennent des Apôtres. Ces saints hommes ont voulu que dans la célébration des mystères on fît mémoire des morts; ils savoient combien ce pieux usage étoit profitable aux morts. Eh! pourquoi les prières de tout un peuple uni au sacerdoce, adressant ensemble au Seigneur leurs vœux suppliants, au moment où s'offre la victime auguste du salut, ne fléchiroient-elles pas la colère céleste en faveur de ceux qui sont morts dans la foi? Pour les autres, par exemple, pour les catéchumènes, l'unique secours qu'ils puissent espérer de notre part, ce sont les aumônes. Que si le Seigneur nous fait une loi de nous secourir

Isa. XXXVII. 35.

les uns les autres dans nos nécessités, de nous assister tous sans nulle exception, de prier même pour les plus grands pécheurs qui ne diffèrent pas des morts, nous dispenserons-nous de chercher à nous rendre secourables aux morts eux-mêmes, quels qu'ils soient (*)?

Jésus-Christ envoyant ses Apôtres prêcher son Evangile, leur dit : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut perdre et le corps et l'âme en les jetant dans l'enfer.* Vous craignez la mort ; c'est précisément cette crainte qui doit redoubler votre ardeur. Vos ennemis vous mettront à mort ; mais avec toutes leurs fureurs, ils ne sauroient atteindre la plus noble partie de vous-mêmes. Ils le voudroient, qu'ils ne le pourroient pas. Si donc vous appréhendez les maux que les hommes peuvent vous faire souffrir, redoutez bien davantage ceux dont le Seigneur menace l'infidélité. Jésus-Christ ne s'engage donc point à donner à ceux qui le servent de longs jours ; au contraire, il promet à ses Apôtres qu'ils mourront ; mais qu'en mourant, ils seront bien plus heureux que s'ils ne devoient jamais mourir (**).

T. VII Bened. pag. 391.

Matth. x. 28.

(*) Hom. III *in Epist. ad Philipp.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 31—33. Que répondre à une autorité si décisive? Voyez les sermons du P. de La Rue et Ch. de Neuville, *sur la piété envers les morts*, dans leur *Avent*.

(**) Hom. XXXIII *in Matth.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 408.

Homélie xxxi *sur saint Matthieu.*

T. vii Bened. Pag. 359. *Un chef de synagogue s'étant approché de Jésus, l'adora en disant : Seigneur, ma fille vient de mourir; mais venez lui imposer les mains, et elle vivra. Lorsque Jésus fut arrivé en sa maison, voyant les joueurs de flûte et une troupe de gens qui faisoient grand bruit, il leur dit : Retirez-vous, car cette fille n'est pas morte; mais elle n'est qu'endormie.* (ix. 18-24.) Etrange manière de pleurer ceux que l'on a perdus, d'appeler des instruments de musique! Que fait Jésus-Christ? Il les renvoie, il chasse ces pleureurs à gages, et ne garde que les parents, pour qu'ils fussent témoins que c'étoit lui et non pas un autre qui guérit et qui sauve. Mais avant que la résurrection ne fût manifeste, il l'avoit opérée déjà par cette simple parole : *Cette fille n'est pas morte : elle n'est qu'endormie.* C'étoit sa coutume ordinaire. Avant d'apaiser la tempête, il avoit commencé par reprocher à ses Apôtres leur peu de foi; ils craignoient le naufrage; déjà il n'y avoit plus de tempête. De même, au moment de ressusciter Lazare : *Notre ami Lazare dort*, avoit-il dit, pour témoigner combien peu nous devons avoir peur de la mort, puisqu'elle n'est qu'un sommeil. Depuis l'avénement de Jésus-Christ parmi les hommes, il n'y a plus de mort. Cependant on se moquoit de lui.

Matth. viii. 26.

Joan. xi. 11.

Pag. 360.

Jésus-Christ ne s'en fâche point. On ne croit point à la puissance qu'il a de ressusciter les morts. On n'y répond que par d'insulantes railleries. Le miracle n'en sera que mieux constaté par les contradictions mêmes qu'il essuie. Ainsi, avant de ressusciter Lazare, demandera-t-il : *Où l'avez-vous mis?* Il attendra que quatre jours se soient écoulés, et que les ravages de la mort se soient imprimés sur ce corps sans vie, afin qu'il n'y eût plus le moindre droit de douter de la vérité du miracle de la résurrection. Le père de la jeune fille lui avoit dit : *Venez lui imposer les mains*. Jésus fait plus. Il la prend, il la soulève, pour témoigner que tout lui cède et lui obéit. Saint Luc ajoute cette circonstance : *Qu'il lui fit aussitôt donner de la nourriture,* pour achever d'éloigner le soupçon d'aucune illusion. Après avoir rendu la vie à Lazare, il dira : *Qu'on le délie et qu'on le laisse aller.* En le voyant marcher, pouvoit-il rester quelque doute et qu'il ne fût véritablement mort, et qu'il ne fût véritablement ressuscité?

Ibid. 34.

Luc. VIII. 55.

Joan. XI. 44.

Mais pourquoi défend-il que l'on en parle? Pour nous apprendre à tous à nous tenir en garde contre la vaine gloire et contre les surprises de l'amour-propre.

Remarquez encore qu'en repoussant de la maison les joueurs d'instruments et les pleureurs, il avoit gardé près de lui, avec les parents, trois de ses

Apôtres. Les premiers, il les a chassés comme indignes de voir le miracle qu'il préparoit. Vous, méritez de rester avec les Apôtres fidèles, Pierre, Jean et Jacques. Que si alors il ne veut pas pour témoins de ses miracles, des hommes de cette profession, dans un temps où la vérité de la résurrection n'étoit pas encore aussi bien démontrée qu'elle l'a été depuis, pouvons-nous douter qu'il ne fût plus sévère encore, aujourd'hui que ce dogme est devenu si manifeste ?

Vous m'allez dire : Que ma fille vienne aujourd'hui à mourir, on ne me la rendra point. — Pas aujourd'hui ; mais plus tard, et avec bien plus de gloire. Rappelée à la vie, cette jeune fille de notre Evangile mourut après une seconde fois ; votre fille à vous, ressuscitera pour ne plus jamais mourir.

Pag. 361. Désormais il n'est donc plus permis de pleurer les morts, de se désespérer de la perte de ceux qui nous sont chers. C'est faire outrage à la puissance de Jésus-Christ, qui a triomphé de la mort. Pourquoi vous lamenter quand il n'y a plus dans la mort rien qu'un sommeil ? Pourquoi ces transports oiseux et ces vains emportements de douleur ? Laissez-les aux païens qui ne croient point. Mais celui qui croit, et qui s'abandonne au chagrin, est-il pardonnable d'imiter l'infidèle, aujourd'hui que les miracles du Sauveur et la foi de tant de siècles attestent la vérité de la résurrection ?

Cependant il semble que l'on prenne à tâche de mentir à sa croyance, d'enchérir encore sur les mœurs du paganisme; on fait venir les pleureuses, on appelle les étrangers, on attise l'incendie, pour donner à son affliction plus d'éclat; on est sourd à la voix de l'Apôtre qui crie : *Quel rapport y a-t-il entre Jésus-Christ et Bélial? ou qu'a de commun un fidèle avec un infidèle?* Encore l'infidèle, bien que manquant de foi et d'espérance, saura-t-il bien nous offrir des motifs de consolation tels que ceux-ci : « Vous souffrez; souffrez avec courage. On ne va » point contre la nécessité. Ce qui est fait est fait, » et vos pleurs n'y changeront rien ». Mais vous, disciple d'une école bien plus relevée que toute la philosophie humaine, vous ne rougissez pas de montrer ici plus de foiblesse que le païen lui-même! Nous ne vous disons point comme lui : Souffrez avec courage; le mal est sans remède, et toutes vos larmes n'y changeront rien. Non. Nous vous disons : Prenez patience; attendez l'infaillible résurrection de votre fille; elle n'est point morte, elle n'est qu'endormie; cette enfant n'est point perdue pour vous; ce n'est qu'un sommeil après lequel viendra le réveil au sein d'une vie immortelle, d'une paix, la même que celle dont jouissent les Anges. N'entendez-vous pas le prophète qui dit : *Entrez, ô mon âme, dans votre repos, parce que le Seigneur vous a fait grâce.* Dieu parle de repos, et vous pleurez!

I. Cor. VI. 15.

Ps. CXIV 7

Comment donc en agiriez-vous à l'égard d'un ennemi? Si quelqu'un doit pleurer, c'est le Démon, et le Démon seul; la mort lui arrache sa victime puisqu'elle la conduit à l'immortalité. Laissez-le donc cet ennemi du salut, laissez-le et pleurer et gémir, et se désespérer. Qu'il décelle par ses vociférations le chagrin jaloux qui le dévore; elles ne conviennent pas au chrétien, qui voit dans la mort le passage au lieu du repos et du triomphe, un port assuré contre les tempêtes et les agitations de la vie.

Parcourez en effet cette foule de maux de toute sorte qui l'assiègent; rappelez à votre esprit dans combien d'occasions il vous est arrivé de ne la regarder que comme un présent funeste, alors que vous voyiez tout s'écrouler successivement autour de vous, bien que ce soit l'arrêt prononcé dès le commencement, par Dieu lui-même, contre cette vallée de larmes que nous habitons. Il a dit à la femme :
Gen. III. 16. *Tu enfanteras avec douleur.* A l'homme : *Tu man-*
Ibid. 17. *geras ton pain à la sueur de ton visage.* Et Jésus-Christ, qu'a-t-il promis à ses Apôtres? *Vous aurez*
Joan. XVI. 33. *de grandes afflictions dans le monde.* Mais pour la
Isa. XXXIII. 20. vie future, rien de semblable. Au contraire : *La dou-*
Apoc. VII. 17. XXI. 4. *leur, la tristesse et les gémissements en sont bannis,* nous est-il assuré par les saints oracles. Et encore :
Matth. VIII. 11. *L'on viendra de l'Orient et de l'Occident se reposer dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.* Là,

est-il dit ailleurs, joies nuptiales à ce banquet spi- Luc. xx. 36.
rituel de l'époux, lampes toujours ardentes, passage Apoc. xxi. 23.
de cette terre d'exil à une vie toute céleste. Pourquoi donc, par l'éclat de votre affliction, troubler la félicité de ceux qui jouissent de l'éternel bonheur? Pourquoi faire à ceux qui vous voient et vous entendent un objet d'épouvante de la mort, et fournir aux ennemis de la Providence l'occasion de s'en prendre à elle des maux dont nous avons à souffrir? Si je vous demande dans quelle intention, quand vous perdez un parent, vous rassemblez les pauvres, vous appelez des prêtres, vous implorez l'assistance de leurs prières en faveur du mort? Pourquoi tout cela? C'est, m'allez-vous répondre, pour obtenir de leurs prières que ce parent trouve auprès du juge suprême un accès favorable, et jouisse du repos éternel. Est-ce là matière à des
pleurs, à cette violente désolation? Soyez donc plus Pag. 362.
conséquent avec vous-même. Vous croyez votre parent arrivé au port; pourquoi vous rejeter au sein de la tempête?

Mais c'est là, dites-vous, un tribut à payer à la nature. — Dites plutôt un acte de foiblesse, pusillanimité réelle, oubli de notre dignité d'hommes, prévarication pire que le manque de foi de l'infidèle. N'allez plus lui parler, à celui-ci, de l'immortalité, de la future résurrection, quand vous témoignez avoir plus de peur de la mort que lui-même.

On a vu des sages nés au sein du paganisme, et sans espérance après la mort, se couronner de fleurs et se montrer en public avec leurs plus riches habits, à la mort de leurs enfants. Ce qu'ils faisoient par ostentation et pour acquérir un faux honneur, faisons-le pour la gloire solide et vraie de la religion. Loin de nous cette tristesse lâche et efféminée, cette mollesse si peu digne d'un chrétien!

Je perds mon héritier, et il ne me reste plus personne à qui donner mes biens. — Mais quel héritage aimez-vous mieux voir dans ses mains, ou le vôtre ou l'héritage du royaume céleste? Une dépouille fragile qui alloit bientôt lui échapper, ou bien un patrimoine assuré pour l'éternité? Vous n'aurez point votre fils pour héritier; Dieu s'est substitué à votre place; il ne sera point le cohéritier de ses frères, il le sera de Jésus-Christ. — Où donc passeront ces riches étoffes, et ces habitations somptueuses, et cette foule d'esclaves, et ces vastes domaines? — Où? Dans les mains de votre fils, et d'une manière bien plus solide que s'il les possédoit vivant. Faites pour lui ce qui se fait chez les peuples barbares, qui sont dans l'usage de brûler avec leurs morts ce qu'ils avoient de plus précieux; ensevelissez avec ce fils, dans un même tombeau, ces magnifiques possessions; non pour les mettre en cendres comme les Barbares, mais pour lui en faire la plus honorable escorte. S'il est sorti de la vie avec les souillures du

péché, le sacrifice en sera l'expiation ; s'il fut juste et vertueux, il sera un surcroît de récompense.

Son absence vous est insupportable, et vous brûlez de le revoir. — Hâtez-vous donc de sortir de ce monde, et, arrivé vous-même au bout de la carrière, vous n'aurez plus de séparation à regretter.

Dans le cas où ces motifs de consolation vous trouveroient insensible, pensez que le temps seul adoucira votre douleur, mais sans aucun mérite de votre part, et par conséquent sans récompense ; au lieu qu'en obtenant par vertu ce qui seroit l'office du temps, vous gagnez deux avantages inappréciables : le premier, de vous débarrasser d'une foule de maux, le second, de mériter de la bonté divine la plus illustre couronne. Point d'œuvres aussi méritoires, à mon avis, que la résignation et le courage à supporter l'adversité.

Rappelez-vous, et ne l'oubliez jamais, que le fils de Dieu lui-même a subi la mort. Il est mort pour vous ; vous, vous mourez pour vous-même. Il disoit à son père avant de mourir : *S'il est possible, que ce calice passe loin de moi.* En proie aux souffrances de la plus cruelle agonie, éprouvé par des tortures qui surpassent l'imagination, il n'en a pas moins voulu mourir, pour nous apprendre à mourir comme lui. Il s'est ressuscité glorieux après sa mort, pour vous donner, dans sa propre résurrection, le gage de celle qui vous est promise. Si donc vous y croyez,

Matth. XXVI. 39.

Pag. 363.

ne vous désespérez pas. A voir ces lamentations, comment persuaderez-vous à l'infidèle que vous y croyez?

En pleurant comme vous le faites celui que vous aimiez, vous avez l'air d'en être jaloux, plutôt que vous ne lui donnez un témoignage réel de votre affection. Vous dites que vous ne le reverrez plus dans votre maison; c'est vous qui l'irez bientôt rejoindre dans celle qu'il habite. Il s'en est allé pour ne plus revenir; mais ce monde tout entier lui-même passera pour toujours; tout y changera de forme, jusqu'à son entier anéantissement; et ces enfants, aujourd'hui éloignés de vous, vous les reverrez au sein d'une incomparable gloire. Si donc vous les aimiez véritablement, félicitez-les d'être à l'abri de ces orageuses vicissitudes. Tout change ici-bas; il n'y a que les maux dont la chaîne se suive sans interruption pour nous accabler de tout son poids. Aimeriez-vous mieux les voir dans ce cercle continuel de misères, d'agitations et d'infirmités, n'échappant à la souffrance que pour tomber dans la crainte? Car enfin, pouviez-vous lui promettre d'en être affranchi? Vous saviez bien, ô mère, que vous ne l'aviez pas mis au monde pour n'en jamais sortir; et qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, toujours étoit-il fait pour mourir. Vous n'avez fait que rendre à Dieu un dépôt qu'il vous avoit confié, et qu'il vous redemande, pour le garder lui-même dans son

éternel trésor. Si donc vous l'aimiez véritablement, vous devez vous réjouir de le voir délivré d'une navigation aussi dangereuse. Que si vous dites que vous n'avez pas eu le temps de jouir de lui, vous en jouirez pleinement dans le ciel. — Mais vous le voudriez voir maintenant.— A quoi je vous réponds que si vous êtes sage de la sagesse de Dieu, il ne tiendra qu'à vous de le voir; car l'espérance des chrétiens est beaucoup plus claire et plus assurée que vos propres yeux. Si l'on vouloit arracher votre fils d'auprès de vous pour le faire roi d'un grand royaume, refuseriez-vous de le laisser aller pour ne pas perdre le vain plaisir de le voir? Et maintenant qu'il est passé en un royaume infiniment plus grand et plus heureux que tous ceux de la terre ensemble, vous ne pouvez souffrir d'être un moment séparé de lui!... Que si vous comprenez bien la différence qu'il y a entre la vie de la terre et la vie du ciel, si vous voyez à fond l'inconstance et le néant de celle-ci, et la grandeur et la solidité de l'autre, vous n'aurez pas besoin que je vous dise rien de plus!... Pensez, mes frères, à tout cela, et servons-nous-en pour régler nos mœurs. C'est ainsi que notre patience sera estimée des hommes et couronnée par la miséricorde du Seigneur (*).

(*) Hom. XXXI *in Matth.*, XXII, tom. I Bened., pag. 371—375. « Quelle abondance! quelle richesse d'expression, de figures, de senti-

T. x Bened. Pag. 392.

Vous qui pleurez ces morts avec excès, je vous le demande, êtes-vous leur ami ou leur ennemi? Quoi! vous pleurez de voir celui que vous aimiez introduit dans le palais d'un grand monarque, pour y recevoir d'immortelles couronnes! — Ce n'est pas lui, dites-vous, que je pleure, c'est moi. — L'étrange marque d'amour que de souhaiter à celui qui en est l'objet, qu'il eût encore à subir des épreuves et des angoisses, qu'il fût exposé à toutes les vicissitudes de la vie; et cela pour votre bon plaisir, quand déjà la palme brille à ses yeux; qu'il se trouvât rejeté en pleine mer, en butte à ses tempêtes, quand il est entré dans le port!

Ce mort, je ne sais pas dans quel lieu il est allé. — Vous ne le savez pas? comment cela se fait-il? S'il a bien ou mal vécu, on sait où il est allé. — Hélas! je ne sais que trop qu'il fut pécheur. — Vous le saviez de son vivant; et vous n'avez pas employé tous vos efforts pour le ramener à des mœurs plus chrétiennes. Affligez-vous, à la bonne heure, de ce qu'il a quitté le monde étant dans le péché; mais que ce ne soit pas non plus une médiocre consolation de penser que le terme de la vie a été celui de ses péchés. S'il eût vécu plus long-temps, il eût été plus long-temps criminel et plus sévèrement

ments! On y voit un mélange merveilleux de la raison et de la foi. Saint Chrysostôme excelle en ce point comme en bien d'autres. » (Gisbert, *de l'éloquence chrétienne*, pag. 101, citant ce morceau.)

puni. Mais vous pouvez encore le secourir, plus efficacement que par vos pleurs, en priant pour lui, en l'assistant par des aumônes, par l'oblation du saint sacrifice.

Car ce n'est pas vainement que l'Eglise a institué de pieuses commémorations en faveur des morts; que nous offrons pour eux la victime de propitiation qui a effacé les péchés du monde; que, durant la célébration de nos saints mystères, le pontife prie à haute voix pour tous ceux qui dorment en Jésus-Christ, et pour ceux qui se souviennent d'eux dans le saint sacrifice. Ce ne sont point là des institutions humaines, arbitraires; c'est l'Esprit Saint lui-même qui les a établies. Si le sacrifice que Job offroit à Dieu pour ses enfants les purifioit, doutez-vous que quand nous offrons à Dieu nos sacrifices pour les morts, ils n'en reçoivent pas du soulagement? Pag. 393. Job. I. 5.

Après cela, je vous demande pourquoi vous vous abandonnez à une affliction sans mesure, comme si nous n'étions que des enfants abandonnés. Non, vous n'avez rien perdu, tant que Dieu vous reste (*).

Quand je vois ces transports de douleur que l'on fait éclater publiquement au décès de ses proches, je rougis de honte; mes yeux craindroient de rencontrer ceux des infidèles et des hérétiques qui en T. XII Bened. Pag. 47.

(*) Hom. XXI in I ad Cor., Morel, Nov. Testam., tom. V, pag. 467, 468.

sont comme nous les témoins, et qui en prennent occasion d'insulter à la fois aux maîtres et aux disciples. C'est bien vainement que nous vous parlons de la résurrection des morts; l'infidèle ne vient pas entendre ce que nous disons; il voit ce que vous faites, et il se dit aussitôt à lui-même : Comment pourroient-ils mourir avec courage, ces hommes qui ne sauroient voir la mort sans se désespérer?

Pag. 48. Quelle contradiction! Vous applaudissez à la doctrine de saint Paul, vous la trouvez admirable, en harmonie avec la miséricorde du Seigneur et les sublimes destinées de l'homme; mais vous l'oubliez dans la pratique.

Pourquoi ces flambeaux que nous allumons aux funérailles des chrétiens? Ces hymnes et ces cantiques que l'Eglise fait retentir? Si ce n'est pour célébrer la triomphante entrée de cette âme dans la maison de l'époux céleste; pour témoigner que cet athlète, arrivé au terme de la carrière, est en possession de la couronne; que ce captif est enfin émancipé de sa laborieuse servitude, et pour remercier Dieu de l'avoir mis en possession d'un éternel repos? Mais ce langage n'est pas entendu de l'infidèle; il en croit plutôt à ce qu'il voit, et il ne manque pas de nous répondre : Ne me parlez pas d'un philosophe qui ne sait l'être que quand il n'y a rien à souffrir. Le vrai courage se montre là où il y a vé-

ritablement lieu de s'affliger. Que les chrétiens en rient, et alors je croirai à la résurrection (*).

Vous pleurez à la mort de cet enfant; ce n'est point là le moment; il valoit bien mieux pleurer à sa naissance. Qu'il fût mort en venant au monde, il alloit jouir d'une lumière bien plus pure. C'étoit un athlète couronné avant le combat. Pourquoi le pleurer après? Encore innocente, cette âme est portée en triomphe par les Anges dans le ciel. Vous pleurez. Si c'étoit sur les péchés que ce mort a pu commettre durant sa vie; à la bonne heure. Bien loin d'y mettre obstacle, je vous y exciterois encore, je mêlerois mes larmes à vos pleurs. Voilà ceux dont il est vrai de dire; qu'il auroit mieux valu pour eux qu'ils ne fussent jamais nés (**). T. IX Bened. Pag. 173. Matth. XXVI. 24.

Depuis que la certitude nous a été donnée que la mort n'est plus qu'un passage à une vie meilleure, la mort n'a plus rien de redoutable! — Mais, dites-vous, cette dissolution où elle jette le corps! — Bien loin d'en gémir, réjouissons-nous plutôt de voir qu'elle détruit en nous ce qu'il y avoit de périssable. C'est la mortalité, non pas la substance de notre corps, qui devient la proie de la dissolution. Ce métal brut que vous voyez fondre dans la fournaise d'où il sortira transformé dans une statue, a-t-il, dites-moi, perdu T. VI. Bened. Pag. 394.

(*) Hom. IV *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. VI, p. 734, 735.

(**) Hom. *in Acta Apostol.*, pag. 201, 202.

au changement? C'est la même chose pour votre corps. Ne vous attristez donc point de le voir se dissoudre dans la mort. A la bonne heure, s'il avoit été condamné à rester toujours ce qu'il est, victime de la souffrance et de la colère du ciel : ce seroit alors le cas de vous désespérer.

Mais cette corruption, cette pourriture du tombeau! Pourquoi du moins ne lui laisser pas ses premières formes? — Je ne vois point, moi, ce qu'il en reviendroit aux morts et aux vivants. Jusques à quand, idolatres de ce corps de boue, resterons-nous donc attachés à la terre? Jusques à quand n'aurons-nous une âme que pour aimer des ombres vaines? Eh! que nous serviroit-il que nos corps fussent exempts de la corruption? Au contraire, s'il en étoit ainsi, combien n'y perdrions-nous pas? Dans cette supposition, quels ravages l'orgueil n'exerceroit-il pas? car, si l'on a vu des hommes oublier la honteuse dégradation où la mort alloit bientôt les réduire, l'infection et les vers qui les attendoient sous la tombe, jusqu'à vouloir se faire passer pour des dieux et honorer comme tels; à quels excès ne se porteroit-on pas si l'on pouvoit échapper à cet humiliant avenir? Quoi! l'aspect de cette terre où vous rentrez ne vous avertit pas assez haut que vous n'êtes qu'un peu de terre; vous semblez en douter encore; que seroit-ce si vous n'en aviez pas à tous moments l'incontestable témoignage? Jusqu'où la

vanité de nos pensées ne nous porteroit-elle pas, si la vue des tombeaux ne nous ramenoit pas sans cesse à la pensée de ce qu'y sera notre corps? Cette chair que nous idolatrons deviendroit l'objet unique de nos affections! Et ne sommes-nous pas déjà assez charnels, assez abandonnés à ses criminelles convoitises? On a vu des hommes se passionner pour Pag. 395.
ce qu'ils aimoient vivant, jusqu'à ne vouloir pas s'en détacher après qu'il n'étoit plus qu'un cadavre infect; que seroit-ce s'il avoit conservé ses premières formes? Sans cette dégradation que la mort lui imprime, nous ne verrions que le présent, et ne songerions guère à l'avenir. Ajoutez que si nous n'avions pas sous les yeux la preuve de l'impuissance de la matière dans celle de son anéantissement, nous aurions peine à comprendre que nous avons une âme spirituelle, intelligente, qui en animoit tous les ressorts tant qu'il lui fut uni. Le Démon n'auroit pas manqué de profiter de cette apparente perpétuité des corps, pour faire croire, tantôt que la matière n'avoit pas eu besoin de la toute-puissance du Créateur pour donner aux corps l'existence, et que le monde étoit éternel; tantôt pour autoriser le culte de l'idolatrie; tantôt pour servir à des évocations magiques, et entretenir, par les plus infâmes manœuvres, l'impiété et la superstition parmi les hommes.

C'est donc pour prévenir cette foule de maux,

c'est pour nous détacher des choses de la terre et nous exciter à la pensée du ciel, que Dieu a sagement ordonné la dissolution de nos corps. Par l'infection qui s'en exhale, il veut nous en inspirer le mépris. Cette beauté à qui se prodigue votre cœur, allez la voir dans le sépulcre où elle est gissante; si la raison n'a pas suffi pour vous en démontrer la vanité, vos propres yeux du moins vous l'apprendront. Du sein de la corruption qui l'entoure, de l'infection qui s'en exhale, de ces insectes dévorants qui la rongent, sort une éloquente voix qui vous crie ce que c'est que cette beauté dont vous fûtes épris, et combien est insensée la passion à laquelle vous vous abandonnez.

Mais une leçon non moins importante va sortir pour vous de cette école de la mort. Cette corruption à laquelle le corps est en proie vous fait bien mieux comprendre l'excellence de votre âme, après que le corps en est séparé. En comparant ce qu'il est, aujourd'hui que la mort en a fait sa victime, et ce qu'il fut tant que l'âme lui demeura unie, vous concluez que si elle eut la vertu d'imprimer au corps un principe de vie si fécond, et des mouvements si réguliers, combien ne doit-elle pas être et plus vivante et plus belle que le corps qui ne peut rien sans elle! Aimez-la donc de préférence à tout, cette âme de qui vient la beauté dont s'orne votre corps. C'est à elle à commander, au corps à obéir. Pourquoi

intervertir l'ordre des choses? dépouiller la souveraine de son empire pour détourner votre hommage en faveur de celui qui n'en est que le ministre? Pourquoi quitter celle en qui réside la lumière et l'intelligence pour vous asservir au corps et à des sens qui n'en sont que les organes? La beauté du corps n'est qu'un voile qui cache l'objet lui-même; la mort déchire ce voile, et montre l'âme dans tout l'éclat de sa beauté (*).

Nous savons, nous dit saint Paul, *que si cette maison terrestre où nous habitons comme en une tente, vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison, une maison qui ne sera point faite par la main des hommes, et qui durera éternellement.* Remarquez comme ici l'Apôtre unit à la force de la pensée la propriété de l'expression. Il ne dit pas simplement : *Je sais*, mais : *Nous savons*, prenant à partie tous ceux à qui il adresse la parole; voulant dire que ce n'est point là une opinion problématique ou ignorée, mais un dogme reconnu universellement par tous ceux qui croient à la résurrection de Jésus-Christ. En conséquence de cette foi, nous appelons *tentes* les corps de ceux qui sortent de la vie. *Si cette maison vient à se dissoudre.* L'Apôtre ne dit pas : A se détruire, à s'anéantir,

T. II Bened. Pag. 431.

II. Cor. v. 1.

(*) Hom. xxxv *in Matth.*, Morel *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 410—414. (En substance.)

mais à se dissoudre, pour témoigner qu'elle ne tombe en ruines que pour se relever plus éclatante qu'auparavant, remplacée qu'elle doit être par une maison nouvelle, maison éternelle et toute céleste. La première fut terrestre et passagère ; la seconde, céleste, impérissable. Ici-bas, il nous faut un corps et des maisons, à cause de la foiblesse de notre chair ; alors le corps sera à la fois et le corps et la maison, trouvant dans son incorruptibilité le principe de son indépendance, et de son éternelle durée.

Nous ressusciterons tous chacun en son rang.
Pag. 434. Grand et ineffable mystère que nous révèle l'Apôtre!
I. Cor. xv. 23. Qu'est-ce à dire : *Nous ressusciterons tous?* c'est-à-dire : païens, Juifs, hérétiques, tous les hommes, en un mot, qui parurent dans le monde, ressusciteront à ce grand jour. Saint Paul explique sa pen-
Ibid. 51. 52. sée : *Nous ressusciterons tous*, ajoute-t-il, *mais nous ne serons pas tous changés. En un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette.* Parce que la résurrection sera universelle, commune à tous les hommes bons et méchants, vertueux et impies, vous auriez pu conclure contre l'équité du jugement, et dire : Qu'est-ce? Moi, dont la vie fut dévorée par le travail, par la tribulation, par la misère, je ressuscite, et avec moi ressuscitent en même temps et le païen, et le Juif, et l'infidèle qui ne connut pas Jésus-Christ, et l'impie qui l'outragea! L'Apôtre prévient l'objection par ces autres pa-

roles : *Si toutefois nous sommes trouvés vêtus et* I. Cor. v.
non pas nus. Vous m'arrêtez pour me demander comment, revêtus d'immortalité et d'incorruptibilité, nous pourrons être trouvés nus. Cette nudité, Pag. 345.
dont parle l'Apôtre, consiste à être privé de gloire et des titres qui nous rendent recommandables auprès de Dieu. Le pécheur ressuscitera dans l'incor- I. Cor. xv. 53.
ruptibilité et l'immortalité; mais pour lui cet avantage même ne sera qu'un instrument de vengeance et l'aliment des supplices qui l'attendent. Son corps ressuscitera incorruptible, pour brûler éternellement, parce que le feu auquel il sera condamné ne pourra s'éteindre jamais; il lui faut un corps de nature à n'être pas consumé. L'essentiel pour nous n'est donc pas de ressusciter, et d'acquérir en ressuscitant le vêtement d'immortalité, mais de n'être pas trouvés nus, afin de n'être pas exposés au châtiment. Aussi, après avoir dit que ce qu'il y a en nous de mortel sera absorbé par la vie, il ajoute, II. Cor. v. 4.
pour confirmer encore la foi de la résurrection : *Dieu nous a faits pour cet état d'immortalité*. Comme *Ibid.* 5.
s'il disoit : Le dessein de Dieu, en créant l'homme, ne fut pas qu'il mourût, mais qu'il se dirigeât vers l'incorruptibilité. En permettant que la mort se soit introduite dans le monde, il nous l'a donnée comme un châtiment propre à nous corriger, et à nous ramener à l'immortalité. L'intention de Dieu, à cet égard, s'est manifestée dès les commencements.

Car si dès lors il n'eût pas voulu nous ouvrir les portes de l'immortalité, il n'eût pas laissé l'innocent, le juste Abel, si agréable à ses yeux, périr de la mort dont il fut victime. Mais, afin que nous fussions bien convaincus que nous marchons vers une autre vie, qu'il existe pour les justes un autre ordre de choses où ils recevront les couronnes et les récompenses qui leur sont réservées, il a permis que le premier juste quittât la terre sans y avoir reçu la récompense de ses travaux, afin que la voix éloquente de son sang, répandu par le crime, nous criât : Il y a donc, après cette vie, une récompense à prétendre.

Que s'il vous falloit encore d'autres preuves, et des gages sensibles de la résurrection à venir, Dieu nous les donne avec abondance, par les grâces de son Esprit qu'il nous communique avec largesse. C'est encore la pensée de l'Apôtre, quand il ajoute :
Ibid. 5. *Il nous a donné pour arrhes son Esprit*, non des espèces d'or et d'argent, mais son propre Esprit. Ce que l'on appelle arrhes, c'est, dans les marchés dont on convient, un à-compte sur la somme entière que l'on s'est engagé à payer, et qui, par là, se trouve garantie; de même, en vous donnant à l'avance les arrhes de son Esprit Saint, Dieu vous répond de l'acquittement du reste. Quoi! vous le voyez durant sa vie mortelle, rappeler les morts à la vie, les malades à la santé, chasser les Démons,

Digitized by Google

délier les chaînes de la mort, signaler sa divine toute-puissance dans une chair fragile et sujette à la mort; et vous douteriez qu'aujourd'hui triomphant, il soit devenu incapable d'opérer les mêmes prodiges? Vous me direz : Nous ne voyons plus aujourd'hui ces miracles; le temps n'est plus où les disciples de Jésus-Christ en opéroient de semblables? Qu'importe, vous répondrai-je, les temps d'autrefois, ou le temps où nous sommes? Peut-on douter que les Apôtres n'aient exercé cette puissance, quand nous en voyons les effets attestés sous nos yeux par la foi de l'univers, qui est venu tout entier se rendre à la parole d'hommes simples et grossiers? Eût-il été possible, sans miracles, que de misérables pêcheurs, sans lettres, sans crédit, triomphassent, comme ils l'ont fait, du monde entier? Mais encore, êtes-vous donc vous-même si dépourvus des dons de l'Esprit Saint, que vous n'en ayez aussi votre part, et même de plus importants, de plus admirables que ceux-là? Car enfin, ressuscciter un corps sans vie, est-ce donc quelque chose de plus que d'arracher à la mort du péché l'âme qui en étoit la proie. Et tel est le miracle qu'opère le baptême. Soulager les infirmités corporelles, rendre la vue à un aveugle, est-ce quelque chose de plus que de guérir les maladies spirituelles, et de porter la lumière au fond des âmes ensevelies dans les ténèbres? Si nous ne les avions point reçues ces arrhes de l'Esprit Saint, il

Pag. 436.

n'y auroit aujourd'hui pour nous ni baptême, ni remission des péchés, ni justice, ni sanctification, ni sacerdoce; nous n'aurions point été élevés à l'adoption d'enfants de Dieu, nous ne participerions point aux mystères. Combien n'avons-nous donc pas de gages actuels des promesses futures, puisque nous sommes déjà pourvus des arrhes de l'Esprit-Saint, et que dès maintenant vous pouvez ressusciter les âmes, les éclairer et les purifier (*).

T. 1 Bened. Pag. 638.

Saint Paul écrivoit : *Quand je devrois répandre mon sang sur la victime et le sacrifice de votre foi, je m'en réjouirois en moi-même, et vous devriez aussi vous en réjouir avec moi.* Que dites-vous, ô Paul? vous mourez, et vous voulez que l'on s'en réjouisse avec vous! Qu'est-ce donc qui vous est arrivé? Je ne meurs pas, répond-il, mais je passe à une meilleure vie. Comme les magistrats, quand ils prennent possession de leurs charges, en communiquent la nouvelle afin que l'on s'associe à leur joie, de même l'Apôtre allant à la mort veut que l'on s'en réjouisse avec lui. Car, qu'est-ce que la mort? un repos, la fin des travaux de la vie, la récompense de ses épreuves, le prix et la couronne de ses combats. Autrefois on accompagnoit les morts avec des cris et des lamentations; aujourd'hui c'est avec des psaumes et des cantiques. Jacob est pleuré durant qua-

Phil. n. 17.

(*) *De resurrect.*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 441—447.

rante jours, Moïse de même; alors la mort méritoit ce nom. Il n'en est plus ainsi à présent. Nous faisons retentir les chants, les prières et les cantiques, toutes expressions de joie. *Quelqu'un est-il dans la joie, qu'il chante des psaumes*, dit saint Jacques. Nous chantons aux obsèques des morts des cantiques qui nous animent à ne point craindre la mort. *Rentre, ô mon âme, dans ton repos*, dit le psalmiste, *parce que le Seigneur t'a comblée de biens*. Voyez-vous que la mort est un repos, qu'elle est un bien; celui qui entre dans ce repos, se reposant de ses œuvres, comme Dieu se reposa des siennes (*)?

Jac. v. 19.

Ps. cxiv. 7.

Nous vous le disons au nom du Seigneur. Parce que c'est quelque chose de nouveau et d'extraordinaire, l'Apôtre donne à ce qu'il va dire la plus respectable des autorités : *Nous vous disons au nom du Seigneur*, c'est-à-dire, ce n'est pas nous qui parlons, mais Jésus-Christ lui-même qui nous l'a enseigné. Quoi donc? que *nous qui croyons que Jésus-Christ est mort et ressuscité, aussi nous devons croire que Dieu fera venir avec Jésus ceux qui sont morts en lui*. Il dit ailleurs que la résurrection universelle se fera *en un moment, en un clin d'œil*, pour exprimer avec quelle facilité agira la divine toute-puissance. S'il est des hommes qui

T. xi Bened. Pag. 473.

I, Thess. iv.

Ibid. 14.

I.Cor. xv. 52.

Pag. 474.

(*) *De SS. Bernice et Prosdoce, martyrib.*, Morel, *Opusc.*, tom. i, pag. 562, 563.

n'y croient pas, c'est qu'ils ignorent ce que c'est que Dieu. Lui en coûtera-t-il plus pour faire sortir les morts du tombeau, qu'il ne lui en avoit coûté pour créer de rien tout l'univers? Mais, dit-on, cet homme qui, dans un naufrage, englouti par les abîmes de la mer, y fut mis en pièces par les monstres qui l'habitent, comment reprendra-t-il les parties diverses de sa chair dévorée par des poissons qui s'étoient partagé leur proie, et étoient allés eux-mêmes mourir dans des plages lointaines? Comment cette poussière dispersée, mêlée à tant d'autres poussières, se rassemblera-t-elle pour se ranimer de nouveau et reprendre sa première forme? Saint Paul va vous répondre. La vie naît du sein de
I. Cor. xv. 36. la corruption et de la mort. *Ce que vous semez*, dit-il, *ne reçoit point l'existence, si premièrement il ne meurt.* Ce figuier, cette vigne, qui étalent sous vos yeux la pompe de leur feuillage, poussent dans la terre de profondes racines, et vous charmeront par l'abondance et l'agrément de leurs fruits, quel
Pag. 475. en a été le commencement? un bourgeon imperceptible, jeté dans la terre où il s'est pourri : autrement ce bel arbre que vous admirez seroit encore à naître. Rendez-moi raison de ce phénomène. Autour de vous, dans vous-même, tout change, tout prend des formes diverses. La vie de l'homme n'est qu'une succession continuelle de morts et de renaissances. Où est allé le premier âge de la vie?

D'où est venu celui qui la termine? Comment se fait-il que ce vieillard, incapable de se rajeunir soi-même, engendre un jeune enfant, et donne à un autre ce qu'il ne peut se donner? Tel est l'ordre qu'a établi l'auteur de la nature. Dieu l'a voulu ainsi : ne cherchez point d'autre cause. Votre raison échoue à chaque pas contre les plus simples mystères de la nature, et elle prétendroit vouloir pénétrer le secret de Dieu (*) !

Ne me dites pas : Comment le corps peut-il ressusciter et devenir incorruptible? Quand c'est la divine toute-puissance qui opère, le mot *comment* est de trop. Mais vous-mêmes, ne faites-vous pas tous les jours des résurrections, soit dans les plantes, soit dans les arts, soit dans les procédés de la chimie. Les semences que vous jetez dans la terre n'y germeroient pas si elles ne commençoient par s'y corrompre et y pourrir. Ce n'est qu'au moment où vous les voyez s'altérer et se dissoudre, que vous concevez l'assurance de les voir renaître ; autrement vous croiriez vos semences perdues. Dites la même chose de votre chair; voyez dans sa corruption le présage de sa résurrection. Ce n'est pas elle qui se T. II Bened. Pag. 433.

(*) Hom. VII *in* I *ad Thessal.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom VI, p. 318—322. (Resserré.) Preuves physiques de la future résurrection des corps dans les phénomènes journaliers de la nature. (Nieuwentit, *Traité de l'existence de Dieu*, 3e part., chap. VI, pag. 436 et suiv.) Voy. le tom. XII de cette *Bibliothèque*, pag. 394 et suiv., article *Immortalité de l'ame.*

détruit; la mort ne fait que la dépouiller de la corruption. Cette glèbe informe, ce sable grossier que vous jetez dans la fournaise va s'y changer en un verre brillant. Ce qu'opère le feu allumé par vos mains, la grâce du Dieu tout-puissant ne le feroit pas! Elle ne feroit pas des choses plus difficiles encore! Mais comment vous a-t-elle donné ce même corps? Comment fûtes-vous créé? D'un peu de terre. Lequel étoit plus difficile, ou de faire avec ce peu de terre de la chair, des veines, des os, des cartilages, des yeux, des pieds, des mains, et tout cet admirable tissu qui enveloppe la structure de votre corps, que de rendre après incorruptible ce qu'il avoit fait d'abord sujet à la corruption? Je parle de nos corps; mais je vous le demande, quelle matière a-t-il employée pour donner l'existence à ces peuples d'Anges, d'Esprits célestes, si fort supérieures à toutes les créations mortelles? aucune. Comment les a-t-il faits? je n'en sais rien; ce que je sais, c'est qu'il lui a suffi de le vouloir. Et le Dieu qui de rien a fait quelque chose, ne pourroit pas de ce quelque chose faire une œuvre plus excellente? Le Dieu qui a créé les puissances incorporelles, ne pourroit renouveler le corps de l'homme, et le porter à une plus haute perfection?

Pag. 435.

Si la chair ne doit pas ressusciter, il n'y a plus pour l'homme de résurrection. Car, qu'est-ce que l'homme? Un composé d'âme et de corps. Ce n'est

point l'âme seule qui constitue l'homme, mais l'âme unie au corps. Si l'âme seule est appelée à la résurrection, ce n'est qu'une moitié de l'homme qui ressuscite et non l'homme entier. Mais on ne peut dire que l'âme doive ressusciter, puisque la résurrection appartient à la partie qui s'est dissoute; or, ce n'est point l'âme, c'est le corps (*).

Tant que nous sommes dans ce corps, nous soupirons, dit l'Apôtre, *sous sa pesanteur, désirant, non pas d'en être dépouillés, mais d'être revêtus par-dessus : Superindui desiderantes.* Que veut dire ce mot : *Être revêtus par-dessus ?* C'est-à-dire ajouter un vêtement nouveau à celui que l'on a déjà. Ce n'est donc point, dans la pensée de saint Paul, le vêtement de notre chair dont nous souhaitons d'être dépouillés, mais nous ne demandons qu'à être revêtus d'un autre habillement. Nous demandons à déposer, non pas notre chair, mais la corruption; non pas le corps, mais la mort. Autre est le corps, autre est la mort. Corps et corruption sont deux choses bien différentes. Le corps est corruptible; mais il n'est pas la corruption. Le corps est l'ouvrage de Dieu; la corruption, c'est la mort introduite par le péché qui l'a faite. Et c'est là ce dont l'Apôtre souhaite être délivré. C'est ce qu'il y a d'étranger, non pas ce qui lui est propre; et ce qui est étranger, c'est la corruption,

T. II Bened. Pag. 431.

II.Cor. v. 2.

(*) *De resurrect.*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 443, 444.

non le corps : *Nous désirons, non d'être dépouillés,* privés de notre chair, mais *recevoir par-dessus elle un autre vêtement.* Le corps est intermédiaire entre la corruption et l'incorruptibilité. C'est donc de sa corruption qu'il se dépouille, pour revêtir l'incorruptibilité. Il dépose ce qu'il tient du péché, et acquiert ce que lui promet la grâce divine. Aussi
Ibid. 4. l'Apôtre ajoute-t-il : *Afin que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie.* Les soupirs de saint Paul ne sont donc pas pour le corps, mais pour la corruption qui est venue par-dessus. Le corps est un poids fâcheux et incommode, si vous voulez, mais non par lui-même ; il ne l'est que par la mortalité qui lui est est accessoire. Telle est sa noblesse qu'elle se manifeste au sein même de la corruption. L'ombre seule des Apôtres chassoit des puissances incorporelles ; leur cendre et leur poussière, les simples vêtements qui avoient touché leurs corps, dissipoient les infirmités et rendoient la santé aux malades. Ne nous parlez donc plus des imperfections de la chair, des disgrâces qui l'affligent. Tout cela n'est qu'accidentel, que le produit d'une dégradation survenue postérieurement à sa formation. Pour mieux connoître ce qu'il est, étudiez-en l'admirable mécanisme.

Pag. 432. Toutefois, avec cette dégradation même, l'homme a plus gagné que perdu à la corruptibilité du corps. Voyez les saints qui, vivant dans leur corps, ont

mené une vie angélique : ce lourd fardeau les a-t-il empêchés de courir dans le chemin de la vertu? Nullement...

Point de motif plus propre à nous élever au-dessus des combats et des traverses de la vie présente que l'espérance de la résurrection et de l'immortalité. C'est là particulièrement celui que saint Paul présentoit aux fidèles de son temps, pour les soutenir dans la persécution. Avant de leur en exposer les preuves, il leur met sous les yeux ses souffrances personnelles : *Nous sommes*, leur disoit-il, *pressés par toutes sortes d'afflictions, mais nous n'en sommes pas accablés ; nous sommes investis de difficultés insurmontables, mais nous ne succombons point ; nous sommes persécutés, mais non abandonnés ; nous sommes abattus, mais non entièrement perdus.* Tableau fidèle de ces morts journalières auxquelles étoient alors exposés les chrétiens qui, comme des cadavres animés, étoient pour ainsi dire livrés chaque jour à la mort. *Mais*, ajoute-t-il, *nous croyons que celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus, nous ressuscitera nous-mêmes par la grâce de Jésus, et nous fera comparoître avec vous en sa présence. Voilà pourquoi nous ne perdons point courage. Soutenus que nous sommes et consolés dans nos combats, surtout par l'espérance des biens futurs.* De quoi se met-il en peine? Parce qu'il ne se contente pas d'exhorter les autres à bien faire, il en donne

Pag. 425.

II. Cor. IV. 8.

Ibid. 14-16.

l'exemple : *Nous ne perdons point courage*. Il identifie tous les autres avec lui-même, afin de les exciter
II.Cor. IV.16. par les éloges qu'il leur donne : *Mais quoique dans nous*, poursuit-il, *l'homme extérieur se détruise, cependant l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour*. L'homme extérieur, c'est le corps; l'homme intérieur, c'est l'âme. C'est-à-dire : Avant même la résurrection, vos travaux, même ici-bas, ne restent pas sans récompense : comment? d'abord, parce que l'affliction même aguerrit l'âme, lui imprime une force et une vigueur nouvelle, l'élève au-dessus des passions, au-dessus des dangers, l'attache plus étroitement à ses devoirs; parce qu'en second lieu,
Ibid. 17. toujours bornée à court espace de la vie : *Elle produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire, si nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles, parce que les choses visibles sont passagères, mais les invisibles éternelles*. Que vous soyez en butte aux outrages, aux persécutions, envisagez ces couronnes immortelles, ces récompenses qui n'admettent nulle comparaison avec les afflictions de la vie présente....

Pag. 429. Vous m'allez dire : Ces afflictions, nous les ressentons actuellement; mais les récompenses ne sont qu'en espérances; les premières sont visibles, les autres ne le sont pas. — Que dites-vous? Tout invisibles que sont les récompenses, elles sont bien plus manifestes que les afflictions elles-mêmes; car celles-

ci passent, les autres ne passeront jamais. Quelques exemples vous rendront ma proposition plus familière. Dans le monde, on ne se porteroit pas aisément à certaines entreprises périlleuses, si l'on n'envisageoit pas ce qui échappe plutôt que ce qui se montre à la vue. Le commerçant supporte beaucoup de soulèvements de flots, beaucoup de tempêtes, de naufrages; ce n'est qu'après avoir essuyé bien des hasards qu'il commence à faire quelque profit. Les gains ne viennent qu'après les dangers. Il n'a quitté le port que pour voir cette vaste étendue des mers, grosse de tempêtes; le gain, il ne peut le voir, il n'existe qu'en espérance. S'il ne dirigeoit point ses regards sur ces produits qui n'existent pas encore, et ne sont qu'en perspective, il ne se hasarderoit pas à braver ces flots qu'il a sous les yeux. Dites la même chose du laboureur, des diverses professions de la vie où les épreuves et les travaux marchent toujours avant les récompenses; souvent même avec le risque de les avoir attendus vainement. Hélas! au moment même de les acquérir, elles échappent bien souvent. Cette moisson qui avoit coûté de si laborieuses fatigues, elle est tout à coup dévorée par mille accidents divers. Tel vaisseau qui touchoit au port, chargé des plus riches marchandises, n'y arrive que pour s'y briser. Mais la récompense promise aux travaux de la piété chrétienne, Dieu ne l'abandonne point ni aux intempéries de l'air, ni

aux violences des vents; il l'a déposée dans le ciel, dans des trésors qui ne craignent point les attaques des voleurs (*).

T. XI Bened. Pag. 469.

Ecoutez mères, épouses dont les violentes douleurs aiment à s'exhaler par des transports et des lamentations, écoutez saint Paul qui vous crie : Autant en font les païens. Pourquoi ces emportements, si vous croyez à la résurrection des morts, si vous croyez que cet objet de vos affections n'est pas anéanti, mais qu'il dort pour se réveiller un jour? Vous nous alléguez que c'étoit l'appui de votre maison, mais cet enfant mort au berceau, quel service pouvoit-il vous rendre? à quoi sert donc de tant dédéplorer sa perte? Du moins j'en avois l'espérance; désormais me voilà seule au monde; sans époux; sans enfants, la vie m'est insupportable. — Vous croyez donc qu'un époux, qu'un enfant, sauront mieux défendre et servir vos intérêts que Dieu même? Où est votre foi? C'est pour cela même que Dieu vous l'a enlevé; il voyoit au fond de votre cœur cet attachement qui préféroit la créature au Créateur; il vous en a punie : il ne s'appelle pas vainement le Dieu jaloux; parce qu'il nous aime sans mesure, il veut être aimé sans partage. Dieu vous rappelle malgré vous-même à l'amour que vous lui devez, en brisant les obstacles qui vous séparoient

I. Thess. IV. 12.

Exod. X. 5.

(*) *De resurrection.*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 435—439.

de lui. Cet époux, ce fils, ils étoient votre soutien ; mais qui vous les avoit donnés? De qui, vous-même, avez-vous reçu l'existence? Quoi donc, celui qui vous a tiré du néant, qui vous donna une âme faite à son image, qui vous appela à la connoissance de son être, qui n'a pas épargné pour vous son propre fils, veilleroit moins à vos intérêts qu'un homme qui n'étoit pas, après tout, d'une autre nature que la vôtre? Quel bien cet homme vous a-t-il fait que vous puissiez comparer aux bienfaits que vous avez reçus de Dieu, et à tous ceux que vous attendez encore de sa main libérale? Vous regrettez, pour ce fils, la brillante perspective qui s'ouvroit à vos espérances. Représentez-vous-le dans le ciel, marchant à la suite, non d'un prince mortel, mais du Roi des rois, revêtu, non d'étoffes périssables, mais d'une immortelle gloire, etc (*).

Modérez cette douleur dont l'excès ne sied pas à un chrétien. Louez, bénissez le Seigneur qui l'a rappelé dans son sein. Par là, vous ne cèderez point en magnanimité à Abraham. Ce saint patriarche obéit à la voix de Dieu qui lui demandoit le sacrifice de son fils ; vous l'imiterez, en vous résignant à l'ordre du même Dieu qui vous redemande le vôtre, et vous aurez droit à une égale récompense. T. I Bened. Pag. 765.

(*) Hom. VII *in* I *ad Thessal.*, Mor., *Nov. Test.*, tom. VI, pag. 312 — 316. (Resserré.)

Mais encore, m'allez-vous dire, le moyen de ne pas pleurer celui de la bouche de qui je n'entendrai plus sortir le doux nom de père? L'avez-vous donc perdu? est-ce qu'il n'existe plus pour vous? Détrompez-vous, la possession vous en est plus assurée que jamais. Non, vous n'êtes point dépouillé de ce doux nom de père; au contraire, le voilà devenu bien plus inaliénable. Ce n'est plus une bouche mortelle qui vous le donnera ce doux nom de père, mais une bouche que la mort ne peut plus réduire au silence. Parce qu'il n'est plus à vos côtés, vous ne devez point croire qu'il soit perdu pour vous, pas plus qu'il ne le seroit par l'absence où le tiendroit un voyage en lointain pays. Votre fils, ce n'est pas ce cadavre gissant dans le tombeau, c'est cette âme qui a pris son essor vers le ciel. Ne voyez plus là seulement ces yeux éteints, cette bouche muette, ce corps glacé, immobile. Les sons de cette voix ne retentiront plus à votre oreille, ces yeux ne se dirigeront plus vers vous, ces bras ne s'étendront plus pour vous embrasser, ces pieds n'accourront plus vers vous; mais cette même bouche, elle est destinée à un langage bien plus excellent; ces yeux, ils verront de bien plus magnifiques spectacles; ces pieds, ils s'élèveront par-dessus les nuées du ciel; ce corps, en proie à la corruption, il se revêtera de l'immortalité. Dites-vous à vous-même : Je reverrai

mon fils, je le reverrai au sein des plus riches trésors...

Vous faut-il un exemple, bien propre en effet à ranimer votre courage? Rappelez-vous le sacrifice d'Abraham. Il ne vit point mourir son fils Isaac, il est vrai; mais ce qui étoit bien plus pénible, bien plus douloureux : c'étoit lui, son père, qui recevoit l'ordre de l'immoler, lui qui devoit être l'exécuteur du sacrifice; et pourtant vous ne l'entendez point se répandre en murmures. « Pourquoi m'a-
» vez-vous fait père? Etoit-ce pour me rendre le
» meurtrier de mon fils? Il valoit mieux ne pas me
» le donner, que de me l'enlever par un semblable
» sacrifice. Voulicz-vous le prendre? Pourquoi me
» commander de l'égorger de ma main, de souiller
» mon bras de son sang? Vous vous engagiez à rem-
» plir l'univers de ma postérité par ce même fils :
» La racine une fois coupée, quels fruits l'arbre
» peut-il donner? Mon fils immolé, où sont les en-
» fants qui m'étoient promis? Qui jamais a vu, en-
» tendu rien de pareil? N'étoit-ce pas plutôt abuser
» de ma crédulité? » Abraham ne sait qu'obéir; il ne demande pas même au Seigneur pourquoi ce commandement? Il lui a été dit : *Prenez votre fils unique, qui vous est cher, Isaac, et conduisez-le sur une des montagnes que je vous indiquerai.* Aussitôt il se met en devoir de l'exécuter, résigné à tout ce que la volonté du Seigneur lui imposeroit. Re-

Pag. 769.
Gen. XXII.
Pag. 770.
Vers. 2.

tracez-vous la situation de ce père, s'entretenant avec son fils, loin de tout regard étranger, dans un moment où le cœur, profondément ému, contient difficilement les transports qui l'animent; et cela durant une longue suite de jours. Qu'à l'instant même il eût satisfait à l'ordre qui lui étoit donné, le sacrifice étoit héroïque; mais attendre plusieurs jours, méditer à loisir l'exécution qui s'apprête, sans témoigner aucune foiblesse: voilà ce qui paroît être au-dessus des forces de la nature. Dieu, en prolongeant ses épreuves, ménageoit à la vertu de son athlète un combat plus laborieux, et le vouloit donner en spectacle à tous les pères affligés, qui ont à lutter comme lui contre les violentes impressions de la nature. Oh! comment exprimer un aussi admirable courage? Abraham conduit lui-même ce cher Isaac, il le garrotte de ses mains, il l'étend sur le bûcher, lève le glaive, et s'apprête à le frapper. Je m'arrête; la parole expire sur mes lèvres; il n'y a que ce cœur aussi violemment percé qui puisse rendre ce qu'il avoit à souffrir. Comment sa main ne s'est-elle pas desséchée, et le sang ne s'est-il pas glacé dans ses veines? Comment l'aspect de ce fils, si tendrement aimé, n'a-t-elle pas désarmé son bras? Mais le dévoûment d'Isaac n'est pas moins admirable. La même soumission qu'Abraham témoigne à la volonté du Seigneur, le fils la manifeste envers son père. Abraham n'avoit pas interrogé

Dieu sur ses desseins ; Isaac ne demande point à Abraham compte des siens, il courbe docilement sa tête sous le bras paternel. Le même homme est à la fois père et sacrificateur ; le même autel voit la victime mourir et renaître. L'holocauste n'aura rien de sanglant; il ne se consomme que dans la résignation des deux patriarches. Dieu ne permit pas qu'il en coûtât la vie d'Isaac ; mais, par l'obéissance d'Abraham, il vouloit apprendre à tous les siècles futurs, avec quelle soumission nous devons être disposés à lui sacrifier tout, s'il le faut, enfants, biens, les affections les plus naturelles, et jusqu'à la vie elle-même (*).

Vous avez peine à croire à la résurrection future. Reportez-vous à la création, et vous concevrez aisément la possibilité de ce merveilleux changement, d'un état de mort à une vie nouvelle, par le miracle de la Toute-Puissance, qui fit passer en un moment toutes les choses créées du néant à l'existence. A commencer par l'homme, comment Dieu s'y prit-il? D'un peu de terre, pétrie par ses divines mains, il a fait l'homme. Cette terre elle-même, qui la veille n'existoit pas, comment a-t-elle été produite? Ces familles innombrables d'animaux, venus tout à coup l'habiter, où étoient les mères qui les eussent

T. x Bened. Pag. 147.

(*) *De dormientib.*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 385, 386. Voyez le tom. xi de cette *Bibliothèque*, pag. 212 et suiv.

portées dans leurs flancs ; les arbres et les plantes, dont elle se trouve enrichie, quelles pluies en avoient auparavant fécondé les germes? Etoit-ce la science de l'agriculture qui les avoit fait naître, ou qui les eût développés? Dans ce passage subit du néant à l'être, Dieu vous a donné l'image anticipée de l'avenir. La création fut la prophétie de la résurrection. S'il étoit permis de douter de l'une, il y auroit bien plus lieu de contester l'autre. Il est plus aisé de rallumer un flambeau éteint, que de faire paroître la lumière quand il n'y a pas de flambeau; de relever les ruines d'une maison, que de la bâtir. Pour la réparer, vous avez du moins des matériaux; pour la construire, vous n'aviez rien. Dieu a voulu commencer par ce qu'il y avoit de plus difficile, afin qu'il ne vous en coûtât point à croire ce qui l'étoit moins. Quand je me sers de cette expression, *difficile*, je n'en parle que par rapport à nous. Peut-il y avoir rien de difficile à la divine toute-puissance? Dieu pouvoit, s'il l'eût voulu, créer des milliers de mondes, avec autant de facilité qu'il a créé le nôtre; comme l'artiste capable de faire un portrait, en peut faire cent autres. Encore faut-il à ce dernier le temps nécessaire; mais Dieu ne connoît point de temps : il lui suffit de vouloir pour exécuter. Ce que je vous disois de la terre, je vous le dirai du ciel, et des corps lumineux que vous voyez suspendus à sa voûte. Avant qu'ils ne fussent créés,

Pag. 148.

ils etoient dans le néant. Comment en sont-ils sortis? Comment existent-ils sans altération depuis tant de siècles? Sur quelles bases ont-ils été appuyés? Rendez-moi compte de ces phénomènes ; et s'il vous est impossible de l'expliquer; concevez quelle est l'infinie toute-puissance du Dieu dont vous admirez les merveilles sans les pouvoir comprendre.

Vous n'avez pas même besoin de remonter si haut et si loin pour trouver la preuve de ce futur changement : ce qui se passe sous nos yeux peut suffire pour imprimer à votre imagination un essor qui l'élève jusqu'à cette glorieuse transformation promise à nos corps. Par exemple, transportez-vous dans l'atelier du potier, du fondeur, de l'artisan qui nous donne ou le verre ou la pourpre, n'importe. Vous verrez sortir des mains du potier un vase neuf, à la place d'un autre manqué ou mutilé; de celles du fondeur, un cristal transparent substitué à du sable; de celles du teinturier, la plus riche étoffe, au lieu d'un tissu vil et grossier. Et, sans sortir de nous-mêmes : le seul mécanisme de notre génération, ne nous rend-il pas sensible notre future transmutation? Si un peu de matière suffit pour faire l'homme, cette même matière ne pourroit-elle pas, de la poussière de l'homme, se changer dans un nouvel homme? Autour de nous, ce grain de blé jeté au sein de la terre où il va pourrir, que de changements il va subir avant d'être sub-

stance nourricière? Ce foible noyau que vous foulez sous les pieds, prend racine, se développe dans une tige qui s'élève, croît, s'élance, se partage en rameaux, et se couvre de fruits. Vous voyez tous les jours ces miracles; vous les voyez sans pouvoir ni les nier, ni en rendre raison; vous ne cherchez pas même à en approfondir la cause : et quand Dieu vous parle de résurrection, votre curiosité s'inquiète et l'appelle au tribunal de votre raison! Que l'infidèle la conteste, c'est par le raisonnement que nous cherchons à le combattre; mais le chrétien, éclairé par la lumière des saintes Ecritures, n'a pas besoin d'autre témoignage. S'il falloit avec lui soumettre ces sortes de questions au jugement de la raison humaine, qu'auroit Dieu de plus qu'un homme? Si nous ne raisonnons plus après que tels et tels hommes nous ont parlé, à plus forte raison devons-nous en croire à la parole de Dieu, et ne point soumettre à l'examen d'une hautaine curiosité, les opérations de son ineffable sagesse. Elles sont, de leur nature, au-dessus de tous nos raisonnements. Dieu est-il tellement circonscrit dans ses œuvres, qu'il ne puisse faire rien de plus que ce qu'il nous est donné de comprendre? Quoi! les ouvrages de la main des hommes échappent tous les jours à notre foible intelligence; et nous voudrions pénétrer tous les secrets d'une puissance sans bornes!

Pag. 149. En doutant de la résurrection, quelle espérance

vous resteroit-il pour l'avenir? Quelle est donc cette prétendue sagesse, ou plutôt cette folie réelle de ceux que nous avons à combattre? Comment faire, dites-vous, que le corps mêlé à la terre, devenu terre lui-même, et dispersé avec elle, se reproduise pour ressusciter? Vous ne le concevez pas; mais l'œil de Dieu est-il borné comme le vôtre? Non. Il le découvre, il le voit jusque dans sa poussière; car tout est présent à ses regards. Ces parties qui se confondent, vous n'en pouvez faire le discernement, je le crois bien; vous ne connoissez pas même ce qui se passe au fond de votre cœur, parce que vous ne le voyez pas de vos yeux; mais il n'est rien d'obscur ni de caché aux yeux de Dieu. Si donc, parce que vous ne comprenez pas comment Dieu vous fera ressusciter, vous en concluez qu'il ne pourra pas vous ressusciter, vous en conclurez par là même qu'il ignore ce qui se passe dans votre cœur, parce que vous n'en voyez rien : l'absurdité de cette conséquence seroit palpable. Encore jusque dans la dissolution du corps, reste-t-il toujours une matière sensible à l'œil, tandis que la pensée échappe tout entière à l'organe de la vue. Et Dieu qui la pénètre, qui la distingue dans ses dernières modifications, n'apercevroit pas ce qui conserve encore des formes quelconques, mais toujours existantes? il n'en sauroit démêler l'alliage étranger? On ne peut se refuser à l'évidence de ce raisonnement.

C'est un des artifices du Démon, de jeter dans nos esprits des doutes sur la vérité de la résurrection. Par là, il réussit trop bien à détourner de la pratique de la vertu. Plus de résurrection : plus de jugement à craindre, plus de compte à rendre de ses actions. Les sophismes de l'esprit prennent leur source dans les passions du cœur; et les passions du cœur fomentent à leur tour les sophismes de l'esprit. On ne fut jamais incrédule, que parce que l'on a interêt à l'être. Une conscience criminelle cherche à dissiper dans les nuages du doute, l'effrayante perspective du formidable jugement à qui elle est réservée; et parce qu'elle a renoncé aux consolantes espérances que donne à la vertu sur la terre la foi du glorieux changement qui nous est promis, elle s'efforce d'y suppléer par les faux raisonnements de l'incrédulité. Que leur répond Jésus-Christ? *Vous êtes dans l'erreur, ne comprenant pas les Ecritures, ni la puissance de Dieu.* Non, mes frères, Dieu n'auroit pas prodigué comme il l'a fait autour de nous les œuvres de sa toute-puissance, s'il n'y avoit pas de résurrection, et que tout dût se terminer à la dissolution et à l'anéantissement de nos corps. Une vie aussi bornée que celle où nous sommes ne méritoit pas qu'il déployât sur nos têtes cet admirable firmament, qu'il fixât la terre sous nos pieds, qu'il se montrât si magnifique envers des créatures d'un moment. Il n'a fait tant de mer-

Matth. XXII. 29.

veilles pour la vie présente, que pour se faire voir plus libéral encore dans une vie future. S'il n'y en a point, bien loin de lui devoir de la reconnoissance, nous devons nous plaindre de lui comme nous ayant trompés, en nous laissant croire que tant de merveilles avoient été faites pour nous, et en nous accordant bien moins qu'à des créatures inanimées. Car il auroit fait bien davantage pour les cieux, pour la terre et la mer, pour les fleuves, pour les animaux, dont plusieurs vivent bien plus longtemps que l'homme, et ne sont pas comme lui enchaînés dans un cercle perpétuel de sollicitudes et de chagrins. Quoi! l'homme fait pour commander aux animaux, seroit d'une condition pire que ses esclaves! Pensée impie, qui outrage la raison humaine autant que la religion. O âme, créée à l'image d'un Dieu, connois mieux les richesses infinies de celui qui t'a donné l'être, et qui se propose à toi pour modèle. En créant l'homme, il avoit voulu d'abord le rendre immortel; c'est l'homme seul qui ne l'a pas voulu. Car n'étoient-ce pas pour lui des arrhes d'immortalité, de jouir du privilége de s'entretenir familièrement avec la majesté divine, d'être exempt de la peine et du travail, de n'être assujetti ni à la douleur, ni aux infirmités, soit de l'esprit, soit du corps? Le père de la race humaine menoit sur la terre la vie des Anges dans le ciel; l'avenir ne lui étoit pas inconnu; une sagesse supérieure lui avoit

Pag. 150.

été donnée, à l'aide de laquelle Adam pouvoit pénétrer le secret des œuvres du Très-Haut : témoin ce prophétique oracle sorti de sa bouche au moment où, pour la première fois, il vit la compagne qui lui fut donnée pendant son sommeil :
Gen. II. 23. *C'est là l'os de mes os, et la chair de ma chair.* Hélas! il ne se conserva pas long-temps dans cette haute élévation. Adam coupable fut puni, dégradé, condamné au travail, aux gémissements, à la mort. A la suite de son crime, se précipitèrent la honte et l'effroi, l'angoisse et les sombres défiances. Dieu lui-même devint pour lui un objet d'épouvante, ce même Dieu avec qui, auparavant, il conversoit avec tant d'assurance.

Vous vous récriez, ô mon frère! vous rejetez sur Adam la cause de tous vos maux. Ne l'accusez pas lui seul : êtes-vous moins coupable que lui? Sinon du même crime, toujours de beaucoup d'autres. Toutefois, la faute d'Adam a-t-elle été pour vous un malheur plutôt qu'un avantage? Vous auriez raison de vous plaindre, si vous étiez pour toujours condamné à la mort; mais vous êtes immortel, et il ne tient qu'à vous de l'être dans une gloire où vous brillerez d'un éclat supérieur à celui du soleil (*).

T. x Bened. Pag. 386. S'il doit y avoir une résurrection, on demande :

(*) Hom. XVII *in* I *ad Corinth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, p. 177—180. Voyez *Biblioth. chois.*, tom. XI, pag. 260, 368, 403.

En quelle manière les morts ressusciteront-ils, et quel sera le corps dans lequel ils reviendront? Est-ce dans le même corps qu'ils sont morts, ou dans quelque autre? Double objection que l'incrédulité a reproduite dans tous les temps. Saint Paul nous apprend comment nous devons y répondre. Si c'est un chrétien qui nous la présente: avec l'Apôtre, nous lui opposons la divine toute-puissance. Ainsi, dans son Épitre aux Philippiens, il ne s'engage point dans de longs raisonnements: Dieu agira souverainement: *Dieu transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux, par cette vertu efficace par laquelle il peut s'assujettir toutes choses.* Parce qu'il y a, dans cette miraculeuse transfiguration, quelque chose de plus surnaturel encore que la résurrection elle-même, il donne à l'une et à l'autre le même fondement. Le pouvoir suprême de Dieu, c'en est assez pour fixer la foi du chrétien. Mais avec l'infidèle, il se croit obligé d'ajouter au témoignage de l'Ecriture des preuves nouvelles, puisées dans le raisonnement et dans l'expérience: *Insensé que vous êtes, ne voyez-vous pas que ce que vous semez dans la terre ne reprend point de vie s'il ne meurt auparavant?* Cette vérité dont vous doutez vous-même, vous la justifiez, vous la rendez sensible par vos œuvres journalières. J'ai donc raison de vous appeler *insensé*, puisque vous ignorez ce que vous faites

Phil. III. 8.

I. Cor. XV. 36.

incessamment. Vous êtes vous-mêmes les créateurs d'une sorte de résurrection ; et vous contestez à Dieu le pouvoir d'en faire. *Vous*, dit-il énergiquement, *ce que vous semez*, vous, homme d'un jour, mortel misérable! *ne reprend point de vie, s'il ne commence par mourir ;* appliquant aux semences les propriétés de nos corps. Remarquez bien la force de l'analogie et de l'expression. L'Apôtre ne dit pas que ces semences, jetées en terre, y pourrissent, qu'elles y germent et se développent, mais qu'elles y meurent, qu'elles y reprennent une vie nouvelle.
Pag. 388. Image fidèle de la révolution que notre chair éprouve dans le tombeau. Il ne dit point que cette semence revit après sa mort, mais qu'elle ne reprend une vie nouvelle que parce qu'elle étoit morte auparavant. Argumentation vive qui combat l'adversaire par ses propres armes. — Puisque l'on est mort, dites-vous, plus de vie nouvelle. — Et je dis, moi : C'est précisément parce que l'on meurt, que l'on ressuscitera.
Joann. XII. 24. Ainsi son divin maître avoit-il dit : *Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits*. La comparaison est rigoureusement exacte : il falloit l'image d'une substance dissoute avant de renaître, et morte en effet pour se reproduire dans une forme nouvelle, plus parfaite qu'auparavant. Or, par sa comparaison, saint Paul répond à la double difficulté, à savoir : s'il y aura

résurrection. Oui, comme il arrive à ce grain, lequel, jeté en terre, y reprend une vie nouvelle. Dans quel corps ressuscitera-t-on? De même que, *quand vous semez, vous ne semez pas le corps de la plante qui doit naître*, cet épi entier, cette moisson de blé qui s'apprête à couronner la tige nouvelle; de même cette chair corrompue, dissoute dans la terre qui l'a reçue dans son état de mort, ne se sera anéantie que pour reparoître, au jour de la résurrection, plus éclatante de force et de beauté. — Ce ne sera donc plus la même chair, nous crie l'hérétique, qui de son côté insulte à la foi de la résurrection? « Car, enfin, si le corps qui s'élèvera de » terre est différent de celui qui y fut déposé, où » est la résurrection? La résurrection suppose la » mort; où donc est la merveille? et que veut-on » nous dire avec cette prétendue victoire remportée » sur la mort, contrainte de rendre son captif? » L'Apôtre réfute à la fois ce sophisme. Ce n'est point une autre substance qui est semée et qui meurt, une autre qui lève et renaît; c'est la même, avec cette seule différence que la même se reproduit sous de plus belles formes. Direz-vous que Jésus-Christ, appelé par son Apôtre *les prémices d'entre ceux qui dorment*, ait pris en sortant du tombeau un autre corps que celui avec lequel il y étoit descendu? Ce seroit là un langage absurde, démenti par toute la conduite du Sauveur, comme par toutes les prédictions :

I. Cor. xv. 37.

Ibid. 54.

Ibid. 20.

Joan. xx. 27. car, à quoi bon montrer aux disciples les plaies de ses pieds et de ses mains, si c'eût été un corps différent de celui qu'ils avoient vu expirant sur la croix? Que vouloit dire encore la figure de Jonas? Le prophète, englouti dans le ventre de la baleine, étoit-il un autre que le prophète sorti des entrailles du monstre et reporté par lui au nombre des vivants? Quand Jésus-Christ disoit : *Détruisez ce temple, et je le réédifierai dans trois jours*, parlant du temple de son corps, selon la remarque de l'évangéliste, entendoit-il un autre temple?

Ce sera donc le même corps, dans ses mêmes éléments, bien que perfectionnés; comme le même grain, bien que revêtu d'une pompe nouvelle. La nature ne change pas; elle n'a fait que s'embellir. A quoi bon une résurrection, s'il n'y avoit pas d'amélioration? Quand vous jetez à bas une maison, c'est pour la relever et la reconstruire avec plus d'éclat (*).

(*) Hom. XLI *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. V, pag. 460—462; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. VIII, pag. 70; Bossuet, *Serm.*; tom. V, pag. 449.

II. *Second avènement de Jésus-Christ. Jugement dernier.*

A la suite de tant d'autres considérations, mises sous les yeux des fidèles pour les exciter aux œuvres de piété qu'il leur a recommandées, l'Apôtre emploie la plus puissante de toutes. Le Juge, dit-il, est à la porte; voici le moment de comparoître à son tribunal. *Le temps est court,* écrivoit-il aux Corinthiens. Il répète aux Hébreux le même avertissement. *Encore un peu de temps*, leur dit-il, *et celui qui doit venir viendra, et il ne se fera pas attendre long-temps* Ailleurs, c'étoient des consolations qu'il adressoit à des chrétiens fervents, pour les soutenir contre les persécutions qu'ils avoient à essuyer; ici, ce sont des âmes tièdes qu'il réveille de leur langueur. Nous pouvons nous appliquer à nous-mêmes ce double motif. Que veut donc dire l'Apôtre, par ces paroles : *Voici l'heure de nous réveiller de notre assoupissement.* C'est-à-dire, la résurrection est proche, le formidable jugement s'avance : le jour est proche, jour d'épouvante, qui est semblable à la fournaise embrasée. Il est temps enfin de nous arracher à notre engourdissement : *Nous sommes plus près de notre salut que lorsque nous avons commencé à croire.* A mesure que le temps s'avance, la vie présente s'écoule, l'éternité

T. IX Bened. Pag. 694.

I. Cor. VII. 29.

Hebr. X. 37.

Rom. XIII. 11.

Ibid

s'approche. Si vous êtes prêts, si vous avez fidèlement exécuté ce qui vous a été ordonné, ce jour sera pour vous *un jour de salut;* sinon, point d'espérance. Dans les commencements, on avoit fait montre de zèle; bientôt on s'étoit relaché; une lâche tiédeur avoit remplacé la ferveur primitive. Aujourd'hui, plus le temps presse, plus aussi la ferveur doit se ranimer. C'est surtout à l'arrivée du prince que les sujets témoignent le plus d'ardeur; au terme de la carrière, que l'on doit redoubler d'efforts pour ne point perdre le prix du combat.

Ibid. 12. *La nuit est sur son déclin; le jour approche. Quittons donc les œuvres de ténèbres pour nous revêtir des œuvres de lumière.* Agissez pour le salut, comme journellement vous agissez pour vos affaires; vous n'attendez point que les rayons du soleil aient entièrement dissipé les ténèbres de la nuit pour reprendre vos travaux accoutumés; vous devancez le jour, vous pressez ceux qui sont en retard. Dissipez ces ombres vaines et ces songes imposteurs de la nuit; secouez le sommeil qui vous appesantit; marchez revêtus des armes de lumière (*) (1).

(*) Hom. XXIV *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, p. 78.

(1) Bossnet, rappelant le commentaire de saint Jean Chrysostôme sur le texte de saint Paul: « Notre salut est plus près; donc notre damnation... Ce qui nous a fait résoudre, c'est qu'on nous a fait entendre : *Hora est*, l'heure est venue. A présent le jugement est encore plus près, donc, à plus forte raison, c'est encore plus l'heure. *Hora est*, à toutes les heures,

Les prophètes ont essayé de nous décrire le jour du dernier jugement. Ecoutez : T. 1 Bened. Pag. 17.

David : *Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé; et il a appelé toute la terre depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Notre Dieu viendra; il ne demeurera point dans le silence; il sera précédé d'un feu dévorant, et entouré d'un tourbillon épouvantable. Il appellera d'en haut le ciel et la terre, afin de juger son peuple.* Ps. XLIX. 1 et suiv.

Isaïe : *Voici le jour du Seigneur qui va venir, le jour cruel, plein d'indignation, de colère et de fureur, pour dépeupler la terre, pour en exterminer tous les méchants. Les étoiles du ciel les plus éclatantes ne répandront plus leur lumière; et le soleil à son lever se couvrira de ténèbres, et la lune n'éclairera plus. Je viendrai punir les crimes du monde, et l'iniquité des impies; je ferai cesser la fierté des superbes, et j'humilierai l'insolence de ceux qui se rendent redoutables. J'ébranlerai le ciel même, et la terre sortira de sa place, à cause de l'indignation du Seigneur des armées, et du jour de la colère et de la fureur.* Isa. XIII. 9 et suiv. Pag. 18.

Le même Isaïe, dans un autre endroit : *Les cieux s'ouvriront pour faire pleuvoir comme au temps* Ibid. XXIV. 18 et suiv.

demain encore plus qu'hier, et parce que l'heure approche toujours, et que le temps passe davantage... Le sommeil des pécheurs, le sommeil des justes. » (*Abrégé d'un sermon sur la vigilance chrétienne, Serm.*, tom. 1, pag. 259.)

du déluge, et les fondements de la terre seront ébranlés. La terre souffrira des élancements qui la déchireront, des renversements qui la briseront, et des secousses violentes qui l'ébranleront. Elle sera agitée, elle chancellera comme un homme ivre; elle sera transportée comme une tente dressée pour une nuit; elle sera accablée par le poids de son iniquité, et elle tombera sans que jamais elle s'en relève. En ce temps-là, le Seigneur visitera les armées d'en-haut qui sont dans le ciel, et les rois du monde qui sont sur la terre. Ils seront rassemblés comme des prisonniers qui sont dans un cachot profond, ils seront renfermés dans une prison, et visités après plusieurs jours.

Malach. III. 2. Malachie : *Voici le jour où le Seigneur, Dieu tout puissant va venir. Qui pourra comprendre le mystère du jour de son avènement, ou qui en pourra soutenir la vue? Car il sera comme le feu qui épure les métaux, et comme l'herbe dont se servent les foulons.... Il viendra un jour de feu, semblable à une fournaise ardente. Tous les superbes et tous ceux qui commettent l'impiété seront alors comme de la paille, et ce jour qui doit venir les embrasera, dit le Seigneur Dieu des armées, sans leur laisser ni germe, ni racine.*

Dan. VII. 9 et suiv. L'homme des désirs, Daniel : *Je considérois attentivement, jusque à ce que des trônes furent placés, et que l'ancien des jours s'assit. Son trône étoit des*

flammes ardentes, et les roues de ce trône un feu brûlant; un fleuve de feu très rapide sortoit de devant sa face; un million d'Anges le servoit, et mille millions assistoient devant lui. Le Juge s'assit, et les livres furent ouverts.... Je vis comme le Fils de l'homme qui s'avança vers l'ancien des jours, et qui lui fut présenté. Et il lui donna l'honneur, la puissance et le royaume; et tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues le serviront. Sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit. Mon esprit, renfermé dans un corps mortel, fut saisi d'étonnement; moi, Daniel, j'en fus épouvanté, etc.

Dans un jugement qui va prononcer sur le sort d'une cité, les magistrats eux-mêmes, sans aucun sujet de crainte personnelle, se sentent frappés d'horreur et d'épouvante: que sera-ce en présence de ce formidable tribunal, devant qui comparoît l'univers tout entier pour être jugé? Point de témoins appelés; le coupable seul est son propre dénonciateur; sa conscience le juge et l'accuse devant ceux qui ne le connurent jamais. Il n'y auroit point de fleuve de feu, point de légions d'Anges, ministres de la colère divine; cette seule assemblée du genre humain, convoqué tout entier, et partagé entre les bons et les méchants, les bons réservés à des récompenses immortelles, les méchants con- Pag. 19.

damnés à la confusion et au supplice, n'est-elle pas elle seule un spectacle assez imposant (*)?

T. XII Bened. Pag. 198.

Ce ne sont plus les témoignages des prophètes que je vais vous faire entendre. J'oublierai même que je parle à des chrétiens; et, supposant que j'aie à répondre à un païen, je lui dirai, ce qui lui deviendra impossible de nier : Nous avons de Jésus-Christ un grand nombre de prédictions. Si celles qu'il a faites n'ont pas été accomplies dans le temps pour lequel il les a faites, nous vous permettons de ne pas croire aux autres. Mais si elles ont été fidèlement acquittées, vous n'avez plus de raison de douter de celles qui restent à accomplir. On auroit pu être fondé à douter des premières avant qu'elles ne fussent justifiées par l'événement; on ne peut plus douter du reste. Il avoit prédit que Jérusalem seroit prise par les Romains; qu'elle subiroit une captivité telle qu'il n'y en avoit point encore eu de semblable, et que jamais elle ne s'en relèveroit; cette prédiction s'est vérifiée à la lettre. Il a prédit que la prédication de son Evangile se répandroit avec la rapidité de la semence; et nous voyons l'Evangile prêché par toute la terre. Il a prédit que ceux qui abandonneroient pour lui père, mère, frères, sœurs, trouveroient ailleurs une autre famille; nous en

Matth. XXIV. Luc. XXI.

Matth. XXIV. 21.

Marc. IV. 21.

Ibid. X. 29.

(*) *Ad Theodor. laps.*, *exhortat.* I, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 564, 565.

avons la preuve sous les yeux; il a dit à ses disciples : *Vous aurez de grandes afflictions ; mais ayez confiance en moi, j'ai vaincu le monde ;* c'est-à-dire : personne n'aura l'avantage sur vous. Tout s'est accompli. Il a assuré que les portes de l'enfer ne prévaudroient pas contre son Eglise, quelque persécution qu'elle eût à souffrir; l'Eglise triomphe sous nos yeux. La prédication de l'Evangile n'a pas été un moment suspendue. Cependant, quand il faisoit ces prédictions diverses, quelle apparence y avoit-il qu'elles dussent jamais se réaliser? Ce n'étoient, ce semble, que paroles en l'air. Les faits les ont confirmées. Jugez de l'avenir par le passé (*).

Joan. XVI.33.

Marc. XVI.18.

Deux avènements de Jésus-Christ : l'un est déjà arrivé, l'autre doit arriver; mais ils ne sont pas tous deux pour la même cause ni pour la même fin. Le premier a été, non pour juger nos péchés, mais pour les remettre; le second sera, non pour les remettre, mais pour les juger. Voilà pourquoi le divin Sauveur dit du premier : *Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde.* Mais du second, il dit : *Quand le Fils viendra dans la*

Joann. III. 17.

Matth. XXV. 31.

(*) Hom. XXI *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 882.

« Jésus a dit vrai, quand il a dit aux Juifs qu'il viendroit bientôt les punir : il a donc dit vrai, quand il a dit à tous les hommes qu'il viendroit un jour les juger. » (La Rue, *sur le jugement général*, *Carême*, tom. I, pag. 101.)

gloire de son Père, il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche ; et alors celles-là iront dans la gloire éternelle, et ceux-ci dans le supplice éternel (*).

Le second avènement de Jésus-Christ n'aura pas les caractères du premier ; il falloit à l'incrédulité des hommes, les prodiges d'abaissement auxquels il étoit venu se réduire sur la terre. Il réserve au jour de sa dernière manifestation, les prodiges de gloire qui éclateront dans le ciel. Autrefois, c'étoit un médecin venu pour soulager les malades ; aujourd'hui, c'est un juge armé contre les coupables ; ce n'est plus le pasteur recueillant les brebis égarées de la maison d'Israël, c'est un exacteur rigoureux qui se fait rendre compte. Aussi, plus d'obscurité, plus de voiles ; les cieux se sont repliés sur eux-mêmes en présence de sa majesté terrible ; le soleil s'est éclipsé, la lune n'a plus de lumière à répandre sur la terre ; les vertus du ciel se sont ébranlées ; il paroît comme l'éclair qui s'échappe du sein du nuage (**).

Pourquoi viendra-t-il avec cet appareil et cette pompe ? Pour avoir droit, répond excellemment saint Chrysostôme, de dire aux athées, soit de créance, s'il

(*) Hom. XXVIII *in Joan.*, tom. VIII Bened., pag. 159.

(**) Hom. LIV *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 582, 583.

y en a, soit de mœurs, le monde en est plein, ce qu'il leur avoit dit déjà par la bouche de Moïse, et ce qu'il leur dira encore plus authentiquement : Reconnoissez enfin que je suis Dieu, puisque, malgré vous, l'univers combat aujourd'hui pour moi, et condamne l'extrême folie qui vous en a fait douter. Reconnoissez que je suis votre Dieu, puisque, avec toute la fierté de votre libertinage, vous n'avez pu éviter de tomber entre mes mains, et qu'il faut, malgré vous, que vous subissiez la rigueur inflexible de mon jugement. Reconnoissez que je suis seul Dieu, puisque tous ces grands du monde, dont vous avez été idolatres, sont maintenant anéantis devant moi (*). »

Autant son premier avènement fut obscur, autant celui-ci sera éclatant. Là, c'étoit le berger qui cherche sa brebis égarée, et pour elle délaisse le reste du troupeau, sans s'embarrasser de faire connoître sa force au furieux animal qui le menace. C'étoit le médecin qui se présente sans bruit chez le malade qu'il vient visiter : c'étoit, comme Ps. LXXI. 6. avoient dit ses prophètes, une douce rosée qui tombe goutte à goutte sur la terre. Rien de menaçant dans son langage ; point de foudres dans ses mains ; point d'escorte formidable. Ici, sa soudaine apparition est celle de l'éclair, qui perce en un Matth. XXIV. 26. moment de l'Orient à l'Occident. Il vient se montrer comme Juge à tout l'univers. Si le prophète,

(*) Bourdaloue, *jugement dernier, Avent*, pag. 290.

après avoir commencé le tableau de la création, s'arrête, succombant sous le poids de tant de merveilles, et semble reprendre haleine pour s'é-
Ps. LXXI. 6. crier : *Que vos ouvrages sont grands, ô Seigneur!* si l'Apôtre, à l'occasion d'un seul des mystères de
Rom. II. 33. sa Providence, laisse échapper ce cri : *O profondeur de richesses!* Où trouver des couleurs assez énergiques pour peindre ce terrible avènement? Vous avez vu à l'instant de sa mort sur la croix, avec quelle majesté il se fait reconnoître pour l'arbitre souverain de la nature. C'est à ce moment que l'astre du jour s'éclipse, que les rochers se fendent, que le voile du temple se déchire, que la terre s'ébranle dans ses fondements, que Judas se punit, en se donnant la mort, de son infâme trahison, que Pilate et sa femme se troublent et demandent grâce. Au pouvoir de ses ennemis, et sous les mains de ses
Joan. XVIII. 4. bourreaux, il lui a suffi de dire : *Que cherchez-vous;* et tous sont tombés à ses pieds. Oh! combien il est véritablement terrible, puisque d'une seule parole il opère des choses si merveilleuses! Que si, dans le temps où il s'abaissoit, il s'est montré si grand dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, que sera-t-il au jour de son futur avènement! Vous l'avez vu durant son séjour sur la terre, quand son humanité voiloit sa majesté divine, gourmander les Démons frémissants et couvrant d'écume les liens dont il les a garrottés; dans leur rage impuissante, ils s'écrient :

Jésus, fils de Dieu, qu'y a-t-il entre vous et nous? êtes vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps? Que sera-ce alors qu'à sa présence les vertus des cieux seront ébranlées, le soleil se couvrira de ténèbres, et la lune ne donnera plus sa lumière? Que diront-ils en ce jour où sa gloire se déploiera d'une manière si formidable? Et quel langage humain exprimera la pompe effrayante de ce jour où nous le verrons envoyer ses Anges sur toutes les parties de l'univers, pour convoquer le genre humain tout entier aux pieds de son juge, où la nature entière sera bouleversée, où la terre, ébranlée dans ses fondements, rendra tous les morts qu'elle recèle dans ses abîmes, où le ciel se repliera comme un voile, où le fils de l'homme viendra poser son tribunal sévère, inexorable, où des fleuves de feu commenceront à rouler, où les livres s'ouvriront, et chacune de nos actions faites dans les ténèbres seront manifestées au grand jour? Là, seront décernés des châtiments que l'imagination elle-même ne se figure pas; là, les méchants seront livrés aux puissances infernales qui les entraîneront avec elles dans l'affreux séjour des supplices. Là, plus de grandeurs terribles, plus de noms d'empereur, de généraux d'armée, de consuls, de magistrats : ces vains titres se sont anéantis en présence des légions innombrables des Anges et du peuple des élus, appelés aux béatitudes immortelles; en présence des palmes de gloire, des inef-

Math. VIII. 29.

Ibid. XXIV. 19.

fables récompenses et de ces biens supérieurs à toute intelligence, que le souverain Juge décerne à ses serviteurs. Où trouver des expressions propres à rendre une aussi terrible scène (*) (1)?

T. IX Bened. Pag. 469. Entrons dans notre conscience, faisons, chacun de nous, un sérieux examen de notre vie; rendons-nous compte de nos œuvres, et n'attendons pas l'arrêt de condamnation qui sera prononcé à la face de tout l'univers. Alors, jugement épouvantable, tribunal terrible, examen plein de rigueur, discussions sans ménagement et sans miséricorde. *Point*
Ps. XLVIII 8. *d'homme qui puisse racheter son frère, ni donner le prix de sa propre rançon.* Sous les yeux, un fleuve de feu qui s'apprête à recevoir ses victimes pour les engloutir à jamais. Rappelez-vous donc tout ce que nous dit l'Evangile des vierges folles exclues de la salle des noces, pour avoir laissé leurs lampes s'éteindre; du débiteur traîné dans les ténèbres extérieures; de ces fournaises allumées pour l'éternité; ne vous rassurez pas sur l'obscurité qui enveloppe vos crimes. S'il arrivoit à quelqu'un de nous que ceux que nous avons commis dans les té-

(*) *Expos. in ps.* XLIX, tom. V Bened., pag. 228; *in ps.* L, *ibid.*, pag. 591. (Supplément.) Abrégé.

(1) « Il viendra ce terrible jour... Et alors on verra paroître dans sa majesté ce Jésus, autrefois né dans une crèche; ce Jésus, autrefois le mépris des hommes, ce pauvre, etc. » (Bossuet, *sur la Nativité de Notre Seigneur*, *Serm.*, t. II, p. 420.)

nèbres fussent tout à coup révélés au grand jour, et manifestés en présence de tout cet auditoire, quelle confusion! la mort lui sembleroit moins dure. Plutôt être englouti dans les entrailles de la terre, que d'avoir à rougir devant un si grand nombre de témoins! Que sera-ce à ce jour de la manifestation générale, où les crimes de tous seront découverts aux yeux de tous; où nous aurons pour témoins et pour accusateurs, et ceux qui nous connurent, et ceux qui ne nous connoissoient pas? Quelle honte! quel désespoir de paroître ainsi nu, démasqué, à leurs regards! Mais que parlé-je de la confusion où nous jetteront les reproches des hommes? ce n'est point là ce qu'il y aura de plus redoutable; ce sera surtout la présence du Dieu vengeur. Que deviendra le pécheur au moment où, arraché à ces ténèbres dont il aimoit tant à se couvrir, il se verra sous l'œil de Dieu! L'enfer lui-même avec ses supplices sera pour lui moins affreux (*).

Figurez-vous être à ce dernier jour. Que chacun de nous interroge sa conscience, qu'il se voie en présence du souverain Juge, exposé nu à tous les regards, sa vie entière manifestée aux yeux de tout l'univers. Je vous demande, mes frères, si cette seule pensée ne vous a pas glacés déjà de honte et T. IX Bened. Pag. 510.

(*) Hom. V *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 56, 57.

d'épouvante. Que sera-ce donc à ce moment terrible où vous comparoîtrez, non plus par la pensée, mais en personne, en présence du genre humain, sous l'œil des Anges et des Archanges, au bruit effroyable des trompettes que les Esprits célestes feront retentir à travers les nues? L'enfer à part, quelle confusion! quel supplice de se voir repoussé par le divin juge, dans l'éclat de la gloire qui l'environnera, et de sortir des pieds de son tribunal marqué du sceau de l'ignominie! Jugeons de l'état du réprouvé par ce qui se passe dans nous-mêmes à l'aspect de la brillante cour qui accompagne le prince faisant son entrée dans une ville, avec tout l'appareil de la majesté royale: quel est celui d'entre nous qui, faisant la alors un secret retour sur son infériorité, ne soit moins touché de la pompe du spectacle que de douleur qu'il éprouve à ne point partager cette gloire, et à se voir éloigné de la personne de l'empereur? D'après cette foible comparaison, qui peut supporter l'idée d'être rejeté loin de la bienheureuse compagnie des saints, d'être banni pour jamais du séjour des immortelles béatitudes? Mais ce n'est pas tout. Que l'on vienne à songer qu'au lieu de ces félicités qu'aucune langue humaine ne sauroit exprimer, le partage des méchants sera d'être plongés dans d'éternelles ténèbres, condamnés aux pleurs et aux grincements de dents, jeté au fond de ces cachots qui ne s'ouvriront jamais; que là, il y a

un ver rongeur qui jamais ne lâche sa proie, un feu qui jamais ne cesse de brûler, une angoisse, un désespoir qui jamais ne sont mêlés d'aucune consolation, des hurlements auxquels on ne répond que par de semblables hurlements, une soif toujours dévorante, et pas une goutte d'eau pour la rafraîchir, des cris, des gémissements, qui ne trouvent que des Démons pour les entendre; que durant toute l'éternité les yeux se tourneront de tous côtés pour implorer la pitié, et l'implorer vainement. Imaginez-vous, mes frères, situation plus horrible, et de plus effroyables calamités (*)?

Quand nous vous parlons du dernier jugement, vous avez toujours à nous répondre que ces menaces sont exagérées, dans le dessein de vous effrayer. Ignorez-vous si peu l'histoire du monde, qui vous raconte les sévères jugements de Dieu? Mais rappelez-vous donc ce qui se passa au temps du déluge. N'y eût-il alors que des menaces? Ce que vous nous dites aujourd'hui, les hommes d'alors le disoient. On rioit de ces cent ans qui devoient precéder l'inondation générale. On voyoit construire l'arche, et l'on s'en moquoit. Noé avoit beau annoncer le déluge, on n'en croyoit rien; et parce qu'on refusa de croire à la menace, on éprouva la rigueur du châtiment. Image trop fidèle de ce qui nous attend

T. XI Bened. Pag. 480.

(*) Hom. X *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Test.*. tom. V, pag. 605.

nous-mêmes. Ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ compare son futur avènement à la soudaine irruption des eaux du déluge. Nous serons surpris par les torrents de feux, comme les hommes incrédules d'alors le furent par un déluge d'eaux. Dirons-nous que nous soyons moins méchants que les hommes du temps de Noé? Dirons-nous que le déluge ne soit qu'une fable? Les monuments les plus respectables, et les traditions les plus antiques, en confirment l'incontestable vérité. Rappelez-vous les châtiments des villes infâmes de Sodôme et de Gomorrhe, de Pharaon et de son armée, des Juifs murmurateurs dans le désert. De l'histoire de peuples entiers, descendez à l'histoire des particuliers, du fratricide Caïn, de l'Israélite violateur de la loi du sabbat, des enfants d'Héli dans l'ancien Testament; dans le nouveau, Saphire et Ananie frappés de mort, pour le seul crime d'avoir soustrait une partie de l'argent qu'ils offroient aux Apôtres, etc., etc. Et dites-moi si des hommes, qui tous les jours se rendent bien plus coupables, seront plus épargnés (*).

(*) Hom. VIII *in Epist.* I *ad Thessal.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 326 et seq.

Superville : « Vous savez l'histoire du déluge. Dieu avoit donné aux hommes six vingts ans, pour se repentir avant qu'il arrivât. Noé, hérault de justice, leur faisoit entendre à peu près la voix de notre prophète : *Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve.* Mais les enfants des hommes

Dans un seul et même instant, rapide comme un clin d'œil, selon l'expression de saint Paul, tous les morts ressusciteront. Telle est la parole de Jésus-Christ : que les morts ressuscités à la fois dans tous les lieux de l'univers seront rassemblés par ses Anges dans un même lieu. Pour que la terre rende à la vie cette foule innombrable de morts déposés dans son sein depuis l'origine des siècles, il lui suffira d'en recevoir l'ordre de la même bouche qui dit : *Lazare, sortez dehors;* et tous se lèveront de leurs tombeaux. C'est alors que les Anges, ministres du Seigneur, remplissent leur message en les rassemblant à la fois de tous les points divers où ils furent épars, pour les amener à travers les airs, aux pieds du juge descendu sur les nuées du ciel. Les voilà tous en un moment dans sa présence, tandis que la terre se dissout et n'est plus qu'un amas de pous-

T. XI. Bened. Pag. 479.

I. Cor. XV. 52.

Matth. XXIV. 31.

Joan. XI. 43.

se moquoient de lui, de ses avertissements, et de la peine qu'il prenoit à bâtir une arche pour se sauver. Voici le déluge qui les surprend, toujours trop tôt, parce qu'ils n'avoient pas voulu le craindre et le prévenir. Alors voyez les femmes, les enfants, les vieillards, qui tendent les mains en haut : leurs cris percent les airs; celui-ci tourne vainement les yeux vers un ciel qui n'est ouvert que pour faire pleuvoir la vengeance; cet autre fuit inutilement devant l'eau qui roule après lui, et tâche en vain de gagner le sommet d'une montagne, la plupart essaient de se rendre dans l'arche qu'ils ont méprisée, et qu'ils découvrent de loin. Mais tous leurs efforts sont hors de saison : tous périssent, tous sont engloutis dans les eaux. Il en sera ainsi à l'avènement du Fils de l'homme. Le déluge est l'image de ce grand jour, qui surprendra les habitants de la terre, et qui fera tomber sur eux une soudaine destruction, etc. » (*Serm.*, tom. II, pag. 146.)

sière, que vide de ces peuples de morts qui la remplissoient, elle s'est ensevelie elle-même à la voix du Tout-Puissant, pour disparoître à jamais. Tous se sont retrouvés avec leurs femmes et leurs enfants; ils se sont éveillés, sans l'avoir prévu. Comme au
Ibid. I. 10. temps où le Fils de l'homme vint sur la terre, les hommes ne s'en doutoient pas : ainsi dans ce jour se montrera-t-il inopinément à tous les regards. Tremblants, accablés d'épouvante et de confusion, ils sont debout, attendant leur sentence, quand le chef de l'armée céleste donne le signal; les Anges font retentir les trompettes; et leurs accents achèvent de glacer d'effroi tous les cœurs. Aussitôt, selon la parole de Jésus-Christ, se fait la séparation des
Matth. XXIV. 40. bons et des méchants qui vécurent sur la terre. *De deux hommes, l'un est pris, l'autre est laissé.* Désespoir affreux pour celui qui se voit précipité, à côté d'un autre enlevé dans la gloire. N'est-ce pas là un premier enfer, plus rigoureux encore que celui qui l'attend?

Figurez-vous être déjà, mes frères, à ce terrible jour. Une mort subite arrivée sous vos yeux, une secousse de tremblement de terre, la seule menace d'une calamité imprévue, vous consterne et vous abat : que sera-ce alors que la terre tout entière manquera sous vos pieds; que vous verrez le bouleversement de la nature entière; que vous entendrez le son de la trompette fatale; que le souverain

Maître de l'univers se montrera à vos regards dans la plénitude de sa majesté? Vous avez vu des malheureux traînés au supplice : combien de morts n'ont-ils pas eu à subir avant d'arriver au lieu de l'exécution! Anéantis par l'épouvante, plusieurs n'ont plus à livrer au bourreau qu'un cadavre. Tout ce qu'ils éprouvent n'est rien auprès de cette mort éternelle qui châtiera le coupable (*).

Pas un état policé, pas une ville qui ne nous présente des formes de tribunaux et de jugements. Le père de famille, au sein de ses foyers domestiques, prononce des arrêts, punit ou récompense tels et tels de ses serviteurs en conséquence de leurs actions. Le pilote sur son vaisseau, le général à la tête de son armée, décernent de même, sur leur jugement, des peines à l'occasion des fautes qui ont été commises. S'il n'est pas sur la terre un coin du monde où la justice n'exerce ses droits rigoureux, n'y auroit-il que l'autre monde où la justice de Dieu fût sans action, cette justice dont les saints oracles nous disent qu'elle est aussi élevée que les montagnes? Que voudroient dire ces noms de *Dieu juste, fort et patient*, que le prophète donne au Seigneur, s'il ne châtioit pas dans l'autre vie les pécheurs qu'il a supportés patiemment dans celle-ci? S'il les tolère Ps. xxxv. 7.

(*) Hom. VIII *in* I *ad Thessal.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 323—325.

ici-bas, David en donne la raison, c'est qu'il *est*
Ibid. VII. 12. *patient*. Il attend avec patience, pour vous laisser le temps de faire pénitence. Que vous persistiez dans l'iniquité et dans l'impénitence, vous vous amassez un trésor de colère. S'il est *juste*, c'est pour rendre à chacun selon ses mérites; s'il est *fort*, c'est pour donner avec éclat carrière à sa justice (*).

Extraits des homélies sur saint Matthieu.

T. VII Bened. Pag. 739. Que si quelqu'un refusoit de croire à la vérité du terrible jugement dont Dieu nous menace à la fin des siècles, qu'il s'arrête seulement à réfléchir sur ce qui se passe ici-bas; qu'il aille contempler au fond de leurs cachots, dans l'intérieur de leurs souterrains, sur la paille infecte où ils gémissent, ces infortunés qui y consument tristement leurs jours, condamnés pour leurs crimes à l'exil, à la souffrance ou à de pénibles travaux, enchaînés à d'incurables maladies, accablés sous le poids de l'indigence, ou tourmentés impitoyablement par les Démons : pourquoi tous ces maux auxquels ils sont en proie? Dieu l'a ordonné, ou le permet ainsi, pour vous donner, dans leur misérable situation, une image frappante des horribles châtiments réservés aux pécheurs après la mort (**).

(*) Hom. III *in* II *ad Timoth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 556.

(**) Hom. LXXX, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 813.

Tel, selon la parole même de Jésus-Christ, *que* Pag. 735.
l'éclair qui sort de l'Orient, paroît tout à coup jusqu'à l'Occident, tel sera l'avénement du Fils de l'homme. Matth. XXIV. 27.
L'éclair n'a point besoin de précurseur ni de héraut, il se fait voir en un moment à tous les yeux ; ainsi se montrera le Fils de l'homme, sans être attendu, dans tout l'éclat de sa gloire. Ce n'est plus là un avènement borné à un coin du monde, renfermé dans l'obscurité de Bethléem ; Jésus-Christ paroît avec tous les caractères de sa divinité triomphante. Une multitude innombrable d'Anges, de martyrs, de bienheureux de toutes les conditions l'accompagne, comme *les aigles qui viennent se rassembler là où est* Ibid. 28.
le corps. A sa présence, *le soleil s'est obscurci*. Sera-ce Ibid. 29.
que sa lumière sera détruite et anéantie? ou plutôt parce qu'elle sera effacée par la gloire bien plus Pag. 736.
éclatante encore du Fils de Dieu qui vient juger tous les hommes. Les étoiles tomberont du ciel, car, à quel usage pourroient-elles encore servir puisqu'il n'y aura plus de nuit. *Les vertus du ciel seront ébranlées*, à l'aspect de cette effroyable catastrophe de toute la nature. Car si, au moment où les astres furent créés, les Anges du Seigneur, surpris, étonnés de leur brillante apparition, firent éclater par des transports de joie, leur admiration, comme parle Job, de quels nouveaux sentiments ne seront- Job. XXXVIII. 2.
ils pas frappés en voyant cette prodigieuse révolution, toutes les générations sorties de leurs tom-

beaux pour venir comparoître aux pieds du souverain tribunal, et tout ce qu'il y eut jamais d'hommes sur la terre, jugés selon leurs œuvres. *Alors le signe du Fils de l'homme paroîtra dans le ciel.* Ce signe, c'est sa croix, sa croix alors plus éclatante que le soleil éclipsé, absorbé par les rayons du nouvel astre qui seul domine dans le ciel pour la confusion des Juifs, pour la manifestation de sa justice. Jésus-Christ se fera voir, non-seulement avec ses plaies, mais avec sa croix; vengé enfin de ses ignominies par la gloire de son triomphe. A sa vue, tous les peuples de la terre seront dans la tristesse et dans l'effroi. Il ne faut plus ni de témoin, ni d'accusateur pour convaincre de leur crime ceux qui n'auront point profité de la mort du Fils de l'homme, ceux qui auront refusé de le reconnoître, et qui l'auront outragé par leurs mépris. *Ils verront,* dit un autre évangéliste, *celui qu'ils ont percé.* Ils reconnoîtront dans celui-là même qu'ils ont crucifié, leur Juge, venu sur les nuées du ciel, environné de puissance et de majesté. Ils le verront descendre du ciel, comme il y monta au jour de son ascension, porté *sur un nuage,* et ils pleureront; mais leur châtiment ne se terminera pas à des pleurs. *Mais il enverra ses Anges qui feront entendre la voix éclatante de leur trompette, et qui rassembleront ses élus des quatre vents et des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre.*

Matth. XXIV. 30.

Joan. XIX. 37.

Act. I. 9.

Matth. XXIV. 31.

Les Anges ont sonné de la trompette : ce son éclatant a pénétré les tombeaux ; il en a fait sortir les habitants, et rempli à la fois les uns d'allégresse, les autres d'épouvante et de douleur. Je ne puis, Pag. 737. mes frères, penser sans effroi à ce jour terrible : cette pensée me confond, elle m'absorbe. Mais peut-être suis-je le seul à trembler ; et tandis que vous me voyez glacé de terreur, gémissant et versant en votre présence des larmes amères, peut-être la joie est-elle dans vos cœurs. Hélas ! je ne puis me rappeler sans la plus vive et la plus profonde consternation, les vierges folles, et ce méchant serviteur Matth. xxv 1—30. de l'Evangile qui n'avoit pas mis à profit le talent que son maître lui avoit confié. Voilà ce qui m'accable, ce qui me fait verser des larmes, en pensant quelle gloire et quelles félicités nous aurons perdues, à quelle confusion nous serons livrés, non pour un temps limité, mais pour une éternité tout entière, et cela seulement, parce que nous n'aurons pas eu le courage d'endurer ici-bas quelques privations d'un moment...

Quand vous avez eu le malheur d'offenser votre Pag. 739. père, une honte secrète vous empêche de lever les yeux jusqu'à lui. Comment les pourrez-vous, à ce jour redoutable, lever sur Jésus-Christ, sur un père qui vous aima d'un si tendre amour, alors qu'il se disposera à vous faire rendre un compte si rigoureux de toutes les actions de votre vie (*) ?

(*) Hom. LXXVI, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 810—813.

Pag. 741. *Nul autre que mon Père ne sait le jour ni l'heure* où arrivera le dernier jugement, *non pas même*
Matth. XXIV. 36. *les Anges du ciel.* Comment donc les Apôtres voudroient-ils connoître ce qui est caché aux Anges eux-mêmes? Mais l'est-il au fils de Dieu; et lui-
Pag. 742. même ne le saura-t-il que quand nous le connoîtrons? Ce seroit un blasphème de le croire. Quoi! le Fils connoît le Père, il le connoît aussi clairement qu'il est lui-même connu du Père, et il pourroit ignorer ce jour? L'Esprit de Dieu pénètre les secrets les plus profonds de la divine Essence, et son Fils ne connoîtroit pas le jour du dernier jugement? C'est lui qui doit présider à ce jugement, lui qui perce l'abîme des cœurs pour y découvrir les pensées les plus secrètes. Il sait bien assurément de quelle manière il prononcera le jugement sur chacun d'eux; et le jour même où il doit exercer le jugement seroit voilé à ses yeux? Mais comment ce
Joan. I. 3. jour pourroit-il être inconnu à celui par qui tout a été fait, et sans qui rien n'a été fait? Qui a créé les siècles, n'a-t-il pas aussi créé le temps? Et qui a créé le temps n'a-t-il pas fait aussi ce jour qui en fait partie? Comment ignoreroit-il ce qui est son propre ouvrage?

Il faut bien qu'il le connoisse, puisqu'il en détaille avec tant de précision les préliminaires et les circonstances. Ce ne sera, dit-il, qu'après que
Matth. XXIV. 24. l'Ante-Christ aura paru sur la terre; alors les pécheurs s'abandonneront, avec la plus criminelle li-

cence, à tous leurs déréglements, comme dans les jours qui précédèrent le déluge, au temps de Noé, *mangeant et buvant*, s'abandonnant à tous les excès de l'intempérance, refusant de croire à la menace du châtiment, plongés dans leur débauche ainsi que dans une ivresse qui leur enlèvera tout sentiment des maux prêts à fondre sur leurs têtes; et comme parle saint Paul, *tandis qu'ils diront : Nous sommes en paix et en sûreté, ils se trouveront surpris tout d'un coup d'une ruine imprévue, comme l'est une femme grosse des douleurs de l'enfantement.*

Ibid. 38.

Pag. 743.

I. Thes. v. 3.

Non certes, ce jour ne lui est pas inconnu, à lui qui connoît tout; il n'est caché qu'aux hommes, qui n'auront point pour cela le droit de se faire une excuse de leur ignorance : car au moment où ils se trouveront surpris, enveloppés dans ce funeste jour, ce ne sera pas faute d'en avoir été prévenus. Jésus-Christ n'a pas cessé d'avertir ses Apôtres, et par conséquent tous les hommes, de veiller, de se tenir sur leurs gardes, parce qu'il viendra sans être attendu, avec la brusque impétuosité d'un voleur qui entre dans la maison où l'on est sans défiance. Ainsi viendra-t-il, lorsqu'on se croira dans le calme et dans la paix (*).

Matth. xxv. 42.

(*) Hom. LXXVIII, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 815—817. Voyez le tom. XIII de cette *Bibliothèque*, pag. 542, article *Consubstantialité*.

Pag. 758 Tout est mêlé dans ce monde. Au jour du dernier jugement, plus de mélange, plus de confusion. Le genre humain, rassemblé tout entier aux pieds du souverain Juge, ne formera plus que deux classes parfaitement distinctes l'une de l'autre; *les boucs* et *les brebis;* les méchants, stériles en bonnes œuvres, figurés par ces immondes animaux dont les mœurs les font assez connoître; les bons, désignés par les brebis innocentes qui nous donnent en abondance le lait, la laine et leurs agneaux. Avant de prononcer sur les coupables la sentence qui va les livrer à d'éternels supplices, l'enquête s'ouvre; les actes d'accusation sont dressés. Les bons, *placés à la droite*, ont entendu ces consolantes paroles : *Venez, ô les bénis de mon Père!* Quel bonheur égal à celui d'être béni, et d'être béni par le Père lui-même! Eh! par où ont-ils mérité cet excès d'honneur? Parce que *j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger;* et le reste. O gloire, ô félicité incomparable! *Venez posséder le royaume qui vous fut préparé dès la naissance des siècles.* On ne leur dit pas : recevez le royaume, mais, *possédez-le comme votre héritage*, comme un bien qui est à vous, que vous tenez du droit de l'adoption paternelle, qui vous étoit dû de tout temps. Maintenant les méchants, *placés à la gauche*, vont entendre leur arrêt et les justes motifs de leur condamnation : *Retirez-vous loin de moi, maudits, allez au*

Math. xxv. 32.

Ibid. 33. 34.

Ibid. 35.

Ibid. 41.

feu éternel qui a été préparé pour le Démon et pour ses Anges ; car, j'ai eu faim, etc. Les prophètes leur avoient crié au nom du Seigneur : *Je veux la miséricorde, et non pas le sacrifice.* Le législateur n'avoit cessé de leur recommander le même devoir, tant par ses paroles que par ses actions. La nature elle-même suffiroit pour le leur rendre respectable et cher ; en le violant, c'étoit la loi tout entière qu'ils transgressoient. Ne pas nourrir ce pauvre qui leur demandoit du pain ou quelque habit pour se couvrir dans sa nudité, c'étoit une barbare inhumanité ; mais ne pas visiter ce malade, quand il leur coûtoit si peu de le faire ! Aussi, pesez bien, mes frères, les paroles de Jésus-Christ : il ne dit pas, *j'étois en prison*, et vous ne m'avez pas délivré ; *j'étois malade*, et vous ne m'avez pas guéri ; mais seulement : *vous ne m'avez point visité, vous ne m'êtes point venu voir.* Ce n'étoient pas des tables somptueuses ni de magnifiques parures qu'il leur avoit demandé ; ce n'étoit que le simple, le rigoureux nécessaire. Quand il le demandoit, ce n'étoit pas avec l'autorité du prince qui lève un tribut, mais avec l'humble démarche d'un suppliant qui sollicite une grâce. Ce qu'il demandoit coûtoit si peu à donner : rien qu'un morceau de pain. Et quelle récompense encore étoit promise au bienfait ? Pas moins qu'un royaume. D'autre part, la menace du plus terrible châtiment, tout le feu de l'enfer. Et au nom de qui ? Au nom de Dieu lui-même, de Dieu qui dai-

Osée, VI 6.

Pag. 759.

gnoit se substituer en personne à ce pauvre, recevoir par ses mains, s'engageoit à payer sa dette, bien qu'il eût le droit de l'exiger à titre de simple restitution. Tant de considérations si pressantes ont été sans effet. La cruelle avarice a fermé leur cœur et leurs mains. Ils ont été insensibles à la menace qui leur étoit faite d'un châtiment plus rigoureux encore que celui des villes les plus criminelles, sourds à la voix qui leur crioit : *Autant de fois que vous aurez refusé votre assistance à quelqu'un des plus petits que voilà, autant de fois vous me l'avez refusée à moi-même.* Eh! comment Jésus-Christ, en les appelant ses frères, les nomme-t-il en même temps *petits*, c'est-à-dire pauvres, dévoués à l'abjection, au mépris du monde? C'est pour cela même qu'il les qualifie de la sorte. Ce qui s'adresse, non pas seulement aux religieux et aux solitaires, mais à chacun des fidèles qui vivent dans l'Eglise. Quand vous voyez un chrétien qui, étant engagé dans le monde, y vit dans la pauvreté et dans un entier dénûment de toutes choses, Jésus-Christ veut que vous le regardiez comme son frère, et que vous ayez autant de soin de lui que vous en auriez pour notre Sauveur. Quelqu'abjects, quelque méprisables qu'ils vous paroissent, ce sont vos frères; ils le sont devenus par la grâce du baptême et de l'adoption divine qui les a introduits dans la communication des plus saints mystères.

Jésus-Christ, pour manifester la justice qui prési-

dera à la condamnation de ceux qui auront omis ces devoirs de charité, a commencé par louer et récompenser ceux qui les auront pratiqués, en leur adressant ces paroles : *Venez, ô les bénis de mon père, posséder comme votre héritage le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim*, etc. Il semble que pour ôter toute excuse à ces cœurs durs, sans miséricorde et sans entrailles pour les besoins de leurs frères, pour les empêcher de dire qu'ils n'avoient point trouvé l'occasion de pratiquer la charité, il ait voulu d'abord les confondre par la comparaison avec ceux qui ont eu plus de tendresse envers les pauvres, plus d'empressement à découvrir et à soulager leurs misères. C'est ainsi que dans ses précédentes paraboles il confond les vierges folles par l'opposition avec les sages, le serviteur négligent et crapuleux par l'opposition avec les serviteurs vigilants et sobres; il condamne le lâche serviteur qui avoit enfoui son talent, par l'exemple de ceux qui avoient su faire valoir le leur. Il confondra de même un jour tous les pécheurs de la terre en les comparant avec les justes; particulièrement ceux qui auront manqué au précepte de la charité en leur opposant ceux qui l'auront accompli.

Matth. XXV. 45.

Ibid.

Observez encore, mes frères, qu'en louant ceux-ci, Jésus-Christ commence par leur représenter l'amour éternel dont Dieu a prévenu les hommes :

Pag. 760.

Venez, ô les bénis de mon père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Quel bonheur peut être comparé à celui d'être béni, et béni par le Père même? D'où peut venir un si grand honneur à un homme; et comment peut-il mériter une telle gloire? *Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire.* O paroles pleines de joie, de consolation et d'honneur pour ceux qui mériteront de les entendre! Il ne leur dit pas : Recevez le royaume, mais *possédez-le comme votre héritage,* comme un bien qui est à vous, que vous avez reçu de votre père et qui vous étoit dû de tout temps. Car je vous l'ai *préparé* avant même que vous fussiez au monde, parce que je savois que vous seriez ce que vous êtes. Quelles sont donc les œuvres que Jésus-Christ récompense dans les saints, avec cette magnificence toute divine? C'est, mes frères, parce qu'ils ont retiré chez eux un étranger, c'est parce qu'ils ont revêtu un pauvre, qu'ils ont donné à manger à celui qui avoit faim, à boire à celui qui avoit soif, enfin, parce qu'ils ont visité un malade ou un prisonnier. Car Dieu a principalement égard au secours que nous rendons à ceux qui en ont besoin. Il y a même des rencontres où il ne considère pas si les secours que nous leur avons portés, ont été efficaces. Il daigne se contenter du peu que nous faisons, quand nous vou-

drions faire plus, que peut-être même nous le pourrions.

Quant aux autres, restés à sa gauche, il parle à ceux-là en termes bien différents : aux premiers, il a dit : *Venez, bénis ;* à ceux-ci : *Allez, maudits ;* maudits, par qui ? Non par mon père ; eux seuls, leurs actions criminelles ont seules provoqué l'effroyable sentence : *Allez au feu éternel qui a été préparé*, non pour vous, mais *pour le Démon et pour ses Anges*. Ce n'est pas moi qui ai préparé ce feu, comme j'ai préparé le royaume ; l'enfer n'étoit destiné qu'au Démon et à ses Anges ; c'est vous-mêmes qui vous êtes précipités dans ses abîmes (1). Il se justifie en quelque sorte par ces paroles : *Qui a été préparé pour le Démon et ses Anges*, comme par celles qui suivent : *Car j'ai eu faim.* Quand j'aurois été votre ennemi, ne suffisoit-il pas pour toucher les cœurs les plus durs de voir tant de maux joints ensemble, la faim, la soif, la nudité, la captivité, la maladie ? Tant de maux ensemble, n'adoucissent-ils pas d'ordinaire les cœurs les plus impitoyables et les plus envenimés ? Cependant c'est dans cet état même que vous n'avez pas secouru votre Dieu, votre bienfaiteur, votre maître (*).

Ibid. 41.

(1) Laur. Chesuard, citant saint Jean Chrysostôme, *Serm. sur le jugement*, tom. 1, pag. 125 ; voyez l'article *Enfer ;* Cambacérès, même sujet, pag. 124, 125 ; Bourdaloue, *Avent*, pag. 299, 301.

(*) Hom. LXXIX, LXXX, Morel, *Nov. Testam.*, tom. 1, pag. 836.

Voulez-vous que je vous dise ce qui me glace d'effroi? Non que je veuille vous attrister, mais vous convertir. C'est de penser à ce fleuve de feu qui se déroulera devant le tribunal du souverain Juge, à ces livres qui seront ouverts, et où sera contenu le journal de notre vie, à ce terrible jugement qui sera prononcé. Sur les pages de ces livres seront consignés, non pas seulement les noms des justes, mais tous les péchés que nous aurons commis. Des livres, me dites-vous, où en est la preuve? Vingt fois dans l'Écriture. Moïse au Seigneur : *Si vous ne consentez pas à leur pardonner, effacez-moi de votre livre;* David : *Qu'ils soient effacés du livre des vivants, et que leurs noms n'y soient pas écrits au rang des justes;* et Notre Seigneur Jésus-Christ, parlant à ses disciples : *Réjouissez-vous*, leur disoit-il, *non de ce que les Démons vous sont soumis, mais de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.* Sujet terrible, mais utile et salutaire : connoissons-le bien pour ne pas l'éprouver. Nos péchés sont écrits dans ce livre; et jusqu'à nos paroles, tout va s'y imprimer à l'instant même. Non pas que Dieu ait besoin d'un registre pour aider sa mémoire, mais pour nous servir de titre d'accusation. Je vous effraie peut-être; je l'étois déjà avant vous, et bien plus encore. Laissez-moi donc continuer mon discours, ou plutôt l'adoucir, en vous apprenant que si nos péchés sont consignés dans ce livre, il ne tient aussi qu'à nous

Exod. XXXII. 32.

Ps. LXVIII. 29.

Luc. X. 20.

de les en effacer. Au jour du jugement, il n'y aura plus moyen de l'espérer. Mais auparavant, il ne tient qu'à vous. C'est par l'aumône et les œuvres de la foi que vous y parviendrez (*).

Quand viendra la fin du monde? — Que vous importe? — Quand viendra-t-elle? — Bientôt; cette fin est toujours proche; car, pour chacun de nous, la fin de la vie n'est jamais éloignée (**).

Le temps présent est celui de la miséricorde divine; viendra un temps qui sera celui de la justice; viendra un temps où les larmes des pécheurs, coulassent-elles par torrents, ne leur serviront plus de rien. Le son des trompettes, retentissant dans tous les lieux de l'univers, annoncera que le jour du dernier jugement est arrivé. Les Anges ont parcouru le monde tout entier; tous les peuples de morts, sortis des tombeaux, vont comparoître pour être jugés. Le tribunal est dressé, et le Juge souverain s'avance, porté sur les Vertus célestes, escorté des Principautés et des Puissances. Plus d'astres qui répandent leur lumière que les soleils du royaume céleste. Les livres où les actions de chacun des hommes furent consignées, vont s'ouvrir; tous auront à répondre sur leurs manquements à la loi. L'accusé n'a plus de

T. II Bened. Pag. 728.

(*) *De sancta Pentecoste*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 478, 479.

(**) Hom. XXI *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 388; Torné, *sur le dernier jugement*, tom. I, pag. 187.

recours, plus de défense que dans ses œuvres seules; c'est sa propre conscience qui prononce et l'enquête et l'acte d'accusation. L'abîme où roule l'étang de feu attend l'arrêt que le Juge va porter; et cette parole : *ayez pitié de moi*, retentira désormais vainement dans l'éternité. Venez donc, pressez-vous avant que les portes de la miséricorde ne se ferment, avant que la toile ne se baisse et que la scène du monde n'ait disparu. Ce monde, il touche à sa fin; n'attendez pas que je vienne le juger, car, du moment où la procédure aura commencé, plus de grâce. Je vous en ai avertis par l'exemple de ces vierges folles qui se présentèrent à la salle du festin, après avoir laissé leurs lampes s'éteindre, et qui, trouvant les portes fermées, frappèrent inutilement pour qu'on leur ouvrît, et ne reçurent pour réponse que ce mot : *Je ne vous connois pas* (*).

Matth. xxv. 2—12.

Mor., *Opusc.*, t. vi, p. 588.

O formidable tribunal! paroles terribles, qui glacent d'épouvante le cœur le plus insensible! S'il est impossible de les entendre sans effroi, que sera-ce quand on les verra s'exécuter?

Les livres sont ouverts; le trône est dressé: pour qui? Pour le Dieu de vérité. Il y siége : ce trône, c'est un trône de feu. Les livres sont ouverts, les livres où furent inscrits les bonnes et les mauvaises actions de chacun de nous. — Quoi! des livres

(*) *De S. Basso, martyre*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 873.

tels que ceux qui servent à notre usage, écrits par la main des hommes pour être les dépôts de nos souvenirs? — Non, Dieu n'a pas besoin de ces supplénients. Les livres de Dieu, c'est Pag. 589.
sa mémoire : c'est à ces livres que le prophète fait allusion par ces paroles, en parlant des Juifs : *Qu'ils soient*, dit-il, *effacés du livre des vivants*, Ps. LXVIII. 29.
et qu'ils ne soient point écrits parmi les justes. Ah! tremblez qu'il n'en soit de même de vous : songez à la confusion, à l'épouvante, qui viendront vous saisir au moment où vos péchés, déposés dans ces livres, seront dévoilés et rendus publics par la voix du Juge redoutable, à la face de tout l'univers.

Que vous soyez accusé devant un juge de la terre; que l'on déroule sous vos yeux l'acte d'accusation qui dépose contre vous, et fournira la matière de la sentence, de quelle frayeur ne vous sentiriez-vous pas pénétré! quelle confusion, en entendant dévoiler vos crimes secrets! Là, pourtant, ce n'est qu'un homme qui vous juge. Combien plus ne serez-vous pas écrasé sous le poids de la crainte et de la honte, quand vous aurez pour Juge le Dominateur de l'univers, prononçant votre arrêt, en présence des armées célestes, des patriarches et des pro- Pag. 590.
phètes, des évangélistes, des Apôtres, associés à la gloire de leur divin, Maître dans ce jour de son triomphe, assis près de lui sur autant de trônes res-

plendissants de gloire (1), en présence des rois, des riches et des pauvres! Entendez-le repoussant tous ceux qui ne l'auront pas reconnu, adresser à Dieu, son père, ces paroles : Mon Père, celui-ci a prévariqué contre mes commandements, celui-là, ag. 591. persécuté mes serviteurs, insulté mon Eglise, ou foulé sous les pieds la prédication de ma parole. Et cependant les Anges, ministres des vengeances divines, ont saisi les pécheurs, pour les exclure à jamais du royaume céleste, et les précipiter dans le lieu des supplices. Être privé du salut, être relégué, banni du royaume céleste, quel effroyable avenir! Mais ce n'est pas tout : être condamné à des flammes éternelles, comment ne trembleriez-vous pas? D'autre part, quelle gloire, quelle félicité pour les élus de s'entendre dire : Celui-ci a été docile à ma parole, fidèle à ma loi; il n'a point dédaigné le pauvre, il a méprisé la richesse, et pratiqué la justice; il s'est élevé au-dessus des vains attachements du monde pour ne rechercher que les biens futurs; il a travaillé à la propagation de mon règne, honoré ma parole; honorez-le vous aussi, ô mon Père (*): T. VIII Bened. Pag. 143. (Supplém.) *Nous paroîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ*, nous dit l'Apôtre, pour y rendre compte de

(1) L'abbé Clément, *Mystères*, tom. 1, pag. 469; Bourdaloue, Massillon, *Manifestation des consciences*, dans leurs sermons *sur le jugement dernier*.

(*) Tom. VIII Bened., pag. 120. (Supplément.)

nos œuvres. Que deviendrons-nous donc, ô nous tous qui n'aurons à y porter que nos péchés? Quelle grâce aurons-nous à espérer? Comment parviendrons-nous à fléchir le redoutable Juge? Quelle confusion, alors que nos iniquités seront révélées à tous les yeux!... Mais il est des hommes assez téméraires pour accuser de mensonge nos Ecritures divinement inspirées, et qui prétendent expliquer par des allégories, la menace du dernier jugement; ils nous disent que tout ce langage n'a d'autre but que d'effrayer les hommes; et qu'il n'est pas possible qu'un Dieu de miséricorde punisse personne, avec cette rigueur, particulièrement ceux qui l'ont reconnu. Ecoutez, ô vous qui, vous abandonnant aux illusions de l'ennemi du salut, car c'est lui qui, pour vous détourner de la voie du salut, et vous engager dans celle qui mène à l'enfer, vous inspire cette funeste sécurité; dites-moi, vous qui faites de Dieu un menteur, de qui la parole ne doit pas être prise à la lettre, dites-moi, le mauvais riche n'est-il pas puni dans les enfers? Les vierges folles ne sont-elles pas repoussées de la salle du banquet? Jésus-Christ ne condamne-t-il pas au feu de l'enfer ceux qui ne l'ont point nourri dans la personne du pauvre; et celui qui s'est rencontré dans la salle des noces sans avoir la robe nuptiale? N'a-t-il pas prononcé de sa propre bouche contre les adultères qu'ils seront déchirés par un ver qui ne meurt pas,

Luc. XVI. 20.

Matth. XXV. 12.

Ibid. XXII. 41.

par des flammes qui ne s'éteignent pas? Sont-ce là de simples menaces? N'est-ce pas Jésus-Christ qui nous affirme tout cela? — Oui, répondent-ils. — Vous ne croyez pas ce qu'il a prédit pour l'avenir; mais tant d'autres menaces qu'il avoit faites, ont été exécutées : pourquoi celle-ci ne le seroit-elle pas?
Pag. 144. Qui donc, du temps de Noé, a englouti tout l'univers sous les eaux du déluge, fait tomber sur les habitants de Sodome une pluie de feu, après que tout cela avoit été prédit? Le châtiment des Juifs avoit
Ibid. XXI. 39. été prédit par la parabole de la vigne et des noces : rappelez-vous quelles terribles calamités ont justifié
Ibid. XXIV. 21. la prédiction. *La tribulation* qui les attend *sera telle*, avoit-il dit, *que jamais il n'y en eut de semblable*, et le fait l'a prouvé : lisez l'historien Josephe, vous y verrez que jamais peuple désolé par le fléau de la guerre n'eut à subir une aussi épouvantable catastrophe; de leur ville *il ne restera pas pierre sur pierre*, avoit dit Jésus-Christ. Dites-moi s'il en
Pag. 145. reste encore. Mon dessein est-il de vous attrister? Non, mais de vous inspirer une salutaire défiance. En vous flattant, je ne ferois que vous tromper et vous perdre. Quelle raison auriez-vous de croire que si vous péchez il n'y a point de punition à craindre? Ne vous l'a-t-il pas déclaré à l'avance? Ne vous a-t-il pas prodigué tous les secours nécessaires pour échapper au péché et au châtiment? Qu'est-ce donc, après tout,
Luc. VI. 37. que ses commandements ont de si pénible? *Si vous*

pardonnez, vous dit-il, *il vous sera pardonné à vous-même*. Cela est-il si difficile? *Confessez le premier* Isa. XLIII. 17.
vos péchés, imitez le publicain, *ils vous seront remis, et quand ils vous auroient rendu rouges comme l'écarlate, je vous rendrai blanc comme la neige. Rachetez-les par vos aumônes*. Qu'y a-il donc là de Dan. IV. 24.
si impraticable? Et quand vous y manquez, vous vous opiniâtrez à nier l'existence du châtiment! A ce compte, il n'y en auroit donc pas pour le Démon lui-même, bien que Jésus-Christ ait dit : *Eloignez-* Matth. XXV.
vous de moi, allez au feu éternel, qui a été préparé 41.
pour le Démon et pour ses Anges. Car enfin, s'il n'y a pas d'enfer, il n'y a pas non plus pour lui de châtiment; mais s'il est incontestable qu'il soit puni, il est clair que nous devons l'être quand nous faisons les œuvres du Démon; coupables, sinon des mêmes fautes, toujours du moins de désobéissance à la loi divine. — Dieu est bon, dites-vous; donc il ne punit pas; et, selon vous, il cesseroit d'être bon s'il punissoit. Quel pitoyable raisonnement! Tout sera donc égal entre vous qui l'aurez offensé; et ces re- Pag. 145.
ligieux, par exemple, qui, ensevelis dans la retraite, s'adonnent perpétuellement aux plus laborieux exercices de la pénitence. Si le méchant ne doit point être puni, ni les justes non plus n'ont point de récompenses à prétendre. — Non, répliquez-vous; mais il convient à la grandeur de Dieu qu'il récompense, et non pas qu'il punisse; qu'il y ait un pa-

radis et point d'enfer. Ainsi le fornicateur et l'adultère, l'homme souillé de crimes, auront droit à la même félicité que l'homme dont la vie aura été irréprochable. Car, puisque l'un doit ressusciter avec l'autre, s'il n'y a point d'enfer pour l'un, il y a paradis pour tous. Je demande à quelqu'un de tant soit peu raisonnable, si le Démon lui-même auroit droit de tenir un pareil langage.... Dieu seroit donc moins juste que les hommes! Vos magistrats établissent des distinctions entre les bons et les méchants, récompensant les uns, punissant les autres. Dieu seul les confondroit dans un même traitement? Et vous en appelez à la bonté! La bonté consiste-t-elle à protéger le crime, à le récompenser? Si Dieu doit se montrer si indifférent pour ceux qui l'auront outragé, à quoi bon tant de soins et d'empressements de sa part, pour nous attacher à ses commandements? Quelle inconséquence! Vous venez dans ses temples lui demander de vous pardonner, d'oublier vos prévarications, vos injustices, vos cupudités; et lorsque, dans ces mêmes temples, il vous menace de les punir, vous vous emportez contre lui en plaintes et en accusations; mais si la menace vous révolte, il étoit plus simple de vous en applaudir, que de vous condamner vous-même (*).

(*) *In secund. dom. advent.*, Morel, *Opusc.*, tom. XI, pag. 652—659. (En substance.) Combéfis, *Biblioth. Concionat.*, *in Adventu*, *Bibliothèque chois.*, tom. XI, pag. 424.

L'affliction et le désespoir accableront tout homme qui aura fait le mal. Tout homme, dit saint Paul, quel qu'il soit, riche, pauvre, prince, empereur. Le jugement de Dieu ne fera acception de personne : *le Juif d'abord, puis le Gentil,* voilà l'unique distinction. Qui aura reçu davantage, sera châtié plus rigoureusement.

T. IX Bened. Pag. 464.

Rom. II. 9.

Tous nos biens sont dans le ciel ; c'est là qu'est notre Sauveur, et tous nos trésors avec lui. C'est de là que nous l'attendons lui-même à son second avènement. Il ne se contente pas de nous y appeler, et de nous en ouvrir les portes ; il daigne se rendre en personne auprès de nous. Il voulut bien venir sur cette terre peuplée de ses ennemis ; bien moins encore répugnera-t-il d'y venir après qu'il l'a honorée de tant d'amour. Aussi ne sera-ce point à des Anges, à de simples serviteurs qu'il donnera la commission de juger les hommes : lui-même, il descendra, porté sur les nuages du ciel, pour nous introduire dans sa royale demeure, et *pour être avec lui emportés à travers les nues*, éternellement unis à lui. Tel est le sort réservé *au fidèle et sage serviteur.* Mais aussi quel effroyable malheur que celui d'être privé de cette céleste gloire! la vie tout entière n'est pas encore assez longue pour pleurer une semblable calamité, et quelles larmes encore pourroient la déplorer assez? Multipliez l'enfer avec ses tortures, l'enfer lui-même n'a rien de comparable

T. XI Bened. Pag. 301.

Pag. 302.

I. Thess. IV. 16.

Matth. XXIV. 45.

au désespoir des malheureux qui se verront bannis du ciel à ce moment terrible où l'univers s'ébranle, où les trompettes font retentir leurs accents jusqu'au fond des tombeaux, où, à la suite des légions innombrables des Esprits bienheureux, paroît, dans sa gloire ineffable, Jésus-Christ, juge de tout l'univers, où les Chérubins et les Séraphins, séparant les élus, appellent aux côtés de Paul ceux qui lui furent fidèles pour partager avec lui ses immortelles couronnes, et s'entendre proclamer à la face de toute l'armée céleste, par la bouche même du souverain rémunérateur. Non, mes frères, il n'y auroit pas un enfer, il n'y en auroit pas tel que celui que nous croyons, ce seroit déjà pour les réprouvés un châtiment insupportable que la confusion d'être témoins et de la gloire des élus, et de leur propre séparation d'avec eux. Etre à jamais banni du royaume céleste, quel enfer! Figurez-vous le fils d'un monarque, lequel, après avoir terminé par d'éclatantes victoires une guerre difficile, viendroit faire une entrée triomphale dans une ville. Précédé par la renommée de ses exploits, accompagné du cortége le plus imposant, il est porté sur un char magnifique, environné de trophées et d'une immense multitude, tant de ses compagnons d'armes dans le plus riche équipage, que de spectateurs empressés sur son passage, la tête ceinte de palmes; à sa suite les rois vaincus et tout un peuple de captifs; lui

cependant, bon, affable, généreux, s'entretenant familièrement avec tous ceux qui l'approchent, leur tend la main, les embrasse, leur raconte ses expéditions comme les ayant entreprises par amour pour eux, et se plaît à faire éclater à tous les regards leur commune joie. Mais tandis qu'il marche avec eux vers son palais, pour les y admettre et leur en faire partager les magnificences; s'il y en avoit d'autres pour qui il n'eût que des dédains: quelle douleur, quelle confusion pour ceux-ci, quand il n'auroient rien de plus à redouter de sa colère; et ne se croiroient-ils point punis déjà par cette privation plus encore que par tous les supplices? Ici, ce n'est pas seulement un roi mortel; c'est le roi des cieux dans toute la pompe de sa majesté souveraine, traînant à sa suite les Démons enchaînés, leur prince lui-même humilié.... Je m'arrête: la vive émotion qui me pénètre moi-même ne me permet pas d'attacher plus long-temps mes regards sur les conséquences. Quel malheur pour nous, si nous allions être déchus par notre faute de ce royaume du ciel auquel il nous est donné d'aspirer? S'il est des élus que Jésus-Christ emmène avec lui vers son Père, il est aussi des réprouvés qu'il délaisse pour les abandonner aux exécuteurs de ses vengeances, à des flammes dévorantes. Les malheureux! vainement ils gémiront, ils verseront des larmes amères; ils baisseront les yeux vers la terre, ne rencontrant par-

tout que des accusateurs et des témoins de leur honte. Ah! s'il étoit possible à ce terrible jour de revenir à des résolutions meilleures : mais non, tout accès au repentir est fermé. Il y a désormais entre
Luc. XVI. 26. le ciel et l'enfer un abîme immense qu'il n'est donné à personne de franchir. Paroles foudroyantes qui furent dites au mauvais riche, et qui nous seront adressées à nous-mêmes, si nous ne pleurons ici-bas pour n'avoir pas à pleurer dans les enfers (*).

T. VI Bened. Pag. 292. Pensons au jour du dernier jugement, si nous voulons nous épargner la confusion réservée à ce jour où les œuvres de notre vie seront exposées à
II. Cor. V. 10. tous les yeux. Car tel est l'oracle : *Nous aurons tous à comparoître par-devant le tribunal de Jésus-Christ, pour y être jugés selon les œuvres bonnes ou mauvaises que chacun de nous aura faites pendant qu'il étoit revêtu de son corps.* Transportons-nous à l'avance au pied de ce tribunal; en présence du souverain Juge, à cet effroyable moment où toutes les actions de notre vie seront révélées, *manifestées* aux regards de tout l'univers. Cette seule image ne vous pénètre-t-elle pas d'un secret effroi? ne vous glace-t-elle pas d'une sainte horreur? Vous préféreriez la mort au supplice de voir vos fautes cachées se découvrir aux yeux des personnes que vous res-

(*) Hom. XIII *in Epist. ad Philipp.*, Morel, *Nov. Testam.*, pag. 125-127; Chibiri, cité à l'article de saint Ephrem, tom. VIII de cette *Bibliothèque*, pag. 298 et suiv.; Saurin, *Serm.*, tom. X, pag. 502.

pectez. Alors ce seront et tous les Anges et tous les hommes qui les verront. *Elles vous seront reprochées à vous-même*, dit le prophète ; *elles seront présentées à la face de tous les hommes*. Cette seule supposition vous accable : vous ne pouvez soutenir le cri de votre conscience. Que sera-ce alors que vous aurez les Anges et les hommes pour témoins et pour accusateurs ? Ps. XLIX. 21.

A ce jour terrible où se fera le discernement des bons d'avec les méchants, *l'un sera pris, et l'autre laissé*. Quel sera le désespoir des reprouvés, quand ils verront les élus *pris* pour être couronnés de gloire, et qu'ils se verront *laissés* ? Pour eux quelle honte ! quelle confusion ! Non, croyez-moi, point d'expression capable de rendre l'excès de la douleur à laquelle ils seront livrés. Vous avez peut-être rencontré des criminels qu'on menoit au supplice : à mesure qu'ils avancent vers le terme fatal, quelles sont leurs pensées, quel nuage sombre les enveloppe ! Que ne consentiroient-ils pas à faire pour qu'on leur épargnât cette ignominie ? Il m'est arrivé, à moi-même, de rencontrer plusieurs de ces malheureux à qui l'on avoit fait grâce au moment de l'exécution : je leur ai entendu dire qu'à ce moment tous les objets se confondoient à leurs yeux ; que leur esprit troublé, en désordre, n'apercevoit rien. Dans cette foule de spectateurs qui les environnoit et ne les connoissoit pas, il n'y en avoit pas un, Matth. XXIV. 40.

quelqu'inhumain, quelque barbare ou indifférent qu'on le supposât, qui pût contempler de sang-froid les apprêts du supplice et la victime. Tous étoient émus, consternés; et pourtant c'étoit un étranger avec qui ils n'avoient aucun rapport. Que sera-ce si nous avons le malheur d'encourir la sentence? Que de regrets de nous voir exclus du séjour de la félicité, et condamnés au supplice éternel! Que l'empereur fasse quelque part son entrée triomphante; une foule d'assistants ne voit qu'avec une jalousie secrète et un chagrin amer une pompe qu'elle ne partage pas. Mais à ce jour, être non-seulement exclu de la cour du Roi des rois, voir, sans le partager, le bonheur de ceux qui l'accompagnent, mais en être à jamais banni, pour un séjour de ténèbres, de pleurs et de grincements de dents : quel supplice (*)!

T. XII Bened. Pag. 613.

Nous faisons rendre compte à nos serviteurs, non-seulement de l'emploi qu'ils ont fait de l'argent qui leur a été confié, mais de la somme même qu'ils ont reçue. Ainsi Dieu fera-t-il au jour du dernier jugement. Il demandera un compte, et un compte rigoureux aux riches et aux pauvres : au riche, de quelle source lui provient sa fortune, d'une source légitime ou de ses rapines et de ses vexations; quel

(*) *De perfecta caritate*, tom. VI Bened., pag. 292; Massillon, *Avent*, pag. 105; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. III, pag. 218; Bourdaloue, *sur la sévérité de la pénitence*; *Avent*, pag. 172.

emploi a-t-il fait de ses richesses? les a-t-il consumées en débauches, ou partagées avec les indigents? Au pauvre : comment a-t-il supporté les privations? avec courage, avec résignation, ou bien avec impatience; en murmurant, et non pas en bénissant la divine Providence? Aux grands du siècle, aux magistrats : ont-ils rendu leurs arrêts au gré de la faveur ou de la prévention (*)?

Seigneur, diront bien des Chrétiens, *n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? N'avons-nous pas fait bien des choses extraordinaires en votre nom?* Et Jésus-Christ leur répondra : *Je ne vous connois pas.* — Pourquoi donc punissez-vous ceux que vous ne connoissez pas? — C'est-à-dire : je vous désavoue, je vous réprouve. Des hommes qui ont prophétisé, fait des miracles au nom du Seigneur, repoussés, méconnus par lui! S'il en est ainsi, que sera-ce donc de nous? De si beaux commencements n'ont pas eu de suite; entré dans la carrière, on n'y a pas soutenu sa course; on s'est relâché, et l'on périt... Tremblez, vous surtout, ministres du Seigneur, qui avez reçu le don de prophétie : Balaam l'avoit comme vous, l'Esprit de Dieu parloit par sa bouche, comme il s'exprime par la vôtre. Les miracles mêmes que vous auriez faits ne vous sauveront pas des flammes de l'enfer, si vos mœurs n'ont pas

T. XII Bened. Pag. 223.
Matth. VII. 22.
Pag. 223.
Num. XXII.

(*) Hom. XXV *inter Eclogas*, Morel *Opusc.*, tom. VI, p. 913.

répondu à votre enseignement. Tremblez que Dieu ne vous dise, à vous aussi : Je ne vous ai jamais connus, pas même lorsque ma grâce, indépendante de vous, agissoit par vos mains, lorsqu'elle se répandoit sur mon peuple par votre ministère (*).

T. IX Bened. Pag. 697.

Sortons, mes frères, de ce léthargique assoupissement où nous sommes pour la plupart. Que si le grand jour du dernier jugement venoit à nous y surprendre, nous nous trouverions être la proie d'une mort d'où l'on ne se réveille plus. Tant que nous serons dans les liens de ce sommeil où nous dormons, nous sommes de toutes parts en butte aux coups que nous portent nos ennemis, les hommes et les Démons, sans rien avoir qui nous garde ou nous défende. Tout dort, hélas! autour de nous et comme nous. On diroit que nous sommes plongés dans l'obscurité d'une nuit sombre, où l'on s'abandonne au sommeil, où tout dort excepté le Démon, seul veillant au milieu des ténèbres, et profitant de l'état de mort où nous sommes pour s'introduire dans nos maisons, égorger ses victimes, et s'enrichir de leurs dépouilles, sans nulle résistance. Si ce que je dis n'est pas vrai, répondez-moi, ô vous, ici présent, que s'est-il passé dans ce saint lieu? Quelles paroles y ont frappé vos oreilles? Quel pro-

(*) Hom. XXIV *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 223—225; Cambacérès, *sur le jugement*, tom. I, pag. 127.

phète, quel Apôtre a fait retentir sa voix jusqu'au fond de nos âmes? Dites-moi, s'il n'est pas vrai que tout ce que nous venons de dire n'a été pour nous qu'un songe vain? Vous dormez, non pas corporellement, et plût à Dieu! Qui dort au moins de cette manière, ne parle pas; et s'il ne fait nul bien, du moins il ne fait pas de mal. Le sommeil dont je parle, c'est cette funeste insensibilité pour tous les devoirs au milieu d'une activité qui ne s'épuise pas dans la recherche des moyens d'augmenter son trésor par les gains les plus illicites; c'est ce continuel étourdissement où vous jettent vos coupables sensualités, cette ivresse qui provient moins encore des excès de la table que de la dissipation habituelle où l'on vit; sommeil trop réel, qui vous tient dans l'engourdissement, et ne permet pas à la semence de la divine parole de prendre racine dans vos cœurs. Réveille-toi, réveille-toi donc, âme malheureuse, sors enfin de ce sommeil de mort, et secoue l'ivresse où tu es plongée (*).

« Malheur à nous si nous y pensons sans être touchés, changés, convertis. Il est un sommeil de mort, c'est le sommeil qui n'est pas troublé par les coups du tonnerre (**).

(*) Hom. XXIV *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. IV, p. 330, 331.

(**) Hom. XXIV *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 697. Traduit par le P. de Neuville, *Jugement dernier*, *Avent.*, pag. 194.

Récompenses et châtiments après la mort.

III. *Enfer.*

T. XII. Bened. Pag. 610. Il est parmi nous des hommes qui, abandonnés tout entiers aux impressions de la chair, ne vivent que pour le temps présent, et s'imaginent qu'il n'y a point de vie future. Leur grand argument, c'est que Dieu est trop bon pour qu'il y ait des châtiments à craindre après la mort. Oui, certes, Dieu est bon, mais il est juste; et, cela posé, où seroit la justice dans Dieu, de permettre qu'on l'outrage, que l'on méconnoisse ses bienfaits, que l'on brave ses menaces? Offenser quelque homme que ce soit, même un indifférent, c'est un crime punissable aux termes de la seule justice humaine; mais s'en prendre à son bienfaiteur, au Dieu sans qui l'on n'existeroit pas, attrister son cœur paternel par des manquements journaliers, n'est-ce donc point là un
Pag. 611. attentat qui repousse toute miséricorde? Dieu est bon, dites-vous; et parce qu'il est bon, il ne doit pas punir. Insensé qui tenez ce langage, pourquoi cesseroit-il d'être bon en vous punissant? Quoi! vous péchez et ne voulez pas être puni. Mais sa bonté vous en avoit prévenu; elle essaya de vous en détourner par les menaces qu'elle faisoit retentir à votre oreille; elle multiplia autour de vous les secours pour aller au-devant de vos chutes; elle s'est

épuisée pour votre salut. Mais s'il n'y a point de châtiment à craindre pour les coupables, un autre viendra nous dire qu'il n'y a pas davantage à espérer pour les justes. Et qu'est-ce donc alors que ce que vous appelez la bonté dans Dieu? Qu'est-ce que la justice qui doit présider à ses jugements? Cessez, ô hommes, de vous abuser; c'est le Démon qui vous inspire ces téméraires pensées. Si les magistrats, si les maîtres de la terre ne laissent pas sans récompense ceux qui se dévouent au service de la patrie ou de leurs personnes, ni sans punition ceux qui y manquent, comment supposer raisonnablement que Dieu soit moins juste que les hommes, et qu'il confonde dans la même indifférence les bons et les méchants?

S'il n'y avoit rien à craindre après la mort, quel frein resteroit-il au pervers? Si la crainte même du châtiment dont il est menacé, ne suffit pas toujours pour le détourner du crime, que sera-ce quand il se verra affranchi de cette crainte? Et non-seulement vous le débarrasserez de la peur de l'enfer; mais il faudra de plus lui promettre les félicités du ciel pour récompense de ses forfaits?

Où est la preuve, nous dit-on, que Dieu, bon et miséricordieux, comme il est, châtie même ceux qui l'ont reconnu. Mais répondez-nous à votre tour, vous qui accusez Dieu de mensonge, répondez: qui est-ce qui, du temps de Noé, châtia l'univers

entier par les eaux du déluge, engloutit dans un
Gen. VII. 18. vaste naufrage, toute la race humaine condamnée à la mort? Qui est-ce qui fit tomber sur l'infâme So-
Ibid. XIX. 28. dome des torrents de bitume embrasé, couvrit
Num. XVI. 49. l'Egypte de fléaux, fit périr dans le désert tant de milleirs de murmurateurs, précipita dans les entrailles
Ibid. 31. de la terre entr'ouverte Coré, Datan et Abiron;
II. Reg. XXIV. 15. envoya, du temps de David, la peste qui dévora en un moment soixante mille de ses sujets; extermina dans une seule nuit les cent quatre-vingt cinq mille
IV. Reg. XIX. 35. soldats de l'armée de Sédécias, comme il l'avoit fait prédire par son prophète Isaïe? Et sans recourir à ces exemples étrangers, pouvez-vous fermer les yeux à l'expérience des calamités que nos crimes à nous-mêmes attirent sur nos têtes? Je vous demande, d'après cela, si la raison seule permet de croire que Dieu punisse une partie des coupables et en laisse une autre impunie. Si la bonté de Dieu s'oppose à ses vengeances, personne ne devroit être puni. Pourquoi donc punit-il quelquefois dès cette vie même les blasphémateurs de votre sorte; si ce n'est pour vous forcer à croire à l'expérience quand vous refusez de croire à ses menaces? Nous vous parlons des feux de l'enfer. Mais nous ne sommes pas les premiers à les annoncer. Et certes, il faut que la vérité en soit bien incontestable, puisqu'elle s'étoit fait sentir au milieu même des ténèbres du paganisme. Qu'ils fussent dans l'erreur sur le caractère

des châtiments et des fautes qui les provoquoient, toujours est-il vrai que les seuls principes de la raison et de la justice naturelle qui avoient cours dans les écoles humaines, les avoient amenés à conclure en faveur de la certitude d'un jugement à subir après la mort. Parcourez les livres des poètes, Pag. 612. des philosophes, des orateurs du paganisme, partout vous les entendez parler d'un séjour de récompenses pour les âmes vertueuses, et d'un lieu de supplices pour les méchants après la mort. Inexacts dans les descriptions qu'ils nous en ont laissées, puisqu'ils ne les tenoient que de leur imagination ou de souvenirs recueillis de la lecture de nos livres saints, toujours supposent-elles ce pressentiment d'un jugement à venir. Ils nous parlent de fleuves infernaux, d'un tartare et de châtiments divers, auxquels les méchants sont enchaînés; de champs élysées, où ceux qui ont bien vécu goûtent après la vie des plaisirs purs, au sein de campagnes riantes, parfumées des plus douces essences, occupés de danses et de chants. C'en est assez pour conclure à la reconnoissance d'un état de bonheur pour les uns, de malheur pour les autres, après la mort. Tenez donc pour certain qu'il y a un enfer, si vous voulez éviter l'enfer. N'y pas croire, c'est s'exposer à l'oubli de tous ses devoirs et au danger inévitable de périr victime de son incrédulité. Aimons à méditer l'enfer, à nous entretenir de ses feux; c'est un

remède amer, mais salutaire, bien propre à nous guérir de tous nos penchants déréglés. Vous sentez-vous enclin à la dureté, à l'insensibilité de cœur à la vue des souffrances étrangères? pensez au châtiment des vierges folles, punies pour n'avoir pas entretenu dans leurs lampes la flamme de la charité : à l'intempérance? rappelez-vous le mauvais riche, demandant que Lazare lui soit envoyé pour rafraîchir sa langue altérée, et ne l'obtenant pas. Sentez-vous s'allumer dans votre cœur l'étincelle d'une flamme impure? songez à l'enfer (*).

Matth. xxv. 12.

Luc. xvi. 24.

Je sais bien tout ce qu'un tel sujet a de pénible à entendre : il laisse au fond de l'âme une impression douloureuse ; mais le trait déchirant qu'il laisse dans la conscience devient profitable. Si nous vous disions, comme au mauvais riche de l'Evangile, que vous auriez beau pleurer, gémir, vous désespérer, toute cette pénitence seroit stérile ; vous auriez raison de vous en effrayer. Mais puisque la voie de la pénitence nous est ouverte tant que nous sommes sur la terre, bien loin de vous attrister de nos aver-

(*) Hom. xxv *inter Eclog.*, Morel, *Opusc.*, tom. vi, pag. 908—910 ; *de perfecta caritate*, tom. vi Bened., pag. 296 ; Hom. xxviii *in Joann.*, t. viii Bened., p. 150 ; *Biblioth. chois.*, t. xi, p. 424 et suiv. ; t. xvi, p. 320. Même raisonnement dans Tertullien, voyez son article *Biblioth.*, t. ii, p. 489 et suiv., et p. 36 du livre intitulé : *De la religion considérée comme base du bonheur public ;* Lenfant, *Serm. sur l'enfer*, tom. v, pag. 205 ; Bourdaloue, *de l'éternité malheur.*, *Dominic.*, tom. iv, p. 137 et suiv.

tissements à ce sujet, vous devez bien plutôt en remercier la bonté divine qui, par l'organe de ses prédicateurs, vous ménage le temps de profiter du malheur d'autrui et de vous réveiller de l'assoupissement où vous dormez (*).

Quand nous vous parlons du feu de l'enfer, ne vous figurez pas un feu tel que celui que nous voyons. Celui-ci, allumé par la main des hommes, s'amortit par degrés, et finit par se consumer et s'éteindre. Le feu de l'enfer, allumé par le souffle du Tout-Puissant, brûle sans relâche, sans nulle altération, toujours au même degré d'activité, immortel, vraiment inextinguible. Le pécheur, dans les enfers, est malgré lui-même *revêtu de l'immortalité*. C'est l'expression de l'Apôtre; immortalité malheureuse, qui n'est plus pour lui un titre de gloire, mais l'instrument de son éternel supplice, et de tortures qu'aucun langage humain ne sauroit exprimer. Seulement pour en concevoir quelque idée, autant que des objets bornés par leur nature peuvent nous tracer l'image de ceux qui ne le sont pas : cherchons dans l'expérience journalière quelques objets de comparaison. Par exemple, que l'on vous plonge dans une eau bouillante, qu'une fièvre ardente se déclare tout à coup dans vos membres, vous frissonnez d'horreur et d'épouvante : pensez-donc au

T. 1 Bened. Pag. 13.

I. Cor. xv. 53.

(*) *Ad Theodor. laps.*, tom. 1 Bened., pag. 13.

feu de l'enfer ; représentez-vous en les ardeurs dévorantes. Vous ne supporteriez pas ni ce bain, ni cette fièvre brûlante : comment soutiendrez-vous ce torrent de feu qui tombe du haut de ce tribunal vengeur du Juge suprême, et prend sa source dans
Pag. 14. sa divine toute-puissance? Alors, frémissements, grincements de dents, supplices, angoisses sans consolation ; nul secours, nul adoucissement. Pleur universel, pleur de tous les moments; montagnes de feu sans cesse appesanties sur la tête des réprouvés. Sous leurs yeux, rien que des compagnons d'infortune, solitude immense, ténèbres effroyables, qui enveloppent leurs âmes d'une obscurité sombre. Le feu qui règne dans cette horrible enceinte, n'en éclaire pas plus l'épaisse nuit, qu'il ne détruit les corps qu'il pénètre. Tous les châtiments, toutes les tortures à la fois. Le moyen, dit-on, de ne pas mourir avec d'aussi cuisantes souffrances? Vous en jugez par ce qui se passe dans ce monde. Bien que dans ce monde même, il ne soit point rare de voir des malades résister des années entières aux souffrances les plus violentes, et quand ils viennent à succomber, ce n'est pas que l'âme cesse d'être, c'est que le corps épuisé n'en a pu supporter plus long-temps la lutte, autrement l'âme se seroit conservée toujours dans cet état de souffrance ; mais une fois réunie à ce même corps, devenu par sa résurrection impérissable, rien ne s'oppose désormais à ce que la souf-

france ne devienne également interminable. Dans cette vie, plus les peines sont vives, moins elles durent. La foiblesse de nos corps mortels ne permet pas une longue continuité de douleurs. Dans l'autre vie, le corps étant associé à l'immortalité de l'âme, les réprouvés deviennent capables des douleurs les plus aiguës, sans que leur excès même en puisse amener le terme; parce que ni le corps n'est épuisé par la souffrance, ni l'essence de l'âme n'est attaquée par la douleur, et que l'éternité ne connoît point de bornes qui l'arrêtent.

Est-il donc ici-bas des plaisirs qui méritent d'entrer en balance avec la menace d'un enfer aussi formidable pour sa rigueur et sa durée? Vous en jouiriez cent ans et plus? Qu'est-ce que cela, en comparaison d'une infinité de siècles? Les plaisirs de ce monde ne sont, à l'égard des biens éternels, que ce que c'est que le songe d'une nuit à l'égard de toute la vie. Qui voudroit, pour un songe agréable, renoncer aux plaisirs d'une vie tout entière? et ne faudroit-il pas être en démence pour consentir à goûter une illusion d'un moment, au prix de souffrances qui dureroient toute la vie?

Telle est la bienfaisante disposition de la Providence, qu'elle a renfermé le temps de nos combats, dans une durée bien courte, et qui se termine en un moment; car voilà ce qu'est la vie présente comparée à l'éternité. Et c'est là ce qui doit faire l'un

Pag. 15. des plus cruels supplices des damnés, de penser que les jours de la pénitence alloient sitôt finir; et que faute d'en avoir profité, ils sont condamnés à des peines qui ne finiront pas (*).

T. XI Bened. Pag. 753. S'il est indifférent à Dieu que nous vivions bien ou mal, à la bonne heure, niez l'enfer; mais s'il est impossible de méconnoître l'intérêt que Dieu prend à notre salut, par tous les moyens qu'il a pris pour nous garantir du péché, pour nous attacher à la vertu et à sa religion, il faut nécessairement conclure que les pécheurs seront punis, et que les justes seront récompensés. Etrange contradiction dans nos jugements humains! D'une part, on accuse sa patience à l'égard des coupables : Pourquoi les laisser vivre, pourquoi ne pas les punir aussitôt? D'autre part, qu'il les menace : on se récrie, on se plaint, on s'emporte. Que l'on s'accorde donc avec soi-même. Si vous lui trouvez trop de bonté, laissez-le donc punir; si vous blamez sa justice, permettez-lui d'être indulgent. Mais, ô folie! ô aveuglement de qui la source est dans la corruption du cœur, et dans le misérable attachement que l'on porte au péché! On ne songeroit guères à tous ces raisonne-

(*) *Ad Theodor. laps. paræn.* I, Morel, *Opusc.*, tom. IV, pag. 559—561; La Rue, citant cet endroit de saint Jean Chrysostôme, tom. I, pag. 311.

ments, si l'on vouloit bien vivre; on ne douteroit plus alors qu'il n'y ait un enfer (*).

Quelqu'un de vous, mes frères, a-t-il voyagé jamais dans la Palestine? Je ne me trompe pas en assurant qu'il en est parmi vous qui ont fait ce voyage, et visité ces contrées. C'est à leur témoignage que j'en appelle pour garantir la vérité de ce que vous allez entendre. Cette vaste province a présenté à leurs yeux des plaines fertiles, d'autres qui le furent autrefois, mais qui ont cessé de l'être. Il fut un temps où la terre s'y montroit parée des plus brillantes richesses; pas une autre contrée avec qui elle ne pût disputer par l'abondance de ses productions; c'étoit un autre paradis terrestre. Aujourd'hui, pas une solitude au monde qui soit plus abandonnée; on y rencontre bien des fruits et des arbres qui présentent un aspect riant; que l'on y porte la main, ces beaux fruits se dissipent en poussière; tout ce que l'on y voit, jusqu'aux pierres, jusqu'au sol lui-même où vous marchez, n'y a pas une consistance plus solide; l'air que l'on y respire, l'eau où l'on voudroit s'y désaltérer, également fantastiques. Ce n'est partout que de la cendre; partout qu'une poussière déguisée, monument éternel des vengeances célestes. Les corps frappés de la foudre conservent à l'extérieur

T. XI Bened. pag. 481.

(*) Hom. XXXI *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. IV, pag 395, 396.

leur attitude et leurs formes ; rien n'y paroît changé; touchez-les : ils tombent en cendres. De même là, on voit une terre, mais qui n'en est plus une; des arbres, des fruits, mais qui n'ont rien de ce qu'ont les autres arbres, ni les autres fruits. La même puissance qui créa cette terre, l'a frappée de cette malédiction (*).

On nous demande : Qui est revenu des enfers m'apprendre ce qui s'y passe? Mais, demanderai-je à mon tour : Qui est venu du ciel nous apprendre qu'il y réside un Dieu créateur de toutes choses? D'où savez-vous que vous avez une âme? Si vous ne voulez consentir à croire que ce qui est apparent à vos yeux, vous mettrez en doute jusqu'à l'existence de Dieu, celle des Anges et de votre âme elle-même. Ainsi la chaîne de toutes les vérités de la foi s'anéantit. Je dis plus : Si vous ne voulez croire que ce qui est le plus clair, vous devez plutôt croire les choses invisibles que celles qui se montrent à vos regards. Bien que cette proposition ait l'air de paradoxe, elle n'en est pas moins certaine au jugement de la raison et de l'expérience. N'êtes-vous pas chaque jour dupe du témoignage de vos yeux, non pas seulement pour les objets au-dessus de leur portée, et dont la connoissance vous est totalement étran-

(*) Hom. VIII *in* I *Epist. ad Thessal.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. VI, pag. 327.

gère, mais pour ceux-mêmes de qui la vue vous frappe le plus ostensiblement? Ce sont les distances, c'est l'atmosphère, ce sont les distractions et les faux jugements, les passions, mille autres circonstances qui vous égarent sur leur nature. Mais lorsque l'œil intérieur de l'âme est une fois éclairé par la lumière des saintes Écritures, il juge bien plus sainement, et avec une certitude bien autrement infaillible de la vérité des choses (1).

Que si l'on vous demande : Qui donc est venu de l'autre monde pour nous apprendre ce qui s'y passe? répondez : Ce n'est pas un homme ; on n'auroit ni voulu ni dû croire à ses récits. Tout ce qu'il en auroit dit eût eu l'air d'exagération et d'hyperbole; mais c'est le Seigneur des Anges qui est venu en personne nous en donner l'exacte connoissance. Vous faut-il des témoignages humains, après que le Juge lui-même auquel nous aurons tous à rendre compte, ne cesse de nous crier qu'il a préparé l'enfer pour les méchants, le ciel pour les bons, et qu'il nous a laissé des preuves constantes de la vérité de ses paroles? S'il ne devoit pas un jour juger tout le monde, il ne jugeroit point par avance quelques personnes qu'il punit dès maintenant d'une manière terrible. Car, pour quelle raison verroit-on certains

Pag. 176.

(1) Développé par Cambacérès, dans son sermon *sur l'enfer*, tom. II, pag. 319 et suiv.; Saurin, *sur les tourments de l'enfer*, t. II, p. 245 et suiv.; Bourdaloue, *Dominic.*, t. IV, p. 139 et suiv.; La Rue, *sur la résurrection de la chair*, *Serm.*, t. IV, p. 489.

coupables impunis ; et d'autres châtiés sévèrement? Dieu fait-il acception des personnes (*)?

T. IX Bened. Pag. 707. Nous avons sous les yeux le tableau journalier des plus effroyables calamités : ceux-ci meurent de faim, ceux-là sont consumés par de lentes maladies, d'autres traînent dans la misère leur déplorable existence, en proie à des maux, sans consolation et sans remède. Où seroit la justice de Dieu de punir ceux-
Pag. 708. ci, de laisser ceux-là impunis? Pourquoi, vous qui êtes pécheurs, n'êtes-vous pas du nombre des premiers? Si c'est sa bonté qui l'empêche de vous châtier, la même bonté ne devoit-elle pas épargner les autres? Pourquoi donc ces châtiments qu'il appesantit sur les uns, quand les autres en sont exempts? Afin que l'aspect des supplices partiels qu'il fait subir à quelques-uns, apprenne à tous la vérité de ses menaces. Vous résistez à ses menaces tant qu'elles ne sont qu'en paroles; il produit sous vos yeux des témoignages éclatants de ses vengeances, afin que le spectacle des calamités étrangères vous apprenne ce que vous avez à craindre pour vous-mêmes. N'étoient-ce que des menaces que ce déluge dont il inonda la terre, que ces feux sous lesquels il engloutit Sodome, que ces eaux dont la mer renversée sur l'armée tout entière des Egyptiens pour

(*) Hom. XLII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 153 et suiv.

les ensevelir dans ses abîmes, que ces maux auxquels les Juifs furent livrés en punition de leur déicide? Jésus-Christ s'est vengé comme il l'avoit prédit. *Pour ce qui est de ceux qui n'ont pas voulu m'avoir pour roi, amenez-les ici*, avoit-il dit, *et les tuez devant moi.* Parce que les événements qui ne sont plus sous nos yeux ne font plus d'impression sur nous, il les renouvelle de siècle en siècle, pour inspirer aux générations contemporaines un salutaire effroi, et justifier l'avenir par les leçons du passé. Luc. XIX. 27.

A la bonne heure, dites-vous, que l'on soit puni; mais par un supplice éternel, quand la faute a été si courte! Une telle rigueur peut-elle s'allier avec la bonté de Dieu? — Le paralytique de l'Évangile se trouvoit perclus de tous ses membres depuis trente-huit ans. Quel étoit son crime pour avoir mérité un si long supplice? Pourtant il n'étoit pas innocent, puisque le Sauveur, en lui rendant la santé, lui dit: *Vous voilà guéri, ne péchez plus.*—Mais à la fin il est guéri, tandis qu'il n'y a point ici, répliquez-vous, de remède à espérer. — Il est vrai, car c'est Jésus-Christ lui-même qui l'affirme: *Le ver qui les ronge ne meurt point, le feu qui les brûle ne s'éteindra jamais;* et encore: *Ceux-ci iront dans une vie éternelle, et ceux-là dans un feu éternel.* Si donc il y a une vie qui ne doit plus finir, ni le supplice non plus ne peut plus finir. Douteriez-vous de la vérité de sa parole? Mais la- Joann. v. 5. Ibid. 14. Marc IX. 43. Matth. XXV. 46.

quelle de ses prédictions est restée sans effet? Vous pècheriez sans en être punis! Jésus-Christ vous annonce le contraire; il vous a prédit que l'abus de ses grâces seroit châtié par les plus rigoureux supplices. Et quelles grâces ne vous a-t-il pas ménagées pour échapper à ce châtiment terrible dont il vous menace! Régénération par le baptême, rémission de vos péchés, après le baptême, par la pénitence; facilité dans l'exécution de ses commandements, pour en prévenir la violation : et quand vous perdez le fruit de son sang, vous vous étonnez d'être puni! Un enfer éternel pour un crime d'un moment! A vous entendre, le Démon lui-même n'auroit donc pas à subir, pour un crime d'un moment, les feux de l'enfer, contre la parole de Jésus-Christ : *Allez au feu éternel qui a été préparé pour le Démon.* S'il n'y a point d'enfer avec ses feux dévorants, il n'y a point non plus de châtiment pour le Démon. Rebelles comme lui, nous avons donc à craindre d'être châtiés comme lui. Vous m'allez répondre : L'on conçoit un lieu de récompense pour les bons, on ne conçoit pas un lieu de supplices pour les méchants. — Voilà donc l'impudique et l'adultère traités de la même manière que celui qui aura vécu dans l'innocence et dans la sainteté! Néron sur la même ligne que Paul. Je dis plus : Le Démon lui-même, insultant l'Apôtre, est mieux traité que lui (1). Les Démons

(1) Cambacérès citant saint Jean Chrysostôme, tom. II, pag. 308.

eux-mêmes n'oseroient point tenir un pareil langage ; car vous les entendez, dans l'Evangile, dire à Jésus-Christ : *Etes-vous venu nous tourmenter avant le temps ?* Pourquoi publieroient-ils qu'il y a des tourments, s'il n'y en avoit point ? et comment se fait-il que vous ne craigniez pas ce qui fait trembler les Démons ? Matth. VII. 29.

S'il n'y avoit pas d'enfer, quel frein y auroit-il contre le crime ? Si nous voyons aujourd'hui ceux qui croient à la vérité d'un jugement à venir, d'un lieu de supplices éternels pour les méchants, ne renoncer qu'avec peine à leurs criminelles habitudes, que seroit-ce s'ils étoient affranchis de cette crainte, lorsque non-seulement ils n'auroient plus d'inquiétude à cet égard, mais qu'ils auroient droit d'espérer le royaume du ciel, pour récompense d'une vie passée dans le crime (*) ?

« Vous nous dites tous les jours, mes frères, avec un air déplorable de sincérité, disoit autrefois saint Chrysostôme aux grands de la cour de Constantinople, pour vous calmer sur les terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre vie, pour vous redire tout ce qui s'y passe. Eh bien, continuoit cet éloquent évêque, contentez aujourd'hui votre curiosité :

(*) Hom. XXV *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 342—346 ; Massillon, *Vérité d'un avenir*, *Carême*, tom. I, pag. 205—212 ; Cambacérès, *sur l'enfer*, tom. II, p. 304—326 ; Lenfant, tom. V, pag. 25. Voyez plus haut, tom. XI, pag. 460.

écoutez cet infortuné que Jésus-Christ en rappelle, et qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs et de sa destinée. C'est un prédicateur que l'enfer lui-même vous fournit (*).

T. VII. Bened. Pag. 157. Tremblez, mes frères, à la menace de ce mot terrible : *Un feu qui ne s'éteindra jamais*. Un feu, dites-vous, qui ne s'éteindra jamais ! Comment cela se peut-il faire? Mais comment se fait-il que le soleil qui est sous vos yeux soit toujours ardent et qu'il ne s'éteigne jamais? Un feu qui brûle sans se dévorer? Exod. III. 2. Rappelez-vous le buisson ardent que Moïse vit sur le mont Sinaï. Si donc vous voulez éviter ce feu si re- Pag. 158. doutable, faites-vous de la miséricorde un rempart qui vous défendra contre ses atteintes. Croyez-bien ce que nous vous disons, et vous ne serez pas à même Jac. II. 19. de voir la lueur de cet horrible incendie; mais si vous vous obstinez dans votre incrédulité, vous n'éviterez pas d'en faire une personnelle expérience. Croyez et vivez en conséquence; car il ne vous suffiroit pas de le croire; les Démons eux-mêmes croient, et ils tremblent. Ils n'en sont pas moins tourmentés dans ces flammes dévorantes. Vous vous réunissez dans nos églises ; n'est-ce que pour y entrer? Si vous n'en rapportez pas quelque fruit, votre assiduité même ne vous servira de rien. Sont-ce les maîtres qui vous

(*) Massillon, *Mauvais riche*, *Carême*, tom. II, par 193 ; Bourdaloue, *Carême*, tom. I, pag. 72.

manquent? Vous avez ici et les prophètes, et les Apôtres, et les patriarches et tous les justes, de qui nous vous proposons la vie pour modèle. Mais, qu'arrive-t-il? Après que vous avez chanté machinalement par habitude quelques psaumes, récité quelques prières sans piété, et comme au hasard, vous croyez en avoir assez fait pour vous sauver. N'entendez-vous pas ce que dit le prophète ou plutôt le Seigneur lui-même par la bouche de son prophète? *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.* Oracle effrayant! Voulez-vous y échapper? Effacez de votre esprit ces caractères de mort que le Démon y a gravés, ces affections mondaines qui vous assiègent continuellement; apportez ici un cœur libre, dégagé de ces tumultueuses dissipations, afin que j'y puisse imprimer sans obstacle, ce dont je demande à le pénétrer. Je n'y vois que des caractères de mort, imprimés par la main de l'ennemi, l'avarice, les rapines, l'artifice, l'envie, les jalousies, tous caractères étrangers et confus qui me sont inconnus, rien de ce que je m'efforce d'y graver par mes exhortations; et quand j'ai pu parvenir à en imprimer de nouveaux, par l'Esprit de Dieu, vous allez bientôt après vous remettre à l'école du Démon, afin qu'il y retrace les siens (*);

Isa. xxix. 13.

(*) Hom. xi *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. i, pag. 133, 134.

On nous demande où est l'enfer? Que vous importe en quel lieu il soit, pourvu que vous soyez assurés qu'il y en a un? Cherchez, non pas où il est, mais comment vous y pouvez échapper. Il n'est, dites-vous, que pour les infidèles. Dites plutôt pour le fidèle qui, connoissant Dieu, l'outrage plus criminellement que l'infidèle qui l'ignore. Les Démons connoissent Dieu; car ils tremblent à son nom. En sont-ils moins punis (*)?

T. IX. Bened. Pag. 735.

Où est l'enfer? Dans quel endroit du monde? — Que vous importe le lieu! Ce qui vous intéresse, c'est de ne pouvoir douter qu'il n'y ait un enfer. Où il est, je ne le sais pas plus que vous. Ce que je sais, c'est que nous devons travailler à l'éviter. Dieu nous en menace, et il nous le fait attendre long-temps, parce que sa bonté suspend les rigueurs de sa justice, parce qu'il ne veut point la mort du pécheur; c'est lui-même qui le déclare dans ces termes : et s'il n'y avoit point de mort à redouter pour le pécheur, le Dieu de vérité n'auroit pas employé cette expression. Pensez à l'enfer. C'est la pensée toujours présente de l'enfer qui nous sauvera de l'enfer.

II. Thess. II. 4. 7.

Il n'y auroit pas d'enfer? Rien à souffrir après la mort pour un Néron? rien pour *cet ennemi de Dieu qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu,*

(*) *In secund. Dom. advent.*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 661.

ou qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu? Rien pour le Démon? Eh! n'y aura-t-il pas toujours des Nérons? N'y aura-t-il pas un Ante-Christ qui viendra consommer le mystère d'iniquité qui *commence déjà à s'opérer?* Le Démon peut-il cesser d'être ce qu'il est? Et toujours coupable, toujours impie, ne doit-il pas être toujours puni (*)?

Une fièvre de quelques jours nous cause des douleurs insupportables; le seul aspect des châtiments dont la justice humaine punit les coupables, nous glace d'effroi, et quelque prolongé que puisse être un supplice ordonné par les hommes, il est toujours borné à quelques années; Jésus-Christ ne punit pas pour un temps, le supplice des réprouvés embrassera toute l'éternité(**).

Que vous pénétriez au fond d'un cachot pour y voir les malheureux qui y sont détenus: à l'aspect des chaînes dont ils sont garrottés, de la sombre nuit qui y règne, de cette vile paille sur laquelle vous les voyez étendus, en proie à toutes les horreurs de la faim, de la nudité, du désespoir, vous fré- T x Bened. Pag. 530.

(*) Hom. XXXI *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 395, 396; voyez Bourdaloue, *Eternité malheureuse*, *Dominic.*, tom. IV, pag. 146 et suiv.; Lenfant, *sur l'enfer*, tom. V, pag. 38, Dubose, dans *Morc. chois. des protest.*, pag. 68; Saurin, *Serm.*, tom. IX, pag. 440, pages dignes de Bossuet.

(**) *De pœnit. contin. et virgin.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 815.

missez, les plus vives émotions partagent votre cœur qui se déchire; vous vous promettez bien de n'être jamais coupable d'aucun des crimes qui ont provoqué contre ces misérables la justice humaine. Mais que la justice divine vienne à prononcer contre vous un semblable arrêt, que ses exécuteurs viennent vous traîner dans ces affreuses prisons des enfers, que deviendrez-vous? Là, ce ne sont pas seulement des chaînes de fer, mais des liens de feu qui enlacent leurs victimes; là, les vengeances ne sont plus confiées à des hommes tels que nous; ils peuvent à la fin se montrer accessibles à la pitié; mais à des esprits d'une nature immortelle, ministres choisis par la colère céleste, exécuteurs implacables, dont il est impossible de soutenir les regards toujours enflammés; là, plus de cœurs charitables, compatissants, qui viennent soulager l'infortune, l'assister par leurs aumônes, la consoler du moins par des paroles de paix et d'espérance; plus d'intercesseurs, plus d'avocats, plus de pères qui sollicitent en faveur de leurs enfants, ni de fils qui implorent la grâce de leurs pères. Abîme immense entre le ciel et l'enfer. Parce que dans le ciel la joie qui inonde les élus, ne doit être troublée par aucun mélange, ils abandonnent à toute la colère céleste ceux de qui ils sont séparés; et je puis l'affirmer, les justes bienheureux s'unissent à la justice divine pour ou-

blier à jamais ceux qui se sont exclus de leur félicité (*).

Ténèbres extérieures. Supplice effroyable, au-dessus de tout langage humain. Vivre loin de la lumière du soleil, seroit une longue agonie pire que la mort. Être privé à jamais de cette lumière de vie, quel insupportable supplice! Si un homme, que sa naissance appeloit à une meilleure condition, se voyoit condamné à passer sa vie entière au fond d'un cachot infect et ténébreux, sans autre société que des malfaiteurs, ne préfèreroit-il pas de mourir mille fois? Imaginez le désespoir du réprouvé confondu dans les flammes qui le dévorent, avec les malfaiteurs et les assassins de tous les siècles, englouti dans une éternelle obscurité, seul à travers cette immense multitude où rien n'est distinct à ses regards, comme lui-même n'est aperçu d'aucun de ceux qui l'entourent. Le feu qui le consume est sans clarté; pas un rayon ne perce cette effroyable nuit dont il est pénétré....

T. XII Bened. Pag. 612.

Les malheureux trouvent du moins dans leurs compagnons d'infortune, des cœurs sensibles qui s'attendrissent sur leurs maux; là, Démons impitoyables qu'un Dieu vengeur arme d'une rigueur inflexible et dont le farouche aspect ne s'adoucit

(*) Hom. X *in* II *ad Cor.*, Morel. *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 605, 606. *De perfect. carit.*, tom. VI Bened., pag. 293.

jamais. Plus de consolateurs, plus de parents qui viennent les assister dans leurs souffrances. La nature elle-même est muette; les justes n'ont plus d'autres affections que celles de Dieu, et parce qu'il est désormais sans miséricorde, eux-mêmes sont sans pitié (*).

T. v Bened. Pag. 252.

Les maux de cette vie ou se terminent par la mort, ou sont adoucis par des consolations que l'on reçoit de l'amitié, par l'inconstance naturelle des choses d'ici-bas; tout y dégénère et s'use par le temps. Rien de semblable dans l'enfer. Là, point d'amis qui consolent. Affreux désert, abandon universel. Là, point de succession d'années, point de temps qui calme la souffrance; chaque instant la renouvelle : point d'espérance d'échapper au supplice, il est éternel. Point de mort à attendre. Les corps mêmes des damnés sont condamnés à ne mourir jamais. Nul adoucissement à prétendre de la communauté de souffrance. L'épaisseur des ténèbres qui les enveloppent ne leur permet pas ni de s'entrevoir, ni de se reconnoître; et quand ils se verroient, chacun, tout entier à son supplice, est insensible à tout autre malheur qu'au sien (**).

T. vii Bened. Pag. 411.

Dans la doctrine de saint Paul : *Tous ceux qui ont péché sous la loi, périront sous la loi.* Voilà pour

(*) Hom. xxv *inter Eclogas*, Morel, *Opusc.*, tom. vi, pag. 191, 192.

(**) Hom. *in ps.* xlix.

les temps d'avant la révélation mosaïque : *Et tous* Rom. II. 12.
ceux qui ont péché dans la loi, seront jugés par la loi. Cela regarde ceux qui ont vécu depuis Moïse. *Car*, ajoute l'Apôtre, *Dieu fait éclater du haut du* Ibid. 8, 9.
ciel, sa colère et sa vengeance contre toute impiété et toute injustice commises par les hommes ; l'affliction et le désespoir accablera tout homme qui fait le mal, le Juif, premièrement, et puis le Gentil. Et pour faire voir que ceux qui, ayant vécu avant l'avènement de Jésus-Christ, et n'ayant pu le connoître, ont fui l'idolatrie, ont adoré le vrai Dieu et Pag 412.
mené une vie pure et irréprochable, ne seront pas exclus de la possession des éternelles récompenses, il ne faut que considérer ce que dit saint Paul : *La* Ibid. 10.
gloire, l'honneur et la paix à tout homme qui fait le bien, au Juif, premièrement, et au Gentil. Concluons de ces paroles, que comme il y a des récompenses pour les âmes vertueuses, il y a aussi des châtiments et un enfer pour les méchants de tous les temps.

D'après les déclarations si précises que nous en lisons dans l'Evangile et dans les épîtres des Apôtres, le moyen de douter encore qu'il y ait un enfer? Si ceux qui, avant Jésus-Christ, dans un temps où ils ne pouvoient entendre parler ni de supplices, ni de résurrection après la mort, qui, même, avoient subi dès la vie présente, le châtiment inséparable du crime, subissent encore un autre châtiment dans

une autre vie, à quel sort ne devons-nous pas nous attendre, nous, initiés aux leçons d'une sagesse bien plus excellente?

Mais, allez-vous nous dire, comment se persuadera-t-on que ceux qui n'avoient jamais entendu parler de l'enfer puissent y être condamnés? Ne seroient-ils pas en droit de dire au Seigneur : Si nous en avions été prévenus, la menace de ses feux nous auroit inspiré une salutaire frayeur qui eût réglé notre vie. A la bonne heure, je veux bien le croire. Les hommes d'autrefois auroient été plus réguliers que nous qui, tous les jours, entendons parler de l'enfer, et n'en vivons pas plus saintement. Mais je dis plus : Si la considération des châtiments, inséparables d'une conscience criminelle, ne suffit pas pour ramener les coupables, la menace des supplices à venir n'y réussiroit pas davantage, et moins encore. Car, grossiers et charnels comme nous le sommes, ce qui est sous nos yeux nous affecte toujours plus sensiblement que ce qui s'éloigne dans l'avenir.

N'allez pas dire que Dieu se soit montré moins favorable envers les hommes d'autrefois qu'envers ceux d'aujord'hui. Ceux-là, il ne leur a pas fait les mêmes révélations, parce qu'il ne leur imposoit point d'aussi rigoureux devoirs; mais nous, appelés à une morale bien plus relevée, nous avions besoin de plus de secours; et Dieu nous les a menagés, en

ajoutant à tous les autres moyens de salut, la crainte de l'enfer.

Mais enfin, nous demande-t-on, où est l'équité de Dieu, de punir, tant dans une autre vie que dans celle-ci, ceux qui n'ont péché que dans cette dernière? Pour répondre à cette difficulté, je n'emprunterai point d'autre raisonnement que celui que je vous entends faire vous-même tous les jours; et c'est à votre propre jugement que j'en appellerai. Un assassin, un voleur public vont subir sur un échafaud la peine due à leurs nombreux forfaits. Quoi, vous écriez-vous, une seule mort pour des milliers de crimes! Et vous murmurez contre le peu de proportion entre les délits et la peine. Pourquoi donc prononcez-vous ici d'une manière toute différente? Pourquoi? C'est que la cause vous est Pag. 413. personnelle. L'amour-propre nous aveugle, et nous empêche de voir ce qui est juste. Sévères à l'excès sur le compte des autres, nous nous pardonnons tout à nous-mêmes. Si nous apportions à l'examen de notre conscience le même scrupule qu'à l'égard des autres, nos arrêts seroient plus justes. Combien n'avons-nous pas commis de crimes qui mériteroient, non pas une, mais dix mille morts? Et pour ne point m'engager dans trop de détails, rappelons-nous combien de fois nous avons indignement participé à la table sainte, bien que nous n'ignorions pas que quiconque y participe indignement, se I. Cor. XI, 7.

rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ? Quand donc vous jugez les assassins avec tant de rigueur, faites un retour sur vous-même : ce meurtrier n'a tué qu'un homme; vous, vous vous êtes rendu coupable de la mort d'un Dieu. Que dirai-je encore de ces langues envenimées d'où distille sans cesse un fiel homicide? De ces spoliateurs du bien des pauvres? Si ne pas faire l'aumône de son superflu est un crime égal à celui de dérober au pauvre ce qui lui appartient, y a-t-il vol plus criant que de retenir le bien d'autrui par les frauduleux moyens à quoi l'avarice s'abandonne? Je parle du crime de retenir le bien d'autrui; mais lui ravir et son sang et sa vie par des calculs usuraires : dites-moi si le voleur public, si le violateur même des tombeaux est plus punissable.

Non, me dites-vous, non assurément. — Vous le dites aujourd'hui; mais le direz-vous dans l'occasion? Le direz-vous alors que, dans l'accès de votre ressentiment contre votre ennemi, vous chercherez le moyen de vous venger de lui? C'est alors qu'il faudra vous rappeler ces paroles, si vous voulez éviter les feux auxquels furent condamnés les habitants de Sodome et de Gomorrhe (*).

T. XI Bened. Pag. 31. Ce sera, du moins, quelque consolation d'avoir

(*) Hom. XXXVI *in Matth.*, XXXVII, Morel, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 432 —434.

des compagnons d'infortune. — Funeste raisonnement! Souffrirez-vous moins, parce que d'autres souffriront avec vous? Quand le mal est supportable, on peut se consoler par des comparaisons; mais quand il est extrême, où est la consolation de voir souffrir autour de soi? Dites à un malheureux expirant sous le fouet ou dans les flammes, qu'il n'est pas le seul à endurer ce supplice; le croirez-vous bien consolé? Ne vous abusez pas, mes frères, par de fausses espérances ni par de futiles raisonnements. La seule consolation à quoi nous puissions prétendre, c'est d'échapper, si nous le voulons, à ces feux dévorants. Plus de consolation à attendre là où il n'y a plus qu'un éternel supplice (*).

N'y a-t-il dans l'enfer d'autre châtiment que celui d'y brûler éternellement? Il y en a un autre plus désolant encore: c'est d'avoir perdu pour jamais le royaume du ciel. Et c'est là un genre de supplice plus rigoureux mille fois que toute l'activité des feux dévorants. Je sais bien qu'il est des hommes qui n'ont peur de l'enfer que pour l'enfer lui-même; je n'en affirme pas moins qu'il y a quelque chose de pire. Que je ne puisse rendre toute ma pensée par des paroles, n'en soyez point surpris. Pour bien concevoir le malheur qu'il y a de perdre le royaume

T. VII Bened. Pag. 295.

(*) Hom. IV *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 896.

du ciel, il faudroit pouvoir comprendre le bonheur de ceux qui en jouissent. Un saint Paul, qui dans son ravissement avoit appris ce que c'étoit que ce séjour de gloire et de félicité où règne Jésus-Christ, savoit bien qu'il n'y a point de tourment égal à celui d'en être loin. Pour nous, nous ne le connoîtrons bien que par notre propre expérience. Mais, ô mon Dieu! Dieu sauveur! ne permettez pas que nous tombions dans un malheur aussi affreux que l'est celui de vous perdre dans l'autre vie.

Quelqu'impossible qu'il soit d'en donner une idée bien précise, je vais toujours essayer d'en approcher par quelque comparaison familière. Je suppose un jeune prince vraiment accompli, qui réunisse toutes les vertus, qui commande à toute la terre; dont le mérite et les perfections en tout genre soient tellement reconnues, qu'il n'y ait point, dans tout son empire, un seul homme qui ne l'aime avec la tendresse d'un père pour son fils. Celui de qui il tient le jour, le père que lui a donné la nature vient tout à coup à être menacé de le perdre. Représentez-vous ses alarmes; que ne donneroit-il point? à quelles souffrances ne consentiroit-il pas plutôt que de se voir séparé d'un tel fils! quel mal lui sembleroit égal à la pensée qu'il ne le verra plus, qu'il sera privé de ses embrassements? Ce n'est là qu'une faible image de ce qu'auront à souffrir ceux qui se verront exclus de la présence de Jésus-Christ dans

sa gloire. Non, il n'est point de fils, quel qu'il soit, dont l'aspect soit aussi nécessaire, aussi délicieux au cœur du plus tendre père, que la vue et la possession de Jésus-Christ ne l'est au cœur de ses élus (1).

L'enfer est sans doute quelque chose d'épouvantable; c'est le composé de tous les maux, on n'en peut supporter l'idée; toutefois, dix mille enfers ensemble ne sont rien auprès de celui de n'avoir plus de droit à la céleste gloire, d'être devenu l'objet de la haine de Jésus-Christ, d'entendre de sa bouche ces paroles : *Je ne vous connois point; vous m'avez vu souffrir la faim, et vous ne m'avez point donné à manger.* Il ne dit pas : N'avoir eu que des mépris pour le Dieu qui t'avoit tiré du néant, donné une âme immortelle; qui t'avoit comblé de biens, mettant à ta disposition les productions diverses de la nature; m'avoir déshonoré, sacrifié au Démon! moi qui n'avois pas dédaigné de m'abaisser pour toi, de souffrir, de mourir pour toi; moi qui te destinois un royaume! Non, le seul crime qu'il reproche est celui de l'insensibilité envers les pauvres (*). Matth. XXV. 12—41.

Dieu nous préserve d'avoir à subir jamais tous les T. VII Bened. Pag. 464.

(1) Développé éloquemment par David Martin, dans *Morc. chois. des protest.*, pag. 275.

(*) Hom. XXIII *in Matth.*, XXIV, Morel, *Nov. Testam.*, l. I, pag. 296.

maux dont sa puissance est en état de frapper le pécheur. Dieu a des trésors inépuisables de châtiments et de supplices ; sa colère est sans bornes comme sa miséricorde. Si nous devons espérer dans l'une, nous devons aussi trembler des rigueurs de l'autre. Combien aujourd'hui disent comme l'impie
Exod. III. 7. Pharaon : *Je ne sais pas qui est Dieu, je ne le connois point.* Ils apprendront un jour à le connoître. Ce n'est point la mer qui sera leur tombeau, comme elle le fut de ce prince et de toute son armée. C'est un abîme de feu, oui de feu, à quoi le nôtre n'a rien de comparable ; un océan enflammé qui les engloutira ; ce sont des vagues brûlantes qui les envelopperont, semblables à des montagnes élevées sur leurs têtes, et sans cesse retombant sur leurs victimes, pour les inonder, pour les écraser de leur poids, les pénétrer de profondes et cuisantes douleurs. Moins subtiles, moins cruelles sont les blessures du serpent acharné à sa proie. Rappelez-vous avec quelle fureur les feux de la fournaise de Babylone saisirent, pour les absorber, les malheureux que Nabuchodonozor y fit précipiter ; ce n'étoit là qu'un feu matériel et sensible ; mais là, feu surnaturel qui brûle sans anéantir, et conserve ceux qu'il dévore. Quand les prophètes nous parlent
Isa. XIII. 7. de ce jour terrible : *Le jour du Seigneur est*, disent-ils, *un jour inévitable et sans remède, un jour plein de colère et de fureur.* Plus de secours à attendre ;

plus d'espérance ni de miséricorde; plus de Jésus-Christ; l'aspect de ce visage auguste et serein est interdit à jamais. De même que ceux qui sont condamnés aux mines, se voient livrés à des geôliers impitoyables qui écartent sévèrement de leur présence toutes les personnes qu'ils aimeroient encore à voir, et dont la vue adouciroit leurs supplices; ainsi les réprouvés n'ont sous leurs yeux que leurs éternels bourreaux. Les infortunés, bannis de leur patrie, enchaînés à des travaux cruels, du moins il peut leur rester encore des amis, des proches qui sollicitent en leur faveur, et implorent, de la clémence du souverain, le terme ou l'allégement de leurs souffrances. Mais là, il n'est pas possible. Point de trève, point de fin à des peines dont l'imagination elle-même ne sauroit calculer l'énergie. Comment donc pourrions-nous les décrire, quand la parole et la pensée de l'homme ne peuvent les atteindre, moins encore les exprimer? Ici, le feu anéantit en un moment le corps que l'on y jette; mais dans les enfers, on brûle, on souffre, immortel et sans cesse se survivant à soi-même.....

Que deviendrons-nous donc dans cet épouvantable séjour? Je dis nous, car je ne détache pas, mes frères, ma cause de la vôtre. N'abusez pas de mes paroles pour me répondre : Si vous, qui êtes notre maître, notre guide, vous n'échapperez point à la condamnation, à quoi bon travaillerai-je, moi, à Pag. 465.

m'en garantir? Ce seroit là, mes frères, une stérile et bien dangereuse consolation. L'Ange prévaricateur étoit d'une nature bien supérieure à la nôtre; c'étoit une intelligence spirituelle : son orgueil l'a précipité dans les enfers. Seroit-ce, dites-moi, une consolation d'être associé à son châtiment? Le peuple égyptien voyoit la main du Seigneur appesantie sur les grands du royaume. Le deuil dans chaque maison; la mort entassant partout les victimes. Parce que la calamité étoit générale, la sentoient-ils moins? Au contraire, fuyant cette épée de feu qui les poursuivoit, ils alloient en foule
Exod XII.33. trouver leur Pharaon pour le conjurer de renvoyer les Hébreux. Dites à un homme déchiré par une maladie aiguë, que d'autres souffrent plus encore que lui, daignera-t-il seulement écouter une aussi inepte consolation? Occupé qu'il est du mal qui le tourmente, il ne pense guères aux autres. Loin donc de votre pensée un aussi futile espoir. On peut bien, dans une légère douleur, chercher quelque adoucissement dans ces sortes de comparaisons; mais quand le mal est à son comble, la souffrance absorbe l'âme tout entière, au point qu'elle n'a pas le loisir de se reconnoître elle-même, et devient inaccessible à toute consolation. Alors même l'aspect d'une douleur étrangère ne fait qu'accroître le dé-
Matth. VIII. 12. sespoir; et c'est ce que témoigne assez ce *grincement de dents* dont il est parlé dans l'Evangile.

Ce langage vous fait peine; mais que voulez-vous que je fasse? Plût à Dieu que vous et moi vécussions de manière à n'obliger pas les prédicateurs de l'Evangile de traiter un semblable sujet! Mais, pécheurs comme nous le sommes, et endurcis dans le péché, il faut bien que nous cherchions à vous réveiller de votre funeste assoupissement, à vous inspirer une terreur et une tristesse salutaires. Et c'est là tout le but de ce discours. Hélas! s'il alloit être encore infructueux, vous n'en seriez que plus sévèrement punis. Serviteurs rebelles aux menaces de votre maître, quel rigoureux châtiment n'auriez-vous pas à attendre de son juste courroux? Toutes les fois que nous vous parlons de l'enfer, pénétrez-vous d'une sainte componction; bien loin d'en être attristés, vous éprouverez quelque joie à en entendre parler; comment? Parce que l'effroi résultant de la pensée de l'enfer, de ses feux dévorants, de ses horribles tortures, excitera dans vos cœurs le désir sincère de les éviter, en vous tenant dans la défiance de vous-mêmes, en vous détachant de la terre, en vous donnant le courage de triompher de vos criminelles habitudes (*).

Vous me voyez avec peine revenir si fréquemment sur ces sortes de matières (mépris des ri- T. VII Bened. Pag. 573.

(*) Hom. XLIII *in Matth.*, XLIV, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, p. 492—494. Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XIII, pag. 588.

chesses). Mais que gagneriez-vous à mon silence? C'est donc de ma part une étroite obligation de ne vous rien cacher. Je vous dissimulerois ces vérités, je les anéantirois, je négligerois de vous avertir de l'abîme où vous courez, est-il en mon pouvoir de le fermer? Je ne ferois qu'accroître votre châtiment, et me damner avec vous. Que nous reviendroit-il donc, à vous et à moi, d'une molle indulgence et d'une fausse délicatesse qui, bien loin de servir nos intérêts, ne feroit que les compromettre, flatter vos oreilles et perdre vos âmes? Pour une sécurité d'un moment, risquer une éternité de supplices! Eh! ne vaut-il pas bien mieux souffrir un peu de la liberté de mes discours, plutôt que d'avoir à regretter dans les enfers de salutaires conseils qui vous auroient empêchés d'y tomber (*)?

T. XI Bened. Pag. 226.

Admirez la puissance infinie de la divine miséricorde. C'est elle qui a tout fait; elle qui a créé le monde, orné les Esprits célestes de tant de perfections. Tout cela est l'œuvre de sa miséricorde. C'est la miséricorde elle-même de notre Dieu qui nous menace de l'enfer, pour nous forcer par la crainte à mériter le ciel; et le ciel ne nous est ouvert que par la même miséricorde (**).

(*) Hom. LVI *in Matth.*, LVII, Morel, *Nov. Testam.*, t. I, p. 619. Voyez *Serm.*, tom. VI, pag. 500—503. Ce prédicateur, si fécond en pathétiques mouvements, n'a rien écrit de plus éloquent.

(**) Hom. IV *in Epist. ad Philipp.*, Morel, *Nov. Test.*, t. VI, p. 42.

Qu'il vienne à se présenter à vous quelque objet effrayant, pensez à l'enfer. Que pourriez-vous souffrir en comparaison de ses feux? Si l'attrait des plaisirs sensuels vous sollicite au mal, pensez à l'enfer, qui punira un plaisir d'un moment, et qui n'eut rien que d'imaginaire. Il suffit de la crainte des lois humaines pour nous contenir dans le devoir. A plus forte raison la crainte des supplices éternels nous arrêtera-t-elle. Si cette pensée ne nous devoit pas être profitable, Dieu n'en auroit point si souvent répété la menace. C'est là un remède qui ne sauroit être trop multiplié. Mêlons cette pensée à tous nos entretiens. Toute pénible qu'elle est, ne vaut-elle pas mieux que tant de sujets frivoles qui font l'âme des conversations? Vous n'en parleriez jamais : est-ce en l'oubliant que vous l'anéantirez? Au contraire, plus vous vous en occuperez, plus vous l'éloignerez. C'est l'avis du Sage : *Souvenez-vous de ce qui peut vous arriver à la fin de votre vie, et vous ne pècherez jamais* (*).

T. IX Bened. Pag. 752.

Eccli. VII. 40.

(*) Hom. II *in* II *ad Thess.*, Morel, *Nov. Testam*, tom. VI, pag. 371 ; Bossuet, *Serm.*, tom. VII, pag. 213.

HOMÉLIE IX *sur la première épître aux Corinthiens.* (Chap. III.)

T. x Bened. Pag. 73. Que le feu de l'enfer ne doive jamais finir, la parole de Jésus-Christ est expresse à cet égard : *Le feu*
Marc. IX. 42. 43. *qui les brûle ne s'éteindra point, le ver qui les ronge ne mourra point.* Ce langage vous attriste ; mais qu'y faire ? Je ne fais qu'obéir à l'ordre du Seigneur. Eh ! que sommes-nous autre chose que les ministres de sa parole ? Il faut bien, quoiqu'il puisse m'en coûter à moi-même autant qu'à vous, il faut bien vous transmettre ses oracles. Pourtant, il ne tient qu'à vous que nos discours n'aient pour vous rien de
Rom. XIII. 3. chagrinant : *Vivez bien*, nous dit l'Apôtre, *et vous n'aurez rien à appréhender.* Alors vous nous entendrez, non seulement sans tristesse, mais même avec plaisir. Tel est donc, mes frères, l'arrêt de Jésus-
Matth. VII. 22. Christ : Les peines de l'enfer ne finiront jamais. *Retirez-vous de moi, je ne vous connois pas, vous qui faites des œuvres d'iniquité.* Une fois exclues de la salle du festin, les vierges folles n'y rentrent pas.
Ibid. XXV. 41. *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel.* Cette sentence terrible, JAMAIS, saint Paul la répète
I. Cor. VI. 9. après lui. *Point de royaume du ciel à espérer pour les fornicateurs, les adultères, les impudiques.* Vous m'allez dire : Quelle proportion y a-t-il entre un péché d'un moment et un châtiment qui ne finit

point? Je vous répondrai : Là où Dieu agit, adorons, et ne soumettons pas sa conduite à nos raisonnements humains. Que si toutefois il falloit prononcer selon les règles de la justice, je vous demanderois en quoi la justice de Dieu peut être compromise de punir avec cette rigueur des coupables Pag. 74.
qui, prévenus et comblés de tant de biens, se sont exposés d'eux-mêmes à la punition dont ils étoient menacés, sans que ni la crainte du supplice, ni la reconnoissance des bienfaits aient pu les contenir. Vous nous parlez de justice; mais si Dieu n'eût écouté que la sienne, dès le premier crime où nous tombâmes, elle sembloit l'obliger à se venger en nous punissant. Sa justice! mais non-seulement sa justice, sa bonté elle-même étoient intéressées à nous punir aussitôt. Elle nous eût épargné les péchés, et, avec eux, les châtiments depuis accumulés par une impunité dont nous n'avons fait qu'abuser. Punir un outrage, à quoi rien n'avoit donné lieu, c'est une réparation que la justice réclame. Mais l'ingratitude qui s'attaque, et par des manquements journaliers, à un bienfaiteur prodigue de ses dons, sans qui l'on n'existeroit pas, et de qui l'on avoit à attendre de nouveaux bienfaits encore plus magnifiques, est-il crime plus monstrueux et plus impardonnable?

Rappelez-vous l'histoire de notre premier père. Adam ne commit qu'un seul péché. Vous savez com-

ment il en fut puni. — Adam, me dites-vous, avoit été placé dans un paradis où il jouissoit de tous les biens. — Que voulez-vous dire? Qu'il fut bien plus coupable que vous, à raison de l'heureuse situation où il se trouvoit? — Vous vous trompez, ô mon frère; il y a bien de la différence entre pécher au sein de la paix et de la prospérité, qui nous font oublier nos devoirs, et pécher au sein du malheur et des tribulations qui nous y rappellent sans cesse. Esclave dans les chaînes, le crime de votre révolte vous rend bien plus punissable que si vous étiez en liberté.

Vous n'êtes point dans un paradis terrestre : celui qui vous est promis ne vaut-il pas bien mieux que tous les fruits d'un jardin? Vous ne l'avez pas encore, afin que ses délices ne vous énervent point pour les moments du combat; vous l'aurez un jour : Dieu vous en ménage l'espérance pour servir de contrepoids aux épreuves de votre pélerinage. Adam ne se rendit coupable que d'un seul péché, et la mort
Pag. 75. est venue fondre sur lui de toutes parts; nous, chacune de nos journées est un long tissu de péchés. Allez à la conséquence : si notre premier père, pour un seul péché, a été si rigoureusement puni, à quoi devons-nous nous attendre, nous qui avons à perdre, non pas un paradis, mais le ciel? Cette menace vous épouvante; elle jette vos cœurs dans la tristesse et l'abattement : Mes frères, ah! que n'êtes-

vous dans le mien pour y lire tout ce que cette pensée a d'accablant pour moi-même! C'est plus que de l'effroi ; c'est de l'angoisse, une convulsive palpitation; et plus je vous vois touchés de la vérité terrible dont je vous entretiens, plus je tremble, plus je me sens à la fois déchiré, oppressé sous le poids de la crainte. Mais c'est pour ne pas tomber dans les feux de l'enfer, qu'il est de toute nécessité d'en parler. Adam, au milieu des bosquets délicieux du paradis terrestre, avoit bien moins que nous, à qui le ciel a été ouvert avec ses inestimables trésors. Si donc celui à qui il fut moins donné, fut puni si sévèrement; à plus forte raison devons-nous l'être, nous, plus coupables, nous, bien plus privilégiés. Ne perdez pas de vue cette réflexion : Quels ravages un seul péché commis par notre premier père, n'exerce-t-il pas aujourd'hui encore sur tout le genre humain! Déjà nous comptons cinq mille ans et plus depuis cette fatale époque, et un seul péché nous tient encore garrottés dans les liens de la mort. La première famille du genre humain n'avoit pas, comme nous, les oracles des prophètes qui la prévinssent des suites de sa désobéissance, ni d'exemples étrangers qui pussent la contenir dans le devoir. Elle étoit seule dans l'univers. Avez-vous quelque excuse semblable à alléguer, vous, que tant de bons exemples multipliés autour de vous n'ont fait qu'enfoncer davantage dans le crime de vos opiniâtres résistances?

Pour un péché d'un moment, un supplice qui durera autant que l'éternité! — Mais la justice humaine est-elle moins sévère, moins inexorable à l'égard de certains délits qui furent l'ouvrage d'un moment? Un simple vol, l'adultère, sont punis par la prison, par le travail des mines pour toute la vie, par le long supplice de la faim, par une mort de tous les moments. Vient-on nous dire que ce soit là une expiation trop rigoureuse, et qu'il n'y a point de proportion entre le délit et la peine? Vous répliquez qu'ici la chose est différente; que la justice humaine est obligée à cet excès de sévérité; mais que rien n'y peut obliger un Dieu essentiellement bon et miséricordieux. Oui, sans doute, Dieu est bon et miséricordieux; mais il n'est pas moins juste. Et si, dans le magistrat, la justice n'est point dureté, mais bonté, pourquoi, dans le souverain Juge, changeroit-elle de nom? Dieu est bon et miséricordieux; et c'est là même ce qui nous rend plus punissables, en aggravant notre iniquité. C'est parce qu'il est bon et miséricordieux, que saint Paul s'écrioit: *Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.* Souffrez, mes frères, pour quelques moments, la chaleur avec laquelle je vous parle; peut-être en retirerez-vous par la suite quelque consolation. Nous comparons la justice des hommes avec celle de Dieu; mais y a-t-il donc entre l'une et l'autre un légitime rapprochement? Où sont les

Hebr. x. 31.

hommes qui aient le pouvoir de punir comme Dieu l'a fait? Voyez les eaux du déluge inonder toute la terre, engloutir toute la race humaine; peu de siècles après, des pluies de feu tomber sur des villes criminelles, et en dévorer tous les habitants. Sont-ce là des châtiments dont les hommes soient capables? Les ravages du fléau, toujours subsistants, semblent avoir éternisé la vengeance. Ah! si vous voulez des rapprochements, cherchez-en, non pas dans la justice des hommes, comparée à celle de Dieu, cherchez-les dans Dieu seul. Rien d'égal à sa bonté que sa justice. Oui, certes, Dieu est bon et miséricordieux. Sa loi tout entière nous le témoigne assez. S'il nous avoit commandé des préceptes durs, impossibles à exécuter, peut-être pourrions-nous couvrir de quelque excuse nos manquements. Mais non. — Il n'est pas, dites-vous, en votre pouvoir d'être chaste, de garder le célibat. — Dites plutôt que vous ne le voulez pas. La preuve, c'est que tels et tels que vous connoissez obéissent au précepte, et ne s'en plaignent pas. Si vous ne le pouviez point, Dieu ne vous obligeoit pas à vous y engager. Il n'en fait pas à tous l'exprès commandement; mais il en a laissé la faculté à notre choix libre et volontaire. Ce qui dépend de vous, assurément, c'est d'être modéré dans le mariage, tempérant dans vos repas. L'êtes-vous? Vous n'auriez pas la force de vous dépouiller de votre bien; je pourrois vous répondre

Gen. VII. XIX.

que la chose n'est pas impossible, puisque d'autres l'ont fait. Non. Je vous dirai seulement que Dieu ne vous en fait point un ordre absolu. Ce qui vous est ordonné, c'est de ne pas vous enrichir aux dépens d'autrui; c'est de partager avec les pauvres. Le faites-vous?—Vous auriez trop de violence à vous faire, de vous abstenir de vos emportements, de vos blasphèmes, de vos imprécations contre Dieu, contre le prochain. — Dites, dites, ô mon frère, qu'il vous en coûteroit bien moins pour y renoncer que pour vous y abandonner. Du moins ne vous en prenez qu'à vous, si, infidèle à une loi si facile à observer, vous en êtes puni par la justice sévère du Seigneur. Veillez donc, nous dit à tous l'Apôtre,
I.Cor. III. 10. sur vos actions : *Que chacun prenne garde à ce qu'il bâtit* (il compare notre vie à un édifice auquel on peut employer des matériaux divers. C'est le choix que l'on en fait qui en assure la solidité, ou bien
Ibid. 11. qui en amène la ruine). *Les uns emploient dans le bâtiment de l'or, de l'argent, des pierres précieuses*, c'est-à-dire les vertus chrétiennes, avec plus ou moins de perfection; *les autres n'y apportent que*
Ibid. 13. *du bois, que du foin, que de la paille. L'ouvrage de*
Pag. 76. *chacun sera manifesté.* A celui qui aura bâti solidement, de qui l'édifice spirituel, soutenu et décoré par de précieux matériaux, aura résisté aux assauts des tentations, à celui-là les récompenses immortelles. Mais celui qui n'y aura fait entrer que des

matières viles, sans consistance, celui-là *en souffrira de la perte*. La vie est un fleuve que vous passez à la nage, obligé de combattre contre des ennemis. Si vous avez une armure d'or, vous naviguez et vous combattez avec bien plus d'ardeur; si vous n'avez avec vous, pour vous défendre, *que du foin et de la paille*, loin de vous en aider, vous êtes entraîné avec d'aussi foibles instruments. Il en sera ainsi des œuvres. Bonnes, elles vous soutiendront; mauvaises, elles vous laisseront dans la nudité, elles causeront votre ruine; elles descendront avec vous dans ces flammes dévorantes, pour y subsister éternellement et alimenter sans cesse les feux auxquels vous serez condamné, sans en être consumé. Tel est ici le sens que saint Paul, dans la suite de son allégorie, attache au mot : *Celui dont l'ouvrage brûlera, souffrira de la perte; toutefois il se sauvera, mais en passant par le feu* (1); c'est-à-dire qu'il sera conservé, *sauvé* de

Ibid. 14. 15.

(1) Traduction du P. Amelotte. Ce passage difficile, et sans doute du nombre de ceux où saint Pierre trouvoit de la difficulté, s'applique d'ordinaire aux prédicateurs : Celui dont la prédication, et de même tout autre œuvre sera pure, ne souffrira rien de ce feu. Au contraire, toute vanité, ou autre faute vénielle des prédicateurs, et de chaque fidèle à proportion, sera châtiée et lavée dans ce baptême de feu, comme l'appellent Origène, saint Ambroise, saint Grégoire de Nazianze. Carrierre l'explique en ce sens : « *L'ouvrage de chacun de ces prédicateurs paroîtra enfin... Que si l'ouvrage et l'édifice que quelqu'un aura bâti sur ce fondement* (de Jésus-Christ) *demeure sans être brûlé* (vu la fermeté et la pureté de la construction), *il en recevra la récompense. Si, au contraire, l'ouvrage de quelqu'un est consumé par le feu, il en souffrira la perte.*

l'anéantissement; comme dans le langage ordinaire l'on dit : Telle chose a été sauvée de la flamme parce qu'elle y est restée sans en être à l'instant dévorée et réduite en cendres. L'Apôtre n'entend autre chose que la prolongation et la continuité de supplice (*).

T. x Bened. Pag. 519.

Ecoutez, ô vous dont le cœur est brûlé par des flammes impures; écoutez, vous tous qui vivez dans le péché. Toutes les fois qu'une parole obscène ou déshonnête viendra se présenter sur vos lèvres : rappelez-vous ce grincement de dents, dont l'Evangile vous menace ; et la pensée de l'enfer sera un frein qui vous arrêtera. Montez au calvaire; voyez tout ce que vous avez coûté à Jésus-Christ, pour vous arracher à la mort éternelle (1), et

Matth. VIII. 12.

Il ne laissera pas néanmoins d'être sauvé, mais comme en passant par le feu, et en expiant ainsi la faute qu'il avoit commise, en prêchant la parole de Dieu d'une manière qui ne répondoit pas assez à son excellence et à sa sainteté. » Saint Jean Chrysostôme, dans le cours de son commentaire sur ce passage, ne s'éloigne pas de ce sens. Saint Augustin (*in ps.* VI) l'étend aux aux affections humaines, qui se mêlent aux bonnes œuvres elles-mêmes ; nul attachement à la créature n'étant, dit ce Père, exempt de blâme, ni de châtiment. Notre saint patriarche donne ici la solution la plus satisfaisante du mot *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem*, en l'interprétant par la durée immortelle du feu des enfers, où les âmes sont conservées sans être anéanties.

(*) Hom. IX *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 88—94; Hom. XXV *inter Eclogas*, tom. XII Bened., pag. 619; Neuville, *sur le péché mortel*, *Carême*, tom. IV, pag. 250 et suiv.

(1) Voy. Lenfant, *sur l'enfer*, tom. V, pag. 30; Cambacérès, même sujet, tom. II, pag. 314; Saurin, *sur le prix de l'âme*, t. III, p. 32, 33.

pensez aux conséquences terribles qu'entraîneroit votre ingratitude. Que la tentation du bien d'autrui vous surprenne : prêtez l'oreille à cette effroyable sentence du juge : *Qu'on lui lie les pieds et les mains, qu'on le jette dans les ténèbres extérieures ;* Matth. XXII. et votre avarice s'amortira. Vous êtes livré à l'intempérance : Ecoutez le mauvais riche crier des enfers : *Père* Abraham, envoyez Lazare, afin que du bout de son doigt il me rafraîchisse la langue qui brûle dans ces flammes, sans que néanmoins je reçoive cette consolation. Cette salutaire pensée vous ramènera à la sobriété. Vous recherchez les plaisirs et les délicatesses : représentez-vous cette éternité, ces angoisses; et vous renoncerez à vos sensualités. L'amour de l'argent ferme vos mains et votre cœur aux supplications du pauvre : entendez les vierges folles demander vainement qu'on leur ouvre la porte du festin nuptial, et vous apprendrez à être compatissant et libéral envers les pauvres. Vous êtes engourdi dans les langueurs de l'oisiveté : rappelez-vous le serviteur châtié pour avoir enfoui son talent; et une sainte ferveur remplacera votre léthargie accoutumée. Pensez, pensez tous, qui que vous soyez, à ce ver qui ne meurt point, à ce feu qui ne se consumera jamais; et vous ne trouverez plus, ni le péché si invincible, ni les commandements de Dieu si difficiles. Eussiez-vous mille morts à souffrir pour éviter l'enfer, n'hésitez pas. Point de sacrifice qui

Luc. XVI. 24.

Matth. XXV. 11.

Ibid. 30.

Marc. IX. 43.

doive vous coûter pour mériter de jouir un jour de la gloire de Jésus-Christ (*).

« L'âme du mauvais riche, dit saint Chrysostôme, a brûlé depuis qu'elle est sortie de son corps ; elle brûle encore maintenant, et elle brûlera toujours jusqu'au jour du dernier jugement. Alors elle sera réunie à son corps, non pour en tirer quelque plaisir, mais pour en tirer un nouveau supplice, et afin que ce damné soit misérable en toutes les parties de lui-même (**). »

« Pensez souvent à ces paroles de saint Jean Chrysostôme : *Æternum bene, æternum male ;* éternellement bienheureux, éternellement malheureux (***). »

IV. *Paradis. Bonheur du ciel.*

T. XII Bened. Pag. 68.

Quelle est cette terre du repos dont nous parlent nos livres saints? Celle-là ou l'on goûte en effet un repos que n'altèrent ni les douleurs, ni les chagrins, ni les gémissements; où il n'y a plus ni sollicitude, ni travail, ni affliction, ni ces craintes auxquelles notre âme est en proie ici-bas ; mais où l'on jouit avec delices du bonheur de contempler la majesté souveraine. Là, on n'est plus sous le joug

(*) Hom. XI *in II ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 606 ; et *Opusc.*, tom. VI, pag. 911.

(**) Traduit par Senault, *Panégyr.*, tom. III, pag. 750. (Chrysost., *Homil. penult. de patientia Job*) : *Ardsit dives, ardet, ardebit usque ad judicium. Recipiet carnem non ad beneficium, sed ad supplicium.*

(***) Chesnard, *Disc. de morale*, tom. I, pag. 241 ; Segaud, citant saint Chrysostôme, *Carême*, tom. I, pag. 527.

de cet arrêt : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage ; tu laboureras la terre, et elle produira des ronces et des épines.* Là, l'épouse n'entend plus cette sentence sévère : *Tu enfanteras dans les douleurs ; tu iras dans la maison de ton époux, pour y fléchir sous la loi d'un maître.* Joies, contentements, paix, voluptés pures, sans mélange comme sans durée ; charité, tendresse inaltérable. Plus de ces maladies de l'âme et du corps qui nous affligent maintenant ; les infirmités et les langueurs, les rivalités et les jalousies en sont bannies pour jamais. La plus éclatante lumière, un jour éternel ont remplacé les ténèbres de la nuit. L'âme, toujours avide et toujours satisfaite, puise sans cesse de nouvelles ardeurs au sein de sa parfaite félicité. Gen. III. 17. 18.

Sans doute, mes frères, vous voudriez que j'entreprisse de vous peindre par quelque image ce bonheur des bienheureux. Mais comment y parvenir? Comment l'entreprendre? Essayons toutefois.

Contemplons un beau ciel, dans un jour serein, quand aucun nuage ne trouble la pureté de la lumière qui s'en répand ; et, après avoir quelque temps arrêté nos regards sur ce ravissant spectacle, disons-nous à nous-mêmes, que la demeure qui nous est promise surpassera autant, et plus encore, en magnificence cet admirable firmament, que des lambris dorés l'emportent en éclat sur un toit de chaume. Percez par-delà tout ce qui paroît à vos

Pag. 69. yeux, et, par delà cette belle voûte du ciel, transportez-vous au milieu des Anges, des Archanges et des Esprits célestes, près du trône de Dieu lui-même, dans les palais qu'il habite : c'est là que résident les justes couronnés dans le ciel. Retracez-vous le bonheur dont jouissoit Adam, avant son péché, dans son jardin des délices; et dites-vous qu'il y a encore aussi loin de cet autre paradis à celui-là, qu'il y a loin du ciel à la terre. Imaginez une autre comparaison. Figurez-vous le prince qui règne aujourd'hui sur cet empire, maître de l'univers tout entier, possesseur tranquille de cette vaste domination, au comble de l'abondance et de la gloire, recueillant tous les hommages du respect et de l'amour : ne seroit-ce pas là le plus haut degré de bonheur à quoi l'on puisse parvenir? Enveloppés ici-bas de ténèbres, nous ne pouvons pas même entrevoir cette béatitude. Nous ressemblons à des fils de roi, lesquels, appelés à une couronne, mais enchaînés encore dans les langes du berceau, n'auront le sentiment de leur royale condition, et n'en éprouveront les jouissances, que lorsqu'ils seront parvenus par degrés à l'âge de l'intelligence : mieux encore, nous ressemblons à des prisonniers, qui, après une longue captivité, passeroient tout à coup sur un trône. Tels, et bien plus vifs encore, seront nos transports de joie, quand nous serons arrivés à ce séjour de toutes les félicités. Et cette joie, elle

ne sera pas, comme toutes celles de la terre, bornée à quelques instants, à quelques jours, où, après qu'on l'a goûtée, on tombe dans la satiété, jusqu'à ce que l'habitude vienne en détruire tout-à-fait le sentiment. Non, celle-là est inépuisable. Sans cesse renouvelée, elle ne fera que s'accroître avec l'éternité (*).

« Point de prédicateur de l'Evangile qui puisse, sans témérité, entreprendre de donner à ses auditeurs une idée juste de la gloire du ciel. Mais aussi, dit saint Chrysostôme, le prédicateur a-t-il en lui-même un avantage, puisque l'impuissance où il est réduit est justement l'idée la plus haute, la plus vraie, la plus exacte que nous puissions en avoir sur la terre, et qu'il puisse donner de cette gloire. (1). »

Représentez-vous, autant du moins qu'il est donné à l'imagination humaine de le faire, représentez-vous la bienheureuse condition des saints dans le ciel. Non, le langage humain n'a point d'expressions capables d'en rendre les béatitudes; mais ce qui nous en est raconté peut nous fournir quelques termes de comparaison, propres à nous les faire pressentir. *La souffrance*, nous dit-on, *la*

T. 1 Bened. Pag. 15.

Isa. xxxv. 16.

(*) Hom. vi *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. vi pag. 755, 756.

(1) Bourdaloue, *Mystères*, tom. 1, pag. 306, étendu par Saurin, *sur le ravissement de saint Paul*, tom. ii, pag. 301 —304.

tristesse et les gémissements en sont bannis à jamais. Conçoit-on plus parfait bonheur? On n'y connoît point ni la pauvreté, ni la maladie. On n'y est point attristé par la vue de l'oppresseur et de sa victime, du méchant qui s'irrite, ni du foible qui se plaint et se venge par une secrète envie. On n'y a plus sous les yeux les importunes images des déplorables effets de la concupiscence dans les cœurs qu'elle égare, ni de l'indigence qui accuse, tantôt ses besoins, tantôt la puissance et l'autorité. Toutes nos misérables passions de la terre sont exclues de ce séjour de paix. Là, tout est joie, allégresse, félicité; là, jour sans lendemain, splendeur et lumière sans ombre ni mélange. Lumière nouvelle, aussi supérieure à celle qui nous éclaire, que celle-ci l'est à la pâle clarté d'une lampe nocturne; lumière toujours vive, toujours bienfaisante et pure, de qui les rayons ne sont point interceptés par les ténèbres ou par les nuages, ni altérés par les vicissitudes des saisons; lumière ineffable, qui ne se communique qu'à ceux qui auront été jugés dignes de la connoître. Là, jeunesse, vigueur éternelle, plus de vieillesse avec tous ces maux qu'elle amène; plus de mortalité, avec le triste apanage de corruption que nous traînons après nous. Une gloire inaltérable investit, pénètre tous les saints; et, ce qui surpasse toutes les autres félicités, c'est le bonheur de jouir incessamment des entretiens de Jésus-Christ,

de la société des Anges, des Archanges et des Puissances célestes. Levez, levez les yeux vers le ciel; contemplez-y le merveilleux changement qui s'est opéré dans tout ce qui fut créé. Les formes, dans lesquelles nous les voyons aujourd'hui, ont disparu pour des aspects et plus nobles et plus riants. C'est l'Apôtre qui nous l'atteste. *Les créatures attendent*, Rom. VIII. 19.
dit-il, *avec grand désir la manifestation des enfants de Dieu, parce qu'elles sont ici-bas assujetties à la vanité, avec l'espérance d'être un jour délivrées de cet asservissement qui les corrompt.* Alors la chair, dépouillée de la corruption à laquelle ici-bas rien n'échappe, se reproduira sous des traits qui l'embelliront. L'âme a retrouvé le corps qu'elle habita, mais revêtu d'immortalité; elle-même a repris une vie nouvelle bien plus excellente. Là, plus de dissimulation, plus d'inimitiés. Toutes les volontés, toutes les affections confondues dans un seul et même sentiment, établissent parmi les saints la plus constante, la plus délicieuse harmonie. Là, nous n'aurons plus à redouter, ni les artifices et les violences de l'ennemi du salut, ni les atteintes de la mort, tant de celle qui entraîne la dissolution de nos corps, que de celle bien plus formidable dont nos ames restent menacées sur la terre. Durant leur séjour ici-bas, les saints furent éprouvés par la pauvreté, par les disgrâces : elles étoient nécessaires pour prévenir des langueurs qui les auroient fait

déchoir du noble héritage qui leur étoit promis. Tels les enfants des rois sont élevés sous une discipline sévère; mais lorsqu'ils viennent enfin à être émancipés, qu'ils sont appelés à la pleine jouissance de leurs droits, tout change pour eux : liberté entière, riches et pompeux ornements, pourpre et diadème royal, cortége nombreux, pensées et sentiments à l'égal de leur condition nouvelle; rien qui ne respire la magnificence et l'allégresse. Voilà l'image de l'heureuse révolution qui attend les saints dans le ciel. Et si vous voulez quelque témoignage de la vérité de mes paroles, transportez-vous avec moi par la pensée, sur la montagne dont Notre Seigneur fit le théâtre de sa transfiguration; resplendissant d'une éclatante lumière, bien qu'il ne se manifestât point encore dans toute sa gloire, telle qu'elle se montrera aux regards de ses élus, des yeux mortels n'en auroient pas supporté les rayons; mais dans cette simple ébauche, arrêtez-vous à ce
Matth. XVII. 2. que les évangélistes nous en racontent : *Son visage*, nous disent-ils, *devint brillant comme le soleil.* C'en fut assez pour que les Apôtres, éblouis d'un si vif éclat, tombassent prosternés jusqu'à terre. Dites-moi, si on vous introduisoit dans un palais, où viendroient s'offrir à vos regards une multitude considérable de personnes, revêtues de robes éclatantes d'or, et sur l'endroit le plus élevé, sur un trône magnifique, un personnage, distingué par la ri-

chesse encore plus frappante des pierres précieuses semées sur sa royale pourpre, portant sur sa tête une couronne ; et que, là, on vous donnât l'assurance qu'il ne tient qu'à vous de faire partie de cette brillante cour ; dites-moi, ne consentiriez-vous pas à faire tout ce que l'on exigeroit de vous pour mériter cet honneur ? Ça, viens, ô mon frère, ouvre les yeux de ton intelligence, porte tes regards sur ces palais de la cité céleste. Un spectacle bien plus imposant t'appelle. Viens contempler une assemblée qui se compose de bienheureux de qui la magnificence qui pare leurs vêtements l'emporte de beaucoup sur l'or et les pierreries les plus précieuses, sur tout l'éclat des rayons du soleil, sur tout ce que la terre peut offrir de plus opulent ; une assemblée qui laisse bien loin au-dessous d'elle tout ce qu'il y a d'humain. Ce qui la forme, ce sont les Anges, les Archanges, les Trônes, les Dominations, les Principautés et les Puissances. De là, élève-toi jusqu'au monarque de cet empire ; et contemple, s'il est possible, cette ravissante beauté, ces grâces et ces attraits, cette gloire, cette majesté, ces magnificences ineffables, rassemblées dans sa personne auguste. Voilà les félicités qui t'attendent. Et parce qu'il t'en coûteroit quelque travail d'un moment, tu renoncerois à sa possession ? Ah ! fallût-il mourir mille fois à chaque journée, fallût-il endurer les plus affreuses tortures, pour le bonheur de con-

Pag. 17. templer Jésus-Christ dans sa gloire, d'être au nombre des bienheureux habitants de son céleste empire; non, les maux les plus cruels ne sont rien. A la vue de la transfiguration de son maître, Pierre s'écrie: Matth. XVII. 4. *Seigneur, nous sommes bien ici.* Si la grossière image de la gloire future absorbe toutes les pensées de l'Apôtre, si elle le pénètre des plus vives impressions de plaisir et de félicité, que sera-ce de la réalité même? que sera-ce alors que les tabernacles du Roi des rois, s'ouvrant tout entiers, le découvriront à nos regards; non plus à nos hommages, mais à notre amour et à nos embrassements; non plus à I. Cor. XIII. 12. travers les voiles de l'énigme, mais tel qu'il est et face à face. Laissons les cœurs froids ne désirer le ciel que par la crainte des feux de l'enfer : Je connois, moi, un plus rigoureux supplice que toutes ses tortures; ce seroit d'être privé du bonheur de voir et de posséder Jésus-Christ dans son immortel triomphe (*).

Toutes les fois que saint Paul parle du bonheur des élus dans le ciel, il semble que toutes les expressions lui manquent; il se replie sur les mots de gloire et d'honneur, expressions vagues et générales, qu'il emploie à défaut d'autres, comme étant

(*) *Ad Theodor. lapsum paræn.* I, Morel, *Opusc.*, tom. IV. pag. 561, 562; Chiribiri, citant saint Chrysostôme, pag. 222 *De perfecta caritate*, tom. VI Bened., pag. 294, 295.

les objets auxquels les hommes attachent la plus haute idée de bien (*).

Pour vous donner quelque idée des célestes béatitudes, jugez du ciel que vous ne voyez pas par les magnificences de celui que vous voyez. Si l'éclat en est si vif, que doit-ce être *des cieux des cieux* qui les laissent si loin au-dessous d'eux? Vous ne les pouvez envisager des yeux du corps; élevez-vous jusqu'à eux par la pensée; franchissez ce firmament qui se découvre à vos regards; plongez dans ces espaces supérieurs, qu'aucun horizon ne borne. Transportez-vous parmi ces innombrables légions des Anges et des Vertus célestes; de là, redescendant sur la terre, comparez ce que votre imagination vous aura tracé de ces pompes toutes divines, avec la brillante image qui s'offre à votre vue dans les palais des rois, cette profusion d'ornements, l'or, les pierreries étincelant sur tous les habits; les officiers du prince revêtus d'habits magnifiques, tout, jusqu'aux animaux destinés à son service, étalant le luxe et la richesse; et que le prince vienne lui-même à paroître, tout le reste s'éclipse en sa présence: on n'a plus d'yeux que pour contempler et sa pourpre et son diadème, et la majesté de sa personne. Réunissez tous ces rayons d'une gloire humaine, et re-

T. IX. Bened. Pag. 590.

Ps. CXIII. 16.

(*) Hom. V *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, pag. 50. Magnifiquement développé par Saurin, *Serm. sur le ravissement de saint Paul*, tom. II, pag. 294 et suiv.

portez-les sur la céleste cour au jour où le Roi des rois viendra, dans toute la pompe de sa divine gloire, couronner ses élus (*).

Si l'on offroit à ce vieillard accablé sous le poids des ans et de l'indigence, de le ramener tout à coup à la jeunesse, de lui donner une vigueur et une beauté parfaite, de le combler de biens, jusqu'à en faire le roi de l'univers durant un millier d'années, et cela, au sein de la plus profonde paix, que ne feroit-il pas pour mériter un tel bonheur? Jésus-Christ ne borne point ses promesses à ces seuls avantages; il vous en garantit de plus magnifiques et de plus durables.... La possession de ce que l'on appelle biens de la terre, dignités, richesses, plaisirs, gloire humaine, vous enivre, exalte votre imagination au point de laisser croire à ceux qui y sont parvenus qu'ils sont transportés dans un autre monde, bien que ce soient là des biens imaginaires, et qu'ils s'échappent avec la rapidité d'un songe; jugez quelle doit être la félicité des âmes mises en possession de ces biens réels, ineffables, immortels, dont on jouit dans la cité céleste, biens si fort au-dessus de toute comparaison, qu'il n'est pas possible de s'en faire une idée. Enfants enfermés ici-bas dans le sein de notre mère jusqu'au jour de

(*) Hom. XIV *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 208 : Bourdaloue : « Je m'attache au raisonnement de saint Chrysostôme, etc. » (*Pensées*, tom. I, pag. 15—18.)

l'enfantement, nous ne pouvons pas apercevoir, à travers les grossières enveloppes qui nous pressent et nous enlacent de toutes parts, la brillante lumière de cette vie future. Nous attendons le jour de l'émancipation; et quand ce jour sera venu, lorsqu'enfin le temps et le monde, parvenus à leur consommation, auront amené tous les hommes aux pieds du souverain tribunal, les méchants passeront des ténèbres du tombeau dans un autre séjour plus ténébreux encore; et les bons, fruits mûrs pour l'éternité, viendront partager la félicité des Esprits célestes (*).

Jésus-Christ promet à ses élus de les associer à sa propre gloire. Quel magnifique présent! quel éclat de lumière! quelle félicité! Qu'est-ce que l'on appelle la gloire sur la terre? Une ombre vaine bientôt évanouie, une gloire qui *ne descendra point*, dit le prophète, *dans le tombeau* avec ceux qui en furent épris: souvent même elle n'attend pas leur mort pour mourir avant eux. Mais cette gloire dont jouiront les élus, elle ne passera point, elle est immortelle, sans mélange comme sans durée; tous les dons de Dieu participent à la nature de leur sublime principe (**).

T. XI Bened. Pag. 553.

Ps. XLVIII. 18.

C'est de cette gloire que David, dans les saints

(*) *Ad Theodor.*, tom. I Bened., pag. 19, 20.

(**) Hom. II *in* II *ad Timoth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 416.

transports de son admiration et de son amour, disoit : *Quand viendrai-je et paroîtrai-je devant la face de Dieu ?* ne doutant point qu'au sortir de ce monde il ne dût jouir de la vue de Dieu. Dans sa sainte impatience, il lui tarde d'arriver au terme de la vie, pour arriver à cette plénitude de félicités (*).

Ps. XLI. 3.

Si nous étions épris des chastes délices de cette cité sainte, bien pénétrés des célestes espérances, nous ne serions pas aussi vivement touchés que nous le sommes des choses d'ici-bas ; nous serions également insensibles et aux misères de cette vie, et à ses faux plaisirs. Tels que des voyageurs dont la course se dirige vers une royale cité : rien de ce qui se présente sur leur passage ne les peut arrêter, ni le charme des prairies ou des jardins, ni la fraîcheur des vallons, ni l'aspérité des déserts; mais, indifférents à tous les aspects étrangers, ils n'ont des yeux que pour contempler dans leur pensée le terme où ils tendent. De même, celui qui fait de cette bienheureuse cité, l'objet de ses méditations habituelles et de ses saints empressements, ne donne plus le nom de peines à ce qu'il endure pour y arriver, ni le nom de plaisirs à ce qui l'en éloigne ; mais, tout entier à cette salutaire pensée, il est sans yeux pour tout ce qui n'est pas elle. Comme saint

(*) *Expos. in ps.* XLI, tom. V Bened., pag. 141.

Paul, *il ne considère point les choses visibles, mais* II.Cor. IV. 18.
les invisibles, parce que, se dit-il à lui-même, *les choses visibles sont temporelles, mais les invisibles sont éternelles* (*).

Si la pratique de la vertu vous semble dure, dites-vous à vous même : Que, pour quelques misérables plaisirs que vous sacrifiez ici-bas, vous recevrez une récompense sans bornes. Quoi ! ô mon âme ! vous vous affligez d'une aussi modique privation, au lieu de vous réjouir de ce que je vous procure le ciel. Ce n'est point pour un homme, c'est pour Dieu lui-même que vous agissez. Un moment encore, et vous verrez combien vous aurez gagné à souffrir.

Avec cette disposition, plus d'épreuve, plus de sacrifice. Plus même l'épreuve et le sacrifice vous auront semblé douloureux, plus alors ils vous paroîtront faciles et féconds en plaisirs. Le Démon peut bien réussir à vous surprendre par l'appât d'un plaisir d'un moment, suivi d'un châtiment éternel ; et la pensée qu'une souffrance d'un moment sera suivie d'une récompense immortelle, ne pourroit vous élever au-dessus des combats qui s'attachent à l'exercice de la vertu ! Commencez seulement, Dieu fera le reste. Tel qu'un roi qui, pour associer son fils à son triomphe, le veut avoir à ses côtés sur le champ de bataille, tenant tête à

(*) *In ps.* CXIV, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 342 ; Bossuet, *Serm.*, tom. I, p. 83—92 ; *ibid.*, 127—134

l'ennemi, dont il défie bravement les regards, tandis que lui dirige toutes les manœuvres; ainsi le Seigneur agit-il avec vous dans la guerre où vous êtes engagé contre le Démon. Tout ce qu'il vous demande, c'est que vous vous déclariez franchement contre votre ennemi commun. Il se charge, lui, de toute la manœuvre, et saura bien en écarter de vous
Ephes. VI. 16. les traits enflammés, comme il sauva de la fournaise
Dan. III. les trois jeunes hommes qui n'avoient assurément à lui offrir que leur bonne volonté. Vous voulez échapper dans cette vie à cette fournaise ardente des plaisirs déréglés du siècle, et dans l'autre aux flammes dévorantes: pensez aux récompenses du ciel. Ce qui vous paroît difficile, insupportable, deviendra bientôt aisé, naturel, délicieux. Ce sont nos passions qui nous font croire la vertu pénible, le vice doux et agréable; pour peu que nous les surmontions, les objets changent de face. Il y a, dans les passions, un germe d'amertume qui empoisonne le cœur, après même que l'on s'en est affranchi.
Rom. VI. 21. *Quel fruit*, demande saint Paul, *avez-vous recueilli de ces désordres dont vous rougissez maintenant?* Au contraire, il témoigne assez combien l'exercice de la vertu devient facile, en l'appelant une *afflic-*
II.Cor. IV. 17. *tion légère et d'un moment* (*).

(*) La Rue, *Serm. sur l'insensibilité pour le ciel*, tom. II, pag. 341; Bourdaloue, Massillon, Molinier, tous les prédicateurs. Voyez dans Saurin un mouvement plein de chaleur et d'éloquence, *Serm.*, tom. IX, p. 428.

Pénétrez-vous bien de la pensée du ciel ; et vous aurez vaincu le monde. Ne pas rechercher le monde, c'est en triompher ; méprisez-le, vous l'aurez vaincu. Que sommes-nous ici-bas? des voyageurs et des étrangers. Qui peut donc être pour vous sujet d'inquiétude et d'affliction? Vous appartenez à une cité dont Dieu est lui-même le créateur et l'architecte : vous n'êtes dans ce monde que comme dans un séjour de passage, où vous n'avez qu'un moment à demeurer. Qu'au sein de la patrie vous eussiez à souffrir, vous auriez raison d'en être affecté ; mais vous n'y êtes pas, vous y courez. Seriez-vous sensible à une injure que vous feroit un inconnu? Ce seroit une foiblesse aussi insensée que criminelle. Vous êtes dans ce monde parmi des méchants qui vous outragent, parce qu'ils ne vous connoissent pas ; ils ne savent pas que vous êtes citoyens du ciel, que vos noms sont inscrits dans la céleste patrie, et parmi ceux des Chérubins. Que dans une hôtellerie, quelqu'un vous insultât sans vous connoître, vous seriez le premier à en rire ; faites-en autant à l'égard de ceux qui vous méconnoissent. Vous n'êtes, encore une fois, dans cette vie, que comme des voyageurs dans une hôtellerie, attendant leurs compagnons de voyage ; quand tous seront réunis, et qu'ils verront qui vous êtes, ceux qui vous auront méconnu s'écrieront avec désespoir: *Insensés que nous étions, c'est*

T. VIII Bened. Pag. 468.

Sap. v. 3.

donc là celui qui a été autrefois l'objet de nos railleries (*) !

§ V et VI.

Nous reportons à la partie suivante les deux articles concernant les devoirs généraux de la vie chrétienne, comme étant d'absolue nécessité pour obtenir la vie éternelle. L'étendue des matières ne nous a pas permis de les insérer dans ce volume. Ils trouveront également leur place dans ceux qui viennent après sous le titre *de la Charité*.

§ VII.

Exemple des saints.

1. *Les saints patriarches de l'ancien Testament.*

T. VI Bened. Pag. 604.

Le nautonier, engagé sur un vaste océan, où il n'a ni continent, ni montagne, ni colline, ni rocher qui puissent lui faire reconnoître la terre, évite les écueils, en tenant ses regards attachés sur certaines étoiles qui lui servent à diriger sa navigation. Ainsi le fidèle qui voyage sur la mer de ce monde, fixe les yeux, non pas sur des étoiles, mais sur les saints des temps antiques; et, réglant sa marche sur les exemples qu'ils nous ont laissés, finit par arriver heureusement au port du salut. L'intention du Sei-

(*) Hom. LXXIX *in Joann.*, LXXVIII, Morel, *Nov. Testam.*, pag. 505 (*Pensées*). Voy. *Biblioth. chois.*, tom. XI, pag. 180.

gneur, en nous transmettant par l'Ecriture sainte les événements de leur vie, a été, non-seulement de les proposer à nos éloges, mais de les offrir à notre imitation. Il y a au fond de toutes les âmes un secret sentiment qui nous fait aimer ce qui est bien; les actions héroïques parlent à l'honneur, elles enflamment l'émulation; voilà pourquoi Dieu a voulu que l'histoire des épreuves des anciens Patriarches nous fût conservée, afin que leur conduite, dans les divers combats qu'ils ont eu à soutenir, nous servît de leçon dans ceux auxquels chacun de nous est exposé. Job est le modèle de la résignation dans les maux; Moïse, de la patience à opposer aux contradictions; David, de la douceur; Daniel, du jeûne et de la prière; Joseph et Suzanne, de la chasteté.

Abel. (Voyez cette *Bibliothèque*, tom. xii, p. 193.)
Noé. (Même vol., pag. 208.)
Abraham, Isaac, Jacob. (Même vol., pag. 212—231, et vol. xiv, pag. 410.)

Joseph. Ses frères le vendirent par envie; leur dessein étoit qu'il fût esclave; le dessein de Dieu, qu'il parvînt à la souveraine puissance. Les étrangers auxquels il fut vendu, étoient bien loin eux-mêmes de connoître quelle valeur sa vertu lui donnoit, plus loin encore de prévoir que c'étoit là le futur libérateur de l'Égypte. Vendu par eux une seconde fois, il s'attire l'affection de ses nouveaux T. vi. Bened. Pag. 605.

maîtres. L'épouse de Putiphar conçoit pour Joseph une flamme adultère ; elle emploie, pour l'entraîner dans le crime, toutes les manœuvres de la séduction. Dieu le permettoit pour donner à la vertu du jeune Hébreu l'occasion de se manifester avec éclat, et à tous les siècles un modèle admirable de chasteté. Voyez dans notre généreux athlète, quelle force au milieu d'une aussi dangereuse épreuve ! Attaqué par sa jeunesse, comment se défendre de son propre cœur? Assailli au dehors par des caresses empressées, par les intrigues que faisoit jouer auprès de lui une femme que la passion emporte. Promesses, menaces, artifices, tout est employé ; mais sans succès. Joseph investit tous ses sens de la pudeur, comme d'une armure qui repousse toutes les attaques. Lorsqu'un jour cette criminelle épouse l'eut introduit dans l'intérieur de son appartement, soit par adresse, soit par violence, quel combat va s'ouvrir ! D'un côté, les Anges du ciel qui attendent en silence l'issue de la lutte, tenant à la main des couronnes ; de l'autre, les Démons pressant l'Égyptienne et l'enhardissant au crime. Tu m'appartiens, disoit-elle à son esclave, c'est mon argent qui a payé ta personne : si tu me résistes, crains les fers et les cachots, crains la mort qui ne peut t'échapper. Si tu consens, ma fortune tout entière est à toi. Tu as peur peut-être que l'on ne nous surprenne ; nous sommes sans témoins. — Que répondra Joseph? Vous

m'appelez votre esclave : je n'étois pas fait pour l'être ; Abraham et Isaac, de qui je descends, avoient l'honneur de s'entretenir avec Dieu. Jacob, qui lutta avec un Ange, m'a donné la naissance : serois-je moins fort contre vous qu'il ne l'a été contre un Ange? Mes frères m'ont vendu par jalousie. Je puis être esclave sans perdre l'honneur. Je vous appartiens, puisque vous m'avez acheté; mais je n'ai manqué à aucun de mes devoirs : nulle plainte ne s'est élevée contre moi, et vous voulez me rendre criminel! Ne vous abusez pas; je suis jeune, mais la loi de mon Dieu, qui parle à mon cœur, me donne la force de résister; le fils de Jacob ne dégénèrera pas de la vertu de son père. Gardez vos honneurs et vos promesses; gardez votre or, qui seroit le prix de l'infamie; moi, j'aspire à d'autres richesses qui ne craignent point la rouille des temps. Nous sommes seuls, dites-vous; pourrois-je me dérober à l'œil du Dieu qui perce les ténèbres, et voit jusqu'aux plus secrètes pensées? Nous sommes en présence des saints Anges, et nous aurions des milliers de témoins et d'accusateurs. Respectez, et les Anges qui nous voient, et les hommes qui ne nous verroient pas. Pensez à votre époux, à vos frères, à vos amis, à vos proches, qui jusqu'à présent vous citoient avec orgueil parmi les modèles de votre sexe. De quels yeux envisageriez-vous un époux contre qui vous conspirez? lui tendrez-vous les bras, quand vous

Pag. 606.

Gen. XXXII. 24.

l'aurez voulu assassiner? Quel langage aurez-vous à tenir désormais à l'homme dont vous avez souillé la couche nuptiale? Etoient-ce là les promesses que vous lui aviez faites?

Suite de son histoire, racontée d'après le livre de la Genèse.

Pag. 607. Imitons sa conduite, si nous voulons être associés à la gloire dont il jouit dans le ciel (*).

T. v Bened. Pag. 374. Moïse. L'Ecriture parlant de Moïse, dit *qu'il étoit le plus doux de tous les hommes qui demeuroient sur*
Num. xii. 3. *la terre*. Ce témoignage a trouvé des contradicteurs; on l'a mis en opposition avec l'histoire du saint législateur; s'est-il montré le plus doux des hommes, a-t-on demandé, celui dont nous lisons qu'il avoit
Exod. ii. 12. commencé par tuer un Egyptien; qui bientôt suscita parmi son peuple des guerres intestines, et fit couler des flots de sang, arma les proches les uns contre les autres, obtenoit, par ses prières, tantôt que la terre s'entrouvrît, tantôt que le feu du ciel tombât, pour engloutir ou dévorer des hommes de sa nation? Si c'est là de la douceur, qu'appellera-t-on de la colère et de la cruauté? Répondons à ces

(*) *De Joseph. et de caritate*, Morel, *Opusc*, tom. i, pag. 134—140 On peut voir le sermon de Blair, *sur le caractère de Joseph*, *Serm.*, tom. iii, pag. 75. Sur le même patriarche, voyez plus haut, tom. xii, pag. 231; et xiv, pag. 413.

griefs, sans aller chercher ailleurs que dans les allégations mêmes si témérairement produites contre Moïse, l'apologie de son caractère. Je n'aurai pas besoin de rappeler ni comment il se vengea des insultes de sa sœur, et des murmures de son peuple, qu'en demandant pour l'une et pour l'autre grâce au Seigneur, ni le langage vraiment apostolique et tout céleste avec lequel nous le voyons parler habituellement à ce même peuple. Commençons d'abord par nous entendre sur les mots douceur et cruauté. Car enfin sévir n'est pas toujours cruauté, pas plus que la douceur ne consiste absolument à pardonner. Un caractère doux est celui qui, ne cherchant pas à se venger des injures qui lui sont personnelles, ne laisse pas impunies celles qui portent sur les autres, mais prête assistance et secours aux opprimés, et sait déployer une vigoureuse fermeté contre ceux qui exercent l'injustice. Autrement, ce n'est plus clémence et douceur, mais foiblesse, lâcheté, l'apathie d'un cadavre. Voir de sang-froid l'injustice, être sans indignation contre ceux qui en sont les auteurs, comme sans pitié pour ceux qui en sont les victimes, ce n'est point vertu, mais vice. Ce qui manifeste combien Moïse mérite l'éloge que l'on nous fait de sa douceur, c'est le zèle courageux dont il s'enflamme pour repousser l'iniquité et défendre l'innocence. Qu'il s'agisse de sa propre cause, il s'en faut bien que ce soit la même

Num. XII. 13. Exod. XXXII. 11.

ardeur. Tout désir de vengeance et de punition est éteint; son caractère de sagesse est donc conséquent à lui-même. Qu'il eût été, comme on l'en accuse, irrascible et vindicatif, cette ardeur et cette violence dont on prétend qu'il se laissoit emporter, n'auroit
Pag. 375. fait que s'irriter bien davantage dans ses propres intérêts. Car il est d'expérience que l'on s'émeut bien plus aisément pour soi que pour les autres. Moïse tient le juste milieu, aussi inflexible pour ce qui blesse l'ordre public, qu'indulgent pour ce qui concerne sa seule personne. Vous, qui l'accusez, que vouliez-vous qu'il fît? Qu'il fût insensible aux calamités de son peuple, qu'il le laissât patiemment sous le joug de l'oppression? Auroit-il mérité d'en être le législateur? Que s'il eût à punir les désordres survenus parmi ce peuple, sa conduite fut celle d'un médecin à qui l'on ne reproche point de couper, quand il le faut, dans le vif, des chairs qu'assiège la corruption. Moïse étoit juge. Il avoit donc à remplir l'office de juge. A la tête d'un peuple remuant, porté sans cesse au murmure, à la révolte, il falloit bien qu'il arrêtât le mal à ses commencements, qu'il le coupât à sa racine, pour en prévenir les dangereux progrès. On nous objecte la mort de Dathan et d'Abiron : on aimeroit donc mieux qu'il eût laissé le sacerdoce dans l'avilissement; qu'il couvrît de l'impunité un attentat sacrilége contre la loi divine, au risque d'ébranler et

d'anéantir tout l'ordre social dont elle est le fondement sacré; qu'il ouvrît indifféremment les portes du sanctuaire à tous les ambitieux; et que, dût-il en coûter même le sang des proches, pour sauver quelques individus, il exposât le peuple tout entier à périr (*)?

Josué. Ce que c'est que la parole du juste! Josué a dit: *Soleil, arrête-toi sur Gabaon; lune, n'avance point sur la vallée d'Elom;* tous deux obéissent. Que l'univers tout entier, que des milliers de mondes en fassent autant. Non; la chose n'est pas possible. Un seul ami de Dieu commande aux créatures que son maître a faites, ou plutôt, il demande au Dieu tout puissant de vouloir bien exécuter ce prodige: la créature obéit à l'ordre de son créateur, le sujet à son maître. Bien que les œuvres de Dieu suivent le cours qui leur a été prescrit, elles n'en restent pas moins soumises à la volonté suprême du Dieu qui les a faites. Le miracle opéré par la voix de Josué me paroît supérieur à celui de Moïse entr'ouvrant la mer Rouge et la tenant suspendue, pour donner un libre passage au peuple d'Israël: pourquoi? parce que c'est quelque chose de plus

T. XII Bened. Pag. 249. Jos x. 12.

Pag. 250.

(*) *Expos. in ps.* CXXXI, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 414. Dans l'homélie sur le psaume XLIV (tom. V Bened., pag. 169, 170) saint Chrysostôme cite les mêmes raisonnements, et dans les mêmes termes, selon son usage. Au sujet de Moïse, voyez plus haut, tom. XII, p. 243, et tom. XIV, pag. 415, de cette *Biblioth. chois.*

merveilleux de commander au ciel que de commander à la mer. Mais pourquoi encore ce miracle de Josué surpasse-t-il celui de Moïse ? C'est que Josué est, dans son nom même ainsi que dans sa puissance, la figure, le représentant de Jésus. A ce nom, les créatures ne savent qu'obéir (*).

T. IV Bened. Pag. 707. ANNE, mère de Samuël. Affligée profondément de sa stérilité, Anne vint au temple se présenter au Seigneur, et lui adresser sa prière. *Seigneur,* lui disoit-elle, *Dieu des armées.* Pourquoi ne pas dire simplement : Mon Dieu, mais l'implorer par les termes qui rappellent la majesté du Très-Haut, et expriment la terreur due à sa puissance formidable ? Elle ne fait que marquer mieux sa confiance et son amour. Ceux qui ont des grâces à demander à l'empereur ne se contentent pas de l'appeler par son nom, ils y joignent ceux de triomphant, d'auguste, de victorieux, les titres en un mot les plus capables de flatter. Telle est la politique de cette sainte femme, elle commence sa prière par l'expression la plus honorable pour le maître tout puissant à qui elle l'adresse.

I. Reg. I. 11.

Pag. 708.

Parce qu'elle l'accompagne d'une componction vive, elle est sûre d'être exaucée : *Si vous daignez considérer l'humiliation de votre servante.*

Ibid.

(*) Hom. XXVII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 249, 250. Voy. le tom. XIII de cette *Bibliothèque choisie*, pag. 429, et le tom. XII, pag. 256, tom. XIV, pag. 427.

Donnez un fils à votre servante, et je vous le consacrerai. C'est-à-dire qu'il sera entièrement à vous; tous les droits que j'aurai sur lui, je vous les abandonne. Je ne veux en être la mère que pour vous en faire le sacrifice. Elle ne dit pas à Dieu : Si vous m'en donnez deux, je les partagerai avec vous. Si vous m'en accordez un, il sera tout entier pour vous.

Il ne boira point de vin, ni rien de ce qui peut enivrer. Elle n'est point encore mère, et déjà elle en fait un prophète; déjà elle a tracé le plan de son éducation : elle stipule auprès de Dieu, et l'oblige à lui donner le fils qu'elle demande. Mais cet enfant, il sera délicat, ne point soutenir sa santé par un peu de vin, c'est la compromettre. Quoi! de l'eau pour toute boisson, même quand il viendroit à être malade? Non. Cette mère ne fait aucune de ces réflexions : elle sait bien que la même Providence qui le lui donnera est assez puissante pour le lui conserver (*).

A quoi bon nous parler d'Anne et de son histoire? — Son exemple apprendra aux femmes stériles le moyen de devenir mères, aux mères la manière de bien élever leurs enfants. Pour suppléer au défaut de la nature, pour guérir telle plaie de l'âme, pour apporter le remède à tels maux qui vous affli- Pag. 721.

(*) *De Anna*, serm. I, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag 794, 795

gent, les hommes sont impuissants; Dieu seul vous offre un secours efficace. Vous allez chercher bien loin, quelquefois par-delà les mers, un médecin dont vous avez entendu vanter la science; et vous n'avez pas une assurance certaine du succès que vous désirez. Ici, le médecin vient s'offrir de lui-même; il vous épargne les hasards du voyage, il est à votre porte. Son art ne se borne pas à guérir la stérilité; pas une maladie, quelle qu'elle soit, qui résiste à sa puissance. Il ne vous en coûtera ni souffrance, ni argent : et vous le dédaigneriez (*) !

Nous avons de saint Chrysostôme cinq Homélies sur Anne, mère du prophète Samuel. Il y est traité particulièrement de l'éducation que les mères doivent à leurs enfants, de la nécessité de la prière.

David. Prophète et roi. Appelons-le prophète plutôt que roi. Car comme roi, son état se bornoit à la Judée; comme prophète, il appartient à tout l'univers. Comme roi, il n'a vécu que quelques années; comme prophète, il vivra éternellement (**).

T. v. Bened. Pag. 53.

David, après sa victoire sur Achitopel : *Seigneur, mon Dieu, c'est en vous que j'ai espéré.* Comme ailleurs il dit : *O Dieu! ô mon Dieu! je veille et j'aspire vers vous dès que la lumière paroît.* Comme

Ps. VIII. 1. LXII. 1.

(*) *Ibid.*, serm. III, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 810—812. (En substance.)

(**) *De pœnit. et mœstitia*, etc., Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 889.

tout ce qui est homme, David avoit besoin du secours de Dieu; mais la ferveur de ses désirs se détachant de toutes les autres créatures, il se met dans un rang à part (pour fixer plus particulièrement sur sa personne les regards de celui qu'il implore). Le Seigneur en fait autant à l'égard des justes. Bien qu'il soit généralement le Dieu de tous, lui-même s'appelle plus particulièrement le Dieu des justes : *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.* Matth. XXII. 32. Mais quelle haute sagesse dans ces paroles et dans ce qui suit : *C'est en vous que j'ai espéré : sauvez-moi.* Ps. VII. 2. Il ne dit pas : châtiez mon ennemi ; anéantissez celui qui me persécute. Toute sa pensée se concentre sur lui seul : *Sauvez-moi ;* ne permettez pas que je sois victime des complots qui se trament contre ma vie, délivrez-moi. Malgré le juste ressentiment de l'outrage qu'il a reçu, David n'articule pas le nom du parricide ; l'extrémité où il est n'anéantit pas dans son cœur la voix de la nature ; celui qui lui a déclaré la guerre n'en est pas moins son fils ; la tendresse paternelle prévaut sur le sentiment de ses propres dangers. Que dis-je? la tendresse paternelle! Reconnoissons dans ce langage la sagesse qui l'anime. C'est moins à la force de la nature qu'à sa clémence qu'il en faut rapporter l'honneur. Il accuse moins un fils coupable qu'une armée rebelle ; aussi le reproche qu'il en fait n'a-t-il rien de particulier : *Sauvez-moi de tous ceux qui me persécutent.*

Et encore, nulle aigreur, nul emportement. Vous ne l'entendez pas dire : Délivrez-moi de ces ennemis qui ont levé l'étendard contre moi, qui ont porté le ravage sur mes terres, et dont la passion criminelle n'a pas respecté le palais de leur roi. Non ; un seul mot lui suffit : *Délivrez-moi de tous ceux qui me*
Vers. 3. *persécutent. De peur qu'enfin il ne ravisse mon âme* (ma vie) *comme un lion, lorsqu'il n'y a personne qui me tire d'entre ses mains, et qui me sauve.* Quoi donc, David n'avoit-il pas eu le temps de rassembler son armée? N'avoit-il pas sous ses ordres un assez grand nombre de combattants? Pourquoi donc ces paroles : *lorsqu'il n'y a personne qui me tire de ses mains, et qui me sauve.* C'est que l'univers tout entier, armé pour sa cause, lui paroîtroit encore impuissant, s'il n'avoit pas l'assistance du Ciel; et que d'autre part, fût-il seul au monde, avec le secours du Ciel il n'a rien à redouter. Aussi dit-il ail-
Ps. XXXI. 16. leurs : « Ce n'est point dans sa grande puissance qu'un roi trouve son salut, et le géant ne se sauvera point non plus par sa force extraordinaire. » Je sais que par ces mots : *lion* et *ceux qui me persécutent*, certains interprètes entendent le Démon et ses satellites. Rien n'empêche que l'on n'admette ce sens : David s'en alarmoit bien davantage encore pour son fils, qu'il voyoit en proie aux fureurs de ce violent ennemi. Il tremble pour lui-même, de peur d'en être à son tour la victime; il n'a pas oublié que

cette guerre malheureuse, lui-même l'avoit provoquée par la honteuse foiblesse dont il s'étoit rendu coupable, et qui avoit éloigné de sa personne le secours de Dieu; d'où vient que tous l'ont abandonné, et qu'il n'y a personne qui puisse le sauver des mains de son ennemi. L'Ecriture parle dans ce sens : « (1) Le Démon, votre ennemi, *tourne*, nous dit-elle, *autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer* (*). » I. Petr. v. 8.

Concevez-vous monstre de scélératesse égal à cet Absalon, qui ose prendre les armes contre son père (et quel père! la douceur, la bonté même)? qui l'oblige à fuir devant son fils, s'abandonne contre sa royale personne à tous les emportements de la plus lâche insolence et de la plus effrénée? Eh bien! David a-t-il rendu le mal pour le mal? Rappelle-t-il à cet indigne fils les bienfaits dont il l'a comblé? Se rappelle-t-il à lui-même les outrages qu'il en a reçus? Nulle part. Même clémence, même générosité, même pardon des injures que dans sa conduite à l'égard de Saül, à qui il avoit rendu de si signalés services, à qui il avoit procuré de si grands avantages sur ses ennemis. L'ingrat Saül n'y répond que par la plus éclatante inimitié, par de perfides manœuvres et d'homicides complots contre la vie de T. v Bened. Pag. 57.

(1) Il nous a fallu étendre la pensée dans cette dernière phrase pour la rendre plus claire.

(*) *Expos. in ps.* VII, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 61—63.

son bienfaiteur. Que d'occasions s'offroient à la vengeance, si David eût voulu en profiter! Son persécuteur est seul, sans gardes, livré à ses coups, enchaîné par le sommeil ; il est son captif, et cela, non pas une fois, mais vingt. On le presse de se défaire de son ennemi, d'en faire justice ; non. David ne sait que pardonner. Maître de lui-même, il commande à son ressentiment; il préfère au plaisir de la vengeance l'honneur de la modération, au risque des nouveaux dangers auxquels il n'ignore pas que sa clémence l'expose. David avoit des ennemis : étoit-ce sa faute? Ce n'étoit pas lui qui avoit fourni prétexte à leurs inimitiés. Avoit-il mérité celle de son fils, celle de Saül? Son fils; il lui avoit pardonné déjà un crime qui méritoit la mort, et avoit consenti enfin à le revoir. Saül; il n'avoit tenu qu'à lui de se mettre à couvert de ses fureurs, en lui donnant la mort. La question n'est donc pas de savoir si l'on a des ennemis, mais si l'on a mérité d'en avoir. Jésus-Christ ne nous dit pas : Vous n'aurez point d'ennemis, mais n'ayez point de haine ; *ne rendez point le mal pour le mal.* Le premier ne dépend pas toujours de nous; nous sommes maîtres de l'autre. Que l'on nous haïsse sans que nous y ayons donné sujet ; la faute n'en retombe point sur nous, mais sur celui qui a donné dans son cœur accès à la haine. C'est le propre des méchants de haïr sans raison ceux qui sont vertueux. Jésus-Christ et ses Apô-

II. Reg. XIV. 38.

I. Petr. III. 9.

tres, avant eux les prophètes, avoient-ils mérité l'aversion qu'avoient contre eux les Pharisiens, les faux docteurs et les faux prophètes? Vous n'avez point d'amitié pour moi; vous êtes mon ennemi, moi je ne suis pas le vôtre. Comment le serois-je? Je ne vous veux que du bien; toute mon étude est de vous en faire (*).

Absalon se révolte contre son père, et David est obligé de fuir en présence de son fils. Le crime d'Absalon ne lui profitera pas long-temps. Le ciel lui devoit le châtiment qu'il subit, pour ne pas permettre que les fils parricides s'autorisassent d'un pareil exemple. Réduit à fuir à son tour, il rencontre la mort dont l'arrêt avoit été prononcé par son crime. Le voilà suspendu entre le ciel et la terre, également repoussé par l'un et par l'autre. Le ciel avoit autrefois rejeté de son sein le premier des révoltés, l'Ange rebelle dont parle Isaie : pouvoit-il alors recevoir son trop fidèle imitateur? La terre elle-même se seroit indignée de porter un infâme parricide. Si elle s'étoit entr'ouverte pour engloutir Dathan, coupable du seul crime d'avoir proféré d'insolents murmures contre Moïse, pouvoit-elle supporter un fils marchant contre son père (**)?

T. v Bened. Pag. 5.

Num. XVI.

Dans le dessein que je me suis proposé de vous en-

(*) *Expos. in ps.* VII, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 66, 57.

(**) *Expos. in ps.* III, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 4.

tretenir du pardon des injures, je ne saurois, mes frères, présenter à votre émulation un exemple plus intéressant que celui d'un prince qui a mérité les éloges de Dieu même? *J'ai trouvé*, a-t-il dit, *David, fils de Jessé, un homme selon mon cœur.* Après un semblable témoignage, nulle opposition à former. Il n'en est pas de Dieu comme des hommes; ses jugements ne sont point dictés par la faveur ni par la prévention. Ses suffrages ne se donnent qu'à la vertu. Un motif de plus qui me détermine à vous le proposer pour modèle, c'est qu'il appartient à l'ancienne loi. Que dans la loi nouvelle il se rencontre des hommes assez maîtres d'eux-mêmes pour pardonner à leurs ennemis, et sacrifier leurs ressentiments, je m'en étonne moins. La doctrine et l'exemple de Jésus-Christ nous ont familiarisés avec cette philosophie chrétienne. Mais parce que dans l'ancienne loi il étoit permis de se venger, en exerçant des représailles: *Rendant œil pour œil, dent pour dent,* une vertu qui va plus loin que la concession faite par le législateur, et s'élève jusqu'à la sublime perfection des temps modernes, n'en est que plus admirable. L'exemple qu'elle offre a d'autant plus de poids, qu'il est moins attendu, et laisse par conséquent sans excuse quiconque refuse de l'imiter.

I. Reg. XIII. 14.

Exod. XXI. 24.

Il ne faut pas un grand effort pour ne se point venger d'un homme à qui vous n'avez d'autre re-

proche à faire que celui de n'en être pas aimé. Mais celui qui s'est déclaré hautement votre ennemi; mais celui que l'on a comblé de bienfaits et qui, oubliant tout sentiment de reconnoissance et de justice, attente, non pas une fois, mais plusieurs, mais avec acharnement aux jours de son bienfaiteur: pardonner à un tel homme, lui laisser la vie, quand on est maître de la lui ôter, protéger ses jours contre ceux qui les menacent, quand on a l'intime conviction qu'il en abusera pour se porter à de nouvelles tentatives contre vos propres jours, n'est-ce pas là le comble de l'héroïsme? Voilà ce qu'a fait David, et ce qu'il n'a laissé de faire durant la vie de Saül, son implacable persécuteur (*).

Ne nous contentons pas d'admirer David, imitons-le. Ne négligeons aucun moyen de forcer notre ennemi à dépouiller ses préventions contre nous; ne nous inquiétons point s'il a raison, s'il a tort; pas plus que le médecin ne s'embarrasse si le malade s'est attiré son mal par sa faute. Notre unique soin doit être de le guérir. Pag. 760.

David avoit une occasion bien favorable de se défaire de Saül en lui ôtant la vie dans la caverne : *Il ne permit pas même à ses domestiques de se lever et de tuer Saül.* On ne commettroit point soi-même I. Reg. XXIV. 8.

(*) *De David. et Saül.*, Hom. I, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 842, 843.

un homicide; mais auroit-on la force d'empêcher de le commettre? David avoit bien d'autres sentiments. Maître de la vie de Saül, il regarde sa personne comme un dépôt sacré qui lui a été confié, dont il lui sera demandé compte; et bien loin de penser à le violer, il le défend contre toute agression étrangère. Il s'établit le gardien et le protecteur de son ennemi. C'étoit là pour David une tentation bien délicate. Il avoit à la fois et à maîtriser son propre ressentiment, et à contenir l'animosité des siens. Dieu lui inspira les paroles par lesquelles il triompha de leur emportement. Ce n'est plus un capitaine qui commande; c'est un pontife qui préside dans le sanctuaire; et la victime qu'il immole, c'est lui-même, c'est son juste courroux, et l'occasion de la vengeance.

Après cette victoire, il n'omet rien de ce qui peut orner son triomphe. *Saül sortit de la caverne sans savoir ce qui s'étoit passé.* David le suivit plus glorieux qu'au jour où il avoit terrassé Goliath. Victoire en effet bien plus éclatante, trophée plus honorable, conquête d'un tout autre prix que la tête d'un Barbare. Pour triompher de Goliath, il lui a fallu des armes, une fronde, une pierre. Sans armes, il triomphe de son ennemi et de lui-même. Ici, vous ne le voyez point tenant dans ses mains la tête d'un autre Goliath; il traîne après lui ses passions enchaînées. Il n'ira point déposer dans le temple

Ibid. XVII. 49.

de Jérusalem la dépouille de son ennemi vaincu ; c'est le Ciel qui la réclame. Les femmes d'Israël ne viendront point à sa rencontre, chantant en son honneur l'hymne du triomphe ; mais les chœurs des Anges applaudissent à sa victoire et font retentir leurs cantiques d'admiration en l'honneur de sa modération et de son courage (*).

Saül lui-même ne peut résister à la patience de David. *Est-ce vous*, lui dit-il, *que j'entends, ô mon fils David?* Quel changement et quel langage! A peine daignoit-il auparavant l'appeler par son nom. Le voilà qui l'appelle son fils. Bonheur inespéré pour David! De son assassin, il fait un père, d'un loup dévorant un paisible agneau. Ses paroles, comme une douce rosée, ont pénétré ce cœur altier et impitoyable. Le seul son de sa voix a produit ce miracle. Quand la prévention nous aveugle, l'aspect, la voix seule de l'objet que nous n'aimons pas, soulèvent nos sens. Que notre passion vienne à se calmer, tout change de face. Ainsi, durant une tempête, les nuages dérobent aux yeux les plus perçants la vue du ciel ; aussitôt que les rayons du soleil, dissipant ces mêmes nuages, ramènent la clarté, le ciel reparoît dans toute sa beauté. Ainsi la passion dénature les objets ; ils ne se montrent dans leur formes naturelles, que quand elle s'est éteinte. Saül,

Pag. 777.

I. Reg. XXIV. 17.

(*) *De David. et Saül.*, Hom. II, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 856.

revenu de son égarement, s'écrie : *Est-ce votre voix que j'entends, mon fils David?* Est-ce la voix du héros qui a terrassé Goliath, a délivré sa patrie, sauvé ses concitoyens de l'esclavage et de la mort? Oui, la même voix qui disoit au géant, au moment
Ibid. XVI. 45. de se mesurer avec lui : *Tu viens à moi au nom de tes dieux, et moi, je combats, au nom du Dieu des armées, que tu as insulté aujourd'hui;* c'est la même qui ne cessa d'adresser à Saül des paroles de paix, la même qui vient de dompter ses fureurs. La voix des saints commande à la tempête et trouve les éléments dociles. La voix de Josué commande au soleil, et le soleil s'arrête. La voix de Moïse commande aux eaux de la mer de se séparer, elles obéissent. La voix des trois jeunes Israélites retentit au milieu de la fournaise de Babylone, ses flammes ont perdu leur dévorante activité. Les Apôtres n'auront qu'un mot à dire, et les puissances des ténèbres seront mises en fuite (*).

Les trois homélies que nous avons sous le titre *de David et de Saül*, ont pour sujets diverses circonstances de l'histoire de ces deux rois, d'où saint Chrysostôme prend occasion de parler des vertus principales, la patience dans les épreuves, le pardon des injures, la douceur. Renvoyé à l'article qui traite des vertus chrétiennes.

Job. Saint Jean Chrysostôme paroît croire que Job

(*) *De David. et Saül.*, Hom. III, Mor., *Opusc.*, t. II, p. 874.

fut contemporain d'Abraham, et le suppose son neveu (tom. I, pag. 735). L'opinion la plus commune est qu'il précéda Moïse. « Quel entretien plus utile, demande Bossuet, pouvoit donner Moïse au peuple affligé dans le désert, que celui de la patience de Job, qui, livré entre les mains de Satan, pour être exercé par toutes sortes de peines, se voit privé de ses biens, de ses enfants, et de toute consolation sur la terre, incontinent après, frappé d'une horrible maladie, agité au dedans par les tentations de blasphème et de désespoir; qui, néanmoins en demeurant ferme, fait voir que l'âme fidèle, soutenue du secours divin, au milieu des épreuves les plus effroyables, et malgré les plus noires pensées que l'Esprit malin peut lui suggérer, sait, peut, non-seulement conserver une confiance invincible, mais encore s'élever par ses propres maux à la plus haute contemplation, et reconnoître dans les peines qu'elle endure, avec le néant de l'homme, le suprême empire de Dieu et sa sagesse infinie (*)?

Suzanne. Je vous ai promis de vous faire voir dans l'histoire de cette sainte juive, un modèle de chasteté utile à tous les fidèles. Elle apprend aux épouses à combattre jusqu'à la mort pour la défense de leur honneur. T. VI Bened. Pag. 608.

Issue de parents distingués qui l'élevèrent dans la retraite, sa beauté, jointe à l'innocence de ses

(*) *Disc. sur l'Hist. univ.*, pag. 206; Bourdaloue, *sur la Providence*, *Carême*, tom. II, pag. 276: l'abbé de La Tour, *Serm.*, tom. III, p. 359. Voyez sur ce patriarche les morceaux traduits dans les vol. XII, pag. 242, avec les notes; XIV, pag. 54; XV, pag. 335.

mœurs, les engagea à la marier, encore dans sa première jeunesse. Suzanne, se conservant tout entière à son époux, ne permettoit pas à ses yeux de s'égarer sur des objets étrangers, pour y chercher ce qu'ils avoient de séduisant, ni à ses oreilles d'entendre des chants efféminés; elle ne parfumoit point ses habits; elle ne servoit point les caprices des sens, de peur que la chasteté, dont elle respectoit intérieurement les saintes lois, ne vînt à être flétrie par les faux attraits des plaisirs coupables. C'est par les sens que le péché se fait jour dans notre âme. L'âme siége au milieu des sens qui lui ont été donnés, comme autant d'instruments qu'elle fait mouvoir, et d'esclaves à qui elle doit commander. S'ils n'éprouvent aucune altération, l'âme se conserve pure et intacte. Mais si le sens de la vue, par exemple, reçoit des impressions qui l'enflamment, le feu se communique bientôt à l'âme qu'il embrase et précipite dans le crime, où elle fait un triste naufrage. David l'éprouvoit bien quand
Ps. LXVIII. 3. il disoit : *Je suis tombé dans le gouffre des eaux, et les vagues m'ont enveloppé.* Que le sens de l'ouïe se prête aux accords d'une musique molle, efféminée, ils se portent jusqu'à l'âme pour la corrompre et la plonger dans la mollesse et la langueur. De même, la trop grande abondance, et la sensualité dans les mets et les boissons noient l'âme ou l'énervent. La recherche des parfums et des es-

sences qui flattent l'odorat, n'est pas sans danger pour l'âme. Le péché se ménage par les sens des intelligences secrètes, comme avec des domestiques infidèles; il les endort ou les soulève pour s'introduire furtivement dans l'âme, en faire sa proie, en y étouffant les précieux germes de la pudeur. Notre sainte Juive veilloit exactement sur chacun de ses sens; elle étoit ce *jardin fermé* de toutes parts, Cant. IV. 12.
cette *fontaine scellée* dont parle le livre des Cantiques. Jardin à l'abri de toutes attaques, exhalant les plus douces vapeurs, fontaine armée du sceau de la foi, pour repousser toutes entreprises criminelles dont sa beauté pouvoit inspirer le désir. Deux Dan. XIII.
hommes conçurent pour elle une passion violente; c'étoient deux vieillards d'entre le peuple, établis juges cette année-là, et qui sembloient conduire le peuple. Tous deux épris d'amour pour Suzanne, n'osoient point toutefois s'entredire leur secret sentiment; ils rougissoient de se découvrir l'un à l'autre leur criminelle passion. Un jour qu'ils étoient allés, à l'insu l'un de l'autre, pour la voir, s'étant rencontrés, et après s'en être demandé réciproquement la Pag. 609.
raison, ils s'entr'avouèrent leur passion; et alors ils convinrent de prendre le temps où ils pourroient surprendre Suzanne seule. Lorsqu'ils épioient un jour propre pour leur dessein, il arriva que Suzanne entra dans le jardin, selon sa coutume, pour se baigner, parce qu'il faisoit chaud. Suzanne avoit ren-

voyé ses femmes; quand, avec l'impétuosité de loups qui fondent sur un agneau sans défense, les deux vieillards accourent, brûlants de feux impurs. Suzanne est seule, au milieu de ces deux animaux dévorants. Nul domestique, nul proche, ni voisin qui la puisse défendre; personne, que le Dieu dont les regards abaissés sur elle permettoient le combat de la chasteté contre la violence de la lubricité, pour faire triompher la vertu de l'héroïne, et la faire servir à l'instruction de tout son sexe. Vous avez admiré la chasteté de Joseph; il y a ici quelque chose de plus héroïque encore : Joseph étoit un homme, et n'avoit en tête qu'une seule femme; ici, ce n'est qu'une femme, et cette femme est seule contre deux hommes. Remarquez quel est le théâtre du combat, c'est un jardin; comme la première femme fut
Gen. III. tentée dans un jardin; alors le serpent fut vainqueur; ici, c'est la foi qui triomphe. Nous sommes seuls ici, lui disent les deux vieillards; rendez-vous à nos désirs : nous sommes les juges du peuple, revêtus du droit d'accuser et d'absoudre. Que si vous ne le voulez pas, nous porterons témoignage contre vous, et nous dirons qu'il y avoit un jeune homme avec vous, et que c'est pour cela que vous aviez renvoyé vos filles. Quelle situation pour Suzanne! Le poids d'une accusation infamante, qui l'expose à la mort, à l'ignominie d'une exécution publique, à la perte de son honneur dans l'opinion de son époux

et de sa famille, le désespoir qu'elle va laisser dans le cœur de ses domestiques, une ruine complète! Supérieure à ces considérations, elle met sa confiance tout entière dans le Seigneur. Jetant un profond soupir, elle répond : « Je ne vois que périls et » qu'angoisses de toutes parts; car si je fais ce que » vous désirez, je suis morte; et si je ne le fais point, » je n'échapperai pas de vos mains; mais il m'est » meilleur de tomber entre vos mains sans avoir » commis le mal, que de pécher en la présence du » Seigneur. » Ayant dit ces mots, elle jeta un grand cri; et les vieillards crièrent aussi de leur côté. Les serviteurs de la maison accourent. Les vieillards ayant dit ce qu'ils avoient projeté, les serviteurs en furent extrêmement surpris, parce qu'on n'avoit jamais rien dit de semblable de Suzanne. Le lendemain, tout le peuple fut convoqué, et l'on se rendit Pag. 610.
en foule à l'assemblée. Les criminels vieillards ne manquent pas de s'y rendre; Suzanne est appelée; elle vient, accompagnée de son mari, de sa famille, de ses enfants. Elle vient, résignée à la mort, victime de sa chasteté, accablée par la pensée du soupçon infamant qui va peser sur sa mémoire, et de l'opprobre qui en réjaillira sur tous les siens. Que dire pour sa justification? Il n'y avoit dans le jardin que ses accusateurs. Son époux, ses parents, tous ceux qui la connoissent fondent en larmes autour d'elle. Suzanne comparoît, les yeux baissés, le

cœur navré. Le lieu de la scène est rempli par le Tout-Puissant, par les Anges et par les hommes. Les deux vieillards s'avancent; loups, déguisés sous l'habit de pasteurs, ils mettent les mains sur la tête de Suzanne; et le Démon, père du mensonge, exhale par leur bouche ces paroles : « Lorsque nous » nous promenions seuls dans le jardin, cette femme » est venue avec deux filles, et ayant fait fermer les » portes du jardin, elle a renvoyé ses filles; et un » jeune homme, qui étoit caché, est venu et a » commis le crime avec elle. Nous étions alors dans » un coin du jardin, et, voyant cette méchante ac- » tion, nous sommes accourus à eux, et nous les » avons vus dans cette infamie. Nous n'avons pu » prendre le jeune homme, parce qu'il étoit plus » fort que nous, et qu'ayant ouvert la porte, il s'est » sauvé. Mais pour elle, l'ayant prise, nous lui » avons demandé quel étoit ce jeune homme, et » elle n'a point voulu nous le dire. C'est de quoi » nous sommes témoins. Toute l'assemblée les crut, » comme étant anciens et juges du peuple, et ils » condamnèrent Suzanne à la mort ».

Et Suzanne est emmenée pour aller à la mort. Ainsi Dieu le permettoit-il jusqu'au moment marqué pour sa délivrance? Ainsi avoit-il agi à l'égard d'Isaac. Déjà l'autel étoit dressé; le bûcher étoit prêt; point d'autre victime en apparence à sacrifier qu'Isaac; son père est armé du glaive; point encore

Gen. XXII.

de bélier à substituer ; le bras va retomber sur Isaac pour l'immoler; c'est alors que Dieu se montre et détourne le coup. Je vous rappelle ce trait, pour que, dans vos épreuves les plus difficiles, fussiez-vous en présence de la mort, vous ne désespériez point, mais que vous comptiez jusqu'à la fin sur la protection d'en haut. Voilà donc Suzanne emmenée pour aller à la mort. Nulle apparence d'un secours humain. Dans cet abandon de toutes les créatures, elle s'adresse au témoin fidèle que nous avons dans le ciel, et élevant la voix : « Dieu éternel, s'écrie-t-
» elle, qui pénétrez ce qui est de plus caché, et qui
» connoissez toutes choses avant même qu'elles se
» fassent, vous savez qu'ils ont porté contre moi un
» faux témoignage; et cependant, je meurs sans
» avoir rien fait de tout ce qu'ils ont inventé si ma-
» licieusement contre moi. » Le Dieu qui a dit :
Pendant que tu me parlois encore, j'étois là, « suscita Isa. LXV. 24.
» l'esprit d'un jeune enfant (nommé Daniel), qui
» cria à haute voix : Je suis innocent du sang de
» cette femme. Tout le peuple se tourna vers lui, et
» lui dit : Que veut dire cette parole que vous venez
» de prononcer? Daniel, se tenant debout au milieu
» d'eux, dit : Etes-vous si insensés, enfants d'Israël,
» que d'avoir ainsi, sans discerner et sans connoître
» la vérité, condamné une fille d'Israël? Retournez
» pour la juger de nouveau, parce qu'ils ont porté
» un faux témoignage contre elle. Le peuple re Pag. 611.

» tourna donc en grande hâte, et les vieillards di-
» rent à Daniel : Venez, prenez votre place au mi-
» lieu de nous, et instruisez-nous, puisque Dieu
» vous a donné l'honneur de la vieillesse. Daniel dit
» au peuple : Séparez-les l'un de l'autre, et je les
» jugerai. Ayant donc été séparés l'un de l'autre,
» Daniel appela l'un d'eux, et lui dit : Homme qui
» avez vieilli dans le mal, les péchés que vous avez
» commis autrefois sont retombés maintenant sur
» vous. Si donc vous avez surpris cette femme, di-
» tes-moi, sous quel arbre les avez-vous vus parler
» ensemble? Il lui répondit : Sous un lentisque.
» Daniel lui dit : C'est justement que votre men-
» songe va retourner sur votre tête; car voilà l'Ange
» qui, exécutant l'arrêt que le Seigneur a prononcé
» contre vous, vous coupera en deux. Après l'avoir
» fait retirer, il commanda qu'on fît venir l'autre,
» et lui dit : Race de Chanaan, et non de Juda, la
» beauté de cette femme vous a séduit, et la passion
» vous a perverti le cœur. Dites-moi sous quel arbre
» vous les avez surpris, lorsqu'ils se parloient. Il lui
» répondit : Sous un chêne vert. Daniel lui dit :
» C'est justement que votre mensonge va retomber
» sur votre tête; car l'Ange du Seigneur est tout
» prêt, tenant l'épée pour vous couper par le milieu
» du corps, et pour vous faire mourir tous deux.
» Aussitôt tout le peuple jeta un grand cri, en di-
» sant : Béni soit Dieu qui sauve ceux qui espèrent

» en lui ! Et le sang innocent fut sauvé en ce jour » là (1). » Ainsi fut accomplie la parole prophétique de David : *Votre droite m'a soutenu*, ô mon Dieu ! *Ceux-ci cherchoient vainement à m'ôter la vie ; ils descendront au plus profond de la terre ; et la bouche de ceux qui publient des mensonges sera fermée.* Vous avez vu le courage et la chasteté de Suzanne : sa victoire lui a valu une gloire immortelle. Femmes, voilà votre modèle ; en l'imitant, vous obtiendrez la même récompense (*).

Ps. LXII. 9.

DANIEL ET LES TROIS JEUNES HOMMES DE LA FOURNAISE.

Le roi de Babylone, Nabuchodonozor, fit faire une statue d'or, et commanda qu'elle fût adorée dans tout l'empire, sous peine d'être jeté dans une fournaise ardente. Daniel et ses compagnons ayant refusé d'obéir à cet ordre, le roi les appela pour leur dire : *Est-il vrai que vous n'honorez point mes dieux, et que vous n'adorez point la statue d'or que j'ai dressée ?* Il s'imaginoit que c'étoit de leur part affectation de zèle pour leur culte, et que l'on ne pouvoit résister aux ordres du prince, sans manquer à sa religion. C'étoit à l'expérience à lui apprendre que non-seulement les serviteurs de Dieu

T. VI Bened. Pag. 614. (Supplém.)

Dan. III. 14.

(1) Dan. III. 45—60. Traduction de Sacy.

(*) *De Suzan.*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, p. 142—148.

savent s'élever au-dessus des menaces de la tyrannie; mais que la flamme même ne peut en triompher....

Pag. 615. *Qui est votre Dieu,* leur demande-t-il, *pour prétendre qu'il puisse vous sauver de mes mains?* C'est le même langage que Pharaon parloit à Moïse. *Je ne connois pas votre Dieu*, lui disoit celui-ci, *et je ne laisserai point aller votre peuple.* Orgueil insolent! mais admirez aussi la patience du Seigneur. L'homme blasphème, et Dieu le souffre. Une langue mortelle s'emporte contre lui; et l'immortel, le maître des Anges, qui a les tempêtes et la flamme à son commandement, ne l'écoute qu'avec pitié! Un roi, un magistrat insulté par son semblable, tiré comme lui du limon de la terre, lui fait éprouver à l'instant même son ressentiment, en le châtiant par le dernier supplice, parce que, bien que le coupable soit son égal par son origine, il n'en a pas moins des devoirs à remplir à l'égard de son supérieur dans l'ordre social; et Dieu, si fort élevé par sa nature et par son autorité, au-dessus de toute créature, se laisse outrager par des ingrats dont il veut bien différer le châtiment pour leur donner le temps du repentir; mais se réservant toutefois de punir l'endurcissement, et d'en tirer une vengeance sévère, inexorable....

Nos jeunes Hébreux sont précipités dans la fournaise; mais l'oracle du prophète s'accomplit : *C'est la voix du Seigneur qui intercepte la flamme du feu.*

Ps. XXVIII. 7.

Et encore : *Lorsque vous marcherez dans le feu, vous n'en serez point brûlé, et la flamme sera sans ardeur pour vous.* La flamme s'arrête au-devant de ces membres saints, de ces yeux qui ne s'ouvroient que pour voir le Créateur dans ses ouvrages, de ces oreilles qui n'écoutoient que les oracles de la loi divine, de cette bouche et de ces lèvres qui ne faisoient entendre que les hymnes de la religion.... Du milieu de leur fournaise ardente, leurs voix s'élèvent pour chanter : *Ouvrages du Seigneur, bénissez tous le Seigneur.* Parce que c'est dans la région de l'impiété qu'ils manifestent leur foi, que les Babyloniens apprennent ce que c'est que l'ouvrage du Seigneur, ce que c'est que le Seigneur lui-même. Ils commenceront par les Anges pour finir par les hommes. Pourquoi par les Anges? Afin que l'on sache qu'ils rendent des adorations, mais qu'ils n'en reçoivent pas. *Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur.* Ainsi, parce que les mêmes hommes qui regardoient les Anges comme autant de Dieux, décernoient aux astres les honneurs divins : *Soleil et lune, étoiles du ciel, bénissez le Seigneur. Pluies et rosées, vents et souffle de Dieu,* bénissez le Seigneur. Pourquoi? Parce que dans les sécheresses ou les ouragans qui surviennent, l'ignorance superstitieuse en rapporte les causes à un désordre aveugle dans la matière, sans remonter à Dieu comme au principe universel qui dispose à son gré des élé-

Isa. XLIII, 2.

Pag. 616.

ments, tant pour notre instruction que pour nous mettre en garde contre ses châtiments. Après avoir
Pag. 617.
ainsi parcouru toutes les productions de la nature, les invitant à bénir leur auteur, nos trois jeunes hommes finissent par l'homme: *Enfants des hommes, bénissez le Seigneur.* Ce fut par là que Dieu acheva l'œuvre de la création : *Qu'Israël bénisse le Seigneur;* parce que le Seigneur l'avoit choisi parmi tous les autres peuples du monde, pour en faire son peuple privilégié. *Prêtres du Seigneur, bénissez le Seigneur,* pour les distinguer de ceux qui faisoient adorer de fausses divinités. Et réunissant les justes d'autrefois à ceux qui existoient encore sur la terre : *Esprits et âmes des justes, bénissez le Seigneur. Vous, qui êtes saints et humbles de cœur, bénissez le Seigneur.* Pourquoi? Pour manifester que Dieu résiste aux orgueilleux, et que sa grâce ne se donne qu'aux humbles. Enfin : *Vous, Ananias, Azarias et Misaël, bénissez le Seigneur.* D'où vient cette distinction particulière? Ne se trouvoient-ils pas compris dans l'énumération générale qui a précédé? Parce que le miracle qui les préservoit de la flamme étant au-dessus de toutes les forces de la nature, auroit pu les faire prendre eux-mêmes pour des êtres surnaturels, dans l'esprit des Babyloniens accoutumés à reconnoître dans le feu quelque chose de divin; ils préviennent l'erreur, en reconnoissant n'être que les humbles serviteurs du Dieu en l'hon-

neur de qui ils appellent les adorations et les bénédictions de toute la nature (*).

Il existe encore aujourd'hui des Nabuchodonosor, une Babylone avec sa fournaise ardente, et dont les feux sont bien plus redoutables que les flammes allumées par les mains de ce roi impie. Il y a, au milieu de nous, une idole aux pieds de qui l'on nous ordonne de nous prosterner. Le tyran qui l'a fait dresser a, comme l'autre, ses officiers et sa milice, ses instruments de musique et tous ses moyens de séduction. L'idole se montre à tous les regards, elle se multiplie sous les formes les plus variées. Combien, hélas! viennent l'adorer. Cette idole, je la nomme, c'est l'avarice! Il se rencontre, sans doute, des chrétiens généreux, nobles émules des trois enfants de Babylone, lesquels ont le courage de répondre : Nous ne connoissons pas vos dieux; nous n'adorons point votre idole. Plutôt être jetés dans la fournaise ardente de la pauvreté, de l'humiliation, de la souffrance, que de trahir la loi de Dieu! Mais tous ne ressemblent pas à ceux-là, et le plus grand nombre se courbe lâchement aux pieds de l'idole; elle est pour eux le seul Dieu qu'ils ado-

T. x Bened. Pag. 156.

Dan. III. 18.

(*) *De tribus pueris*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 151—158.

A l'occasion de Daniel et des trois jeunes Hébreux, voyez l'article *Providence prouvée par les patriarches*, et les Homélies IV et VI *sur le renversement des statues*, *Bibliothèque choisie*, tom. XII, pag. 268 et suiv.; XVI, pag. 94 et suiv.

Pag. 157. rent. Pauvres, qui ne possédez rien sur la terre, et qui n'en méprisez pas moins l'idole du siècle, vous n'êtes pas sans consolation. Les rosées célestes viennent rafraîchir vos cœurs et les inonder d'une joie que les riches ne connoissent pas au sein de toute leur opulence (*).

T. XII Bened. Pag. 241. Les Hébreux captifs à Babylone, disoient : *O mon Dieu, mon âme est abattue, c'est pourquoi je me souviens de vous, des pays voisins du Jourdain,*
Ps. XLI. 7. *d'Hermon*, etc. Disons la même chose, nous aussi, qui sommes prisonniers dans Babylone. Car, bien que nous ne soyons pas sur une terre ennemie, nous n'en sommes pas moins environnés d'ennemis. De ces captifs, les uns sentoient tout le poids de la servitude; pour d'autres, tels que Daniel et ses compagnons, elle n'étoit pas même un joug. Bannis sur un sol étranger, ils y trouvèrent des honneurs qu'ils n'auroient pas eus
Dan. III. 97. dans leur propre patrie, jusqu'à recevoir des hommages du prince étranger à qui ils obéissoient. Admirez le pouvoir de la vertu. Un roi aux pieds de ses captifs, qu'il traite comme s'ils eussent été ses maîtres! Quel est le souverain? Quels sont les prisonniers? Qu'il leur eût rendu ces honneurs dans leur pays, on le conçoit; tout prince qu'il étoit, Nabuchodonosor pouvoit, sans s'humilier, témoigner à leur vertu ce profond respect; mais au sein de ses propres états, mais à sa cour et sous les yeux

(*) Hom. XVIII *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. V, pag. 188.

de tout son empire, se prosterner devant eux, leur offrir de l'encens et des sacrifices! Vous le voyez; il n'y a de grand que ce qui a Dieu pour objet. Tout le reste n'est qu'une ombre vaine. Ces fiers conquérants de la Judée avoient été loin de prévoir qu'ils alloient chercher des maîtres.

Il est vrai que cette bienfaisante disposition du monarque dura peu. Ces mêmes hommes aux pieds de qui nous l'avons vu se courber, il ordonne leur supplice, et commande qu'ils soient jetés dans la fournaise ardente. Mes frères, craignons Dieu et ne craignons que lui; et, fussions-nous dans la captivité, dans l'indigence, au comble de l'infortune, nos disgrâces elles-mêmes se peuvent changer en bienfaits. Vous l'avez vu déjà dans ces captifs : un roi leur rend des hommages comme s'il eût vu en eux des divinités. Saint Paul, un faiseur de tentes, voit les peuples de Lycaonie prêts à lui offrir des sacrifices. Ici se présente une question : Pourquoi les Apôtres refusent-ils ces sacrifices avec indignation, déchirant leurs habits, donnant tous les signes de la douleur, et s'écriant : *Que faites-vous? Nous ne sommes que des hommes, non plus que vous.* Daniel ne fait rien de semblable. Certes, nous ne saurions douter de son humilité. Le saint prophète n'étoit pas moins empressé que nos Apôtres à rendre tout honneur à Dieu. Toute son histoire le prouve, et ce qui le montre avec le plus d'éclat, c'est la faveur

Pag. 242.

Act. XIV. 12

Ibid. 14.

dont il jouissoit auprès de Dieu. Dieu lui auroit-il accordé tant de puissance, si Daniel eût attenté sur les droits de la majesté souveraine? Il savoit bien le
Dan. II. 3. dire au roi? *Prince, votre secret m'a été révélé, non par une sagesse naturelle que j'aie, et qui ne se trouve pas dans le reste des hommes;* donnant par là la preuve, et de son humilité, et de sa liberté
Ibid. XIV. 35. 37. courageuse. Que dit-il encore au prophète venu lui apporter de la nourriture, pendant qu'il étoit dans la fosse aux lions: *Le Seigneur s'est souvenu de moi*, tout indigne que j'en étois. Persécuté pour le nom du Seigneur, Daniel ne se croit pas digne que le Seigneur se souvienne de lui; lui aussi, il ne se re-
Luc. XVII. 10. garde encore que comme un serviteur inutile; il
Dan. III. 29. s'unissoit à ses compagnons pour dire: *Nous avons péché, et nous sommes tombés dans l'iniquité.* Si donc il ne rejette point les honneurs qui lui étoient offerts, nous ne voyons pas non plus qu'il les accepte. Le roi le propose; Daniel ne le repousse point: pourquoi? Parce que le sacrifice ne s'adressoit point à la personne, mais qu'il n'étoit qu'un hommage rendu
Pag. 243. par ce roi idolâtre au Dieu d'Israël, et un témoignage de sa reconnoissance pour le miracle qu'il venoit d'opérer, ainsi que le prince le déclare dans son
Dan. III. 96. édit. Que s'il se prosterne à ses pieds, ce n'est pas pour l'adorer comme une divinité, mais pour l'honorer comme un sage (*).

(*) Hom. XXVI *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Test.*, t. VI, p. 920 et suiv.

Nabuchodonosor fait allumer sous leurs yeux une fournaise dont bientôt la flamme s'élève jusqu'aux cieux. Tout le monde est dans l'effroi ; eux seuls demeurent intrépides. *Sachez, ô roi* (ils n'oublient point l'honneur qui est dû à la prérogative royale, tout en manifestant leur dévouement à la loi du Seigneur). *Sachez, ô roi! qu'il y a dans le ciel un Dieu qui peut nous délivrer de vos mains.* Vainement vous espérez ébranler notre courage par ce menaçant appareil de troupes, de feux et de glaives. Le Dieu que nous servons est au-dessus de tout cela, et il peut tout.

T. VII Bened. Pag. 66. Pag. 67. Dan. III 18.

Mais ce même Dieu ne pouvoit-il pas permettre aussi qu'ils fussent victimes? Nos jeunes Hébreux le savent bien. Pour ne pas compromettre sa toute-puissance, ils ajoutent : *Et quand il ne plairoit pas à Dieu de nous délivrer de vos mains, sachez, ô roi! que nous n'adorons point vos dieux.* Rien dans l'espoir de la récompense, tout pour le seul amour de Dieu.

Ibid.

Prenons, mes frères, ces saints Hébreux pour modèles. Il y a encore au milieu de nous une statue d'or, que l'on veut nous faire adorer. Un autre Nabuchodonosor, le démon de la cupidité, sollicite nos hommages ; il veut nous courber à ses pieds. Vainement fera-t-il retentir à nos oreilles le bruit des instruments ; vainement il chercheroit à nous séduire par l'appât des plaisirs et des richesses, ou à

Pag. 68.

nous épouvanter par l'aspect d'une fournaise ardente ; j'appelle ainsi l'indigence. Bravons tout, plutôt que d'adorer l'idole ; et les flammes de la fournaise se changeront, pour nous comme pour les captifs de Babylone, dans une rosée rafraîchissante.

Ibid. Azarias et ses compagnons, jetés dans la fournaise, en sortent sains et saufs, tandis que ceux qui étoient dehors en furent seuls les victimes. Ainsi un jour viendra où les saints éprouvés par la fournaise de

Pag. 69. l'adversité, en sortiront couverts de gloire, tandis que la flamme dévorera ceux qui auront fait leur Dieu de leur or.

S'il est quelqu'un parmi vous qui refuse de croire à la vérité du feu de l'enfer, qu'il pense à cette fournaise ardente de Babylone ; qu'il lise dans l'histoire du passé la prophétie de l'avenir, et qu'il apprenne à redouter moins la fournaise où la pauvreté est éprouvée, que celle où les péchés seront punis. Dans celle-ci ; flammes et douleurs, dans l'autre, paix et rosée vivifiante. Dans celle-ci, le Démon qui en attise les feux ; dans l'autre, les Anges dont la main en écarte les flammes. Ecoutez donc, ô riches, qui allumez des fournaises d'iniquité où les pauvres n'ont rien à appréhender, parce qu'une vertu céleste en adoucit pour eux les rigueurs, écoutez, vous qui courez vous y précipiter de vous-mêmes, et qui, de vos propres mains, allumez ce feu qui doit un jour

Ibid. m. 49. vous dévorer, écoutez : *Azarias et ses compagnons*

étant dans la fournaise, un Ange y descendit, écartant les flammes. Descendez, vous aussi, vers ceux qui sont dans la fournaise de la pauvreté; soyez pour eux les Anges écartant les flammes, et faisant couler sur eux la douce rosée de la miséricorde, et vous partagerez avec eux les couronnes que Jésus-Christ leur prépare. Si vous descendez de vous-mêmes au fond de ces flammes, elles ne vous feront aucun mal, comme à ces jeunes Hébreux; mais si, les regardant d'en haut, vous méprisez ceux qui y sont détenus, vous vous en trouverez atteints et dévorés comme *le furent les Chaldéens, qui étoient dehors.* Si vous êtes avec les pauvres, elles ne vous blesseront pas; mais si vous en êtes séparés, elles vous dévoreront (*).

Pag. 69.

Ibid.

Isaïe. C'est dans les écrits mêmes de ce prophète que l'on doit apprendre à le connoître. Mais s'il falloit alléguer quelque témoignage en sa faveur, il suffiroit de citer saint Paul, qui l'avoit si bien lu, et s'étoit si bien pénétré de la véhémence de son langage. Le grand Apôtre exprime d'un seul trait sa liberté franche, la magnanimité de son courage et de ses sentiments, l'intelligence particulière qui lui avoit été donnée sur le mystère du Messie futur. Rapportant quelques-unes de ses paroles, il en parle

T. VII Bened. Pag. 1.

Rom. x. 10.

(*) Hom. IV *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 55, 56.

ainsi : *Isaïe dit hautement*, etc. Lisez ce prophète : Quelle profonde commisération pour les malheurs de son peuple, unie à la sainte liberté de sa prédication! Il ne s'en tient pas à lui reprocher ses déréglements, à lui dénoncer sans nul deguisement les calamités dont ils devoient être la source; mais il ramasse à l'avance toute les afflictions d'Israël; il en ressent dans son cœur une amertume plus vive qu'aucun de ceux qu'elles devoient frapper (*).

Les saints Machabées et leur mère (1).

T. II. Bened. Pag. 623.

Les magistrats qui donnent les combats publics croient signaler leur magnificence dans l'exercice de leurs fonctions, en faisant paroître dans la lice de jeunes et vigoureux athlètes, afin que, sans attendre même le déploiement de leurs forces, le seul

(*) *Expos. in Isaiam, initio*, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 5.

(1) Nous apprenons par tous les monuments qu'ils furent les premiers justes de l'ancien Testament honorés d'un culte public. A peine Constantin eut-il donné la paix à l'Eglise, que l'on bâtit en leur honneur une basilique à Antioche, dans le lieu même où avoit été le siége de l'empire d'Antiochus leur persécuteur. Leur culte étoit célèbre avant même la fin du IVe siècle, par les panégyriques que saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostôme et d'autres Pères prononcèrent au jour de la solennité, fixée au 1er août. Tous les saints qui les avoient précédés avoient souffert pour la justice, ceux-ci seulement pour la religion; en quoi ils ressemblent à nos martyrs chrétiens. Nous lisons dans saint Bernard (Lettre XCVIII, pag. 102, édit. Mabillon), que leur fête se célébroit généralement encore au XIIe siècle dans les deux églises grecque et latine.

aspect de ces membres nerveux et robustes intéresse les spectateurs. Ici, vous allez voir tout le contraire. Le combat auquel Jésus-Christ vous appelle, n'a rien de comparable à ceux de l'amphithéâtre. Ce n'est point un combat d'homme à homme; c'est un combat terrible, et fait pour l'épouvante, un combat livré aux Démons, où vous allez voir, non pas de jeunes et vigoureux athlètes, mais des enfants, et avec eux le vieillard Eléazar, et de plus une femme avancée en âge, la mère de ces enfants.

Qu'est-ce donc que cet étrange spectacle? Pourquoi, ô mon Sauveur, ouvrez-vous la carrière à un âge si peu propre au combat? Une femme, des enfants, un vieillard, sont-ce là des athlètes faits pour soutenir d'aussi rudes épreuves? — Je les ai choisis à dessein, contre l'usage ordinaire des hommes, pour manifester par d'aussi foibles instruments, toute la force de ma puissance; car c'est moi qui combats dans leur personne, moi, qui soutiens leur courage et les rendrai triomphants. Pag. 624.

Considérons d'abord la mère des Machabées. Le Démon ne la fait point entrer la première dans la lice; elle n'y viendra qu'à la suite de ses enfants. Pourquoi? Il espéroit que la vue de ces victimes successivement immolées, et des tortures cruelles auxquelles ils alloient être livrés sous ses yeux, porteroit dans le cœur de cette mère le découragement, amolliroit

la fermeté de son âme; et, par là, la livreroit plus facilement elle-même à ses coups. Détournez donc vos regards de dessus les enfants, pour les attacher sur la mère. Si les premiers ont à souffrir, combien celle-ci n'a-t-elle pas à souffrir encore davantage?
Pag. 625. J'en appelle à toutes les mères. Qu'un fils ressente les ardeurs de la fièvre: quelle est la mère qui ne voulût se substituer à lui, et perdre la santé dont elle jouit, pour transporter dans ses propres membres le mal dont il est atteint, pour en délivrer à ses propres risques ce fils qui lui est plus cher qu'elle-même? Pour endurer des maux pires encore que tous ceux auxquels son enfant est en proie, une mère n'a pas besoin de l'avoir sous les yeux, il lui suffit d'apprendre qu'il souffre. Ici, la mère des Machabées n'est point frappée dans un seul de ses fils; mais dans tous à la fois; et tous sont sous ses yeux. Comment ne succombe-t-elle pas sous le poids de la douleur? Comment n'expire-t-elle pas à la vue de tant et de si horribles souffrances? Toute vertueuse qu'elle est, et pénétrée des feux du divin amour, elle est femme, elle est mère. Il ne nous seroit pas possible à nous-mêmes, d'un sexe plus fort, de voir, sans une vive émotion, traîner au supplice des malheureux avec qui nous n'avons aucun lien d'amitié: nous pouvons juger aisément de la douleur d'une mère qui voit égorger en un jour tous ses enfants, et les voit expirer par une mort

lente et prolongée par la variété des tourments. Combien n'admirons-nous pas le saint patriache Abraham au moment où il va offrir son fils à Dieu en sacrifice : c'est lui qui garrotte la victime de ses propres mains, l'étend sur l'autel, prêt à plonger le couteau dans les flancs d'Isaac. Comparez cet héroïque sacrifice avec celui de la mère des Machabées. Spectacle à la fois déchirant, et plein d'attraits! Déchirant, par les combats qu'endure le cœur maternel; plein d'attraits, par l'héroïsme de la foi qui attache ses regards sur les généreux confesseurs sortis de son sang, élève ses pensées au-dessus de la barbare exécution que le tyran a commandée, compte ses triomphes par ses propres pertes, envisage moins le sang qui jaillit de tant de plaies, que les couronnes immortelles qui leur sont préparées dans le ciel. Ces corps mutilés par les ongles de fer, ces bourreaux dont la rage s'épuise sur eux, ont disparu à ses yeux; elle n'aperçoit que les Anges qui attendent ses fils dans les tabernacles célestes. Loin d'éclater en reproches contre la cruauté du tyran, c'est elle qui semble l'attiser, par les encouragements qu'elle donne à ceux de ses fils survivants à leurs frères. La seule crainte qui l'agite, c'est que, séparés les uns des autres, ils ne puissent point s'encourager mutuellement à la mort; que quelqu'un d'eux ne vienne à manquer la palme du martyre.

Gen. XXII.

Pag. 626.

Gardons-nous, mes frères, d'entendre ce récit sans y prendre part. Que chacun de mes auditeurs se l'applique à lui-même et à ses propres enfants; et, se mettant à la place de cette mère, qu'il se rende à lui-même compte de la manière dont il les aime. Heureuse mère, qui nous a donné une Église entière de martyrs! Nous pouvons bien lui appliquer ces paroles du prophète : *Pour vous, vous serez dans la maison du Seigneur comme un olivier abondant en fruits.* Elle a enfanté, non pour la terre, mais pour le ciel, c'est-à-dire pour le Roi du ciel et pour la vie éternelle. Après qu'elle eut mis en dépôt dans ses mains tout ce qu'elle a de plus cher, elle se réunit à son tour à ce chœur de saints confesseurs; et telle que l'aigle qui marche à la suite de ses aiglons, elle prend son essor vers celui qu'elle a préféré à tout, jusqu'à affronter pour lui les plus cruelles souffrances (*).

Ps. LI. 10.

II. LES SAINTS DU NOUVEAU TESTAMENT.

Premiers chrétiens. Ce qui a contribué le plus puissamment à la propagation de l'Eglise chrétienne, ce fut moins encore le don des miracles, que la vie sainte des premiers chrétiens. C'étoient des Anges sur la terre. Si nous vivions comme eux,

(*) Hom. VII *de Nativit.*, Morel, *Opusc.*, t. I, p. 516—522.

on ne nous demanderoit pas des miracles pour amener l'univers tout entier à la foi de Jésus-Christ (*).

Il n'y avoit parmi eux qu'une âme et qu'un cœur. Quel étoit le lien qui enchaînoit tous les cœurs? Le mépris des richesses. On n'entendoit parmi eux personne dire que ce qu'il avoit fût à lui; tous les biens étoient en commun. Tous les biens viennent à la fois, quand on a coupé la racine de tous les maux, à savoir l'avarice. Aussi l'union qui régnoit entre eux étoit-elle inaltérable. On n'y connoissoit pas ces paroles vaines et chimériques de *tien*, de *mien*, qui ont enfanté dans le monde tant de guerres. Ce langage étoit banni de cette Eglise sainte; et la terre y étoit l'image du ciel. Les pauvres n'y portoient point envie aux riches, puisqu'il n'y avoit point de riches; ceux-ci ne méprisoient point les pauvres, puisqu'il n'y avoit point de pauvres. On n'y possédoit rien en propre. Aujourd'hui, on ne fait l'aumône aux indigents qu'en disposant de ce qui est à soi. Dans ces heureux jours, on ne gardoit rien pour soi; nulle distinction entre ceux qui étoient riches et ceux qui ne l'étoient pas. La piété ne consistoit pas seulement à renoncer à ses biens pour en faire la commune propriété: ce qui la relevoit encore, c'étoit le mode même du renoncement; car

T. III Bened. Pag 240.

(*) Hom. IX *in Epist. ad Cor.*, tom. X Bened., p. 48. Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XIV, pag. 525.

tous ceux qui avoient des maisons ou des terres, dit le texte sacré, *les vendoient, et en venoient apporter le prix aux pieds des Apôtres*. Remarquez ces paroles : ils les apportoient, ils venoient les jeter aux pieds des Apôtres ; ils ne les déposoient point dans leurs mains, marquant par là leur foi, leur piété, leur respect pour les Apôtres, et s'estimant plus heureux de ce qu'ils en recevoient, que de ce qu'ils avoient à leur présenter (*) (1).

T. IX Bened. Pag. 90.

Act. IV. 32.

Je vois les premiers fidèles réunis, moins encore par une commune habitation que par les affections d'une tendre charité. *Tout entre eux étoit commun*, dit le livre des Actes. République vraiment angélique, toute céleste, où personne n'avoit rien en propre; aussi personne parmi eux ne possédoit rien de plus que les autres. Qui avoit plus, ne s'enorgueillissoit pas; qui avoit moins, n'étoit pas envieux. C'étoit une famille d'enfants nouveau-nés, où, sous la main paternelle qui les dirige, règne une parfaite égalité. Rappelez-vous ce qui s'est passé dans notre ville

(*) Hom. I *in dictum Pauli : Oportet hæreses*, Morel, *Opusc.*, t. V, pag. 277, et Hom. XI *in Acta*, tom. IX Bened., pag. 93.

(1) Bossuet, après avoir cité saint Jean Chrysostôme, poursuit le commentaire en ces termes : « S'ils croyoient leur faire un présent honnête, ils » le leur donneroient dans les mains; mais en les jetant à leurs pieds, ne » semble-t-il pas qu'ils nous veulent dire que ce n'est pas tant un présent » qu'ils font, qu'un fardeau inutile dont ils se déchargent ? Et tout ensem- » ble n'admirez-vous pas comme ils honorent les Apôtres ? » (*Serm.*, tom. IX, pag. 76, édit. 1772.)

durant nos derniers désastres; un seul sentiment animoit tous les cœurs. Les mots, ces mots glacés de tien et de mien ne s'y faisoient plus entendre. Ce que la crainte produisoit parmi nous, la charité le faisoit dans ces heureux temps. Ce qui appartenoit à d'autres, on ne croyoit pas en être privé; ce que l'on possédoit, on ne s'en regardoit que comme dépositaire; on ne se prévaloit point de son opulence, on ne s'humilioit point de son indigence; celui qui donnoit, se croyoit être l'obligé; celui qui recevoit, s'en tenoit honoré (*).

Ananie voulut soustraire quelque chose du prix d'un champ qu'il avoit vendu: il en fut sévèrement puni, comme violateur de la loi de la charité, comme voleur de son propre bien. Le retenir, c'étoit se rendre coupable d'une sorte de sacrilége, en dérobant aux pauvres et à Dieu ce qui en étoit devenu la propriété. C'étoit violer la promesse par laquelle il l'avoit engagé à l'utilité de tous (**). Act. v. 2.

« Les premiers chrétiens distribuoient leurs biens aux pauvres; ce qui n'étoit pas chose vaine, comme l'action des philosophes, dont les uns quittoient leurs terres, les autres jetoient beaucoup d'or à la mer. Or, ceci n'étoit pas mépris des richesses, mais folie et sot-

(*) Hom. XI *in Act.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 69; Hom. II *in* I *ad Thessal.*, tom. IV, pag. 88; Bourdaloue, *sur la charité*, *Dominic.*, tom. III, pag. 184.

(**) Hom. XII *in Act.*, tom. IX Bened., pag. 97, 98.

tise. D'ailleurs le Démon a toujours pris à tâche de calomnier les créatures de Dieu, comme s'il n'étoit pas possible de faire un bon usage de l'argent. Saint Chrysostôme ajoute ce mot contre les Manichéens (1). »

T. x. Bened. Pag. 339.

Autrefois les pasteurs ne parloient que par le mouvement de l'Esprit Saint. Aujourd'hui, je m'accuse le premier; c'est l'esprit de l'homme qui, seul, dirige leurs discours. L'Eglise chrétienne, déchue de son antique prospérité, montre bien les lieux où elle déposoit ses trésors; mais ces trésors eux-mêmes : ils ont disparu. Ce que j'appelle ainsi, ce n'est plus le don des miracles et des prophéties; la perte, toute douloureuse qu'elle est, ne seroit pas inconsolable; je parle des vertus et des mœurs, aujourd'hui, hélas! si différentes de celles d'autrefois. L'Eglise comptoit un grand nombre de veuves et de vierges qui en faisoient le plus bel ornement; maintenant, combien elles sont rares, du moins dans la réalité! Ce qui fait les veuves chrétiennes, ce n'est point de s'abstenir du mariage : c'est la charité envers les pauvres, l'amour de l'hospitalité, l'assiduité à la prière, en un mot, tout ce que saint Paul recommande dans son épître à Timothée. Où sont les veuves de ce caractère! Les femmes engagées dans le mariage se confondoient avec les veuves

Pag. 340.

(1) *Mémoires de Trévoux*, Mai 1755. Gauchat, *Lettres critiques*, tom. v, pag. 175; Chrysost., Hom. II et XII *in Act.*, tom. IX Bened., pag. 21 et 93.

par la modestie de leurs vêtements; leurs aumônes, et non les riches étoffes d'or et de soie, en étoient les marques distinctives. Aujourd'hui, plus d'aumônes; c'est le péché qui forme le tissu honteux dont se compose leur parure.

Nos pères se réunissoient pour chanter ensemble les saints cantiques; ils ne faisoient tous qu'une âme et qu'un cœur. Aujourd'hui, vous ne trouveriez pas même dans une seule âme cette union et cette concorde. Comme au temps de nos pères, celui qui préside à l'Eglise, la regardant comme la maison où la famille entière est rassemblée, souhaite la paix à tous. Ce nom de paix est sur toutes les bouches; il est banni de tous les cœurs. Alors, autant de maisons, autant d'églises. Aujourd'hui, l'église n'est plus qu'une maison profane; et souvent moins encore. On s'y permet ce qu'on ne se permettroit pas chez un simple particulier. Désordre, confusion dans les mouvements, clameurs indécentes, éclats de rire, conversations ainsi que dans une place publique; on oublie que l'église est le palais des Anges, le domicile de Dieu, la porte du ciel. Si vous en étiez bien convaincus, oseriez-vous parler à qui que ce soit, père, frère, n'importe; ouvrir la bouche pour autre chose que pour y prier la majesté souveraine? Si vous ne l'êtes pas, jetez les yeux sur cet autel, voyez cette table sacrée; pensez donc pourquoi elle est dressée, quel est celui qui vient y

paroître ; et n'attendez pas même qu'il se montre à vos regards, pour vous anéantir dans un silencieux recueillement. Dans les palais des rois, on n'a pas besoin de voir le prince assis sur son trône pour se commander le respect ; il suffit d'avoir sous les yeux le trône où il doit siéger ; devez-vous moins au Roi des rois ? Prévenez le moment où l'autel va se couvrir des voiles et des ornements mystérieux, où les
Pag. 341. Anges vont l'entourer de leurs ailes tremblantes, pour vous élever jusque dans le ciel et accompagner par vos adorations le Dieu qui s'apprête à en descendre.

Ces paroles ne seront pas comprises par ceux qui ne sont pas initiés à nos mystères. Mais tous ont des oreilles pour entendre ces paroles du prophète : *Voici ce que dit le Seigneur : Quittez la terre, montez vers le ciel.* Eh ! donc n'est-ce pas assez pour leur imprimer quelque respect, d'entendre parler au nom du Seigneur?

Vous savez bien vous contenir, et garder un profond silence, quand vous assistez à vos spectacles du cirque et de l'amphithéâtre. On n'a pas besoin alors de vous rappeler à la décence ; pas le plus léger bruit ne vient interrompre l'attention que vous donnez aux paroles d'un acteur méprisable et d'une infâme comédienne. Et la voix de Dieu qui se fait entendre du haut du ciel, on l'étouffe par de bruyants entretiens! Et le Dieu du ciel et de la terre n'obtient

pas ce que l'on accorde à de viles prostituées! Vous frémissez, vous vous indignez, mes frères, de ce que je viens de dire. Frémissez bien plus encore d'entendre un saint Paul vous crier : *N'avez-vous pas vos maisons, pour y manger et pour y boire? Méprisez-vous l'église de Dieu?* Ces reproches terribles qu'il adresse à ceux qui *faisoient honte aux pauvres*, permettez que je vous les applique à vous-mêmes : N'avez-vous pas vos maisons pour vous y livrer à vos dissipations? Méprisez-vous l'église de Dieu, pour y être un sujet de scandale à ceux qui ne s'y étoient rendus qu'avec l'intention d'y prier, et l'espérance de n'être pas troublés dans les actes de leur dévotion? — Peut-on, me direz-vous, se refuser au plaisir de converser quelques moments avec les personnes de sa connoissance que l'on y rencontre? — Faites-le tant qu'il vous plaira dans vos maisons, hors de l'église et non dans son enceinte. On n'est pas à l'église pour y parler, mais pour prier et pour s'instruire. Ce n'est point un marché public; ce n'est point un lieu profane où il soit permis de venir étaler le luxe des parures, et se faire trophée de l'indécence de ses ajustements! Oserai-je le dire? C'est l'église que l'on choisit pour en faire le théâtre de son impudicité. Que l'on ait sur une personne du sexe de criminels desseins : c'est dans l'église que l'on vient repaître sa passion, et ses criminelles espérances. L'on y vient, comme dans un lieu de

I. Cor. XI. 22.

Ibid. 22.

commerce, converser d'intérêts, acheter, vendre. débiter les nouvelles, médire du prochain; on en sort plus pécheur encore que l'on n'y étoit entré; on n'y est venu que pour se perdre (*).

T. VII Bened. Pag. 385.

Après de tels exemples (que nous ont laissés nos Pères dans la foi, les premiers chrétiens, sous le joug de la persécution), comment pouvons-nous vivre dans la mollesse et dans l'oubli de tous les devoirs de la vie chrétienne, quand il n'y a plus au dehors d'obstacle qui nous en détourne? Aujourd'hui qu'il n'y a plus d'ennemis qui nous font la guerre, nous nous laissons entamer de toutes parts; on nous égorge, sans qu'il y ait d'épée qui nous menace. Nous sommes en pleine paix; et l'affaire du salut est la dernière qui nous occupe. Dans un temps où la flamme impure de l'impiété brûloit par tout l'univers, les Apôtres s'exposoient à tout pour sauver les âmes qui périssoient; aujourd'hui que l'univers est chrétien, nous ne pensons pas même à la nôtre. Nous n'avons plus à redouter ni fouets, ni emprisonnements, ni les édits de l'autorité, ni les fureurs de la synagogue. Bien loin de là, le christianisme est assis sur le même trône que les Césars; il règne

(*) Hom. XXVI *in* I *ad Cor.*, Morel *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 406—408. Voyez au vol. suivant de cette *Bibliothèque*, l'article *Assistance à l'église*, et les sermons des modernes à ce sujet, où la plupart de leurs mouvements les plus pathétiques sont empruntés à saint Jean Chrysostôme.

dans les villes et les provinces; et les chrétiens sont vaincus par eux-mêmes! Eprouvés chaque jour par les plus cruelles persécutions, les martyrs et leurs disciples faisoient leurs délices de leurs tourments : nous, la plus légère tentation nous abat !

Ah! s'il venoit à s'élever, ce qu'à Dieu ne plaise, quelque persécution nouvelle; si l'Église alloit être encore jetée sur le champ de bataille, je frémis d'y penser! que de lâches apostasies! quel opprobre pour le nom chrétien! Où seroient les fidèles disposés à entrer dans une arène sanglante, quand il n'y a plus personne qui s'exerce par les combats domestiques? Ce n'est pas au moment où la carrière s'ouvre qu'il faut se présenter à l'ennemi pour lui disputer la victoire; il faut s'être aguerri long-temps à l'avance.

Vous pouvez, tout en demeurant au sein des villes, y porter la sublime perfection des anachorètes. Vous pouvez, avec une femme et des enfants, au milieu d'un nombreux domestique, prier, jeûner comme eux, entrer comme eux dans les sentiments d'une vraie componction. Car les premiers chrétiens, du temps des Apôtres, vivant dans les villes, y menoient la vie des plus parfaits solitaires (*).

A ces commencements, Dieu accordoit aux nouveaux baptisés des dons divers que l'on connoissoit tous sous le nom général des dons de l'Esprit. T. IX. Bened. Pag. 586.

(*) Hom. XXXIII et LV *in Matth.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 400.

Les uns recevoient le don de prophétie, qui leur faisoit connoître et prédire l'avenir; d'autres le don de sagesse, qui leur mettoit à la bouche les paroles de l'enseignement; un autre le don de guérir les malades, un autre celui d'entendre et d'interpréter les langues. En outre, il y avoit celui de la prière, qui s'appeloit aussi du nom d'Esprit. Celui des fidèles à qui il se trouvoit départi prioit au nom de tous. Exposés comme nous le sommes, en général, à demander au Seigneur des grâces qui ne nous seroient pas avantageuses, parce que nous ignorons celles qui nous seroient le plus véritablement utiles, l'Esprit de prière venoit se répandre sur quelqu'un des assistants, devenu à ce moment l'organe de tous. Debout, en présence de l'assemblée, il adressoit au Seigneur la prière de tous, et prononçoit en s'accompagnant de gémissements; celle de tous les cœurs suivoit en silence. Nous avons encore un reste de cet usage dans la prière que, parmi nous, le diacre exprime au nom de tout le peuple. C'est à quoi l'Apôtre saint Paul faisoit allusion dans son Epître aux Romains : où il dit :

Rom. VIII. 26. 27. *Aussi l'Esprit de Dieu nous aide-t-il dans notre foiblesse; mais cet Esprit, lui-même, demande pour nous par des gémissements ineffables, et celui qui pénètre le fond de nos cœurs, entend bien quel est le désir de l'Esprit* (*).

(*) Hom. XIV *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. IV, p. 202.

« Les saints ont senti les mêmes foiblesses que nous, et ils ont su les vaincre. Car s'ils avoient tous conservé le don de leur première innocence, qu'ils n'eussent jamais manqué de fermeté dans la vertu; peut-être auriez-vous sujet de vous les figurer comme d'autres hommes, exempts de la fragilité naturelle, et d'une trempe à l'épreuve de tous les périls communs. Exprès pour vous ôter ce prétexte de lâcheté, Dieu, qui auroit pu maintenir tous ses élus dans l'innocence, en a laissé tomber quelques-uns dans le péché : *Ut hæc permissio*, dit saint Jean Chrysostôme, *humanitatis argumentum aliis proponeretur*. Afin donc que l'homme reconnût dans la chute d'un autre homme à quoi l'humanité nous rend tous sujets, Dieu nous a découvert les plaies des prédestinés, pour nous apprendre à les éviter, à les craindre; mais encore à ne pas nous en rebuter, ni nous en décourager. S'il abandonne David à l'indiscrétion de ses yeux, à l'attrait des objets sensibles, c'est pour nous montrer que les saints avoient des yeux comme nous; s'il se laisse renoncer par le premier de ses Apôtres, c'est pour nous persuader que le péril des compagnies étoit un écueil pour les saints comme pour nous; c'est pour nous faire avouer que, si quelquefois les saints sont différents d'eux-mêmes, et nous si différents des saints, la différence ne vient pas uniquement de la diversité de nos complexions naturelles, mais de la diversité des mouvements de notre volonté sous la grâce de notre Dieu : *Non natura, sed voluntate*, dit ailleurs le même docteur (*). »

(*) *In Petrum et Eliam*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 158; et Hom. LXXIV *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 445. Traduit par La Rue, *Avent*, pag. 20, 21.

LES APÔTRES SAINT PIERRE ET SAINT PAUL.

T. VIII Bened. Pag. 7. (Supplém.) Le ciel s'unit en ce jour avec la terre pour célébrer la mémoire des saints Apôtres. Le ciel retentit des hymnes sacrés qui retracent leurs travaux. Sur la terre, les cantiques de la piété rappellent aux hommes qu'ils ont dû à leur prédication la connois-
Pag. 8. sance du mystère du salut. Mais, quels discours, quels panégyriques atteindront jamais la gloire de ces hommes, l'honneur de l'humanité, qui ont parcouru toute l'étendue du monde et des mers, ont renouvelé l'univers en le nettoyant de ses crimes, et jetant dans les cœurs les semences de la piété chrétienne?... C'est vous, ô couple heureux, qui avez répandu en tout lieu les dons de l'Esprit Saint, vous qui avez dissipé les ténèbres de l'erreur, comprimé l'audace des Démons, détruit les autels de la gentilité, anéanti toutes les superstitions, purgé le champ du père de famille de l'ivraie mêlé au bon grain; vous, dont la doctrine féconde et purifie encore tous les jours le sein de l'Église... Combien de prisons sanctifiées par votre présence! que de chaînes consacrées par les mains qui les ont portées! que de tourments endurés par vous! que de régions ennoblies par vos courses apostoliques! Fidèles imitateurs de Jésus-Christ, vous avez porté sa parole jusqu'aux extrémités du monde. L'épouse que vous

avez donnée à Jésus-Christ, il la conservera pure et entière. Quel est l'homme qui osât enseigner une doctrine contraire aux traditions que vous nous avez laissées ?...

Tous deux ont laissé dans leurs sépulcres une poussière immortelle. Aujourd'hui, ils éclairent et dirigent la terre; un jour viendra où ils la jugeront... Pag. 11.

Le corps des deux Apôtres saint Pierre et saint Paul, rempart pour Rome plus assuré que ses murailles (*).

Conservons à saint Pierre le premier rang dans ce discours, puisque le premier il fut appelé à féconder la vigne du Seigneur. Destiné à devenir le pasteur du troupeau spirituel, il en fut la première brebis; le premier à répondre à la voix de son maître; empressé à donner le témoignage de sa foi, à servir avec zèle les intérêts de Jésus-Christ, par son ardeur à lui répondre : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant;* Matth. XVI. 36. qui consentoit à mourir avec lui, et qui l'accompagna jusque chez Caïphe; plus heureux par la manière dont il répara sa faute, que condamnable par la foiblesse qui l'y entraîna, puisque son péché est pour nous une leçon : que la promptitude de sa pénitence en expia le scandale; et que, s'il chancela un moment, il se releva pour être l'immobile fondement de la foi (1). S'il fut le premier à faillir, il fut

(*) *In Petr. et Paul.*, Morel, *Opusc.*, t. VI, pag. 314—318.

(1) Saurin, ministre calviniste, appuie la justification de saint Pierre

aussi le premier à se rendre au tombeau, le premier il fut le témoin de la résurrection. A la suite de Pierre, faisons paroître Paul, l'orateur du genre humain, éclairé de la lumière d'en haut (*).

T. III Bened. Pag. 363. Gal. II. 11.

Saint Pierre s'étant rendu à Antioche, saint Paul lui déclara *lui avoir résisté en face*. N'êtes-vous point troublés en entendant ces paroles! Les colonnes de l'Eglise se froisser et s'entre-choquer de la sorte! Oui, ses colonnes, puisque ce sont eux qui en soutiennent les voûtes, en sont les arcs-boutants. Nommez-les les yeux du corps spirituel, des sources et des trésors de biens, des ports de salut, quoi que vous disiez, jamais vous ne les louerez en proportion de ce qu'ils méritent. Mais plus aussi vous en ferez de pompeux éloges, plus, par là même, la difficulté augmente. Soyez donc attentifs; c'est la cause de nos pères que nous avons à défendre contre les téméraires accusations que ces paroles semblent prêter aux profanes et aux ennemis de notre foi. *Pierre donc étant venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il méritoit d'être repris.* Pour quelle raison? Saint Paul continue : *Car avant que quelques-uns de nos frères fussent venus de la*

Ibid. 12. 15.

sur d'autres arguments qu'on pourra lire avec le plus grand intérêt, *Serm.*, tom. VII, pag. 288.

(*) *In duodec. Apost.*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 321, 322. Voy. au vol. XIII de cette *Bibliothèque*, l'article *Prééminence de l'Eglise romaine*, pag. 260 et suiv.

part de Jacques, il (Pierre) *mangeoit avec les gentils ; mais quand ils furent venus, il s'en retira, et se sépara, craignant ceux qui étoient circoncis. Ce qui engagea les autres Juifs à la même dissimulation, jusques à Barnabé même, qui s'y laissa aussi aller. Mais quand je vis qu'ils ne marchoient pas droit selon la vérité de l'Evangile, je dis à Pierre devant tous* (quelques lignes plus haut : *Je lui résistai en face*, ici, c'est en présence de l'assemblée tout entière), Je lui dis : *Si vous, qui êtes Juif, vous vivez en gentil, et non pas en Juif, comment contraignez-vous les gentils de vivre comme les Juifs?* Peut-être aurez-vous été charmés d'entendre saint Paul s'exprimer, pour l'honneur de la vérité évangélique, avec une liberté que n'arrête ni la dignité du personnage, ni la présence d'un si grand nombre de témoins. Mais si c'est là un titre de gloire pour saint Paul, l'honneur de notre Eglise n'y semble-t-il pas être compromis? Qu'importe en effet que saint Paul ait eu raison, quand saint Pierre a eu tort, puisqu'on lui reproche *de n'avoir pas marché droit?* L'un des deux, quel qu'il soit, est toujours en défaut. Ce n'est point à saint Paul que j'ai à répondre, mais aux profanes. Sous ce nouveau rapport, j'ai besoin de toute votre attention. J'insiste sur ces détails, au risque d'aggraver même l'accusation pour m'assurer mieux votre intérêt. Qui écoute une des parties, est curieux d'entendre l'autre. En prenant Pag. 364.

le rôle d'accusateur, n'allez pas croire que j'émette une opinion personnelle; je ne fais que creuser la matière pour fixer plus profondément dans vos souvenirs une question qui, d'ailleurs, intéresse particulièrement notre ville, puisque c'est elle qui fut le théâtre de la contestation, ou, pour mieux dire, de ce qui n'en avoit que l'apparence, et nous a plus profité que la plus parfaite harmonie; car la charité qui unissoit les deux Apôtres n'en est pas moins restée inaltérable. Vous avez donc approuvé saint Paul; et en lui applaudissant, vous vous portiez ses accusateurs, si vous vous teniez à la lettre du récit qui vous en a été fait, sans en pénétrer le sens caché. Quel langage nous tenez-vous, ô saint Apôtre? Reprendre saint Pierre *quand vous vîtes qu'il ne marchoit pas droit selon la vérité de l'Evangile*. A la bonne heure; mais *lui résister en face!* A quoi bon? Et cela, *en présence de tous*. Pourquoi pas plutôt dans le particulier, et sans témoins? Ne vous exposiez-vous pas à faire croire qu'il y avoit de votre part une jalousie secrète, un faux zèle de disputer? N'êtes-vous plus le même qui disiez : *Je me suis rendu foible avec les foibles;* c'est-à-dire indulgent, jetant le voile sur leurs plaies? Quoi! d'un côté tant de ménagements pour les disciples, de l'autre tant de dureté à l'égard d'un collègue dans l'apostolat! Oubliez-vous cette recommandation du maître : *Si votre frère vient à pécher, allez le trouver*,

I. Cor. IX. 22.

Matth. XVIII. 25.

et le reprenez seul à seul ; et vous, non-seulement vous le reprenez publiquement; mais vous allez jusqu'à vous en faire gloire! Il y a plus : vous en instruisez tous les peuples du monde, vous en éternisez le souvenir par vos lettres, car il a consigné cette faute dans un monument immortel. Est-ce là comme les Apôtres en ont agi avec vous, tant lors *qu'étant venu à Jérusalem conférer de l'Evangile,* ils vous accordèrent des entretiens *particuliers avec ceux qui étoient en autorité,* que quand ils vous engagèrent à vous purifier selon la loi, avec les quatre hommes qui avoient fait un vœu, pour détromper ceux qui vous accusoient de condamner la loi? Cette condescendance de leur part ne méritoit-elle pas quelque réciprocité? Et puis, quelle est, après tout, la faute de Pierre? *Avant que quelques-uns des frères fussent venus de la part de Jacques, il mangeoit avec les gentils ; mais quand ils furent venus, il s'en retira, et se sépara par crainte de ceux qui étoient circoncis.* Quoi! Pierre craintif, et manquant de zèle! Mais ce nom de Pierre lui fut donné en récompense de l'immobilité de sa foi. Montrez plus d'égard pour un nom qui lui fut conféré par votre commun maître. Pierre craintif et manquant de zèle! Mais qui peut soutenir une semblable accusation? Ce n'est pas Jérusalem, premier théâtre où son zèle se signala par cette authentique déclaration faite en présence de la nation entière, frémissante de colère et avide

Gal., I. 2.

Act. XXI. 23.

Matth. XVI. 18.

Act. II. 24. et suiv. de sang : *Ce Jésus que vous avez fait mourir, Dieu l'a ressuscité en le faisant sortir libre des douleurs de*
Pag. 365. *la mort, comme David l'avoit prophétisé.* Pierre, craintif et manquant de zèle ! Lui qui, le premier, ouvre la bouche, et parle avec une assurance intrépide pour Jésus-Christ à ceux qui l'avoient crucifié ! Admirons le zèle de Jean, de Jacques, de Paul, de tous les autres; rendons surtout hommage à celui de Pierre qui, avant tous, faisant éclater son noble dévoûment, ouvre pour ainsi dire la marche, se jette le premier dans la mêlée, et par l'exemple de son courage, enflamme l'émulation de tous. Ce qu'il est depuis le crucifiement du Sauveur, il l'avoit été auparavant, surpassant tous les autres par l'ar-
Pag. 366. deur de sa foi. Déjà c'étoit lui qui étoit la bouche, la langue des Apôtres. Tandis qu'ils gardoient le
Matth. XVI. 13. 14. silence, Pierre parloit : *Qui dit-on que je suis ?* demandoit Jésus-Christ à ses disciples. Et ils avoient répondu : Les uns disent que vous êtes Hélie, les autres, Jérémie ou quelqu'un des prophètes. Simon Pierre, prenant la parole : Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. Dans toutes les circonstances, vous voyez l'ardeur de son amour égaler la vivacité de sa foi. Quand Jésus-Christ avoit annoncé à ses disciples que le Fils de l'homme alloit être trahi,
Ibid. 22. flagellé, crucifié. A Dieu ne plaise, Seigneur ! avoit répondu Pierre ; cela ne vous arrivera pas. Il n'est pas question d'examiner ici si ce mot fut indiscret ;

toujours étoit-ce le cri de son amour pour son divin maître. Sur la montagne de la transfiguration, c'est lui qui propose à Jésus d'y établir des tentes; lui qui, au jour de la cène, exprime ses alarmes au sujet de la trahison de Judas. Il ne respire que pour son maître; il n'est occupé que de lui. Pour lui, il brave, et les cachots, et les supplices, et la mort. Pour lui, flagellé et tout saignant des plaies imprimées sur son corps par les fouets des bourreaux, il répète encore : *Ce que nous avons vu et entendu, il ne nous est pas possible de ne pas le dire.* Ce courage que rien n'ébranle, cette foi que rien ne fait chanceler, cet amour dont rien n'altère la brûlante flamme, voilà ce que l'on accuse de pusillanimité! *Il craignoit ceux qui étoient circoncis;* et pour cela, *il s'en éloigne, il s'en sépare.* Vous l'avez vu soutenir de ses intrépides regards l'aspect d'un peuple ennemi qui ne respire que meurtre et carnage, qui brûle de tremper ses mains dans le sang des disciples; et il auroit connu la crainte en présence de quelques-uns de ces mêmes disciples dont les dispositions n'avoient rien que de pacifique! Il a bravé à Jérusalem la plus furieuse persécution; à Antioche, où l'Evangile est prêché depuis dix-sept ans, il commenceroit à trembler!

Luc. IX. 33.

Act. III. 20.

Mais l'éloge de Pierre ne devient-il pas à son tour la censure de Paul? Le reproche que celui-ci adresse à son collègue dans l'apostolat ne vient-il

Pag. 367.

pas retomber sur l'indiscret accusateur? Dieu nous garde de le croire! Tout ce que fut Pierre, Paul ne le fut-il pas aussi? Vit-on jamais de cœur plus enflammé pour Jésus-Christ? C'étoit pour lui que
I.Cor xv. 31. Paul mouroit tous les jours. Non, certes, il n'a pas ici besoin d'apologie. Quelle fut donc l'intention du reproche qu'il adressa à Pierre? Peut-on y soup-
Pag. 368. çonner un motif secret de jalousie ou de vaine gloire? Ce seroit le calomnier. Il se reconnoissoit le serviteur, non pas seulement de Pierre, le prince des
I. Cor. xv. 10. Apôtres, mais de tous en général, et bien *qu'il eût travaillé à lui seul plus que tous les autres*, il pu-
Ephes. III. 8. blioit n'en être que le dernier: *Moi qui suis le moin-*
I. Cor. xv. 9. *dre de tous les saints*, moi, qui *ne suis pas digne du nom d'apôtre*. Il n'ignoroit donc pas quelle étoit la haute prérogative de Pierre, et quelle déférence profonde lui étoit due. Et la preuve que, bien loin de l'ignorer, il agissoit en conséquence: c'est que cet Apôtre, chargé du soin de toutes les églises, embarrassé de tant d'affaires, qui ne lui laissoient
Pag. 369. pas un moment pour respirer, se transporte à Jéru-
Gal. I. 18. salem, sans autre motif que celui d'y voir Pierre, ainsi qu'il le témoigne lui-même, le voir par honneur, par une distinction toute privilégiée; le voir, non en passant, mais pour rester quinze jours auprès de lui. Suspendre, pour un tel hommage, la guerre où il est engagé, non-seulement avec tout
Ephes. VI. 12. l'univers, mais *contre les principautés et les puis-*

sances, contre les princes des ténèbres de ce siècle. Il est donc prouvé que ni Pierre ne manqua de zèle, ni Paul de déférence à l'égard des Apôtres et de Pierre en particulier. Maintenant, quel est le sens précis du reproche fait à saint Pierre par saint Paul? Pierre eût bien voulu affranchir les Juifs nouvellement convertis de l'observation des rits judaïques; mais il ne pouvoit l'entreprendre brusquement sans se mettre en contradiction avec lui-même, et scandaliser les fidèles. Étoit-ce à saint Paul à le faire? On avoit contre lui des préventions qui n'auroient pas permis même de l'écouter. De concert avec saint Pierre, saint Paul adresse à celui-ci un reproche dont il pourra s'armer contre toutes les résistances. Les Juifs seront bien mieux disposés à recevoir une correction que le chef des Apôtres a prise pour lui, et à laquelle il ne répond qu'en se soumettant (*).

Paul a honoré Pierre pendant sa vie. *Je suis venu*, dit-il, *visiter Pierre.* Il est allé à Jérusalem, dans le dessein exprès de le voir, lui, et non pas Jacques, un si grand Apôtre, le frère du Seigneur, l'évêque de cette ville! Quoiqu'il y résidat, ce n'est pas lui que Paul devoit venir voir; il est venu voir Pierre, Gal. I. 18.

(*) *In illud : In faciem Petro restiti*, Morel, *Opusc.*, tom. v, p. 706 725. Origène avoit expliqué de la même manière la conduite des deux Apôtres. Saint Jérôme adopta cette explication; mais saint Augustin la combat dans sa Lettre LXXXII. Voyez Bossuet, *Serm. sur l'unité*, tom. v, in-4°, pag. 492.

et le voir, comme on vient voir une chose pleine de merveille, et digne d'être recherchée, le contempler, l'étudier et le voir comme plus grand et plus ancien que lui, le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisoit lui-même par une révélation si expresse, mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais, que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre (*).

Matth. XVI. 15. Jésus-Christ interrogeant les Apôtres par cette question : *Et vous, qui dites-vous que je suis ?* que fait ici saint Pierre, qui est la bouche des Apôtres, le prince et le chef du collége apostolique? Quoique Jésus-Christ leur eût adressé cette demande en commun, il est seul à répondre. Quand le fils de Dieu s'informoit seulement quelle idée le peuple avoit de lui, tous ont répondu également à cette demande. Mais lorsqu'il veut savoir leur pensée individuellement, saint Pierre a prévenu tous les autres en répondant : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant* (**).

T. IX. Bened. Pag. 571. L'amour dont saint Pierre est pénétré pour son

(*) Hom. XXXII *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 405; *Comment. in Epist. ad Galat.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 801 et seq. Traduit par Bossuet, *Serm. sur l'unité*, 1re part., t. V, édit. in-4°.

(**) Hom. LV *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 589; tom. VII Bened., pag. 550.

maître, est un feu brûlant qui le dévore ; il le préfère à tout, à sa propre vie, à tous les biens, même à toutes les espérances. Après qu'il a eu le malheur de le renier, il pleure son péché, non par crainte du châtiment, mais par la douleur d'avoir oublié un moment ce Jésus qu'il aimoit tant. Quand Jésus-Christ annonce à ses Apôtres qu'il va les quitter, saint Pierre le premier s'écrie : *Seigneur, où allez-vous ?* Qu'il leur demande si eux aussi ne veulent pas le quitter comme les autres, saint Pierre, avant tous, répond : *A qui irions-nous ? moi, je vous suivrai quelque part que vous alliez.* Jésus-Christ est tout pour lui (*).

Joan. XIII. 36.

Luc. IX. 57.

Quand il fut question de donner un successeur au traître Judas, saint Pierre en rendit compte à toute l'assemblée, pour empêcher que l'élection ne donnât lieu à des rivalités et à l'esprit de parti. S'il y en avoit eu parmi les Apôtres eux-mêmes, à plus forte raison falloit-il en craindre pour leurs successeurs. C'est ce que saint Pierre évite toujours avec le plus grand soin. Laissant à l'assemblée le droit de choisir, il attache une haute considération à la personne de ceux qui alloient être élus, se met lui-même à couvert de toute interprétation défavorable, et coupe court aux animosités qui pouvoient en rejail-

T. IX Bened. Pag. 25.

(*) Hom. V *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 59.

lir sur les autres. Combien de fois n'a-t-on pas vu de ces tristes résultats! En présentant des sujets mêmes pleins de vertus, il pouvoit compromettre la réputation des autres. Il détermine le temps : *Il faut*, dit-il, *qu'entre ceux qui ont été en notre compagnie pendant tout le temps*, etc. L'intention est précise : Pour que le nombre des douze ne restât pas incomplet. On me demandera si Pierre n'avoit pas le droit de faire personnellement l'élection. Sans doute qu'il l'avoit, et de la manière la plus illimitée. Il ne l'a pas voulu, pour ne témoigner aucune préférence. Observez cependant qu'il n'avoit pas encore, à cette époque, reçu la plénitude des dons de l'Esprit Saint, de qui la descente sur les Apôtres n'eut lieu qu'après (*).

Act. III. 21.

SAINT PAUL ; SA CONVERSION.

T. III Bened. Pag. 122.

Cependant Saul, qui ne respiroit encore que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur. Pourquoi ce mot *encore*, lequel suppose d'autres

(*) Hom. III *in Acta*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, p. 30. Autres textes recueillis dans le vol. XII de cet ouvrage, pag. 260—269. « Cet évêque, que l'on peut appeler avec raison le plus éloquent des Pères (saint Jean Chrysostôme), ne le paroît jamais davantage, que quand il veut faire l'éloge de cet Apôtre ; car, comme si la foi de cet Apôtre l'éclairoit et lui faisoit voir toutes ses grandeurs, il en découvre quelques-unes, qui, sans lui, fussent demeurées inconnues. » (Senault, *Panégyr.*, tom. I, pag. 769.)

évènements antérieurs? Qu'avoit-il donc fait? Demandez-moi plutôt : que n'avoit-il pas fait? Il avoit fait couler dans Jérusalem des ruisseaux de sang, massacré les fidèles, déclaré la guerre à l'Église, persécuté les Apôtres, fait mourir saint Etienne. Saint Luc, qui fut depuis son disciple, nous l'apprend dans ces termes : *Saul ravageoit l'Eglise, et entrant dans les maisons, il en tiroit par force les hommes et les femmes.* Les femmes elles-mêmes n'étoient pas épargnées. La voie publique ne suffit pas à ses fureurs; il fait irruption jusque dans l'asile domestique; il y entre, il s'en empare, entraînant par force tout ce qu'il y rencontre, y portant le ravage, la dévastation ; vous croyez voir une bête féroce; il en tire violemment et les hommes et les femmes elles-mêmes, sans respect, sans pitié pour la foiblesse, aveuglé qu'il est par un faux zèle. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir trempé ses mains dans le sang d'Etienne, d'avoir fait de l'Eglise tout entière le théâtre de sa persécution; sa rage sanguinaire demandoit encore des victimes nouvelles : mais le sang d'Etienne avoit demandé grâce pour ses bourreaux, et il l'avoit obtenu. Etienne meurt, et sa voix est condamnée au silence : celle de Paul va retentir avec l'éclat de la trompette. Ainsi Dieu n'abandonne pas son Eglise, et répare ses pertes par des dons plus signalés. Au moment même où *il ne respiroit encore que menaces et que carnage*, c'est

Act. IX. 1.

Ibid. XIII. 3.

Pag. 123.

là le moment où Jésus-Christ en va faire sa conquête. Il n'a pas attendu que l'excès de son emportement en amenât le terme, et se ralentît de lui-même. Non; c'est quand ses passions sont le plus violemment déchaînées qu'il veut en triompher, pour montrer la force de sa puissance en le soumettant au milieu même de ses transports. Telle qu'une douce rosée tombée du ciel, la voix du Seigneur éteindra la fièvre brûlante qui le dévore.

Lorsqu'il étoit proche de Damas, il fut tout à coup environné d'une lumière qui venoit du ciel, et, étant tombé par terre, il entendit une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? La lumière venue du ciel commence à l'environner; elle l'éblouit, elle abat ce cœur féroce, et le prépare à entendre ces paroles qui, dans le désordre où sa haine l'avoit jeté, n'auroient pu parvenir à son oreille : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?* de quoi cherchez-vous à vous venger? quel mal vous
Pag. 124 ai-je fait? Vous me persécutez, pourquoi? est-ce parce que j'ai ressuscité vos morts, guéri ceux de votre nation qui étoient lépreux ou possédés du Démon? Ainsi ses prophètes disoient-ils de sa part
Mich. vi. 3. aux Juifs : Que t'ai-je fait, ô mon peuple? En quoi vous ai-je chagriné? *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?* Vous voilà étendu par terre, devenu mon captif, enchaîné par d'invisibles liens, sous ma dépendance absolue. Où est cette fureur dont vous

étiez animé? cette soif du sang chrétien? ce zèle prétendu pour la cause du ciel? Où sont ces chaînes préparées à mes disciples? ces vastes projets qui alloient partout chercher leurs victimes? Vous voilà tremblant, immobile, sans yeux pour voir la main qui vous poursuit à votre tour; il vous faut un bras qui vous relève et vous conduise!

Qui êtes-vous, Seigneur? a répondu Paul. Il a reconnu la puissance qui le maîtrise. Tant de bonté lui manifeste la vertu d'en haut, il se rend. Plus de résistance; un seul mot l'a changé.

Je suis ce même Jésus que vous persécutez. Le Sauveur ne lui dit pas : Je suis ce Jésus ressuscité des morts, ce Jésus assis à la droite de Dieu, mais : Je suis le même Jésus que vous persécutez. Sans doute que cette parole a dû laisser dans son âme la plus vive impression, puisque, après plusieurs années, après des milliers d'actions héroïques, nous l'entendons s'écrier en gémissant : *Je suis le dernier des Apôtres, indigne d'être appelé du nom d'Apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu* (*). I. Cor. xv. 9.

C'est lui-même qui nous a transmis l'histoire de ses premiers égarements; il s'en accuse, il les déplore; il y revient dans toutes ses épîtres. Les saints ne parlent d'eux-mêmes que quand il s'agit d'accu- T. III Bened. Pag. 294.

(*) *De ferendis reprehensionibus*, etc., Morel *Opusc.*, tom. v, pag. 172. —176.

ser leurs foiblesses. Ils ne craignent pas de les publier, de les exposer à tous les yeux; ils ne sont ré-
Pag. 295. servés que sur le bien qu'ils ont fait. Paul divulgue les siennes, pour apprendre aux pécheurs qu'ils ne doivent désespérer jamais de la bonté du Seigneur, auroient-ils fait comme lui la guerre à Jésus-Christ? Il ne parle des faveurs extraordinaires qu'il a reçues, qu'avec répugnance, que par contrainte. Encore n'est-ce qu'en se taxant lui-même de folie, d'imprudence; après les avoir tenues long-temps dans le secret. Ainsi, forcé de justifier sa mission contre les bruits injurieux répandus par les faux
II. Cor. XII. 2. Apôtres: *Je connois*, dit-il, *un homme en Jésus-Christ, qui fut ravi, il y a quatorze ans, jusqu'au troisième ciel.* S'il avoit eu la pensée de s'en louer soi-même, il n'auroit pas attendu si long-temps à le dire. Nous, c'est tout le contraire. Nous oublions bien vite les fautes que nous avons commises; nous ne permettons à personne de nous les rappeler, bien moins encore de nous les reprocher; mais nous avons grand soin de publier le peu que nous avons fait de bien; nous savons gré aux autres de l'avoir remarqué, et nous les regardons comme nos meilleurs amis (*).

T. III Bened. Pag. 101. Si l'on vous annonçoit qu'un ennemi insolent, un

(*) *De verbis Apostoli : Utinam sustineretis*, etc., Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 338. (En substance.)

chef de Barbares, après nous avoir déclaré la guerre, être venu jusqu'aux pieds de nos remparts porter le ravage et la désolation dans la contrée, après avoir menacé de détruire notre ville de fond en comble, d'en réduire les habitants en captivité, et de n'y laisser qu'un monceau de cendres; si, dis-je, on vous annonçoit que, tombé lui-même au pouvoir de notre empereur, il est devenu son captif, et qu'il va être amené dans nos murs chargé de chaînes : n'accourrions-nous pas avec empressement tous, hommes, femmes, enfants, pour le voir? Telle est la nouvelle que je viens vous apporter. La guerre est déclarée contre l'Eglise; le Juif y répand l'alarme et le désordre; il l'a tient assiégée, la menaçant de l'exterminer. Le chef de cette armée ennemie, dont les fureurs à lui seul surpassoient toutes celles de la nation entière, est tombé sous la main de notre grand empereur Jésus-Christ, qui en a fait son prisonnier; n'irons-nous pas tous à sa rencontre? Les Anges, du haut du ciel, abaissoient leurs regards sur la terre pour contempler celui dont Jésus-Christ avoit fait sa conquête; ils le voyoient avec une sainte allégresse, comptant à l'avance les peuples nombreux que lui-même alloit bientôt attacher au char de triomphe de son vainqueur, pour les arracher aux ténèbres, et les introduire dans le ciel....

Quel plus grand miracle que celui de la conversion de saint Paul! Pierre a nié Jésus-Christ pen- Pag. 104.

dant sa vie; Paul l'a confessé après sa mort. Oui, triompher de Paul, le courber sous le joug de l'Evangile, étoit quelque chose de plus merveilleux que de ressusciter les morts par l'ombre de sa personne. Ici, la nature obéissoit à un ordre souverain qu'il n'étoit pas en sa puissance de contredire; mais là, il y avoit la liberté d'obéir ou de ne pas se soumettre; et c'est par là surtout que se manifeste la puissance du Dieu qui a su se faire obéir. Changer la volonté d'un tel homme fut donc un miracle supérieur à celui de commander à la nature. Paul, amené aux pieds de Jésus-Christ, après que Jésus-Christ est mort, après qu'il a été mis dans le tombeau, voilà surtout le triomphe de la religion. Ce n'est qu'après avoir permis qu'il épuisât toute sa haine, que Jésus-Christ l'a appelé, afin d'établir sur des preuves invincibles la vérité de sa résurrection et de sa doctrine. Pierre, prêchant la résurrection, pouvoit paroître suspect. Des esprits opiniâtres, et il n'y en avoit que de cette sorte qui pussent fermer les yeux à la preuve que fournissoit le témoignage d'un homme qui, après avoir nié son maître avec serment, le confesse ensuite, et donnera sa vie
Pag. 105. pour lui, ce qu'assurément il n'auroit pas fait, sans la plus intime conviction; mais enfin, des esprits opiniâtres pouvoient dire qu'il ne prêchoit la résurrection de Jésus que parce qu'il en avoit été le disciple, qu'il avoit participé à sa table, qu'il avoit vécu

trois ans dans sa compagnie, qu'il s'étoit laissé séduire par de flatteuses promesses. Mais Paul, qui ne l'a jamais ni vu, ni entendu, qui n'avoit pas été à son école, qui s'étoit déclaré violemment contre lui, même après son crucifiement, et donnoit sans pitié la mort à tout ce qui croyoit en lui, laissant partout sur ses traces la terreur et la confusion : un tel homme changer tout à coup, se livrer à la prédication de ce même Jésus, plus laborieusement qu'aucun de ses propres disciples ; je le demande : Est-il possible, après cela, de ne pas croire à la résurrection de Jésus-Christ ? Car, si Jésus n'est pas ressuscité, qui donc pouvoit attirer au christianisme un aussi ardent persécuteur du christianisme ? Répondez-moi, ô Juifs ! qui est-ce qui a persuadé à Paul d'embrasser la foi en Jésus-Christ ? Est-ce Pierre, Jacques ou Jean, à qui il n'inspiroit que de la frayeur et de l'éloignement ? Non pas seulement avant sa conversion, mais depuis qu'il se fut attaché à la même cause ; puisque, quand Barnabé l'introduisit dans l'assemblée des fidèles de Jérusalem, tous conservoient encore de la défiance ? Auroient-ils osé seulement l'approcher durant qu'il étoit leur ennemi, eux, qui le redoutoient si fort, même après qu'ils n'en avoient plus rien à craindre ? Non, sans doute, non, la conversion de Paul ne fut pas l'ouvrage de la persuasion humaine, mais d'une grâce toute divine. Si donc Jésus n'étoit qu'un mort,

Act. IX. 26.

comme vous le prétendez, et que son corps eût été enlevé par ses disciples, comment s'est-il fait que ce mort ait opéré ses plus grands miracles quand il n'étoit plus au nombre des vivants? Et non-seulement c'est après sa mort qu'il change son plus mortel ennemi, ce qui est déjà la preuve d'une toute-puissance divine, mais il se l'attache et le retient par des liens si forts, qu'il en fait de tous ses Apôtres celui qui ait le plus travaillé pour l'affermissement de cette Eglise auparavant si fort persécutée par lui. C'est, dit Jésus-Christ, *un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les Gentils et devant les princes* (*).

Ibid. 15.

Homélies sur saint Paul.

Saint Paul peut être envisagé comme prédicateur sous trois aspects également intéressants; l'ardeur de son zèle et l'énergie de son caractère, qui le mettoient au-dessus de tous les dangers; la profonde intelligence des saints mystères et de tous les devoirs de la vie spirituelle; la sainteté de sa vie, inaccessible à tout reproche (**).

T. II Bened. Pag. 477.

Où trouver des discours assez magnifiques pour

(*) *In illud : Saulus adhuc spirans*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 549—553.

(**) Hom. VI *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. v, pag. 908.

exprimer dignement les vertus de ce grand homme? Il réunit à lui seul tout ce qu'il y avoit eu de plus excellent chez tous les autres : et c'est moins parmi les hommes que parmi les Anges eux-mêmes, qu'il faut lui chercher des objets de comparaison. L'impuissance où je suis de le bien louer doit-elle m'empêcher d'entreprendre son éloge? au contraire. Disons que la plus belle gloire de saint Paul, c'est d'être au-dessus de tous les panégyriques. Tout ce qu'il y a de plus admirable dans la vertu des patriarches et des justes, dans la sainteté et les œuvres des prophètes, dans le zèle des Apôtres et le dévoûment des martyrs, vous le retrouvez dans la vie de saint Paul, porté à la plus haute élevation.

Abel nous présente l'image du premier des sacrificateurs. Les victimes qu'il offroit à Dieu, c'étoit la chair des animaux. Paul, c'est sa propre chair : *Je fais tous les jours*, écrivoit-il à son disciple, *l'immolation de mon sang*. Il ne suffit pas à l'ardeur de sa foi de ce seul sacrifice; il voudroit offrir au Seigneur l'univers tout entier en holocauste, l'univers qu'il parcourt en conquérant, mais l'univers purifié du péché, converti à la vérité évangélique, régénéré, amené à la pureté des Esprits célestes. C'est dans ce sens qu'il écrivoit aux Philippiens : « Si, après qu'en vous annonçant l'Evangile, j'ai » offert à Dieu votre foi et votre conversion, c'est-» à-dire, toute votre église, ou vous tous comme

Pag. 478.

II. Tim. IV. 6.

Phil. II. 17.

» fidèles et comme soumis à la foi ; si, dis-je, je
» vous ai offert par un culte religieux de mon cœur
» comme une victime sainte à la gloire de Dieu, et
» que pour rendre le sacrifice parfait et accompli,
» il faille y ajouter des effusions et des liqueurs, et
» que je doive moi-même, par mon martyre, tenir
» lieu de cet épanchement de la liqueur sur la vic-
» time, je me réjouirai que mon sang serve de cette
» libation et effusion sainte, et qu'ainsi ma mort
» soit l'accomplissement du sacrifice que j'ai offert
» de vous tous (1). »

Abel n'a péri qu'une fois, immolé par la main d'un frère, et il n'est pas dit qu'Abel eût été le bienfaiteur de Caïn. La vie entière de Paul a été une mort de tous les jours ; et il la consomme, immolé par ceux-là mêmes qu'il vouloit affranchir de tous leurs maux, et pour l'amour de qui on l'a vu braver tant de périls.

Noé bâtit une arche qui n'est utile qu'à sa famille, et rend au monde les animaux tels qu'ils les avoit reçus ; les épîtres de Paul sauveront le genre humain tout entier d'une inondation bien autrement funeste, en changeant la nature des hommes.

Vous admirez avec raison la foi d'Abraham, parce que du moment où il eut entendu la voix

(1) Voy. l'explication par le P. Amelotte, du vers. 17, du second chap. de l'Epître aux Philippiens, *Nouveau Testament*, tom. II in-4°, pag. 242.

qui lui disoit : *Sortez de votre pays et de votre parenté*, il quitte à l'instant même et sa maison et sa patrie et sa famille, trouvant dans son obéissance un ample dédommagement à son sacrifice. Celui de Paul est bien plus héroïque : ce n'est point seulement son pays ni sa famille et sa maison qu'il a quittée, c'est le monde tout entier. Jésus-Christ lui tient lieu de tout. *Je suis assuré*, dit-il, *que ni la mort ni la vie, ni les choses présentes* (rien de ce qui peut plaire ou affliger), *ni celles qui sont à venir* (tout ce que l'on peut craindre on espérer), *ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni nulle autre créature ne me pourra jamais séparer de l'amour de Dieu, qui est fondé en Jésus-Christ Notre Seigneur*. La plus grande action d'Abraham, et vraiment admirable, c'est le sacrifice de son fils Isaac. Paul sacrifie sa personne, et son sacrifice a été mille fois renouvelé. Comparez les épreuves des saints patriarches et leur patience, leur résignation dans les maux avec celles de Paul, s'enchaînant à l'esclavage pour l'épouse de Jésus-Christ; non-seulement supportant, comme Jacob, et la chaleur du jour et le froid des nuits, mais battu de verges, accablé plus d'une fois sous une grêle de pierres, luttant, soit contre les animaux féroces, soit contre les flots, en proie au long supplice de la faim et de la soif, et courant sans relâche après les brebis égarées. On vante la

Gen. XII. 1.

Rom. VIII. 38. 39.

Pag. 479.

Gen XXXI. 40.

chasteté de Joseph : Paul, crucifié tout entier au monde, est devenu insensible à toutes les beautés de la terre, et semble s'être élevé au-dessus de l'humanité. Job nous fait voir un généreux athlète luttant contre le Démon, et bien fait sans doute pour soutenir le parallèle avec notre saint Apôtre; mais celui-ci, ce n'est pas à quelques combats que se bornent ses victoires; ce n'est pas un petit nombre de personnes qui disputent contre lui; c'est tout ce qu'il
Pag. 480. y a d'infidèles; ce sont les faux frères qui conspirent contre lui, l'assiégent de persécutions, en font un objet de division et d'anathème. La charité de Job s'exerçoit sur les étrangers et les indigents; sa maison étoit ouverte à tous ceux qui n'en n'avoient pas. Paul ne connoît point d'étrangers; l'indigence qu'il soulage, les infirmités qu'il guérit, ce ne sont pas celles qui affectent le corps : ce sont la pauvreté, les maladies spirituelles, les plus formidables de toutes. Les aumônes qu'il répand, ce n'est point, comme Job, sur son opulence qu'il les prend, mais à la pauvreté même qu'il les emprunte, et son cœur est ou-
II.Cor. VI. 12. vert à tous; nul n'y est à l'étroit, pas même ceux dont le cœur est serré à son égard. Job souffre dans son corps, devenu une plaie infecte, éprouvé continuellement par les privations, par les inimitiés, par les mauvais traitements qui lui viennent de la part de ses concitoyens, des étrangers, des tyrans; traîné de prison en prison, Paul a de plus à porter

dans son cœur les douleurs dont l'accablent la chute de ceux qui tombent, les sollicitudes que lui donnent toutes les églises, les ardeurs d'une charité qui s'étend à tous les besoins. Moïse s'offroit à périr pour le salut de son peuple; saint Paul, pour le salut de ceux qui ne lui sont rien. Il brûle de l'obtenir au prix du sien propre, et dût-il lui en coûter la perte des immortelles félicités. Rom. IX. 3.

Parlerai-je des autres patriarches jusqu'à Jean, le précurseur du Messie? Le détail nous en mèneroit trop loin. Sans prétendre déroger en rien à leur gloire, il me suffira de dire que Paul en a retracé les plus éminentes vertus. Que dis-je? Prenons notre essor au-dessus de la terre; élevons-nous jusques dans le ciel avec l'Écriture qui qualifie d'Anges Jean-Baptiste et les prêtres du Seigneur; ne craignons pas de donner à Paul cette auguste qualification. La gloire des Esprits célestes, c'est leur parfaite obéissance aux ordres du Seigneur, qui les a faits, dit le psalmiste, pour être ses ambassadeurs et ses ministres. Comme eux, Paul, semblable à un feu dévorant, a parcouru toute la terre en la purifiant; et, sans être arrêté par l'enveloppe d'un corps qui l'enchaînoit à la terre, Paul, vivant avec les hommes, se montroit le digne émule des intelligences spirituelles (*). Ps. CII. 20.

(*) Hom. I *De laud. S. Paul.*, Morel, *Opusc*, tom. V, pag. 492—498. (Resserré.)

Pag. 482. Combien l'homme est grand! quelle est l'excellence de notre nature! à quelle vertu ne peut-elle pas atteindre? Jamais mortel ne l'a prouvé comme saint Paul. Sa vie est la plus éloquente réponse aux détracteurs de l'humanité, la plus puissante exhortation à la vertu; elle fait voir qu'avec quelques efforts sur soi-même, il est possible à l'homme de franchir l'intervalle qui le sépare des Esprits célestes. Le saint Apôtre n'étoit pas d'une autre nature que nous; son être ne se composoit pas d'autres éléments; il n'habitoit point une terre différente de la nôtre; comment s'est-il élevé si fort par sa vertu au-dessus de tout ce qu'il y eut jamais d'hommes sur la terre? Que pourront donc opposer désormais à cet exemple ceux-là qui placent le vice sur une pente glissante, et la vertu sur le sommet d'une montagne escarpée?
II.Cor.IV. 17. Saint Paul les réfute par ce mot : *Les tribulations, si courtes et si légères que nous souffrons en cette vie, produisent en nous la durée éternelle d'une gloire incomparable*. Que s'il en est ainsi des tribulations, à bien plus forte raison de nos plaisirs fugitifs et périssables. Lui, non-seulement l'ardeur de la charité qui l'enflamme le rend insensible aux souffrances où l'engage l'exercice de son apostolat; elle le porte à ne vouloir pas même y chercher sa récom-
Pag. 483. pense. Nous, hélas! bien éloignés d'une si haute perfection, nous n'envisageons pas même, dans l'attrait de la récompense, un moyen de plus pour nous

porter à l'acquittement de nos devoirs. Lui, il ne compte pour rien, ni la foiblesse de sa constitution, ni la foule des embarras qui l'assiègent, ni la violence des combats de la chair, rien au monde; son ardeur s'accroît avec les dangers. Aussi l'entendez-vous, dans le saint enthousiasme qui l'anime, s'écrier : *J'oublie ce qui est derrière moi, pour tendre vers ce qui est devant moi.* La perspective de la mort qui le menace, bien loin de ralentir son courage, ne fait que l'enflammer et le pénétrer d'une vive allégresse; il voudroit associer tous les cœurs à ses transports de joie : *Réjouissez-vous*, écrit-il à ce sujet aux Philippiens, *et félicitez-moi.* S'il est assailli par les tribulations, par les insultes et les outrages, il écrit à ceux de Corinthe : *Je me plais dans mes adversités, dans mes opprobres, dans mes persécutions.* C'est là ce qu'il appelle *l'armure* de la justice, parce que ce sont les gages des biens spirituels, parce que chacun de ses combats est pour lui l'occasion d'autant de victoires et de glorieux trophées qu'il érige en l'honneur du Dieu qui l'a fait vaincre. Il n'attend pas que les tribulations viennent à lui, il y court, elles font ses délices; plus avide de mourir que de vivre, plus jaloux de pauvreté que de richesse; appelant et le travail et l'affliction plus que les autres n'aspirent après le repos et les plaisirs; priant pour ses persécuteurs, avec plus d'instances que d'autres n'en mettent dans leurs vœux

Phil III. 13.

Ibid. II. 18.

II. Cor. XII. 10.

Rom. VI. 13.

contre leurs ennemis. Pour lui, l'ordre des choses semble avoir changé de nature. Que dis-je? c'est par nous qu'il est interverti. Paul n'y déroge pas, il conserve fidèlement l'esprit de leur première institution. Tout ce qui est l'objet de ses vœux, c'est ce qu'il y a de plus conforme à la nature; tout ce qu'il dédaigne et fuit, la nature est la première à le combattre. Car enfin, qu'y a-t-il de plus naturel que de craindre d'offenser Dieu, de plus naturel que de chercher surtout à lui plaire? Voilà et le vrai mal, et le vrai bien. Paul n'en connoît pas d'autre; pour cela, il suffit d'être homme, de bien se connoître soi-même. Non-seulement la terre ne lui offre rien qui soit digne de son estime : autorité, richesses, puissance, gloire de commander à des nations, de diriger de nombreuses armées, rien de tout cela n'excite ses désirs; mais le ciel lui-même ne possède qu'un seul objet qui les embrasse tous. La gloire des Anges et des Archanges s'éclipse à ses yeux. Jésus-Christ seul occupe sa pensée et remplit ses affections. Avec lui, il est au comble des félicités; sans lui, la compagnie des Principautés et des Puis-
Pag. 484. sances célestes n'a plus rien qui ne lui devienne indifférent. Avec lui, il consent à être le dernier, bien plus, à être, s'il est possible, au nombre des réprouvés. L'amour de Jésus-Christ lui vaudra et toutes les richesses, et tous les honneurs. Être séparé de l'amour de Jésus-Christ, Paul ne sauroit suppor-

ter cette idée; elle est pour lui tous les supplices, la seule torture qu'il redoute, elle est tout l'enfer. Posséder l'amour de Jésus-Christ, c'est pour lui la seule vie, c'est tout l'univers, c'est le ciel, c'est tout, et le présent et l'avenir; c'est régner, c'est recueillir la promesse, c'est être au centre de tous les biens. Donc la vie présente n'a plus pour un saint Paul, ni amertumes, ni combats. Le monde entier n'est à ses yeux que comme l'herbe desséchée, que l'on foule sous les pieds. Vainement la tyrannie dresse ses échafauds, les peuples furieux conspirent et menacent, la mort déploie ses tortures : Paul est heureux d'avoir quelque chose à souffrir pour Jésus-Christ. Les chaînes, dont il est garrotté sont pour lui un plus magnifique ornement que le diadème dont Néron pare sa tête. La prison qu'il habite s'est changée dans un ciel anticipé; les plaies dont son corps est sillonné, voilà ses palmes de triomphe; les coups dont on l'accable, voilà ses récompenses, ce qu'il appelle *des grâces* : pourquoi ? Mourir pour aller s'unir à Jésus-Christ, c'eût été un bienfait; prolonger sa vie, c'étoit prolonger ses combats; mais telle est sa charité, que pour étendre le règne de Jésus-Christ, il consent que le bienfait soit différé, que les combats s'accumulent; *il est*, dit-il, *plus nécessaire que je vive.* Phil. I. 24.

Vous m'allez répondre que ce n'étoient plus là des souffrances, puisqu'il y trouvoit des douceurs.

Je suis bien loin de le désavouer. Ce qui est pour le reste des hommes un sujet d'affliction, étoit pour saint Paul une source de plaisirs. Non-seulement les traverses et les souffrances qui l'affligeoient dans son corps, mais les déchirantes sollicitudes qui lui faisoient dire : *Qui est dans la langueur sans que je ne languisse avec lui? Qui est scandalisé sans que je ne brûle?* Mais cela même est la preuve de son ardente charité, puisqu'il trouve tant de charmes dans ses souffrances. N'allez pas défendre de verser des pleurs à ce père qui vient de perdre un fils cher à son cœur; l'unique consolation qu'il puisse recevoir, c'est de s'abandonner à ses larmes. Ainsi, notre grand Apôtre ne trouve à la douleur qui l'accable nuit et jour, d'autre charme que sa douleur même; tant les maux étrangers l'affectent plus vivement que les siens propres. Il gémit sur la perte des Juifs, au point que pour les voir sauvés, il consentiroit à être lui-même exclu de la céleste gloire. Il gémit pour tout ce qu'il y a d'habitants dans l'univers. O
Pag. 485. cœur plus vaste que l'univers! Mettez dans une balance d'un côté le cœur de Paul, de l'autre le monde tout entier; ce sera le premier qui l'emportera.

Aussi, quelles magnifiques récompenses n'a-t-il pas reçues du Dieu qui aime les hommes bien plus que les hommes ne sauroient l'aimer! Paul n'avoit pas encore été enlevé à la terre, Dieu l'introduit
II.Cor. XII. 2. dans le paradis, il le transporte jusqu'au troisième

ciel, il lui communique les secrets les plus ineffables, et l'initie à des mystères qu'il n'est pas donné à l'homme de publier. Encore dans les liens d'une chair mortelle, il lui fait partager la gloire des Esprits bienheureux. Son âme pure semble le mettre en communication avec eux; son zèle infatigable lui donne leur agilité. Et si l'on me demande pourquoi Dieu l'a choisi plutôt qu'aucun des Anges Pag. 486. pour en faire le prédicateur du monde, je répondrai : Dieu ne l'a pas voulu afin que notre tiédeur n'eût pas lieu de prétexter qu'il devenoit impossible à des hommes de s'approcher de leur sublime nature; et pour nous faire mieux sentir toute la grandeur de son Apôtre, en comparant ce qu'il a fait avec la foiblesse de ses moyens. Est-il en effet spectacle plus digne d'admiration, que de voir une parole sortie d'une bouche humaine, commander à la mort, remettre les péchés, dissiper d'aussi profondes ténèbres, changer le monde et y transporter les vertus du ciel? Admirons donc ici la puissance du Seigneur, et le zèle de Paul à concourir avec les desseins de sa miséricorde. Mais ne nous en tenons pas à une simple admiration. Imitons ce grand homme, pour mériter de partager un jour ses récompenses. C'est lui-même qui nous y invite : *J'ai* II. Tim. IV. 7. 8. *accompli*, nous dit-il, *le glorieux combat, j'ai achevé ma course; j'ai gardé la fidélité. Au reste, la couronne de justice m'est réservée, que le Seigneur,*

qui est le juste juge, me rendra en ce jour là, et non-seulement à moi, mais à tous ceux qui aiment son avènement. Ne nous arrêtons pas à considérer cette grandeur de courage, cette ferveur d'un saint zèle qui lui ont mérité ses sublimes prérogatives; n'oublions pas que Paul n'étoit qu'un homme comme nous, sujet à toutes les foiblesses de notre nature; et les adversités de la vie nous paroîtront comme à lui, faciles et légères (*).

Le bienheureux Apôtre qui put dans ses sublimes extases, s'élevant au-dessus des forces de la nature humaine, pénétrer jusque dans le ciel, par-delà les sphères qu'habitent les chœurs célestes, quand il
Pag. 487. nous exhorte à devenir semblables à Jésus-Christ,
I. Cor. XI. 1. nous propose tantôt son propre exemple : *Soyez*, dit-il, *mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-*
Éphes. V. 1. *Christ;* tantôt, d'une manière plus générale : *Soyez les imitateurs de Dieu, comme il convient à des fils bien-aimés.* Puis, s'attachant à prouver que ce qui amène cette ressemblance, c'est surtout de vivre de telle sorte que le bien que l'on fait soit utile à tous,
Ibid. il ajoute : *Marchez dans la charité;* c'est là, de toutes les vertus, celle qui approche le plus l'homme de la Divinité. Les autres, quel que puisse en être l'éclat, cèdent à celle-ci, comme étant toutes personnelles à l'homme, telles que la continence, la

(*) Hom. II *de laud. S. Pauli*, Morel, *ibid.*, p. 498—503. (Abrégé.)

sobriété, le mépris des richesses, la modération et la fuite de la colère. La charité a un but bien plus relevé. La charité est commune à Dieu et à l'homme. Le Seigneur nous en a fait un précepte : *Priez*, nous dit-il, *pour ceux qui vous calomnient, et qui vous persécutent, pour que vous soyez les enfants de votre Père céleste*. Pénétré de l'importance de cette maxime, saint Paul en faisoit l'âme de toutes ses actions. Quel homme aima jamais comme lui ceux qui ne l'aimoient pas? Quel homme a fait autant de bien à ceux de qui il ne recevoit que du mal? Quel homme eut jamais autant à souffrir pour ceux-là mêmes qui ne travailloient qu'à l'opprimer? Mais, indifférent sur ses propres souffrances, il ne voit dans les maux qu'il éprouve que l'apanage commun de l'humanité; et plus la haine s'emporte contre lui, plus il s'intéresse à ses ennemis, en déplorant leur aveuglement. Un père tendre gémit et ne s'indigne pas des injures que profère contre lui son enfant égaré par le délire de la fièvre; son affection même ne fait que redoubler avec les emportements du mal qui le possède : telle est l'image de saint Paul. Jamais l'expression du reproche ni de l'aigreur dans la manière dont il parle de ces hommes qui l'avoient cinq fois battu de verges, l'avoient chargé de chaînes, emprisonné; qui avoient soif de son sang, et cherchoient tous les jours à le mettre en pièces : *Je leur rends*, dit-il, *le témoignage qu'ils*

Matth. v 44.

II. Cor. xii. 24.

Rom. x. 2.

ont le zèle du nom de Dieu, mais ce zèle n'est pas selon la science. Et à ceux qui se prétendoient valoir
Ibid. XI. 20. mieux que les autres : *Ne vous élevez point; mais plutôt demeurez dans la crainte, de peur que Dieu, qui n'a point épargné les branches naturelles, ne vous épargne pas non plus.* Tout ce qui est en son pouvoir pour détourner l'arrêt qu'il sait être porté contre eux par la vengeance du ciel, il le fait. Il n'a que des larmes à donner pour les enfants ingrats; et les larmes coulent de ses yeux en abondance; mais il ne permet pas qu'on les outrage, et cherche, tant qu'il peut, à excuser leur aveuglement. Que s'il persévèrent, si la dureté de leur cœur se refuse opiniâtrément à la lumière de la prédication évangélique, Paul n'a pas d'autres armes que la prière :
Ibid. X. 1. *Mes frères,* écrit-il aux fidèles de Rome, *j'ai pour eux une grande affection, et j'offre à Dieu mes prières, afin qu'ils soient sauvés.* Il est donc bien loin de désespérer de leur salut; au contraire, il les anime, il les encourage par cette espérance. *Pourquoi,* se demande-t-il, *Dieu a-t-il permis l'aveuglement des Juifs? C'étoit afin qu'une grande multitude de Gentils entrât dans l'Eglise; mais il viendra,* ajoute-t-il, *un temps où tout Israël sera*
Isa. LIX. 20. *sauvé selon qu'il est écrit : Le libérateur viendra de Sion, lequel détournera l'impiété de Jacob.* S'il parle des Juifs avec une aussi vive effusion de
Pag. 488. charité, il ne montre pas moins d'empressement à

l'égard des autres, quels qu'ils soient. Parmi les conseils qu'il donne à Timothée : *Le serviteur du Seigneur ne doit pas*, dit-il, *contester, mais être doux envers chacun, prêt à enseigner, patient, modeste, en reprenant ceux qui résistent à la vérité; car peut-être que pour la leur faire connoître, Dieu les touchera du regret de leurs fautes, et pour les faire revenir à eux en les dégageant des lacets du Démon, qui les tient captifs selon sa volonté.* C'étoient là ses principes de conduite à l'égard de ceux qui étoient tombés. J'appréhende, écrivoit-il aux Corinthiens, qu'en venant au milieu de vous, je ne vous trouve pas tels que je désire; et qu'ainsi lorsque j'arriverai de nouveau, Dieu ne m'humilie, et que je ne pleure pour plusieurs de ceux qui ont péché et qui n'ont pas fait pénitence de leur impureté, de leur fornication et de leur impudicité. Quoi de plus tendre que ces paroles qu'il adresse aux Galates : *Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous?* A l'occasion de l'incestueux de Corinthe, vous le voyez gémir non moins douloureusement que le coupable lui-même, et solliciter en sa faveur la charité compatissante des frères. S'il l'a retranché de l'Eglise, que de larmes cette sentence lui a coûtées! *Je vous ai écrit dans une peine et dans une affliction de cœur bien vive, et avec beaucoup de larmes, non pour vous attrister, mais pour vous témoigner la gran-*

II. Tim. II. 24.

II. Cor. XII. 20.

Gal. IV. 19.

II. Cor. XI. 8

deur de l'affection que j'ai pour vous. Avec les Juifs,
I. Cor. IX, 20. il vit comme étant Juif; avec ceux qui étoient hors de la loi, comme étant hors de la loi (ce sont ses propres expressions), s'étant rendu foible avec les foibles, pour gagner les foibles : *Enfin je me suis fait toutes choses à tous, afin de procurer le salut de tous*. Son vœu le plus ardent, c'est que
Coloss. I. 28. *tous les hommes soient parfaits en Jésus-Christ*, et c'étoit là le but de tous ses efforts. Quelle âme!
Pag. 489. comme toute la terre n'est rien pour elle! Vous diriez qu'il porte l'univers tout entier dans son sein, tant il s'empresse et s'agite, tant il voudroit enfanter tous les hommes à son divin maître. Tout entier au ministère de la guérison des âmes et de la parole sainte; promesses, instructions, prières à Dieu, prières aux hommes; tour-à-tour suppliant ou menaçant, poursuivant sans relâche le Démon dans les cœurs qu'il a soumis à son empire; se multipliant, soit par les épîtres qu'il adresse, soit par son propre organe; parlant ou agissant, tantôt par ses disciples, tantôt par lui-même. Il s'applique à relever les uns de leurs chutes, à prévenir celles des autres, à réveiller ceux-ci de leur assoupissement, à verser sur les plaies de ceux-là le baume de la consolation, à les enflammer tous d'une généreuse émulation par la puissance de ses exhortations; faisant retentir à leur oreille la trompette effrayante des jugements de Dieu, au cœur de

ses ennemis, les accents formidables de sa colère. Vous croyez voir en lui, tantôt un habile capitaine qui vole de rang en rang pour soutenir le combat, couvrant de ses regards son armée tout entière; tantôt un médecin consommé qui déploie toutes les ressources de son art pour rappeler la santé dans les membres malades. Paul, en un mot, est l'homme de toutes les circonstances. Les intérêts mêmes temporels ne sont pas étrangers à sa sollicitude. Veut-il implorer assistance en faveur d'une seule femme? il l'adresse à tout le peuple : *Je vous recommande Phœbé, notre sœur, qui sert dans l'Eglise de Cencrée. Recevez-la dans la charité de Notre Seigneur d'une manière digne des saints ; et si elle a besoin de vous en quelque chose que ce soit, ne manquez pas de l'assister.* Ainsi le prophète voulant reconnoître le bienfait de l'hospitalité qu'il avoit reçue de la Sunamite, ajoute à des dons spirituels, l'offre de ses services auprès du prince ou de ses officiers. Nous avons dans sa lettre à Philémon un admirable témoignage de sa charité. S'il l'a fait éclater ainsi à l'égard d'un esclave fugitif, quelle ne devoit pas être sa tendre affection à l'égard de ceux qui ne méritoient point de reproches! Il n'épargne ni instances, ni démarches, ni argent, du moins le peu qu'il a, pas même son propre corps. *Je n'ai rien,* dit-il aux Corinthiens, *que je ne sois prêt à donner et à sacrifier volontiers pour le salut de vos âmes,*

Rom. XVI. 1.

IV. Reg. XII. 13.

II. Cor. XII. 15.

Pag. 490. *jusqu'à ma personne même.* Consommé dans l'exercice de chacune des vertus, c'est surtout par la vive flamme de sa charité que saint Paul se fait remarquer. Elle l'embrase, elle le pénètre; elle fait, pour ainsi dire, son essence. Un père n'aime point ses enfants avec plus de tendresse que Paul n'aime tous les hommes. Plein de ce sentiment, il voit dans la charité la plénitude de la loi, le lien de la perfection, la source de tous les biens; le principe et le terme de toutes les vertus. C'est la charité qui l'a fait lui-même tout ce qu'il est. Ne me parlez plus des morts qu'il a ressuscités, des lépreux qu'il a guéris. Dieu ne vous demande pas des miracles. Ayons la charité de Paul; travaillons du moins à l'acquérir (*).

Nous lisons que le bienheureux Paul fut quelque temps frappé d'aveuglement. Dieu, qui en l'appelant à l'apostolat, en alloit faire la lumière du monde,
Pag 491. vouloit non-seulement lui donner par cette épreuve un témoignage de sa puissance, mais lui apprendre que jusqu'au moment où ses yeux s'étoient ouverts à la lumière de la foi, il étoit resté dans la plus profonde obscurité. C'est dans le même sens qu'il
I.Cor. III. 18. a dit : *Si quelqu'un d'entre vous se croit sage selon le monde, qu'il devienne fou pour être sage.*

Pourquoi cet aveuglement n'avoit-il pas eu lieu

(*) Hom. III *de laud. S. Pauli*, Morel, pag. 503—508 (Resserré.)

du temps où il étoit persécuteur? — Ne portez pas si loin votre curiosité, et laissez la Providence, impénétrable dans ses décrets, disposer à son gré les moyens de salut pour les temps qui lui sont connus. Saint Paul est le premier à le reconnoître : *Quand il a plu à celui qui m'a choisi dès le ventre de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce à me faire connoître Jésus-Christ son fils.* N'en demandez point davantage; qu'il nous suffise de savoir que ce n'est point ici, comme nulle part ailleurs, le seul mouvement de cet Apôtre qui l'a amené à Jésus-Christ; c'est Jésus-Christ lui-même qui s'est découvert. *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi*, a-t-il dit à tous, *mais moi qui vous ai choisis.* Auparavant, Paul étoit témoin de ses miracles; il voyoit les morts ressuscités à sa voix, les boiteux guéris, les paralytiques marcher, les Démons se retirer des corps qu'ils possédoient; il ne connoissoit pas moins les prodiges opérés par les Apôtres; présent à la mort de saint Etienne, il avoit vu son visage resplendissant de lumière comme celui d'un Ange. Pourquoi alors ne s'étoit-il pas converti? Parce qu'il n'étoit point appelé par Jésus-Christ. N'allez point toutefois conclure de ces paroles qu'il faille imputer cette vocation à nécessité. La vocation n'est point un acte absolu qui contraigne la volonté; car, encore après, elle ne gêne point le libre arbitre. Témoin la conduite de Jésus-

Gal. I. 15.

Joann. XV. 16.

Pag. 492.

Act. VII.

Christ à l'égard des Juifs, à qui il s'est manifesté du moment où il l'a cru nécessaire, et qu'il a laissés libres de ne pas le recevoir et répondre à ses avances(1). Que si l'infidèle venoit à nous dire : Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas fait la même grâce qu'à Paul, en faisant entendre d'en haut une voix qui m'appelle : D'où savez-vous, lui répondrai-je, que cette voix ait parlé d'en haut? Si vous le croyez, cela vous suffit pour vous convaincre de la force d'en haut. Si vous ne le croyez pas, pourquoi le demander? Vous voudriez que Dieu vous appelât comme lui. Il l'a fait, il vous parle, pour peu que vous ayez un cœur docile à l'écouter. Si vous ne l'avez pas, vainement sa voix tonneroit du haut du ciel, vous n'en resterez pas moins sourd et rebelle. Combien de fois ne s'est-elle pas fait entendre, cette voix divine, à l'oreille du peuple juif, par tous les oracles de l'ancien et du nouveau Testament! Les Juifs en sont-ils devenus meilleurs? Dieu avoit beau faire éclater sous leurs yeux sa puissance par des miracles sans nombre au pied du mont Sinaï; ils adorèrent le veau d'or, tandis que la femme de Jéricho, qui n'avoit pas vu de miracles, crut et témoigna toute l'ardeur de sa foi. Mis en possession de la terre de Chanaan, par une

Exod. XXXII. 4.

Joan. IV.

(1) Voy. dans le vol. XII de cet ouvrage l'article *Libre arbitre*, p. 370 et suiv.

longue suite de miracles operés sous leurs yeux, les enfants d'Israël n'en devinrent pas plus dociles, tandis que les Ninivites crurent à la seule parole de Jonas, et détournèrent, par leur pénitence, la colère du Seigneur. A des époques moins reculées, un des voleurs crucifiés à côté de Jésus-Christ, reconnut en lui le Dieu qu'il falloit adorer, tandis que les Juifs, qui l'avoient vu ressusciter les morts, l'accabloient d'outrages, et le faisoient mourir sur la croix. De nos jours, des flammes élancées du sein de la terre ont achevé la destruction du temple de Jérusalem, dévoré ceux qui s'opiniâtroient à le vouloir reconstruire, et contraint les Juifs d'abandonner leur entreprise; sont-ils revenus de leur impiété et de leur aveuglement? Combien d'événements non moins surnaturels n'avons-nous pas vus après celui-là?

Jon. III.

Joan. XIX.

Récit d'événements en effet surnaturels, qui avoient eu lieu à une époque contemporaine, ou toute récente. Nous l'avons traduit au vol. XIV de cet ouvrage, p. 232 et suiv., ainsi que les conséquences invincibles qu'en tire le saint docteur en faveur de la divinité de Jésus-Christ.

Mais de tous les miracles, le plus éclatant, n'est-ce pas ce que nous voyons? La croix est prêchée dans tout l'univers; et l'univers tout entier vient tomber à ses pieds. Nous publions un Dieu mort sur

Pag. 493.

un gibet ; et d'une extrémité à l'autre de la terre on l'adore. Mais n'y a-t-il pas eu avant lui des milliers d'hommes morts sur la croix? Lui-même, en mourant ainsi, voyoit deux voleurs à ses côtés, expirant par le même supplice. L'univers ne compte-t-il pas, et par milliers, des sages et des hommes puissants en œuvres aussi-bien que lui? Nommez-m'en un seul qui ait acquis une gloire égale à la sienne? Parmi tant de rois conquérants, citez-m'en un seul qui ait soumis le monde tout entier avec une aussi prodigieuse rapidité? Vous me parlerez de sectes diverses dont les progrès ont été surprenants; mais, en s'égarant sur quelques points de la doctrine, c'est toujours le même Jésus-Christ qu'elles proclament, le même Jésus-Christ, né à Bethléem, mort sur une croix, sous Ponce-Pilate. Ne sont-ce pas là des oracles encore plus éloquents que ne le seroit cette voix qui se feroit entendre du ciel? Car enfin, l'Évangile qui a triomphé, il avoit contre lui et les rois, et les peuples, et les tyrans, et les bourreaux. Que l'on m'explique comment cela s'est fait. Par le secours, nous dit-on, de la magie et des enchantements. Voilà, certes, un magicien bien extraordinaire, et qui seul fut en possession de la toute-puissance. La Perse et l'Inde ont eu autrefois de ces magiciens ; elles en ont encore ; pas un seul dont le nom même se soit conservé jusqu'à nous. On nous parle d'un Apollonius de Thyane, dont on a vanté

quelque part les prestiges; mais où, et combien de temps a-t-on parlé de cet imposteur? Toute sa renommée n'a duré qu'un moment. Où est l'église qu'il ait établie? le peuple qui s'honore de l'avoir pour législateur? Rien ne reste de lui que la mémoire de ses artifices. Dites-moi si les Dieux eux-mêmes ont pu mieux se soutenir. Que sont devenus et leurs temples et les oracles de Dodone et de Claros? Tous ces ateliers de mensonge et d'impiété sont réduits au silence; leur culte est anéanti; tandis qu'au nom seul de notre Jésus crucifié, au seul nom de ses martyrs, Pag. 494. à la seule approche de leurs cendres, les Démons tremblent et restent sans voix, qu'au seul mot de la croix de Jésus-Christ, ils prennent la fuite. Mais s'il n'y avoit point là une vertu toute puissante, ils s'en moqueroient, plutôt que de prendre le large. Qu'y a-t-il donc dans cette croix qui leur paroisse si auguste et si imposant, elle qui retrace un supplice honteux, et une mort, de toutes, la plus infamante au jugement des Juifs et des gentils? Les Démons trembler à l'aspect de la croix! Qui donc leur inspire tant d'effroi, si ce n'est la vertu de celui qui y fut attaché? Est-ce l'horreur de l'infamie qui l'accompagne? Voilà pour des dieux un étrange scrupule! Mais encore, Jésus-Christ n'est pas le seul qui ait subi ce genre d'infamie. Que l'on s'avisât d'invoquer quelqu'autre de ceux qui sont morts de la même manière, croyez-vous que le Démon cède la

place, et qu'il s'enfuie en tremblant? Il n'en aura garde. Prononcez en sa présence le nom de Jésus de Nazareth, aussitôt vous l'allez voir disparoître, chassé comme par les atteintes d'une flamme dévorante. Qu'avez-vous à nous répondre? Reconnoissez donc qu'il y avoit dans Jésus-Christ une vertu vraiment divine, telle qu'il la falloit pour triompher de tous les obstacles, et pour se communiquer, comme elle l'a fait, à des hommes de néant, à un saint Paul, par exemple, à un misérable artisan; et voilà qu'à peine elle s'est fait sentir à lui, que moins de trente années lui suffiront pour courber sous le joug de la foi évangélique, et les Romains, et les Perses, et les Parthes, et les Mèdes, et les Indiens, et les Scythes, et les Ethiopiens, et les Sarmates, et les Sarrazins, le genre humain tout entier. Répondez-moi : Est-ce dans son atelier obscur, dans les laborieux exercices de sa profession abjecte, que cet ignorant, sans science et sans lettres, a pu s'élever à cette haute philosophie, et en apprendre tous les secrets à tous les peuples du monde. Il ne craint pas
I. Cor. XI. 6. de s'accuser lui-même d'être *grossier dans ses paroles* (1), d'être sans argent, assiégé tous les jours,
Ibid. IV. 11. ainsi qu'il le déclare, par la faim, par la soif, par la nudité, par la persécution. Quels ont donc été

(1) Saint Jean Chrysostôme ne permet pas que l'on abuse de cette parole dictée par l'humilité du saint Apôtre, pour lui refuser le mérite de l'éloquence. On se rappelle ce qu'il dit de cette éloquence dans son Traité

ses moyens pour exécuter une aussi étonnante révolution? La noblesse du nom et des aïeux? Vous les préjugez aisément à la profession qu'il exerce? L'illustration de la patrie? Elle le désavoue. La qualité de ses disciples? Tous pour la plupart sont pauvres, ignorants comme leur maître, le talent de l'éloquence et les ressources du savoir? Ecoutez-le lui-même : *Je ne suis point venu vers vous*, dit-il aux Corinthiens, *vous annoncer, par la sublimité de mon discours et de ma sagesse, le témoignage que Jésus-Christ nous a rendu, car je n'ai point prétendu, parmi vous, de savoir autre chose que Jésus et Jésus crucifié; et je ne vous ai point parlé, ni prêché, avec des paroles que la sagesse humaine emploie pour persuader ce qu'elle désire, mais avec la démonstration de l'Esprit et de la puissance.* Peut-être encore le caractère même de sa doctrine, et l'attrait de son

Ibid. I, 26 et seq.

du Sacerdoce (1). Il n'en parle jamais qu'avec le sentiment profond de l'admiration. Elle ne se juge point celle-là, d'après les règles de l'éloquence humaine; car elle n'a rien d'humain, elle est tout entière d'inspiration; partout elle se ressent de la divine source d'où elle est émanée. Voyez ce que dit saint Chrysostôme de sa nature et de ses effets (2). Bossuet la connoissoit bien, quand il a dit : « Le discours de l'Apôtre est » simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, » s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout, et son nom, » qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite divinement, rendront » sa simplicité toute puissante. » (*Serm. chois.*, pag. 352. Paris, 1803.)

(1) Voyez la traduction de ce traité dans le vol. X de cette *Bibliothèque*, pag. 399—402.

(2) *Ibid.*, tom. XIII, pag. 66, 67.

enseignement? Tant s'en faut; car, dit-il encore lui-
Ibid. 22. même : *Les Juifs demandent des miracles, et les Grecs cherchent la sagesse; mais nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs, et semble une folie aux gentils.* Du moins, m'objecterez-vous, il prêchoit en toute liberté. Dites plutôt qu'il n'a point passé un seul
Ibid. II. 3. jour sans alarmes. *J'ai été dans l'infirmité, dans la crainte et dans le tremblement.* Et non seulement
Hebr. x. 32. lui, mais ses disciples. *Souvenez-vous*, écrit-il à ceux de la Judée, *souvenez-vous de ce premier temps auquel, après avoir été baptisés, vous eûtes de grands et de rudes combats à soutenir, étant, d'une part, exposés aux opprobres et aux afflictions; de l'autre, sentant la douleur de ceux que l'on traitoit de la même sorte; car vous avez compati à ceux qui étoient dans les chaînes, et vous avez souffert*
Pag. 436. *avec joie que l'on vous ravît vos biens.* Chacune de ses épîtres témoigne que ses disciples et lui n'étoient pas plus épargnés que ne l'avoient été Jésus-Christ et les prophètes anciens. Comment, avec de si foibles moyens, est-il donc parvenu à soumettre et tous les obstacles et tous les ennemis, à triompher des Démons et des enfers, à tout changer dans le monde? N'est-il pas incontestable et de la dernière évidence, qu'une semblable révolution n'a pu se faire que par la Toute-Puissance divine qui le dirigeoit? Car enfin, quels étoient ses moyens, comparés avec

les obstacles qu'il avoit à surmonter? Ses moyens? Il n'a rien de ce qui fait les succès dans ce monde. Les obstacles? Tout étoit contre lui. D'un côté, le paganisme tout entier s'avançoit au combat, tel qu'un puissant monarque à la tête d'une armée, déployant l'appareil de guerre le plus formidable; de l'autre, un seul homme nu, sans escorte, sans armes. A qui restera le champ de bataille? Au premier, sans doute? Non, c'est à Paul que reste la victoire. Incrédules, tombez aux pieds du crucifié qui la lui donne. Quoi! ce puissant monarque, ce paganisme qu'il a en tête, avec ses armées immenses, avec ses cités et ses remparts inexpugnables, avec son épouvantable attirail de guerre, avec tous ses trésors, il ne peut avancer d'un pas; et cet athlète misérable, qui n'a pas même un javelot pour défense, il soumet, non pas une ville seulement, mais des milliers; il parcourt à pas de géant l'univers tout entier; il en fait sa conquête: et vous diriez encore qu'il n'y a ici rien que d'humain?

Non-seulement donc rien ne favorisoit les progrès de la prédication; mais tout se réunissoit pour l'anéantir. Qu'est-ce, demandoit-on, que ce Jésus, que ce monarque étranger que l'on vient nous prêcher? On ne parloit point de ce royaume céleste que Jésus-Christ venoit fonder en effet, ni de la gloire de cet empire qui lui est promis pour l'éternité; on ne les connoissoit pas. On n'affectoit de n'y

voir qu'un de ces usurpateurs qui veulent soumettre les peuples sous leur joug; et de toutes parts peuples et particuliers s'étoient ligués contre l'Evangile.
Pag. 497. Les peuples l'accusoient d'en vouloir à leurs institutions et à leurs lois; les particuliers, de jeter le trouble et la dissension dans les familles; tous réclamoient leurs fêtes, leurs dieux et leurs temples; tous s'excitoient à l'envi à déployer contre la religion nouvelle les plus affreux supplices. Paul
Pag. 498. brave intrépidement ces cruelles inimitiés; il s'élance au milieu de ces loups altérés de sang. En butte à tous les coups, non-seulement il n'en est pas renversé, mais c'est lui qui les entraîne à sa suite.
II Cor. x. 4. 5. Quelle est donc son armure? *Les armes de notre milice ne sont pas*, répond-il, *des armes charnelles, mais puissantes, mais divines, pour détruire les places fortes, pour renverser les conseils des hommes, et toute hauteur qui s'élève contre la vérité de Dieu.* Voilà ce qui le fait triompher, et réduire au néant tous les obstacles qu'on lui oppose, avec autant de facilité que la flamme dévore le chaume. Tout cède à l'ardeur de sa prédication, et les Démons, et leur culte sacrilége, et leurs assemblées et leurs fêtes impies, et les mœurs du pays, et les fureurs des peuples, et les menaces des tyrans, et les jalousies domestiques, et les artificieuses manœuvres des faux frères. Et comme on voit aux premiers rayons du jour les ténèbres se dissiper, les animaux féroces

se retirer au fond de leurs tanières, le voleur et l'assassin, l'adultère et le violateur des tombeaux, s'éloigner du théâtre de leurs crimes, tremblants d'être surpris; ainsi, à la voix de l'Apôtre, l'erreur fuit, la vérité fait briller sa lumière; le sang des victimes impures cesse de couler, les autels de la superstition sont déserts, leurs chants de joie et les solennités que consacre la débauche cessent d'être en honneur; l'Evangile se propage et les obstacles mêmes qui sembloient devoir l'anéantir, aident à ses triomphes. Comparez nos Apôtres avec Pag. 499. les philosophes les plus vantés, un Platon, un Pythagore, un Diagoras, un Clazomène, tant d'autres: quelles oppositions trouvoient-ils à l'enseignement de leurs systèmes, soutenus d'ailleurs par l'éloquence de leurs auteurs, par les ressources du crédit, de la puissance, de l'orgueil national? Où sont aujourd'hui leurs disciples? L'erreur n'a besoin que d'elle-même pour se détruire. La vérité a beau être combattue : elle finit par l'emporter (*).

Où sont aujourd'hui ces hommes dont la voix Pag. 500. chagrine accuse éternellement la mort, et nous objecte qu'il est impossible, avec des corps sujets

(*) Hom. IV *de laud. S. Pauli*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 508—518. (Abrégé et resserré.) Ce que nous avons supprimé se retrouve dans les volumes précédents, tom. XIII, pag. 99, 115, 154, article *Eglise*, *Discours contre les Juifs*, *ibid.*, pag. 301 et suiv.; tom. XIV, pag. 430, article *Vertu de la croix*.

comme les nôtres aux infirmités, à la corruption, de pratiquer la vertu? Qu'ils prêtent l'oreille aux récits des exploits de saint Paul, et qu'ils cessent de faire retentir leurs clameurs. La mort nuisible au genre humain! La foiblesse de notre chair, un obstacle à la vertu! Jetez les yeux sur l'Apôtre : et vous verrez quel puissant secours la vertu peut tirer de notre condition mortelle. S'il n'eût pas été, lui, tributaire de la mort, il n'auroit pas été en droit de dire, et moins encore de le confirmer par ses œuvres :
I.Cor. xv. 31. *Je proteste par la gloire que j'ai en Jésus-Christ de vous avoir acquis à lui, que je meurs tous les jours.* Avec la sévère attention sur nous-mêmes qui nous est commandée, il n'y a plus rien qui nous empêche de pratiquer la vertu. Paul n'étoit-il pas sujet à la mort, à tous les maux de l'indigence, à toutes les nécessités de la nature? En a-t-il été moins vertueux? Que l'on ne s'afflige donc ni de son indigence, ni de son obscurité, ni des suggestions les plus misérables à quoi nous sommes enchaînés. Laissez ces vains gémissements aux âmes pusillanimes et sans courage. Je ne connois rien qui puisse nous empêcher d'être vertueux, que la dépravation de la volonté, que l'irrésolution et la lâcheté. Ce qui le prouve, c'est l'exemple du bienheureux Apôtre en l'honneur de qui nous sommes réunis dans ce temple, et qui nous est proposé pour modèle; car ce n'est pas à la seule grâce divine, mais

au concours de sa volonté propre qu'il a dû sa haute perfection ; l'une et l'autre se sont manifestées avec éclat ; la grâce, par ses miracles. Les vêtements d'un saint Paul mettoient les Démons en fuite : voilà le don de Dieu. Ce que j'admire davantage, Pag. 501. c'est de le voir, avant d'avoir été comblé des dons de la grâce, déjà, grand dès les premiers pas, s'enflammer pour la cause de Jésus-Christ, braver la haine et la fureur du peuple juif, ne s'arrêter jamais dans la carrière, redoubler de zèle avec les dangers, porter chaque jour la croix de son divin maître, s'attacher à lui sans relâche ; unissant la prudence au courage, affrontant tous les hasards sans témérité ; se dérobant, quand il le falloit, aux embûches et à la mort sans les craindre ; désirant à la fois, et que sa vie fût prolongée pour l'intérêt de ceux qu'il avoit à instruire, et qu'elle fût terminée pour aller rejoindre son bien-aimé ; et, dans l'apparente opposition des sentiments où le jette la diversité des situations où il se trouve, nous donnant toujours les plus salutaires leçons : parce qu'il n'a jamais qu'un seul et même but, auquel se rapportent toutes ses actions, l'amour de Dieu et le salut de ses frères. De là vient que tantôt vous l'entendez exalter la loi mosaïque, tantôt la déprécier ; toujours conséquent à lui-même, toujours accommodant sa conduite à l'intérêt des âmes, proportionnant les remèdes qu'il donne aux forces et

aux besoins des malades, à l'exemple du Seigneur lui-même, qui veut bien varier ses moyens
Pag. 502. en considération de notre foiblesse. Ne vous étonnez donc pas de le voir, tantôt se soustraire par la fuite aux dangers, tantôt y courir; de l'entendre parler de lui en termes magnifiques, pour en parler après dans les termes les plus humbles. Il explique ainsi
III Cor. v. 13. cette différence : *Soit que notre esprit s'emporte, c'est pour la gloire de Dieu; soit qu'il se retienne, c'est pour votre avantage.* S'il eût voulu se vanter lui-même, jamais personne n'auroit eu de plus légitimes motifs; et personne n'a jamais été plus humble. Il parle des communications intimes et fréquentes dont il a été favorisé avec le Seigneur plus qu'aucun prophète, qu'aucun Apôtre; mais il est bien loin de les raconter toutes. Ce qu'il en révèle, c'est pour autoriser son ministère contre les doctrines étrangères; ce qu'il en tait, c'est pour se dérober lui-même à l'éclat de sa gloire. Ce n'est
Pag. 503. point son éloge que vous l'entendez faire, mais son apologie. Et encore, avec quelle mesure et quelles précautions! D'abord, il ne fait qu'obéir à la nécessité; en second lieu, il paroît s'en accuser lui-même,
Ibid. XI 1. 17. comme quand il écrivoit aux Corinthiens : *Plaise à Dieu que vous supportiez un peu de ma folie;* et encore : *Ce que je vais dire, je ne le dirai pas selon Dieu, mais comme par folie, puisqu'il s'agit de ma gloire.* Troisièmement, tout en déclarant les hautes

faveurs qu'il a reçues, il en dissimule une partie, et ne dit le reste que parce qu'il ne peut faire autrement. Quatrièmement, il ne se nomme pas, mais vaguement : *Je connois un homme*. Enfin, aux louanges qu'il est obligé de faire de lui-même, il n'a garde de mêler rien de désobligeant pour les autres ; et si des reproches lui échappent, par exemple, au sujet des Galates et des Crétois, c'est que la charité elle-même oblige d'emprunter quelquefois un langage plus sévère, comme devant être plus utile (*).

Pag. 504.

Ibid. XII. 2.

Aussitôt que l'on voit entrer dans une ville des hérauts, portant à la main leur étendard où l'effigie du prince est représentée, précédés de trompettes et de gens de guerre : on accourt, avide ou d'entendre le son des instruments, ou de voir l'étendard et la personne du héraut. Témoignons aujourd'hui le même empressement à l'égard de l'Apôtre qui vient faire son entrée, non dans une simple ville, mais dans l'univers. L'étendard qu'il tient dans ses mains, c'est celui du Roi des rois ; c'est la croix de Jésus-Christ. Il est précédé, non par des hommes, mais par les légions célestes, empressées, non pas seulement de rendre leurs hommages au royal étendard de leur souverain, mais d'assister celui qui le porte.

Pag. 512.

(*) Hom. v *de laud. S. Pauli*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 518—525, (Analyse.)

Celui-ci n'offrira point à vos regards, comme les hérauts vulgaires, de riches vêtements, ni des colliers d'or tombant sur leur poitrine; toute sa parure, c'est la croix de son maître, c'est la persécution, c'est la faim qui l'escorte. Ne vous en effrayez pas, mes frères; c'est avec ces ornements que Paul guérit les infirmités, qu'il met en fuite les Démons. Comme lui, nous sommes tous appelés à porter l'étendard de Jésus-Christ, en présence des peuples et
Pag 513. des rois. Prenons exemple sur lui comme lui-même a pris exemple sur Jésus-Christ. Lui, à peine il a été appelé à l'apostolat, quel zèle, quelle ferveur! Quel courage dans les dangers! quelle patience dans les maux! Quelle charité à l'égard de tous! Et avec tout cela, quelle docilité! Que les Apôtres lui commandent d'aller à Tarse, à Césarée; Paul obéit. Cité par-devant le tribunal, il pouvoit y trouver la mort, objet de ses vœux, puisqu'elle va le réunir à
Act. XXV. 10. celui qu'il aime tant. Non. En appelant à César, il prolonge sa vie pour être plus long-temps utile à ses frères. Le voilà qui parcourt, chargé de chaînes, le vaste océan pour se rendre à Rome. Il tressaille de joie, comme s'il alloit prendre possession d'un puissant empire. Et certes, quelle magnifique récompense pour un cœur tel que le sien, que la conversion de Rome! Entré dans Rome, quelle prudence tout à la fois et quelle sainte liberté! De Rome, il va parcourir l'Espagne. Bien qu'il soit dans

les chaînes, la parole de Dieu n'est point captive; mais elle se fait entendre avec plus de force. Jeté dans une étroite prison, c'est lui qui met son propre geôlier dans les liens de Jésus-Christ (*). *Ibid.* XVI. 30.

Vous le voyez, ce généreux soldat de Jésus-Christ, couvert d'une simple tunique, entrer dans le champ de bataille, défier tous les ennemis de son maître, les abattre à ses pieds, lui soumettre et les villes et les peuples. Pour arcs et pour flèches, pour glaive et pour javelots, il n'a que sa voix; et sa seule voix, plus pénétrante que la flamme, met en fuite les Démons, fait passer sous la bannière de Jésus-Christ ces milliers d'hommes de qui les Démons avoient fait leurs captifs. L'univers tout entier est pour lui comme une armée ennemie qu'il avoit à combattre. Nulle trève, point de relâche; vous diriez qu'il a des ailes, tant il se porte avec rapidité jusqu'aux extrémités du monde les plus opposées (**). T. X Bened. Pag. 586.

Vous avez souvent entendu parler de Néron. Il a attaché à son nom une assez grande célébrité par ses débauches infâmes et par les crimes de toute sorte dont il souilla son règne; il semble tenir un rang à part dans l'histoire des hommes, par les T. I. Bened. Pag. 48.

(*) Hom. VII *de laud. S. Pauli*, *ibid.*, pag. 522—538. (Analyse abrégée.)

(**) Hom. XXI *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 695, 696

excès les plus monstrueux où puisse porter le génie du mal, quand il est uni à la plus haute puissance. Saint Paul en fut le contemporain, et s'attira la disgrâce de cet empereur, parce qu'il avoit converti à la foi chrétienne une de ses concubines, dont il étoit éperduement épris, et, par là, avoit rompu le commerce criminel qu'elle entretenoit avec lui (1). Néron, furieux, fit d'abord jeter l'Apôtre en prison, et finit par le faire décapiter, en haine des pieux avertissements qu'il continuoit de donner à cette femme. Lequel vous semble le plus heureux, ou de Paul, qui subit la peine de mort, ou de Néron, qui l'ordonne? Indépendamment de la gloire qui accompagne le nom de saint Paul parmi les hommes, et de l'opprobre comme de l'exécration qui, partout, suit le nom de l'infâme empereur, voyez la place que l'un et l'autre occupent après la mort. Néron, réduit au dernier période de l'abjection et de la misère, dépouillé de tout, condamné à une honte éternelle, dévoué à toutes les tortures du remords, de l'épouvante et de la souffrance, est réservé pour jamais à ce ténébreux séjour qu'habite le ver qui ne meurt pas, et le feu qui dévore sans se consumer; tandis que Paul, au centre des souveraines félicités, comblé de gloire et d'honneurs, reposera sur les degrés

(1) Voyez Tillemont, *Mém.*, tom. 1, pag. 302.

du trône où siége le Roi des rois, la tête couronnée de rayons, pénétré de la plus pure lumière, heureux et brillant à l'égal des Esprits célestes; récompensé comme méritent en effet de l'être tous ceux qui ont tout sacrifié pour le Seigneur et pour ses saints commandements (*).

Si j'ai pour tous les saints une vénération tendre, j'ai une prédilection particulière pour le bienheureux Paul. C'est un vase d'élection, la trompette du ciel, l'introducteur dans les mystères de l'épouse de Jésus-Christ. Je fais cette haute déclaration de mes sentiments, pour vous engager à les partager avec moi. Voilà de ces affections que l'on peut avouer sans rougir; celles-là ne portent point dans l'âme le trouble et l'agitation ; celles-là, elles n'ont pas besoin d'avoir présent sous les yeux l'objet qui les enflamme; il leur suffit de le connoître même sans l'avoir jamais vu. Eh! qui ne connoît point saint Paul? Les monuments de sa vertu sont partout. L'impiété abolie, les vices bannis, les scandales publics réprimés, les temples de l'idolatrie renversés, les Démons réduits au silence : voilà les trophées de son zèle, voilà les prodiges que la grâce de Dieu a opérés par le ministère de son Apôtre (**).

T. VIII Bened. Pag. 291.

(*) *Adv. vituperat. vitæ monast.*, Morel, *Opusc.*, t. IV, p. 360, 361 ; et Hom. IV *in* II *ad Timoth.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. VI, p. 563 et suiv.

(**) *In dictum Apost. Utinam sustineretis*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 332—334.

Ecoutez ce que dit saint Paul; et, en vous nommant saint Paul, je cite Jésus-Christ lui-même; car c'est lui qui parle par la bouche de son Apôtre. Que dit-il donc (*)?

T. IX Bened. Pag. 598.

Dans les saintes ardeurs de sa charité, Paul s'écrie: *Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? sera-ce l'affliction*, etc. Il ne dit pas: Après tous les biens dont le Seigneur nous a comblés, nous devons lui rendre amour pour amour. Saint Paul ne suppose point qu'il puisse y avoir des cœurs ingrats. Dieu, Jésus-Christ, pour lui c'est la même chose. Dans ses sublimes transports, prenant à défi toute la nature: *Qui nous séparera de son amour?* s'est-il écrié. Qui? L'amour des richesses, de la gloire? les lâches ou violentes passions? Non, rien de tout cela: il y a quelque chose de plus formidable, dont la nature s'épouvante, et contre quoi toute la force de l'imagination vient ordinairement échouer. Qu'est-ce donc? *l'affliction, l'angoisse.* Et dans ce simple mot, l'Apôtre réunit toute la foule des épreuves auxquelles nous pouvons être exposés dans la vie: prison, calomnies, humiliations, indigence. Eh bien! ces tribulations elles-mêmes n'ont rien qui puisse nous détacher de l'amour de Jésus-Christ. Il les interroge, il prend à parti chacune d'elles; il est en leur présence pour les braver et

Rom. VIII. 36.

(*) *In eos qui pascha jejun.*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 614.

pour en triompher. Et la preuve en effet qu'il n'est pas seul de son sentiment : il s'identifie les paroles du prophète, quand il exprimoit, tant de siècles auparavant, les futures persécutions de l'Eglise : *Seigneur, on nous égorge chaque jour à cause de vous ; nous sommes comptés comme des brebis destinées à la boucherie.* Tout ce que peuvent faire les hommes les plus cruels dans leurs fureurs, c'est d'égorger une seule fois leurs victimes. Nous, nous le sommes tous les jours, des milliers de fois, par l'impatience de l'être; *brebis destinées à la boucherie;* comme elles souffrant la mort sans nous plaindre. Mais, vainqueurs de nos ennemis par notre patience dans les maux, nous puisons dans notre charité pour celui qui nous a aimés, un courage *surabondant* par-dessus toutes nos souffrances (*).

Ps. XLIV 23.

Pag. 499.

Le cœur de saint Paul n'embrasse pas seulement tous les fidèles, mais tout ce qu'il y a même d'infidèles. *Je vous aime*, écrit-il à ceux de Corinthe; ce n'est pas assez, *mon cœur* s'élargit et *s'étend.* Je vous aime du plus tendre amour, et avec toute l'ardeur dont un cœur puisse être capable. Pour juger l'immensité de cet amour, parcourez ses Epîtres. Ecrivant aux Romains : *Je brûle de vous voir, et je*

T. X Bened. Pag. 531.

II. Cor. VI. 2.

Rom. I. 11.

(*) Hom. XV *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, Iom. IV, pag. 218, 219.

me suis souvent proposé d'exécuter le désir que j'en
Gal. IV. 19. *ai.* Il appelle les Galates ses chers petits *enfants*, pour qui il éprouve les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en eux. Aux
Ephes. III. 4. Ephésiens : *C'est ce qui me porte à fléchir pour vous les genoux devant le Père de Notre Seigneur*
Phil. IV. 1. *Jésus-Christ.* Aux Philippiens : qu'ils sont *son espérance, sa joie et sa couronne de gloire ; qu'il les porte incessamment dans son cœur, au milieu de ses*
Col. II. 1. *chaînes.* Aux Colossiens : *Je suis bien aise que vous sachiez combien est grande l'affection et le soin que*
I. Thess. II. 7. *j'ai pour vous.* A ceux de Thessalonique : *qu'il les aime comme une nourrice ses enfants ; que dans l'affection qu'il leur porte, il auroit souhaité de leur donner, non-seulement la connoissance de l'Evangile*
II. Tim. I. 4. *de Dieu, mais aussi sa propre vie.* A Timothée : *qu'il se souvient de ses larmes, et qu'il désire de*
Tit. I. 4. *le voir, pour être rempli de joie.* Il n'écrit à Tite et
Philemon. 1. à Philémon qu'en les appelant *ses fils bien-aimés.* Enfin, dans son Epître aux Hébreux, quelles marques de la plus vive sollicitude ! Une mère ne met pas plus d'empressement à consoler ses enfants dans la douleur (*).

T. IX Bened. Pag. 428. Ceux qu'il ne pouvoit assister par ses prédications,

(*) Hom. XIII *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. V, pag. 630. « Nous l'avons vu qui venoit de mesurer la terre entière ; mais son cœur, plus grand, étoit encore dans ces régions si éloignées. » (Fénelon, *Serm. pour l'Epiphanie*, tom. IV, pag. 311, édit. Boullage.)

et encourager par sa présence, il les fortifie par les épîtres qu'il leur adresse, et l'espérance qu'il viendra les visiter. Ame vraiment divine! elle parcourt, elle embrasse l'univers tout entier. Pour lui, point de famille plus chère que celle à qui il est uni par l'affection spirituelle; chaque fidèle est pour lui un fils qu'il aime avec la tendresse d'un père : ce n'est pas dire assez; le père le plus tendre n'a pas pour ses fils l'amour que saint Paul avoit pour les siens. Telles sont les saintes effusions de la charité; elles l'emportent sur tous les mouvements de la nature; et c'est particulièrement dans saint Paul qu'elles se manifestent avec la plus vive énergie. Son infatigable activité le transporte, avec la rapidité de l'aigle, au milieu de tous les peuples du monde; elle ne lui laisse ni trève ni repos. La parole que Jésus-Christ adressoit à saint Pierre : *Si tu m'aimes, pais mes brebis*, saint Paul se l'est appliquée à lui-même. A l'ardeur de sa charité, on reconnoît, quoique sans pouvoir l'exprimer, avec quel empressement il prodiguoit à tous la nourriture spirituelle (*). Joan. XXI. 17.

(*) *Proem. in Epist. ad Roman.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 3.

Sur le mot de l'Apôtre : *Je souhaiterois d'être anathème.* (Rom. IX. 3.)

T. IX Bened. Pag. 603.

Quand saint Paul exprimoit un pareil vœu, on se permettoit assez communément, dans le monde, de censurer la conduite de Dieu à l'égard des Juifs. Ce peuple, disoit-on, qui avoit eu l'honneur d'être appelé le peuple de Dieu, qui, le premier de tous, avoit connu et pratiqué la loi divine, dépositaire des promesses, et, ce qui valoit mieux que tous les autres titres, montroit dans son sein *les pères d'où Jésus-Christ devoit naître selon la chair*, de tels hommes être déchus d'aussi brillants priviléges, condamnés à l'opprobre, et remplacés par les gentils, qui n'avoient pas eu comme eux la connoissance du Seigneur ! C'étoit là blasphémer contre la divine Providence. L'Apôtre, qui n'ignoroit point les murmures, ému d'un saint zèle pour les intérêts de Dieu et de sa gloire, demande à être, s'il le faut, anathème, c'est-à-dire séparé de Jésus-Christ, pour sauver ces mêmes Juifs ; et, au prix de son propre sacrifice, couper court à ces injustes préventions qui laissoient croire que Dieu avoit manqué aux promesses faites aux anciens patriarches. Ce qu'il explique par les paroles d'après : *Ce n'est pas néanmoins que la parole de Dieu soit demeurée vaine et sans effet*, etc. C'étoit dans le même sens que ces

Rom. IX. 5.

Ibid. 5.

paroles de Moïse : *Apaisez votre colère, Seigneur, de peur qu'on ne dise de vous, que n'ayant pu sauver votre peuple, vous l'avez amené dans le désert pour l'y perdre.* Aussi, dans le souhait de saint Paul, n'est-il point question des gentils, à qui les promesses n'avoient point été faites, mais des Juifs seuls Ils avoient tout reçu, dit l'Apôtre, et ils ont tout perdu. C'est là ce qui lui déchire le cœur ; pour cela qu'il voudroit être anathème, privé, par amour pour eux, de la présence, non de l'affection de Jésus-Christ, à Dieu ne plaise! mais de la participation à ses béatitudes et à son immortelle gloire. Je préfèrerois, plutôt que de voir le nom de Dieu ainsi déshonoré, tout souffrir. Sublime dévoûment dont la nature seule fournit quelquefois l'exemple; n'a-t-on pas vu des pères consentir même avec joie à se voir privés de leurs enfants, et s'en séparer, pour les voir appelés à d'honorables emplois, témoignant par là qu'ils les aimoient plus que leur propre satisfaction?... Deuter. IX. 28.

Qu'est-ce qu'il faut entendre par le mot anathème? Saint Paul l'explique par ces autres paroles : *Si quelqu'un n'aime pas Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème ;* c'est-à-dire séparé, banni à jamais de la communion des fidèles. Une chose consacrée au Seigneur se trouvoit par cela seul mise dans un rang à part; personne n'osoit y toucher, pas même s'en approcher. Dans un sens inverse, qui est Pag. 603. I.Cor.XVI.22

frappé d'anathème, est relégué hors de l'Eglise, il devient pour tous un objet d'horreur que l'on fuit
Pag. 604. avec effroi; plus de communication avec lui. Dans le premier cas, c'étoit par honneur que l'on s'en éloignoit; ici, c'est par l'aversion que le coupable inspire. Les deux exemples se rapprochent par l'effet de la séparation commune à l'un et à l'autre. C'est à cet usage que l'Apôtre fait allusion, en disant qu'il eût voulu être anathème pour le nom de Jésus-Christ. C'est le sens des paroles qu'il faut considérer, non l'expression elle-même (*).

Le saint Apôtre n'aimoit pas Jésus-Christ dans la vue des avantages que cet amour procure, mais il aimoit tout ce qui a rapport à Jésus-Christ, à cause de Jésus-Christ lui-même. Son unique soin étoit de conserver cet amour; il ne craignoit rien tant que de le perdre; et comme la perte lui en eût paru plus insupportable que les supplices de l'enfer, de même il estimoit plus la possession de cet amour, que celle du royaume des cieux (**).

(*) Hom. XVI *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 212. Voyez l'explication de ce passage par Bossuet, *Passages éclaircis*, tom. VII, collect. in-4°, pag. 240.

« Cet amour, dit saint Jean Chrysostôme, ne peut être connu que de ceux qui l'ont éprouvé. Comme il est excessif, il n'est pas réglé dans ses désirs. Il souhaite des choses contraires; il veut être uni et détaché de ce qu'il aime; et ce désir, qu'il a de s'en détacher, est une marque et une preuve qu'il y est extrêmement attaché. » (Senault, *Panégyr.*, tom. II, pag. 517.)

(**) Hom. XV *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 600.

Chaînes de saint Paul. Saint Paul, écrivant à Philémon, commence dans ces termes : T. II Bened. Pag. 163.

Paul, enchaîné pour l'amour de Jésus-Christ, et son frère Timothée, etc. Magnifique qualification que se donne l'Apôtre ! Il ne l'emprunte point ni des grandeurs, ni de la puissance humaine, mais de ses liens et des chaînes dont il est chargé. Oui, vraiment magnifique ; bien qu'il eût pu vanter tant d'autres titres de gloire, tels que d'avoir été ravi au troisième ciel, d'être monté jusqu'au paradis, d'y avoir entendu d'ineffables paroles : tout cela est oublié ; il ne parle que de ses chaînes. Elles font sa plus glorieuse, sa plus éclatante prérogative : pourquoi ? Ces brillantes distinctions avoient été des dons gratuits de la libéralité de son divin maître ; mais ici, ce sont les témoignages de sa patience et du dévoûment qu'il met à le servir. Quand on aime, on met plus de jouissance à souffrir pour ce que l'on aime qu'à en recevoir des bienfaits.

Saint Paul est plus heureux de ses chaînes que le monarque n'est fier de son diadème ; et il a raison. Le diadème n'est qu'un ornement souvent préjudiciable, qui appelle les jalousies, les inimitiés, les rivalités ; qui expose dans les combats, au point d'obliger souvent à s'en dépouiller, pour n'être point en butte aux traits de l'ennemi ; les chaînes de Paul forment et sa parure et sa sûreté. Elles font la nôtre dans les combats où nous sommes engagés contre Pag. 164.

les Démons. Armés de ces chaînes, nous n'avons rien à craindre des attaques de l'ennemi.

Les hommes qui ont passé par les magistratures, en conservent le titre, et se qualifient proconsul, ci-devant préfet; ce qui ne suppose pas toujours un mérite réel dans ceux qui en furent revêtus, puisque la plupart ne les avoient obtenues que par brigue ou par argent. Mais Paul, en ajoutant à son nom celui de *prisonnier de Jésus-Christ*, fait reconnoître avec éclat et les magistratures qu'il a exercées, et l'école d'où il est sorti, et l'amour qu'il porte à son maître.

Les magistratures humaines s'écoulent bien vite, et sont bientôt oubliées. Combien de noms consulaires sont perdus dans l'oubli! Paul conservera dans tous les siècles sa glorieuse prérogative. Le titre de l'heureux prisonnier de Jésus-Christ s'est attaché à son nom pour ne mourir jamais; il vole de bouche en bouche, il retentit avec honneur chez les Scythes et chez les Indiens, jusqu'aux extrémités de l'univers; il est mêlé aux saints concerts des Anges et des Vertus célestes, aux accents de la prière qui s'élève vers le trône de Dieu lui-même.

Eh! quelles étoient donc ces chaînes qui apportent tant de gloire à ceux qui en sont chargées? Forgées, comme le sont toutes les autres, elles reçoivent de celui qui les porte pour le nom de Jésus-Christ, l'efficacité d'une grâce toute divine. O merveille!

Le maître expire sur une croix; ses disciples meurent dans les chaînes; la prédication évangélique se propage et s'accroît de jour en jour. Ces mêmes instruments par qui on croyoit l'anéantir, ont été le principe de sa force; cette croix et ces chaînes, objet de scandale, sont aujourd'hui des sources de salut; et tout l'éclat de l'or a cédé à ce fer inestimable (*).

Du sein de sa prison, saint Paul écrit de Rome, où il est enchaîné, aux Philippiens. Vous savez combien il y a loin de Rome à la Macédoine. Mais ni les distances, ni le temps, ni l'embarras des affaires, ni l'incommodité d'une détention rigoureuse ne sauroient altérer dans son cœur ni la charité de l'Apôtre, ni le souvenir de ses disciples. Il les porte tous dans son cœur. Les chaînes dont ses mains sont captives, le pressent moins étroitement que les liens de la charité qu'il ressent pour eux tous. Vous diriez un roi qui, du trône où il est assis, se fait apporter chaque matin les requêtes qui lui sont adressées de tous les points de son empire: tel, au fond de son cachot, comme dans un palais, l'Apôtre entretient avec toutes les parties de l'univers, une correspondance bien autrement sérieuse et étendue; non pas seulement avec les peuples

(*) Hom. XVI *ad popul. Antioch.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 183—185.

soumis à la domination romaine, mais avec les Barbares eux-mêmes. Le Dieu à qui la terre et la mer appartiennent, lui a assujetti le monde tout entier. Tout occupé qu'il est de cette vaste administration confiée à ses sollicitudes, vous le voyez descendre dans tous les détails, et s'occuper d'un seul homme comme de tout l'univers. Il écrit en faveur d'Onésime, en faveur de l'incestueux de Corinthe. Ne lui dites point que ce sont, l'un un esclave transfuge, l'autre un misérable souillé d'un crime infâme. Ce sont des hommes, créés à l'image du divin auteur de leur être; ce sont des âmes pour qui Jésus-Christ a répandu tout son sang (*).

T. II. Bened. Pag. 165.

Saint Paul se glorifie partout de ses chaînes : il n'y a qu'en présence de Festus qu'il paroît en rougir, au moment où il a presque obtenu de celui-ci qu'il embrassât le christianisme. *Plût à Dieu,* lui répond ce grand serviteur de Jésus-Christ, *que tous ceux qui m'entendent fussent chrétiens, mais sans être chargés de chaînes comme je le suis !* Pourquoi donc cette différence dans la conduite? Quoi! en présence du tribunal, il démentiroit sa doctrine? Ce n'est, mes frères, ni par crainte, ni par incertitude que l'Apôtre parle un langage si différent. Il avoit affaire à un infidèle peu versé dans la connoissance de nos mystères; les souffrances n'auroient pas

(*) *De profectu Evangelii*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 346, 347.

manqué de le rebuter. Saint Paul ne parlera point de chaînes à celui-ci, de peur de l'éloigner. Commençons, s'est-il dit à lui-même, par l'attirer doucement à la créance de Jésus-Christ, et puis il se jettera de lui-même dans les fers. Mon maître m'apprend que *personne ne coud une pièce de drap neuf à un vieux vêtement; autrement la pièce neuve emporteroit encore une partie du vieux, et la rupture en deviendroit encore plus grande. Nul ne met non plus du vin nouveau dans de vieux vaisseaux; parce que le vin nouveau romproit les vaisseaux, le vin se répandroit, et les vaisseaux se perdroient; mais il faut mettre le vin nouveau dans des vaisseaux neufs.* Cette âme est un vieux vêtement, un ancien vaisseau qui n'a pas été renouvelé par la foi et par la grâce de l'Esprit Saint; Festus est plein des vanités du siècle : concentré dans les affections de la terre, il ne contiendroit pas une doctrine aussi relevée, et n'auroit pour elle que du dégoût et de l'aversion. Voilà dans quelle vue saint Paul ne souhaite point ses chaînes à son juge; il est bien loin de s'en plaindre; il ne considère que la foiblesse de Festus. Quant à lui, ses chaînes ne lui sont pas moins précieuses que le sont aux femmes leurs plus riches ornements. Il ne lui suffit pas de connoître Jésus-Christ, s'il n'a le bonheur de souffrir pour lui. Parcourez toutes ses épîtres : il s'y fait gloire de ses souffrances, de sa pauvreté, de ses igno-

Matth. IX. 21. 22.

minies, des persécutions qu'il endure. Quand il se compare avec les autres Apôtres, ce n'est point pour vanter ses révélations ni ses miracles, mais pour avoir souffert davantage, pour avoir été plus souvent lapidé, battu de verges, exposé à périr par le naufrage (*).

T. XI Bened. Pag. 53.

O fortunés liens! heureuses mains, d'avoir été chargées de ces chaînes! Non, elles n'étoient pas si glorieuses, ces mains, quand elles commandoient à cet homme de *Lystres*, *qui étoit perclus de ses membres, et boiteux dès le ventre de sa mère*, de se mettre en mouvement et de marcher, que quand elles étoient garrottées de ces liens. Oh! si j'avois vécu du temps de Paul, avec quelle ardeur je me serois approché de ces chaînes, pour les embrasser, pour les appliquer sur mes paupières, pour coller mes lèvres sur ces mains qui avoient été jugées dignes d'être captives pour le nom de Jésus-Christ! Si les fonctions du saint ministère, et le poids de mes infirmités me laissoient quelque liberté, qu'avec joie j'irois sur les lieux mêmes contempler et les chaînes de Paul, et la prison qu'il habita! Quoique les monuments de ses miracles soient partout, ce sont surtout les trophées de sa captivité que j'irois visiter. Quand je lis son histoire, je m'arrête avec plus de délices sur ses souffrances que sur ses mi-

Act. XIV. 6.

(*) Hom. XVI *ad popul. Antioch.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 185.

racles. Je ne m'étonne pas de voir les linges qui avoient touché son corps, conservés précieusement; je m'étonne, je l'admire bien plus, lorsque, dans ses liens, baigné dans le sang qui ruisselle de ses plaies, il bénit Dieu (*).

Saint Paul nous parle encore ici de ses chaînes; pour moi, dit-il, *je suis dans les liens*. Combien j'aime à l'entendre parler de sa captivité, combien ses chaînes m'exaltent, combien je le voudrois voir cet illustre prisonnier de Jésus-Christ, dans les liens, écrivant, prêchant, baptisant, répandant l'Evangile! Il est moins chargé du poids de ses fers que du soin de toutes les églises. Paul est enchaîné; et c'est surtout alors qu'il agit avec le plus de liberté, qu'il édifie le plus d'églises. Il est enchaîné, la parole de Dieu ne l'est pas. Ce docteur des nations, qui est parvenu jusque au troisième ciel, où il a entendu les plus ineffables mystères, se trouve réuni, confondu avec des malfaiteurs, dont il partage les liens; et jamais sa course ne fut plus rapide. On s'est imaginé qu'en le chargeant de chaînes on arrê-

T. XI Bened. Pag. 400. Col. IV. 3.

(*) Hom. VIII *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 922. Imité par l'abbé Clément, *Mystères*, tom. I, p. 465.

« L'incomparable saint Jean Chrysostôme, qui connoissoit si parfaitement le mérite des chaînes, proteste que si sa charge, qui étoit si grande, et si sa santé, qui étoit si foible, lui eussent permis de voyager, il se fût transporté à Rome pour y voir, non le Cirque ou le Colysée, non les thermes ou les arcs de triomphes, mais les chaînes de saint Paul. » (Senault, *Panégyr.*, tom. II, pag. 271.)

teroit l'œuvre de son ministère. Insensés! maîtres de son corps, vous ne l'êtes pas de cette âme qui a pris son essor vers le ciel. Quels liens sur la terre pourroient suspendre ou ralentir l'ardeur de sa course? Voyez ce soleil qui nous éclaire; enchaînez ses rayons; arrêtez sa course si vous le pouvez. Moins encore cet astre nouveau, qui répand une lumière bien plus vive, bien plus efficace (*).

Ibid. p. 68. 69. Vous prenez plaisir à voir les rois et les consuls traînés sur des chars magnifiques, marcher au milieu d'une double haie de satellites couverts d'or. Saint Paul, chargé de ses chaînes, offre à mes regards un spectacle bien plus imposant. Il marche environné d'une foule d'Anges qui forment son escorte. Ainsi le serviteur d'Élisée découvroit-il sur la montagne où son maître habitoit, des légions d'Anges venus à son secours. Ce qui faisoit dire à David que l'Ange du Seigneur campe autour de ceux qui le servent (**).

IV. Reg. VI. 17.

Ps. CX. 11.

« Saint Jean Chrysostôme, qu'on peut nommer l'amant ou le panégyriste des fers de saint Paul, remarque que ce divin prédicateur des gentils a donné les plus grands combats pendant qu'il étoit chargé de chaînes; que rien ne lui résistoit en cet état, et qu'il

(*) Hom. XI *in Epist. ad Coloss.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 234, 235.

(**) Hom. IX *in Epist ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 939 et seq. (Resserré.)

remportoit autant de victoires qu'il donnoit de combats. Il est enchaîné dans Jérusalem; et il étonne un roi et un président qui l'entendent parler du jugement : *Vinctus est hierosolymis; regem exterruit, præsidi timorem incussit.* Il est enchaîné dans un vaisseau ; il le délivre du naufrage ; et, malgré la rigueur de la saison, et la violence de la tempête, il obtient la vie de tous ceux qui naviguent avec lui : *Vinctus navigavit, naufraginum solvit, hyemem superavit.* Il est enchaîné dans Rome; il convertit les Romains; il enlève des favoris et des maîtresses à Néron, et ce captif acquiert des esclaves à Jésus-Christ : *Vinctus est Romæ, et plerosque attraxit.* Il est enchaîné dans la prison; il en ébranle les fondements, il en brise les portes, et il voit le geôlier à ses pieds, qui lui demande la liberté et la vie : *Vinctus est in carcere, et motus est locus carceris* (*). »

Comment pouvoit-il faire tête à tant d'ennemis étrangers et domestiques, aux persécutions, aux douleurs, à l'exil, aux tempêtes de la mer, aux prisons, aux dangers de toute sorte, aux peuples et aux rois, aux Juifs et aux gentils? C'est la faim, la soif, la nudité; ce sont les faux frères; ce sont les tièdes et les foibles, les transfuges et les jaloux; ce sont les anges de Satan, les herétiques de son temps, à leur tête Satan en personne, qui l'obsèdent sans relâche. Paul, harcelé de toutes parts, s'adresse au Seigneur; le Seigneur ne répond rien. Nouvelles in-

T. VIII Bened. Pag. 31. (Supplém.).

II. Cor. XII. 18.

(*) Chrysost., *passim. De laud. S. Paul. De patient. Job.*, traduit par Senault, *Panégyr.*, tom. II, pag. 261.

repoussez les épreuves : comment voulez-vous des miracles? vous avez des yeux pour voir les bourreaux, vous n'en avez plus pour voir les morts que vous ressuscitez? Avec ma grâce, vous avez l'armure la plus puissante. Que me demandez-vous? De n'avoir rien à souffrir? Mais comment ma puissance se signaleroit-elle(*)?

Le principal office du vrai docteur est moins de fortifier, par ses instructions, ceux qu'il a initiés dans la foi, que de les y soutenir par le secours de ses prières. *Pour nous*, disent les Apôtres, *nous nous appliquerons à la prière et au ministère de la parole*. La prière avant la parole. Aujourd'hui que Paul n'est plus sur la terre, qui désormais priera efficacement pour nous? Disciples de l'Apôtre et ses émules, montrons-nous dignes de son école, non-seulement en écoutant sa voix, mais en méritant de le contempler un jour en personne dans le lieu où il est. Pour y arriver, commençons dès maintenant à écouter cette éloquente voix : et un jour viendra où nous le verrons, bien qu'à une distance encore éloignée; toujours nous sera-t-il donné de le voir éclatant de gloire à la cour du Roi des rois, mêlé au chœur des Chérubins sans cesse occupés à louer le Seigneur, des Séraphins empressés à l'entour de

T. IX. Bened. Pag. 756.

Act. VI. 4.

Pag. 757.

(*) *In illud : Gratia mea tibi sufficit*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 333—335.

son trône; marchant à la tête de tous les bienheureux dans le ciel. C'est alors que nous recueillerons les fruits de cette immense charité qui lui faisoit désirer de prolonger, s'il le falloit, son séjour parmi les hommes, et de différer d'aller se réunir à Jésus-Christ, qu'il aimoit tant; alors que ses immortelles félicités s'accroîtront du bonheur de nous voir tous rassemblés dans sa sainte compagnie. Rome jadis a goûté cette joie. Heureuse ville! c'est là son plus beau titre de gloire. Je pourrois étaler sous vos yeux tout ce qu'offre de recommandable la grandeur de son enceinte, l'antiquité de son origine, la magnificence et le nombre de ses édifices, l'étendue de sa population, la puissance et la richesse de ses habitants, l'éclat de ses triomphes guerriers; mais, sans nous arrêter à ces considérations, ce que j'estime avoir été pour elle le plus précieux de tous les avantages, c'est d'avoir été honorée d'une lettre de Paul, c'est d'avoir reçu le témoignage de son amour, c'est d'avoir joui de sa présence et de ses entretiens, c'est d'avoir été le tombeau du grand Apôtre. Voilà, bien plus que tout le reste, les glorieux priviléges qui nous la rendent auguste et vénérable. Ce que sont les yeux à un corps plein de force et de santé, les tombeaux des deux Apôtres le sont à la cité célèbre qui en possède les cendres; et les rayons qui s'en échappent, pour répandre avec eux la lumière sur tout le monde, brillent d'un plus vif éclat que

la vaste étendue du ciel, quand le soleil l'inonde de ses clartés. C'est de là que Paul, de là que Pierre, s'élanceront pour être transportés dans le royaume céleste. Arrêtons, mes frères, nos regards sur cette marche triomphale des deux Apôtres. Contemplez avec un religieux saisissement le magnifique spectacle dont Rome sera le théâtre au moment où tout à coup, sortis de leur poussière, ces corps glorieux iront au-devant de Jésus-Christ. Quel magnifique présent Rome alors fera au Souverain dominateur! quelle riche guirlande elle déposera à ses pieds! Et dès maintenant, quel brillant diadème pour cette ville! Pour elle, quelle auguste parure! quelles sources abondantes coulent de son sein! Ce n'est donc ni le luxe de son opulence, ni les colonnes qui la décorent, ni tout le faste de ses monuments qui appellent mes hommages; je les réserve pour les deux corps qui font, et l'ornement de Rome et le soutien de l'Eglise tout entière. Oh! qui me donnera de pouvoir aller me prosterner aux pieds du bienheureux Paul, demeurer attaché à son sépulcre, et me confondre avec ses précieux restes! Que ne puis-je embrasser de mes regards la cendre de ce corps, qui a accompli dans sa chair ce qui manquoit Coloss. I. 24.
aux souffrances de son divin maître, a porté les stigmates de sa croix, a répandu, dans tous les Gal. VI. 17.
lieux de l'univers, la semence de la prédication évangélique. Que ne puis-je contempler la poussière

de cette éloquente bouche qui a servi d'organe à Jésus-Christ; d'où jaillissoit la lumière, vive, rapide comme les feux des éclairs, et de qui les accents, plus retentissants que le tonnerre, alloient imprimer l'effroi au cœur des Démons : cette bouche d'où
Rom. IX. 3. est sorti cette parole héroïque : *Je souhaiterois d'être anathème pour mes frères ;* qui s'est fait entendre aux princes de la terre, sans être intimidée par tout l'appareil de leur puissance ; qui nous a fait connoître Paul, et le mérite de Paul ! Combien alors surtout elle devoit se montrer redoutable aux puissances des enfers ! Que si les simples vêtements de l'Apôtre les faisoient trembler, combien plus les sons de sa voix ! Par elle, il les enchaînoit à ses pieds ; par elle, il alloit purifiant le monde de ses vices, guérissant les maladies des corps, dissipant celles de l'âme, établissant sur les ruines de l'erreur le règne de la vérité. Ne vous en étonnez pas ; c'étoit Jésus-Christ lui-même qui animoit la langue de son Apôtre, lui qui reposoit sur elle, comme Dieu lui-même sur les ailes des Chérubins. Sans doute elle méritoit cet honneur, cette langue qui n'aspiroit qu'à plaire à Jésus-Christ, et dont les expressions,
Pag. 758. s'abandonnant au plus sublime essor, nous retracent les saintes aspirations des Séraphins. En voulez-
Ibid. VIII. 38. vous un témoignage ; entendez-le s'écrier : *Je suis assuré que ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni les choses présentes ou futures,*

ni la hauteur des cieux, ni la profondeur des enfers, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de la charité de Dieu en Jésus-Christ. Bouche sacrée qui a fait pâlir les tyrans, réduit au silence les philosophes, conquis les barbares à la véritable sagesse, disposé de tout souverainement dans le ciel et sur la terre, liant et déliant ceux qu'elle a voulu, selon le pouvoir qui lui en avoit été donné!

Combien je souhaiterois voir encore la cendre de ce cœur que l'on pourroit appeler le cœur du monde tout entier, oui du monde tout entier, puisque dans les saintes effusions de sa charité, il embrassoit et tous les peuples, et toutes les contrées de l'univers: source féconde, inépuisable, d'où l'esprit de vie s'est communiqué à toute l'Eglise, et s'est distribué à tous les membres de Jésus-Christ, par les magnanimes résolutions qu'il a fait germer dans les âmes. Je souhaiterois le voir dans la poussière de son sépulcre, ce cœur animé d'une si tendre commisération pour tous ceux qu'il voyoit se perdre; sans cesse déchiré par les travaux de l'enfantement; Pag. 759.
qui vivoit, non plus d'une vie humaine, mais de la vie même de Jésus-Christ; qui aima Jésus-Christ Gal. II. 29.
plus qu'aucun autre mortel ne l'aima jamais.

Je les verrois aussi dans leur poussière sacrée, et ces mains qui ont porté les chaînes; qui se posoient sur la tête des fidèles, pour faire descendre l'Esprit Saint dans les cœurs; qui ont tracé les caractères

des épîtres que nous vous lisons, et ces yeux, d'abord aveuglés pour son bonheur, puis rouverts plus heureusement encore pour le salut du monde; ces yeux qui méritèrent de voir Jesus-Christ, et de plonger dans les mystères qui échappent à nos intelligences humaines; qui n'apercevoient les objets terrestres que pour les mépriser; ces yeux qui bravoient l'insomnie, et passoient les nuits entières à veiller pour les intérêts de tous, sans que les noires vapeurs de l'envie osassent jamais s'en approcher; et ces pieds qui ne connoissoient point ni repos, ni fatigue, ne s'arrêtèrent pas même aux extrémités du monde, et qui, dans les liens dont ils étoient garrottés, ébranloient les fondements de la prison où il étoit retenu captif; ce sépulcre, en un mot, où sont déposés ces membres, aujourd'hui vivants, mais qui subissoient une mort continuelle du temps où il vivoit; ces membres crucifiés au monde, lesquels ne s'animoient que pour Jésus-Christ: édifice vénérable, dont l'Esprit Saint avoit fait son sanctuaire (*).

T. XI Bened. Pag. 219. *Je ne sais que choisir*, s'écrioit l'Apôtre, *je me trouve pressé des deux côtés; car, d'une part, je désire d'être dégagé des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ, ce qui est sans comparaison le meilleur pour moi; et de l'autre, il est plus utile pour votre*

(*) Hom. XXXIII *ultima in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, p. 401—405.

bien que je demeure encore dans cette vie. Quelle heureuse situation! Quelle grandeur d'âme! Quel généreux héroïsme! Il n'en est pas ainsi de nous, mes frères. Cœurs pusillanimes et misérables, nous n'envisageons la mort qu'avec effroi; tant par la juste appréhension que le péché nous donne à tous, à moi tout le premier, que par un malheureux attachement pour cette vie, qui nous fait croire que le plus grand des maux est de la quitter; et plaise au ciel que je n'aie jamais cette foiblesse! Ce qui donc est pour tous les hommes un sujet d'épouvante, bien loin de l'être pour saint Paul, il le désire, il en fait l'objet de ses vœux les plus ardents : *Il souhaite,* s'est-il écrié, *d'être dégagé des liens du corps;* et pourtant, ajoute-t-il, *je ne sais que choisir.* Quoi! alors que vous ne quitterez la terre que pour aller dans le ciel vous réunir à Jésus-Christ, vous êtes en balance, ô saint Apôtre! Eh! quel est celui de vous, mes frères, qui, avec une semblable assurance, hésitât à accepter une place dans le royaume du ciel? Quant à nous, comme il ne dépend pas de notre volonté seule de mourir pour aller avec Jésus-Christ, de même, il n'est pas plus en notre pouvoir de demeurer à volonté dans cette vie. Mais lui, il étoit libre dans le choix, et il craint de se déterminer; il préfère même de rester dans la vie présente! Mais que lui offre-t-elle de si agréable? Au contraire, n'est-elle pas pour lui pleine de difficultés

Phil. I. 22-25.

IK Cor. VI. 5. 6. et d'embarras? Sans cesse *dans les veilles, dans les naufrages, dans la faim et dans la soif, dans la nudité, dans les soins et les inquiétudes; toujours foible avec les foibles, brûlé avec ceux qui sont scandalisés. Dans la souffrance, dans les plus extrêmes nécessités, dans les afflictions, dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux et dans les jeûnes; battu de verges jusqu'à trois fois, une fois lapidé, passant un jour et une nuit au fond de la mer. Périls continuels, périls sur les fleuves, périls de la part des voleurs, périls dans la ville ou dans la solitude, périls du côté des faux frères.* Et c'est à une semblable vie qu'il se résigne! Vous
Pag. 220. n'en auriez pas fait encore l'expérience, ô saint Apôtre, vous n'auriez connu jusqu'ici que les délices et les commodités de la vie; la seule incertitude de l'avenir ne vous portoit-elle pas à préférer le port à la navigation? Vit-on jamais athlète choisir de combattre plutôt que d'être cou-
I. Cor. IX. 27. ronné? *Je tremble*, dira-t-il lui-même, *qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé.* Pourquoi donc ne pas chercher à s'affranchir de cette crainte? Pourquoi ne pas s'empresser d'aller à Jésus-Christ qu'il aime tant? — C'est pour cela même, répondra-t-il, que je consens à en être privé; afin d'affermir dans son amour ceux que je lui ai acquis, de faire porter de plus en plus des fruits à ces jeunes plants que j'ai cultivés. Ne m'avez-vous pas entendu

dire que je cherchois moins ce qui m'étoit utile à moi-même que ce qui peut profiter aux autres? Avez-vous oublié que j'ai exprimé hautement le vœu d'être, s'il le falloit, anathème pour gagner plus d'âmes à Jésus-Christ? Après un tel souhait, s'étonnera-t-on de le voir préférer que son exil soit encore prolongé sur la terre, quand le salut de ses frères y est intéressé? *Qui*, ô mon Dieu, *racontera dignement les merveilles de votre puissance et de votre miséricorde*, d'avoir produit une aussi éclatante lumière, et donné à l'univers un Apôtre tel que celui-là? Que les Esprits célestes aient uni leurs concerts de gloire et de triomphe à l'aspect des astres brillants dont au jour de la création vous enrichîtes la voûte céleste : leurs cantiques de joie retentirent, encore avec plus de magnificence au moment où vous manifestâtes saint Paul à l'univers (*).

II. Cor XII. 14.

Ps. CV. 2.

Job. XXXVIII. 7.

SAINT JEAN-BAPTISTE. Quelle impression ne devoit pas faire sur les Juifs l'aspect d'un homme qui sortoit après trente ans du désert le plus sauvage, où pourtant il n'avoit manqué d'aucune des choses nécessaires à la vie, pour paroître tout à coup sur les bords du Jourdain; d'un homme, fils d'un pontife, de qui tout ce que l'on en savoit commandoit le respect et l'admiration, et qui sembloit montrer

T. VII Bened. Pag. 142.

(*) Hom. IV *in Epist. ad Philipp.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 34, 35.

à ses côtés le prophète Isaïe, disant aux peuples : Voici celui que je vous ai prédit il y a si long-temps, comme étant la voix qui devoit crier dans le désert, et y faire l'office de prédicateur !...

Pag. 145. Il y avoit si long-temps qu'il n'y avoit pas eu de prophète parmi les Juifs ; la manière dont prêche le saint présurseur étoit si nouvelle, si différente de tout ce qui avoit été vu jusque là ! Ce n'étoient point, comme les autres hommes inspirés, des guerres, des combats, des victoires qu'il annonçât, et les autres fléaux de Dieu, la peste, la famine, les irruptions de Babylone, ou de la Perse, ni rien de semblable. Jean ne parloit aux hommes que d'un royaume céleste, que de récompenses promises aux uns, de châtiments dans les enfers pour les autres...

Pag. 151. *Faites*, leur disoit-il, *de dignes fruits de pénitence*. Il ne vous suffit pas de cesser de faire le mal, il faut encore faire le bien. Ne venez plus à moi avec la prétention qu'étant les fils d'Abraham, les mérites du saint patriarche, père de votre race, suppléeront au défaut des bonnes œuvres dans ses enfants. Car Dieu peut bien, s'il le veut, susciter du sein de ces pierres de nouveaux enfants d'Abraham. N'y venez plus avec cette inconstance qui vous fut ordinaire, vous convertissant pour un moment, pour redevenir après cela ce que vous étiez auparavant ; car je ne suis pas un

Matth. III. 9.

prophète tel qu'en eurent vos pères. Une économie nouvelle et d'un ordre bien plus relevé a remplacé l'ancienne. Voilà au milieu de vous le Seigneur, le Juge d'un royaume nouveau qui vient appeler les hommes à une législation plus excellente, leur ouvrir le ciel, leur indiquer la voie qui mène à ses récompenses. C'est pourquoi je vous parle aussi d'un enfer, dont la connoissance ne vous fut donnée jusqu'ici qu'obscurément. Apprenez donc qu'il existe des biens et des maux également éternels, ceux-là que je viens vous annoncer.

La cognée, ajoute-t-il, *est déja mise à la racine de l'arbre.* Menace terrible! Ce n'est plus, comme au temps des Jérémie, des Ezéchiel, une faux volante, une haie détruite, une vigne arrachée et foulée sous les pieds. Il parle d'une cognée tranchante, et prête à porter le dernier coup. Parce que les Juifs étoient accoutumés à fermer l'oreille aux avertissements des prophètes, et qu'ils répondoient à toutes leurs menaces : *Où est le jour du Seigneur? Que l'arrêt du saint d'Israël s'exécute, afin que nous en voyons la vérité;* parce que les châtiments qui leur étoient annoncés n'arrivoient d'ordinaire qu'après une longue suite d'années : saint Jean, pour les réveiller de ce léthargique assoupissement, leur présente les maux dont il les menace comme tout prêts à fondre sur eux : *La cognée est déjà appliquée à la racine.* Il n'y a rien autre. Elle va couper,

Pag. 152.

Isa. XIII. 9.

non les branches et les fruits seulement ; mais la racine elle-même. Par là il déclare que s'ils persistent dans leur insensibilité, ils vont être frappés d'une plaie profonde, sans pouvoir espérer d'en guérir jamais. Comme s'il leur disoit : Celui qui est venu sur la terre, et que je vous annonce, n'est pas un serviteur comme les autres prophètes ; c'est le dominateur de l'univers, qui tirera une vengeance terrible de tous ceux qui mépriseront sa parole (*).

Pag. 305. Des riches en grand nombre viennent à lui dans son désert, et lui demandent : *Maître, que ferons-nous?* Quoi ! opulents comme vous êtes, vous venez apprendre d'un homme qui n'a rien le moyen d'être heureux ?

Mais voilà bien plus encore : Hérode est sur son trône, il est orné de la pourpre et du diadème. Jean comparoît devant lui, pauvre, nu, intrépide ; il se lève contre le prince ; et c'est Hérode qui tremble en sa présence. Jean n'est plus ; son meurtrier n'aura pas la force de le regarder après sa mort. Luc. XI. 9. *C'est là Jean que j'ai tué.* Il voudroit pouvoir oublier celui qu'il a fait si injustement mourir, et calmer le trouble qui l'agite en pensant à sa victime.

(*) Hom. X et XI *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 115 —127. Voy. Bourdaloue, *Avent*, pag 192 ; L'abbé Clément, *Homélies sur la prédication de saint Jean-Baptiste*, *Avent*, pag. 6 et suiv.

Tant est grande la force de la vertu, qu'elle rend les morts mêmes redoutables aux vivants (*)!

Comme Hérode célébroit le jour de sa naissance, la fille d'Hérodiade dansa publiquement devant lui, et elle lui plut. O fureur diabolique! Spectacle fait pour les yeux des Démons! O danse cruelle, ô récompense plus cruelle encore! On y arrête en un moment la mort de toutes la plus injuste. On y verse le sang d'un homme qui ne méritoit que des louanges et des couronnes, On apporte à ce festin cette tête auguste, dont le seul aspect avoit mis en fuite les puissaces des enfers. Cette fille plut à Hérode, qui lui promit avec serment de ne lui refuser rien de ce qu'elle lui demanderoit. La tête de Jean-Baptiste devint le prix de cette infâme complaisance.

Pag. 495. Pag. 496.

Hérode en fut fâché, dit l'Ecriture; *néanmoins il craignit, à cause du serment qu'il avoit fait et de ceux qui étoient à table avec lui; et il commanda qu'on la lui donnât.* Malheureux prince! que ne craigniez-vous plutôt ce qui en effet étoit le plus à craindre! Que s'il avoit peur de ceux devant qui il avoit prononcé son serment, que ne redoutoit-il davantage d'avoir tous les siècles pour témoins et pour accusateurs d'un meurtre si exécrable! Ecou-

Matth. XIV. 9. Pag. 499.

(*) Hom. XXIV *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 308. Imité par Senault, *Panégyr.*, tom. I, pag. 728; tom. II, pag. 501.

tez, écoutez, jeunes filles, vous aussi, femmes qui vous permettez à des jours de noces de dangereux divertissements, des danses, une dissipation, une licence qui déshonorent votre sexe; écoutez, vous tous qui recherchez les plaisirs de la table, pour vous livrer aux excès qu'ils entraînent. Voyez ce qu'il en coûte à Hérode; le Démon l'a tellement enlacé dans ses filets, qu'il s'engage par serment à donner à cette courtisanne *jusqu'à la moitié de son royaume*. Dans la frénésie de la passion qui le domine, son rang suprême ne le touche plus; il est prêt à donner sa royauté pour une danse.

Donnez-moi, a-t-elle répondu, *dans ce plat la tête*
Pag. 498. *de Jean-Baptiste*. Elle le connoît bien, puisqu'elle le nomme par son titre de gloire. Elle demande sa tête, pourquoi? Elle n'allègue aucune raison : il n'y en avoit point à donner; elle met seulement sa gloire à obtenir une satisfaction si cruelle et si malheureuse.

Elle ne demande point que Jean soit tiré de sa prison, pour être amené et mis à mort en sa présence. Elle appréhendoit trop la force et la liberté qu'il n'eût pas manqué de déployer encore à ses derniers moments. Même en expirant, sa voix l'eût glacé d'épouvante. Elle brûle d'avoir sa tête, mais après que la mort aura rendu sa langue muette. Elle la veut sanglante, non-seulement pour s'assurer qu'elle n'en recevra plus de reproches, mais

pour satisfaire sa vengeance en lui insultant après sa mort. Dieu le voit, et il le souffre! Il ne lance point ses foudres sur cette infâme! Il ne commande point à la terre de s'ouvrir pour dévorer tout ce sacrilége banquet! Pourquoi? Pour préparer à son serviteur un plus illustre triomphe; pour donner, par cet exemple, à ceux qui le suivroient, une plus grande consolation dans leurs maux.

Appliquons-nous à nous-mêmes cette conduite de la Providence, dans les injustices que nous souffrirons de la part des hommes sans les avoir méritées. Cet admirable solitaire, consacré par les plus laborieux exercices de la pénitence; un prophète, et le plus grand des prophètes, à qui le Fils de Dieu avoit rendu ce glorieux témoignage, qu'entre les enfants des hommes il n'y en avoit point de plus grand que Jean-Baptiste, Dieu permet qu'il soit sacrifié à la fureur sanguinaire de la plus vile prostituée, pour avoir soutenu avec vigueur la loi de Dieu, afin de nous apprendre à nous-mêmes à souffrir comme lui. Luc. VII. 28.

Quel spectacle pour la pompe d'un festin, qu'une tête nageant dans le sang! La fille d'Hérodiade n'en est point touchée. Voilà où conduit la malheureuse passion de l'impureté. Le désordre des mœurs pousse trop communément à la cruauté, à la soif du sang. Pag. 499.

Combien aujourd'hui encore de ces festins meur- Pag. 500.

triers! On n'y égorge pas Jean-Baptiste; mais l'on y sacrifie, l'on y met en pièces les membres de Jésus-Christ. On n'y apporte point une tête sanglante pour prix d'une danse; ce sont les âmes qui y sont immolées à de criminels plaisirs, à d'infâmes débauches (*).

T. x Bened. Pag. 636. Fille barbare, à quel excès de fureur vous laissez-vous emporter! Votre accusateur est-il encore en votre présence? Est-il là pour vous reprocher à vous-même votre criminelle intrigue? Non; il est loin de vos regards, et sa voix ne vient plus retentir à votre oreille. Vous l'avez jeté dans les fers; vous pouvez vous vanter d'en avoir triomphé, et lui dire en lui insultant : Le roi en est-il moins sous ma dépendance malgré la sévère censure de ce prédicateur? Loin de rompre le lien adultère qui m'unit à lui, Hérode n'a fait que le resserrer encore davantage, en châtiant par la prison celui qui avoit osé l'en blâmer. Pourquoi donc un aussi brutal emportement, puisque vous jouissez de votre conquête? Vous faut-il donc appeler les Furies à votre table et vous donner les Démons pour convives. *Donnez-*
Pag. 638. *moi dans ce plat la tête de Jean-Baptiste?* Elle tremble qu'on ne l'arrache à sa prison; elle a peur de ce captif, dont elle semble avoir triomphé déjà :

(*) Hom. XLVIII *in Matth.*, XLIX, Mor., *Nov. Test.*, tom. I, pag. 529 535.

tant le crime est lâche et peu assuré dans ses possessions ! C'est sa mort qu'elle demande ; c'est surtout sa tête. Je veux voir enfin réduite au silence, cette langue qui m'a causé de si cuisantes douleurs. Mais combien vous êtes dans l'erreur, malheureuse princesse ! Combien vous allez être déçue dans vos espérances ! Cette langue, toute morte qu'elle est, criera encore plus haut. Ce n'est plus la Judée seule qui en entendra les formidables accents ; elle va retentir jusqu'aux extrémités de l'univers. Dans quelque partie du monde que vous portiez vos pas, vous entendez la voix de Jean-Baptiste qui crie : *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère* (*).

Les saints martyrs. Le plus bel hommage à rendre aux saints martyrs, est de les imiter. Celui dont la vie est sans tache et la conscience sans reproche, fait de chacune de ses journées la fête et la solennité d'un martyr, même hors des jours qui leur sont consacrés, et sans assister dans les temples où nous les invoquons. Ce n'est pas que je veuille vous détourner de les aller visiter dans leurs tombeaux : bien loin de là, c'est au contraire, pour vous engager à vous y rendre avec le pieux empressement que nous leur devons, non pas seulement

Mor., *Opusc.*, t. v, p. 686.

(*) Hom. xxviii *in* ii *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. v, pag. 756.

aux époques de leurs solennités, mais dans tous les temps. Aujourd'hui, par exemple, qui ne seroit édifié de ce concours, de cette pompe brillante, de cette vive et ardente charité que nous voyons éclater parmi les fidèles? De tous les habitants de cette grande ville, presque personne n'est resté dans l'enceinte de ses murailles. Tout ce qui est attaché au Seigneur a voulu se transporter ici; nul obstacle n'a pu arrêter leur sainte ardeur; les pauvres ont oublié leurs pressantes nécessités, les vieillards, le poids des années, les femmes, la délicatesse de leur sexe, les riches, les magistrats, le faste de l'opulence et l'orgueil du rang; tous les cœurs et toutes les conditions se sont confondus dans un seul sentiment, l'amour dû aux saints martyrs.

Pag. 861. Plus éloquents que les prédicateurs, nos saints martyrs nous crient dans le silence de leurs tombeaux : « Jetez les yeux sur nous, voyez les maux que nous avons soufferts. Mais, qu'est-ce que les maux que nous avons soufferts, qu'est-ce que la mort avec tous ses supplices auprès de la vie éternelle qu'ils nous ont procurée? Nous avons été jugés dignes de mourir pour le nom de Jésus-Christ. Nous n'aurions pas fait le sacrifice volontaire de notre vie, quelques moments plus tard, la seule nécessité de mourir alloit nous y contraindre. Le martyre n'a fait que devancer l'exécution à laquelle

la nature condamne tous les hommes. C'est pourquoi nous ne cessons de bénir son auteur, d'avoir bien voulu faire servir au salut de nos âmes cette mort à laquelle nous ne pouvions échapper, et agréer comme un don et comme titre de gloire une dette que rien ne pouvoit nous dispenser de lui payer. — Mais des tortures, des souffrances aussi cruelles! — Combien de temps durent-elles? Un moment; et le bonheur qui la suit est sans terme. Il y a plus : elles ne durent pas même un moment pour celui dont les regards se portent sur cet heureux avenir, et sur le Dieu qui tient dans ses mains la couronne promise aux combats.

Tel est le langage que les martyrs vous font entendre; et ce langage est plus persuasif que tous nos discours. Car, en vous prêchant qu'il n'y a rien de si effrayant dans les tortures, je n'ai pas le droit d'en être cru sur parole; au lieu que le saint confesseur qui vous parle par ses œuvres, ne sauroit trouver de contradicteur.

Nous avons beau vous exhorter, en vous présentant tour-à-tour l'espoir des récompenses ou la terreur des jugements de Dieu; trop souvent nous ne gagnons rien sur vos cœurs. Mais, êtes-vous dans une église consacrée à nos saints martyrs : le seul aspect de leurs tombeaux vous émeut, il parle à vos cœurs; il fait couler de vos yeux d'abondantes larmes; et vos prières s'épanchent avec une ferveur Pag. 863.

nouvelle. D'où vient alors cette componction vive, ces pleurs dont votre visage est baigné? Ce qui les produit, c'est la pensée des martyrs, et le souvenir de leurs grandes actions. En méditant sur le crédit dont ils jouissent auprès de Dieu, sur l'éclat et la gloire dont ils sont environnés à la cour du Roi des rois, nos pensées se replient sur les péchés que nous commettons; nous comparons leurs béatitudes avec nos misères; nous mesurons douloureusement l'intervalle qui nous en sépare, comme les pauvres qui ne voient pas sans quelque chagrin et sans une secrète envie, les riches élevés en dignité, escortés avec pompe, comblés d'honneurs à la cour du prince; et se trouvent plus indigents encore par le rapprochement de leur situation avec une opulence qu'ils ne partagent pas (*).

J'avoue que je me sens pour les martyrs une dévotion tendre et affectueuse; j'aime à célébrer leurs fêtes, j'aime à publier leurs louanges, à décrire leurs combats, surtout lorsque des femmes en sont les héroïnes. Car plus le vase qui reçoit la grâce est fragile, plus la force de la grâce éclate; plus le corps qui soutient le combat est foible, plus le trophée qui suit la victoire est honorable. Que pourront dire à l'avenir les hommes, qu'allègueroient-ils pour excuser leur lâcheté? Lorsque des femmes montrent un courage viril; plus d'âge, plus de sexe, plus de

(*) *De sanctis Martyribus*, tom. II Bened., pag. 646 et suiv.

condition qui puisse servir de prétetxe à leur indolence. On peut espérer de vaincre, on le doit dès qu'on se sent un cœur animé d'un vrai zèle, d'une foi ardente (*).

Il n'y a entre les Anges et les saints confesseurs de différence que le nom. Le ciel est le séjour des Anges ; les martyrs l'habitent également. Les célestes intelligences furent créées exemptes de la vieillesse et de la mort ; les martyrs auront le même privilége — Mais les Anges ont eu en partage une nature spirituelle. — Qu'importe? Bien que les martyrs eussent une chair mortelle, ils ont triomphé de la mort ou plutôt, avant leur mortalité, Jésus-Christ, par sa mort, a donné à leur chair une gloire plus éclatante que l'immortalité même. Les étoiles dont brillent le firmament jettent moins de splendeur que les blessures des martyrs n'en répandent sur leur chair. C'est parce qu'ils sont morts qu'ils ont obtenu de plus honorables prérogatives, et qu'avant d'être mis en possession de l'immortalité, ils ont reçu le prix et la récompense : leur mort même étant devenue leur couronne. *Vous l'avez un peu rabaissé au-dessous des Anges; vous l'avez couronné de gloire et d'honneur*, avoit dit le prophète, parlant de l'homme. Ce peu qui lui manquoit, Jésus-Christ nous l'a rendu par son avènement parmi les hommes, en condamnant la mort par sa mort. L'apparente

T. II Bened. Pag. 711.

Ps. VIII. 6.

(*) *De S. Droside mart.*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 880.

infériorité de notre nature, au-dessous de celle des Anges, s'est changée, pour nos confesseurs, en une source de gloire. Car s'ils n'avoient pas été mortels, ils n'auraient pas été martyrs; s'il n'y avoit point de mort, il n'y auroit point de couronne. Un saint Paul n'auroit pu écrire aux Corinthiens :
I. Cor. xv. 31. *Il n'y a point de jour que je ne meure par la gloire que je reçois de vous en Jésus-Christ Notre Seigneur.* S'il n'y avoit point de mort et de corruption, le
Coloss. i. 24. même Apôtre n'auroit pu dire : *je me réjouis dans les maux que je souffre pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ.* Bien loin donc de nous plaindre d'être condamnés à mourir, rendons grâces à la mort de nous conduire au martyre et à la victoire (*).

T. ix. Bened. Pag. 197. Le temps des persécutions est passé; celui des combats dure toujours. Ce n'est plus de la part des hommes que vous avez à craindre, mais de la part des Démons. Nous portons en nous-mêmes le plus implacable de nos persécuteurs; cet amour pour les plaisirs qui nous poursuit sans cesse. Il jette notre âme dans l'assoupissement, bientôt dans la langueur et la mollesse; il enflamme nos passions, nos jalousies, nos ressentiments. Ce n'est point durant les persécutions que l'on s'occupe de vaine gloire, de plaisirs, de richesses. L'aiguillon de la crainte

(*) *Laudat. sanctor. omnium*, Morel, *Opusc*, tom. i, pag. 792, 793.

ranime la ferveur, entretient la piété. Le monde tout entier s'anéantit pour celui qui compte aller bientôt au martyre; et quel empressement nos pères mettoient à y voler! Un semblable héroïsme ne nous est plus commandé. Nous n'en sommes pas moins sur le champ de bataille, en butte à des persécutions d'autant plus formidables qu'elles ne paraissent pas l'être. C'est une guerre déguisée sous le nom de paix, et elle n'en est que plus dangereuse. Toutefois personne ne craint, personne n'est sur ses gardes. Autrefois l'Eglise, peu nombreuse, n'avoit de richesses que ses vertus, Un seul serviteur fidèle vaut mieux que des milliers de prévaricateurs (*).

T. x Bened. Pag. 424—427.

Vous m'allez dire qu'il n'y a plus de martyrs, parce qu'il n'y a plus de persécutions. Plus de persécution, dites-vous? Vous vous trompez; l'Eglise n'est jamais sans en avoir; ce n'est point seulement le chevalet qui fait les martyrs. Autrement, le bienheureux Job n'auroit pas obtenu de couronne; car il n'est question dans son histoire, ni de juge qui le cite à comparoître, ni de bourreaux qui exécutent une sentence portée par le magistrat, ni de chevalet où ses membres soient déchirés; et pourtant, combien de martyrs proprement dits n'ont pas eu à souffrir autant que ce saint homme, frappé sans

(*) Hom. XXIV *in Act. apost.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 227, 228; Fénelon, *Panégyr. d'un martyr*, pag. 247. Paris, 1714, 1 vol. in-12. Discours excellent et trop peu connu.

relâche par cette longue suite d'annonces désastreuses, qui venoient l'accabler avec plus de rigueur que les pointes du fer le plus acéré; dévoré dans toutes les parties de son corps par un essaim toujours renaissant de vers plus acharnés que les plus impitoyables bourreaux! Est-il martyre comparable à celui-là? Comme Job, vous êtes exposé à souffrir la perte de vos biens: à son exemple, supportez-en la privation avec courage; rendez-en grâce à Dieu; c'est là un genre de martyre qui vous vaudra les mêmes récompenses. Vous êtes éprouvé par la mort d'un enfant chéri: imitez Abraham offrant son Isaac en sacrifice au Seigneur, vous aurez droit aux mêmes bénédictions que lui. Ne dites plus: personne désormais ne m'appellera donc plus du nom de père! Non, vous n'avez pas cessé d'être père, puisque votre fils est toujours vivant. Vous ne l'avez point perdu; la possession vous en est bien plus assurée; vous n'aviez été jusque là que le père d'un fils mortel, vous l'êtes devenu d'un fils immortel (*).

(*) Hom. I *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 502—505. Voyez au volume XV de cette *Bibliothèque choisie*, l'article *Afflictions*, etc., pag. 422 et suiv.

SAINT IGNACE, évêque d'Antioche et martyr.

(Analyse.)

SAINT IGNACE a gouverné cette église avec le courage et la vigilance que Jésus-Christ demande des évêques. Il a retracé par toute sa conduite la maxime du Sauveur, que *le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis*, puisqu'il a donné la sienne pour son troupeau, avec une admirable générosité. Il a conversé avec les Apôtres, et il a puisé dans les sources spirituelles de leur doctrine. Elevé, par la ferveur de sa charité, au-dessus de toutes les choses présentes, il s'est dépouillé de sa chair, comme un autre quitte un vêtement. Je louerai dans saint Ignace l'évêque, l'Apôtre disciple des Apôtres, le martyr.

T. II. Bened. Pag. 593.

Joan. XI. 14.

1° Les conditions que saint Paul exige de l'évêque, dans ses épîtres à Tite et à Timothée, se trouvent réunies éminemment dans saint Ignace. La preuve en est dans le choix que les Apôtres firent de lui pour lui conférer les fonctions épiscopales, eux qui recommandent si fort *de n'imposer point les mains légèrement, de peur de se rendre participant des péchés d'autrui.* Quoi! un autre a péché, et moi je serois participant de son crime et de son châtiment? Oui, puisque c'est vous qui lui avez donné le pouvoir de faire le mal. De même qu'en mettant une épée dans les mains d'un furieux ou

Pag. 594.

I. Tim. V. 22.

d'un insensé, l'on se rend coupable des meurtres qu'ils commettent; ainsi, en procurant à l'homme vicieux la puissance attachée à la dignité épiscopale, on amasse sur sa propre tête le feu de ses iniquités. Celui qui plante un arbre avec sa racine, est la cause de tous les rejetons qui en naissent.

Pag. 595. 2° Dans quelles circonstances saint Ignace a-t-il exercé son apostolat? Car il est aussi différent de gouverner l'Eglise dans les temps où nous sommes, et de l'avoir gouvernée alors, qu'il l'est de marcher dans un chemin battu et spacieux, ou bien par un sentier étroit, non encore frayé, montueux et escarpé, disputé par les bêtes farouches. Aujourd'hui, grâces à Dieu, les dangers ont disparu. Nous jouissons d'une profonde paix. Ce n'étoit pas la persécution qui présentoit les plus violents obstacles à la propagation de l'Evangile; le plus redoutable venoit de la part des fidèles eux-mêmes, dont un grand nombre, peu affermis dans une croyance encore si nouvelle, étoient foibles et souvent renversés. C'étoit là pour les Apôtres le sujet de la plus amère affliction. Ils se réjouissent en présence des bourreaux; ils pleurent, ils se désolent sur les chutes de ceux qui, après avoir embrassé la foi, venoient à succomber, ou par la crainte des persécutions, ou par le déréglement des mœurs. Combien de difficultés particulières s'attachoient au gouvernement d'une église telle

que celle d'Antioche, où la population s'élevoit à deux cent mille personnes! C'étoit pour cela même que la conduite d'un siége aussi important avoit été donnée à saint Ignace par saint Pierre, qui en avoit été le premier Apôtre, ou plutôt par le Saint-Esprit lui-même, qui ne voulut pas permettre que l'édifice élevé par de si habiles mains fût compromis par son successeur. Pag. 597.

3° Une persécution furieuse s'éleva contre les chrétiens; non qu'ils fussent accusés de quelque crime, tout leur crime étoit d'abjurer le culte des idoles pour se soumettre à la croyance évangélique. Pour mieux disperser le troupeau, c'étoient surtout les pasteurs qui étoient frappés. Un autre raffinement par lequel le Démon signaloit sa haine contre l'Eglise: il enlevoit les évêques à leurs diocèses, les transportant dans d'autres villes éloignées, afin d'augmenter et de prolonger leur martyre par les fatigues du voyage et la privation des secours nécessaires. Ignace porte avec lui Jésus-Christ; il possède tous les biens. Partout les fidèles accourent sur son passage, empressés de lui donner et d'en recevoir toutes les consolations de la piété. De même que les Juifs envoyant à Rome saint Paul chargé de chaînes, en avoient fait le docteur et le maître de ceux de cette ville, ainsi en fut-il de notre saint martyr. Transporté dans cette capitale de l'idolatrie, il y a laissé les plus admirables instruc- Pag. 599.

tions, par l'exemple de sa mort. Apprenant quel genre de supplice lui étoit destiné : *Je jouirai donc des bêtes*, s'écrie-t-il (1). Voilà nos saints confesseurs ; plus sont violentes leurs souffrances, plus leur joie est au comble.

Après qu'il eut fini sa vie à Rome, ou plutôt qu'il fut monté au ciel, la Providence rendit à Antioche son évêque. Rome a été arrosée de son sang, Antioche, honorée de ses reliques. Rome l'a vu combattre, triompher et recevoir la couronne ; nous, nous le possédons pour toujours (*).

SAINT BABYLAS, évêque d'Antioche, martyr sous l'empire de Déce.

Récit de ses miracles. Persécution que Julien l'Apostat lui suscite après sa mort.

T. II Bened. Pag. 532. et suiv.

Nous avons vu le bienheureux martyr Babylas enchaîné, comme l'avoient été un saint Paul, un saint Jean-Baptiste, et, pour la même cause. Il demanda en mourant que ses chaînes fussent déposées, avec son corps, dans un même tombeau. Encore aujourd'hui nous les voyons réunies à sa cendre : tant ce saint homme désiroit avec passion d'être enchaîné pour Jésus-Christ, même après sa mort !

(1) Voyez l'article *saint Ignace d'Antioche*, au vol. I de cette *Bibliothèque*, pag. 128 et suiv.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 498 et suiv.

Nous ne sommes plus maintenant menacés de porter les chaînes ; les persécutions ont cessé. Il y a d'autres chaînes bien plus redoutables, celles dont parle Jésus-Christ quand il dit : *Liez à cet homme les pieds et les mains*. Pour échapper à ces chaînes terribles qui ne se délieront jamais, embrassons les saintes chaînes de la charité qui nous lient les uns aux autres. Membres d'un même corps, *conservons l'unité par le lien de la paix*, qui unisse ensemble le riche et le pauvre, le vieillard et le jeune homme (*).

Matth. XXII. 13.

Ephes. IV. 13.

SAINTE PÉLAGIE, vierge et martyre.

Dieu soit loué, mes frères. La mort n'a rien de formidable ; elle est devenue le jouet du sexe le plus foible et le plus timide. Des femmes, que dis-je? de jeunes filles la méprisent, lui insultent. Des vierges à peine sorties de l'enfance osent attaquer l'enfer, et n'en reçoivent aucune atteinte. Ce triomphe et ces bienfaits nous les devons à Jésus-Christ né d'une vierge. C'est lui qui, grâces à sa miraculeuse conception dans le sein d'une vierge, a dépouillé la mort de son aiguillon ; lui qui a élevé nos héroïnes chrétiennes au-dessus des terreurs de la mort ; lui qui inspira à celle que nous célébrons

T. II Bened. Pag. 585.

(*) *De sancto Babyla*, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 301, 302. Voyez le tom. XV de cette *Bibliothèque*, pag. 146. Hom. IX *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. V, p. 940 et seq.

aujourd'hui le généreux dessein de ne pas attendre la mort, mais de courir au-devant, en prévenant le jugement et l'exécution, afin d'épargner un crime au juge et aux bourreaux. Ce n'est pas qu'elle ne fût préparée à tous les tourments que l'on méditoit contre elle; mais elle craignoit de perdre la couronne de vierge en obtenant celle du martyre. Elle appréhendoit le peu de retenue de ces hommes qui n'ont pas les yeux plus chastes que le reste du corps; elle voulut se dérober même à leurs regards, et en sauver son extrême pureté. Les hommes n'avoient pas encore donné d'exemple d'une crainte si délicate; ils étoient dans l'usage de se présenter hardiment devant les tribunaux pour y faire preuve de leur courage. Il étoit réservé à des femmes, que la foiblesse et la timidité de leur sexe exposent davantage aux injures et aux affronts, d'inventer ce nouveau genre de mort; et tel fut le motif qui engagea Pélagie à le choisir. Si elle avoit eu l'assurance qu'en allant recevoir la palme du martyre, elle conservât le lis précieux de la virginité, elle n'eût pas craint de comparoître en présence des juges; mais dans le danger où elle se trouvoit elle crut qu'il y auroit de l'imprudence à risquer, en se montrant, de perdre une couronne, au lieu qu'elle en conservoit deux, en ne se montrant pas. Ce fut donc le parti qu'elle prit. Elle évita de devenir un spectacle dangereux, de fournir, par sa présence, matière à

un feu impur, de profaner sa beauté en la produisant au jour, et de donner innocemment un plaisir criminel; en un mot, d'exposer un corps vierge à tous les emportements d'un instinct brutal. Il faut sans doute à un martyr de l'héroïsme pour envisager sans pâlir l'aspect de ses bourreaux, les voir sans émotion fouiller dans ses entrailles avec des ongles et des crochets de fer : il y en a plus encore dans l'action de Pélagie. Dans l'autre, le sentiment de la souffrance s'affoiblit par sa durée, par la violence ou la diversité des tortures; la mort n'offre plus rien de redoutable, elle ne se montre à lui que comme le terme de ses souffrances, et l'affranchissement de sa captivité. Il n'en est pas ici de même. Pélagie n'a encore rien souffert, son corps est dans toute sa vigueur, il a toute la santé d'une jeunesse florissante: Pélagie a donc besoin d'une force d'esprit extraordinaire pour se résoudre à quitter la vie par une mort violente. Si donc l'héroïsme du martyr a droit à votre admiration, combien n'en devez-vous pas à la généreuse résolution de Pélagie? Arrêtons-nous Pag. 536.
sur les circonstances de ce sublime dévoûment. Quelle présence d'esprit dans une vierge, jeune, sans expérience, qui ne connoît au monde que le toit sous lequel elle est née, de se déterminer en un moment à prendre un parti si contraire à la nature! Une troupe de soldats paroît inopinément à la porte de son logis : on y frappe rudement; on la cite à

comparoître devant le juge ; on se met en devoir de l'y traîner malgré elle. Elle est seule. Personne de qui elle puisse prendre conseil, ni père, ni mère, ni nourrice, ni servante, ni ami, ni voisin, ni qui que ce fût; elle le prend d'elle-même. Comment répondre à des soldats, soutenir leurs farouches regards? Est-ce elle qui ouvrira la bouche pour leur parler? Le moyen même de respirer en semblable conjoncture? Dieu vint à son secours, en lui inspirant la résolution qu'elle exécute.

Au bruit que les soldats faisoient à la porte de la maison, elle descend de son appartement, ouvre, et ayant appris d'eux le sujet qui les amène, elle leur demande la permission de rentrer pour changer d'habit; ce qui ne lui fut point refusé. Elle alloit en effet en prendre un autre, changer une robe corruptible contre un vêtement qui ne craint ni les vers, ni les années. On s'étonne de la facilité avec laquelle cette permission lui fut accordée, et du peu de précaution que les soldats parurent mettre à s'assurer de sa personne; car ce n'étoit pas la première fois qu'il leur en étoit échappé en se précipitant dans les eaux, en se perçant le sein, en s'attachant au col un cordeau funeste. C'étoit Dieu qui aveugloit ces soldats, et éloignoit de leur esprit toute défiance. Elle s'échappe donc de leurs mains, et telle que la biche échappée aux mains des chasseurs qui en avoient fait leur captive prend sa

course, pour ne s'arrêter que là où les flèches ne sauroient plus l'atteindre, telle Pélagie, enfermée dans sa propre maison comme dans un filet, mais dégagée des liens qui la retiennent, s'élance et gagne non quelque rocher, mais le plus haut du ciel, d'où elle regarde dans une pleine sécurité les piéges d'où elle est sortie, et se rit des chasseurs qui se retirent couverts de confusion d'avoir manqué leur proie. Qu'on s'imagine le gouverneur assis gravement sur son tribunal, entouré de ses bourreaux, les instruments tout dressés pour tourmenter la jeune Pélagie, une foule de peuple que la curiosité ou le faux zèle rassemble autour du magistrat. Qu'on s'imagine, d'un autre côté, voir retourner ces soldats attendus avec tant d'impatience : on croit d'abord qu'ils amènent la victime ; une joie insensée saisit tous ces idolâtres ; ils dévorent déjà par avance la proie qu'il se figurent n'être pas loin. Quelle surprise, quel chagrin, quel désespoir, lorsqu'enfin on voit arriver ces émissaires du tyran, les mains vuides, baissant les yeux de honte, et racontant en bégayant leur étrange aventure. Quand le chaste Joseph se vit pressé par sa maîtresse de satisfaire une passion honteuse qu'elle ressentoit pour lui, il laissa, entre les mains de cette Egyptienne le manteau par où elle l'avoit arrêté, et s'enfuit. Mais notre sainte héroïne n'a pu souffrir que les mains impures des soldats la touchassent ; elle vou-

Pag. 587.

lut elle-même se dépouiller de son corps en prenant essor vers le ciel. Elle leur a laissé à la vérité ce corps, mais dans un état qui leur laissoit plus de confusion que de joie, comme leur étant désormais inutile, ne pouvant plus être l'objet ni de leur cruauté, ni de leur brutalité.

C'est ainsi que Dieu conduit toutes choses à la fin qu'il s'est proposée, souvent contre les lois ordinaires de la nature ou de la prudence humaine. Il aime à faire réussir les entreprises de ses serviteurs lorsqu'on les croit désespérées ; et il prend plaisir à faire avorter les projets de ses ennemis dans le moment où tout semble leur promettre le succès le plus heureux. Dans quelle perplexité notre sainte ne se trouve-t-elle pas jetée ! D'autre part, quelle facilité les soldats n'avoient-ils pas d'exécuter leur commission ! Ils se sont rendus maîtres de son logis ; ils la tiennent prisonnière dans sa propre maison ; ce n'est qu'une jeune fille sans défense ; elle échappe
Pag. 588. à ces animaux féroces, se sauve de leur dent meurtrière, et rend inutiles les efforts que font contre elle soldats, juges, gouverneurs de provinces.

Reconnoissons ici le bras de Dieu, et adorons sa puissance et sa bonté. C'est lui qui arrache Pélagie à ce danger qui la menace. Elle pouvoit, en tombant, ne pas se donner aussitôt la mort. Dieu ne ménage point une vie qu'elle veut perdre ; il commande à son âme de se séparer de son corps à l'in-

stant même, et, satisfait de la première démarche qu'elle vient de faire contre son ennemi, il la retire du combat, et la couronne comme si elle avoit achevé de vaincre.

Voilà donc ce corps étendu, non sur un lit de parade, mais sur la terre nue. Les honneurs funèbres lui manqueront-ils? Non. Tous ceux qu'elle auroit pu recevoir de la main des hommes n'égalent point celui d'être étendu sur la poussière pour le nom de Jésus-Christ. Ce que le monde appelle opprobre, ce qui passe communément pour une injure parmi les hommes, devient le comble de la gloire lorsqu'on le souffre pour Jésus-Christ. Point de cortége pompeux, point de monument; mais les Anges l'environnent; mais Jésus-Christ assiste en personne à ses obsèques. Si des maîtres reconnoissants ne rougissent point d'accompagner, au lieu de leur sépulture, quelques-uns de leurs serviteurs, Jésus-Christ, le plus reconnoissant de tous les maîtres et le plus tendre de tous les époux, refusera-t-il d'honorer de sa présence les obsèques d'une épouse qui vient de donner sa vie pour lui? Cette vierge n'a pour tombeau qu'un peu de sable qui ne la couvre pas même; mais son épitaphe contient l'histoire glorieuse de sa mort. Elle est vêtue d'une robe plus précieuse que la pourpre des rois, où parmi les lis de la virginité éclatent les roses du martyre. Ce sera avec ces riches et pompeux ornements qu'elle se présentera devant le trône de Jésus-Christ.

Travaillons, mes frères, à nous faire, durant la
Pag. 589. vie, un semblable vêtement, afin d'en être parés à notre mort. L'or et la soie qui couvrent le corps en ce monde, n'orneront pas l'âme en l'autre. J'ose même assurer que tous ces superbes enrichissements qu'on voit à nos tombeaux attirent moins la considération des hommes que leurs satires. Ce grand, dira-t-on, porte le faste même au-delà du trépas et jusque dans les bras de la mort; il sacrifie encore au luxe et à la vanité. Voulez-vous être loués quand vous ne serez plus? Faites en sorte que la vertu et la piété vous dressent un tombeau. Dites-moi : vous arrêtez-vous à ceux des rois, quelqu'éclatants qu'ils soient par l'or et les pierres précieuses? Non. Vous passez outre pour venir vous prosterner devant celui d'une simple fille, où, pour tout ornement, vous ne trouvez que la virginité, la foi et le martyre (*).

La plupart des panégyriques de saint Jean Chrysostôme n'étant que des narrations, nous les renvoyons aux actes de leurs martyrs, et aux Collections qui en ont été publiées par D. Ruynard et Drouet de Maupertuis.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. 1, pag. 491—496.

Per omnes rivos Judæ ibunt; et fons de domo Domini egredietur, et irrigabit torrentem spinarum.

Joël. III. 18.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE SEIZIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

CONTINUATION DE LA SECONDE PARTIE.

Pages.

Homélie sur la disgrâce d'Eutrope. Réflexions sur cette homélie..... 1
Homélies sur la sédition d'Antioche et le renversement des statues..... 30
Homélie II. Calamité d'Antioche, etc..... 31
Homélie III. Départ de l'évêque Flavien pour Constantinople..... 60
Homélie IV. Utilité des afflictions..... 86
Homélie V. Crainte de la mort. Tristesse légitime. Contre les blasphèmes et les jurements..... 98
Homélie VI. Autorité des magistrats..... 125
Homélie VII. Explication de la Genèse. Contre les serments..... 139
Homélie VIII. Suite de l'explication de la Genèse. Force de la conscience, etc..... 141
Homélie XIII. Situation d'Antioche..... 146
Homélie XVII. Même sujet..... 154
Homélie XVIII. Dangers des prospérités..... 168

Pages.

Homélie XIX. Concours des habitants d'Antioche près des tombeaux des martyrs..... 187
Homélie XXI. Suite de l'événement. Discours de Flavien à Théodose..... 189

§ IV. — La vie future. Les quatre fins de l'homme.

1. La mort et ses suites..... 214
Homélie XXI sur saint Matthieu. Résurrection..... 256
2. Second avènement de Jésus-Christ. Jugement dernier..... 305
Extraits des Homélies sur saint Matthieu..... 324

Récompenses et châtiments après la mort.

3. Enfer..... 354
Hom. IX sur la première Epître aux Corinthiens..... 390
4. Paradis. Bonheur du ciel..... 400

§ V et VI. Voyez la note de la page 416.

§ VII. — Exemple des saints.

1° Les saints patriarches de l'ancien Testament..... 416
Abel, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Josephe..... 417
Moïse..... 420
Josué..... 423
Anne, mère de Samuel..... 424
David..... 426
Suzanne..... 436
Daniel et les trois jeunes hommes de la fournaise..... 445
Les saints Macchabés et leur mère..... 456
2° Les saints du nouveau Testament..... 460
Les apôtres saint Pierre et saint Paul..... 472
Saint Pierre..... 474
Saint Paul. Sa conversion..... 484
Homélies sur saint Paul..... 492

Pages.

Sur le mot de saint Paul : *Je souhaiterois d'être anathème*..... 535
Chaînes de saint Paul..... 537
Saint Jean-Baptiste..... 555
Les saints martyrs 563
Saint Ignace, évêque d'Antioche et martyr..... 571
Saint Babylas, évêque d'Antioche et martyr..... 574
Sainte Pélagie, vierge et martyre..... 575

FIN DE LA TABLE.

413855
SBN

Digitized by Google

Digitized by Google